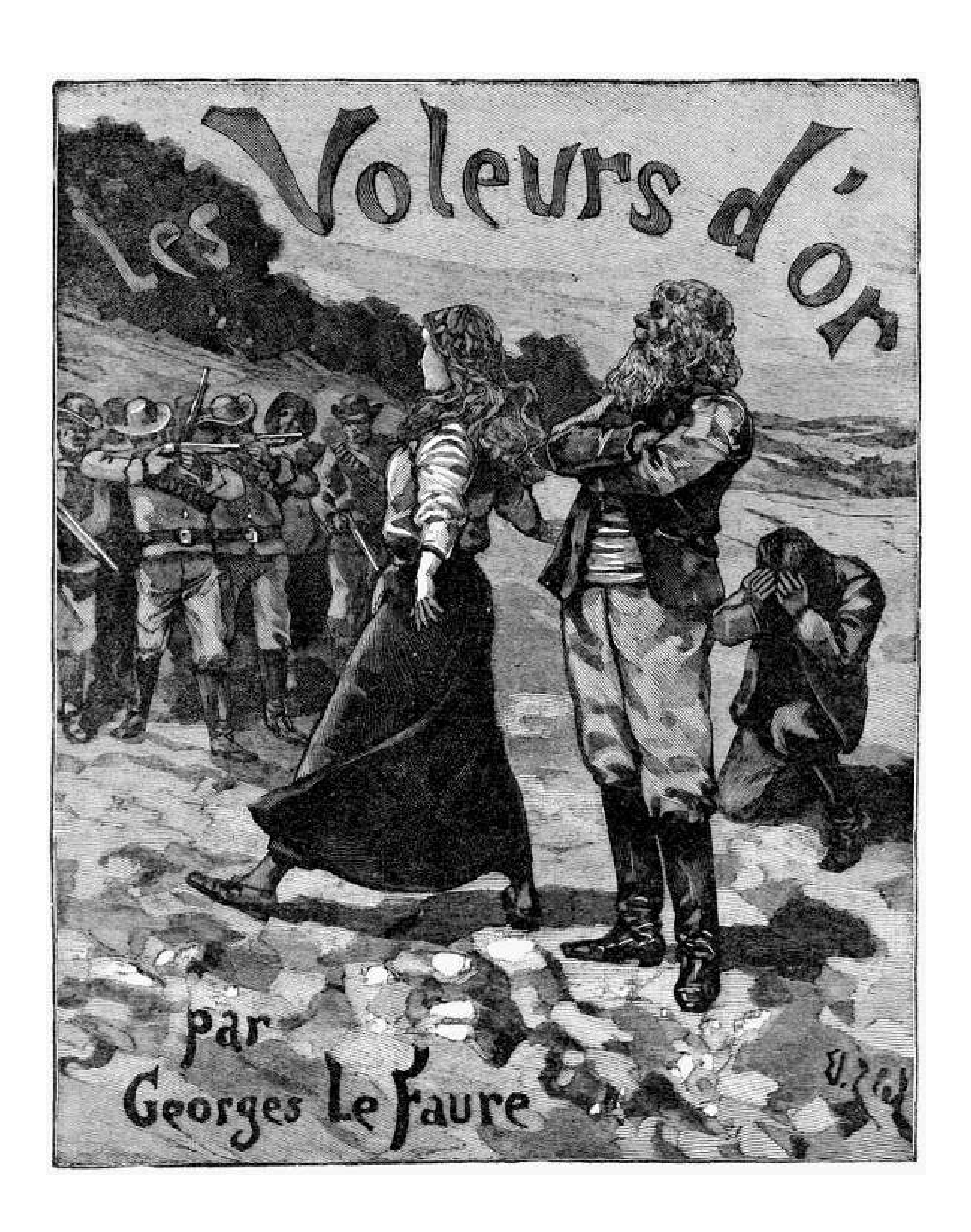


Georges Le Faure

LES VOLEURS D'OR

(1899)

Table des matières


Les Voleurs d'or
par
Georges Le Faure

I

LE RELAIS DE PÉTERSDORP

Un établissement complètement construit en zinc : murailles, cloisons et toiture ; comme plancher, le sol battu, détrempé par les liquides variés qu'y répandent les consommateurs ; aux fenêtres étroites que des barreaux de fer défendent – car la maison n'a qu'un rez-de-chaussée et les habitants de la contrée sont peu sûrs – des rideaux jadis blancs, maintenant d'un gris sale, pendent lamentablement, déchirés, mais relevés avec une coquetterie qui fait froid, par des rubans roses, fanés et gras.

À ce seul indice, on devinerait qu'il y a une femme à la tête du « Grand Hôtel d'Europe », car la succincte description qui précède s'applique à un hôtel, le seul qui existe à Pétersdorp, localité située à cinquante milles de Johannesburg, sur la route qui conduit à Mafeking, ville frontière du Béchuanaland, protectorat anglais, limitrophe de la République transvaalienne.

Pétersdorp n'a de raison d'être qu'à cause du relais de mules qui y est installé pour la diligence qui fait, trois fois par semaine, le service entre Johannesburg et la frontière ; derrière l'hôtel, d'autres constructions en torchis, recouvertes de tôle gondolée : écuries et magasins à fourrage.

L'hôtel se compose d'une grande salle servant à la fois de restaurant, de bar et de café ; des bancs, des tables, les uns boiteux, les autres poisseuses, composent tout le mobilier avec un long comptoir de métal, surchargé de litres multicolores, et un billard, dont le drap vert, taché comme une carte

géographique, laisse apercevoir, par mainte déchirure, la carcasse.

Aux cloisons, maintenues avec de la colle de pâte et des pains à cacheter, des gravures provenant de vieux journaux illustrés ou d'étiquettes en chromo ayant fait l'ornement de flacons d'absinthe ou d'amers.

À droite et à gauche de la « salle », quatre chambres, c'est-à-dire quatre réduits suffisamment grands pour tenir un lit de camp et un escabeau.

Comme clientèle, les voyageurs amenés trois fois par semaine par la diligence et auxquels se vendent, au poids de l'or, des boissons frelatées et une nourriture hétéroclite, plus les trois ou quatre Cafres chargés des écuries, ainsi que les rares blancs employés aux mines du voisinage.

On avouera que, comme achalandage, c'était maigre ; mais cela suffisait, paraît-il, à la digne Mme Maria Van Dereboum, directrice du « Grand Hôtel d'Europe », qu'elle tenait seule depuis qu'à la suite d'une malencontreuse explication avec un contre-maître du voisinage, son mari avait perdu la vie.

Elle se disait Hollandaise et assistait régulièrement aux conférences que venait faire tous les quinze jours un pasteur de Lichtenburg aux travailleurs de la région ; mais une mauvaise langue prétendait qu'elle était Juive et qu'elle avait vu le jour en Pologne.

Physiquement, c'était une grosse matrone, paraissant avoir une cinquantaine d'années, autant qu'on en pouvait juger d'après les traits flétris, fanés, bouffis de graisse, vermillonnés par l'usage des alcools ; les lèvres fortes, colorées, pendaient, et de chaque côté du nez, les yeux s'embusquaient dans la chair, petits, luisant d'une flamme inquiète, avide.

Une lourde chaîne d'or s'enroulait autour de son cou, pendeloquant sur son corsage élimé, misérable, et des bagues cerclaient ses doigts boudinés, cornés d'ongles malpropres...

La vue de ces bijoux et aussi les barreaux de fer qui protégeaient les fenêtres avaient tout naturellement porté la clientèle à penser que M[me] Van Dereboum pourrait bien être un parti avantageux et, en dépit de son aspect repoussant, plusieurs compétiteurs se disputaient sa main. Il y en avait surtout deux qui semblaient tenir la corde dans cette course au clocher : l'un, Zeïto, grand mulâtre, aux formes herculéennes, dans les veines duquel le sang cafre se mêlait à tous les sangs européens possibles et imaginables ; l'autre, un Irlandais, répondant au nom de Macker, dont le teint blanc et la chevelure rouge formaient contraste avec la face bronzée de son rival.

Le premier prenait le titre pompeux de chef des écuries du « Grand Hôtel d'Europe » ; le second avait dans une mine voisine un emploi subalterne, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir plus souvent qu'à son tour des pièces d'or dans le fond de sa poche...

Or, au moment où commence notre récit, les deux hommes, accoudés au bar depuis quelques instants, buvaient à petits coups silencieux l'absinthe mélangée d'eau glacée qui emplissait de grands gobelets de métal ; les yeux attachés sur les vitres crasseuses, ils avaient regardé s'éteindre là-bas les dernières lueurs du soleil, puis le ciel s'assombrir peu à peu et enfin la nuit venir, succédant sans transition au jour, comme dans les pays tropicaux.

D'une des chambres avoisinant la salle, une voix grasse, enrouée, s'éleva : – Zeïto ! les lampes..., il est sept heures..., le *coach* (la diligence) ne va pas tarder... Tu veilleras ensuite au relais...

Sans rien dire, le mulâtre grimpa sur le comptoir, posa, sans façon, ses pieds au milieu des litres, et ayant frotté une

allumette sur le drap usé de son pantalon, alluma le quinquet à pétrole accroché à la toiture par une tringle de fer ; ensuite, il prit un escabeau qu'il traîna dehors et fit de même pour le fanal à verres rouges, accroché à la devanture de l'hôtel...

Maintenant, dans l'intérieur de la salle, régnait une lueur vague qui ne faisait ressortir que davantage l'aspect misérable du mobilier...

Zeïto était revenu s'accouder au comptoir, et les joues gonflées d'une gorgée d'absinthe dont il paraissait se gargariser, il s'absorbait dans une idée dont Macker devait être l'objet, car ses yeux bleus étaient fixés sur l'Irlandais.

– Si tu veux ma photographie ?... ricana celui-ci.

– J'en ai une qui vaut mieux que la tienne.

Ce disant, le mulâtre sortait de dessous sa veste un papier fripé, crasseux, qu'il mit sous le nez de Macker, soudainement rouge de colère.

– Où as-tu volé ça ? gronda-t-il, les doigts crispés, comme prêts à étreindre la gorge de Zeïto...

– C'est madame qui m'en a fait cadeau...

– Tu mens !

– Prends garde, fit l'autre dont la main chercha dans la poche de sa culotte une arme.

En ce moment, la porte s'ouvrit et la directrice de l'hôtel d'Europe apparut.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

Mais les deux hommes étaient tellement stupéfaits qu'ils ne répondirent pas ; ils restaient bouche bée, les yeux écarquillés, les regards attachés sur Mme Van Dereboum, vêtue d'une robe de soie noire, de mode antique c'est vrai, avec les manches

larges du corsage, desquelles sortaient ses gros bras rouges et ridés, les volants en falbalas élargissant l'ampleur de la jupe, dont la circonférence s'augmentait encore par suite d'une crinoline et laissait voir les pieds énormes chaussés de bottines vernies.

Sur sa tête, un bonnet de dentelles, jaunies par le temps, recouvrait en partie les cheveux presque peignés, – ce qui était miracle.

– Eh bien ! quoi ? fit-elle, énervée de ces regards qui ne la quittaient pas, n'ai-je plus le nez au milieu du visage ?

Et à Zeïto, d'une voix rude :

– Es-tu allé voir aux mules ?... Le *coach* est en retard et il ne faudra pas traîner pour le relais ?

Le mulâtre enveloppa d'un regard soupçonneux la matrone et Macker, comme s'il avait idée que l'ordre qu'on lui donnait avait pour but de ménager un tête-à-tête aux deux personnages, et grommelant entre ses dents des paroles inintelligibles, sortit, lançant à toute volée la porte derrière lui.

Dès qu'il fut parti :

– Savez-vous qui amène le *coach ?* demanda-t-elle se penchant mystérieusement vers l'Irlandais.

À ces mots, Macker comprit que les frais de toilette dont il s'étonnait n'avaient pas été faits à son intention, et il grommela :

– Comment voulez-vous que je sache ?

– Sir Elwis Cornallett, dit-elle plus mystérieusement encore.

– Le confident du Colosse ! s'exclama l'Irlandais, littéralement stupéfait.

– Lui-même, qui se rend à Mafeking...

Elle ajouta, donnant ce détail d'un air indifférent :

« Il est porteur, paraît-il, d'une vraie somme destinée à équilibrer le budget du Béchuanaland...

Il y eut une flambée dans les prunelles de Macker, qui se tut durant quelques secondes, puis dit d'une voix grave :

– Ah ! je comprends maintenant la robe de soie et le bonnet de dentelles...

Elle se mit à rire, d'un rire qui empoisonnait les senteurs de l'alcool.

– Gageons, murmura-t-elle en minaudant et en plissant ses paupières ridées, que vous vous étiez fait illusion là-dessus, mon petit Patrick ?

– N'en aurais-je pas un peu le droit ? répliqua l'Irlandais.

– Sans doute... sans doute... Mais l'hôtel d'Europe vaut plus d'une livre.

Elle ajouta, avec un soupir :

– Et il y a tant de frais !

Un silence suivit, durant lequel les deux interlocuteurs se regardèrent.

– Et vous dites que sir Cornallett a une grosse somme ? répéta l'homme en caressant pensivement sa barbe roussâtre...

Sans doute, comme il posait cette question, la flamme qui brillait dans ses prunelles en soulignait le sous-entendu, car la grosse femme tressaillit et, d'une voix effrayée :

– À quoi pensez-vous, Patrick ?

Mais l'Irlandais n'eut pas le temps de répondre, car, en ce moment, il se fit au loin un grondement sourd assez semblable à celui du tonnerre, et qui, grandissant de seconde en seconde, finit par prendre une intensité effrayante.

– Le *coach !* cria soudain Mme Van Dereboum en se précipitant vers la porte.

À cinq cents mètres environ, une lumière jaunâtre trouait la nuit, éclairant vaguement une masse noire bondissant en d'effroyables cahots, au milieu de l'ombre où des silhouettes de quadrupèdes s'agitaient dans un galop endiablé, mêlant le vacarme de leurs grelots au grincement des essieux, aux craquements du véhicule, aux claquements du fouet, aux jurons du conducteur.

Le *coach*, enlevé par les mules qui sentaient l'écurie, arriva comme la foudre pour s'arrêter devant la porte de l'hôtel d'Europe avec tant de brusquerie qu'un homme, assis sur une planche au-dessous du conducteur, fut projeté en avant ; mais, avec une prestesse remarquable, après un ou deux tours faits sur lui-même à la manière d'une boule, il se trouva debout sur ses jambes, auprès de la portière ouverte, pour aider les voyageurs à descendre du véhicule, caisse de bois toute gémissante suspendue par des courroies de cuir sur des ressorts à col de cygne...

– Du retard, Jim ! fit Mme Van Dereboum en s'adressant au cocher, qui lentement descendait de son siège, ayant peine à remuer ses jambes engourdies par une immobilité de vingt kilomètres.

– Ce sont les mules de volée qui avaient été mal attelées, répondit l'homme, et, à la descente de Sandy Point, nous avons failli culbuter ; aussi il ne faut pas moisir ici... Le temps pour les voyageurs d'avaler un verre... et en route.

Puis, soudain, il grommela :

– Eh bien ! le relais ?... Quoi ! il dort, Zeïto !...

– Allez donc voir, Jim, dit la directrice de l'hôtel, et pressez-le... je lui avais pourtant dit de se hâter...

Elle s'empressait vers un couple qui venait de descendre du *coach :* d'abord un homme de petite taille, un peu bedonnant, qui était en costume de flanelle blanche ; des souliers en cuir jaune le chaussaient, et sur la tête, en guise de coiffure, il avait une casquette de voyage en drap, enfoncée jusqu'aux sourcils et qui, au moyen de pattes se nouant sous le menton par un cordon, protégeait ses oreilles contre le froid et les coups de vent.

À la lueur rouge du falot qui surmontait la porte de l'hôtel, la face du voyageur apparaissait tout enluminée, encadrée dans une barbe opulente, presque blanche, bien que les reflets de la lanterne la teintassent de sang.

Sur son bras s'appuyait une femme, jeune autant qu'on en pouvait juger par la démarche et la sveltesse de sa taille, très appréciable, en dépit d'un épais châle tartan jeté sur ses épaules, laissant voir en partie une robe de drap gris très simple et une jaquette de même étoffe, des manches de laquelle la petite main, gantée de gants de laine épais, émergeait.

– Cette jeune demoiselle paraît bien fatiguée, dit Mme Van Dereboum d'un air plein de sollicitude, en précédant le couple dans la salle où elle disposa une table moins boiteuse que les autres, près d'un poêle de fonte où quelques morceaux de charbon achevaient de se consumer misérablement.

Elle ajouta, ayant été retirer de derrière le comptoir son propre fauteuil pour l'apporter près de la table :

– Que désire cette demoiselle ?

L'homme interrogea du regard sa compagne, qui haussa imperceptiblement les épaules d'un air indifférent.

– Si vous aviez quelque chose de chaud... un peu de bouillon...

– Du bouillon !... s'exclama Mme Van Dereboum... Votre Honneur ne sait donc pas qu'à Pétersdorp, on ne tue que le samedi... Or, nous sommes mercredi... Non, je n'ai pas de bouillon..., mais un grog bien chaud remplacera... Et Votre Honneur ?...

– Whisky, répondit laconiquement l'homme qui s'occupait avec une sollicitude touchante – en dépit de son allure grave et compassée – à disposer le châle sur les épaules de sa compagne, dont les mains se tendaient frileusement vers la maigre lueur éclairant l'intérieur du poêle...

– Eh bien ! Edwige, interrogea-t-il au bout d'un instant..., vous réchauffez-vous ?...

– Un peu, mon père, mais pas beaucoup, répondit la voyageuse d'une voix douce et musicale, un peu voilée par un léger enrouement qui pouvait provenir plus des poumons que des bronches...

Presque aussitôt, une petite toux la secoua et elle porta les deux mains à sa poitrine, dans un geste frileux, tandis que la souffrance mettait dans ses yeux bleus, d'une infinie douceur, une larme qui roulait silencieusement sur sa joue, au teint pâle d'Européenne ; de la mantille de soie qui lui enveloppait la tête, des boucles de cheveux blonds s'échappaient, désordonnées, jetant comme une poussière d'or sur son front, puis encadrant délicieusement le visage fin, aux traits réguliers, où les lèvres délicates dessinaient un double trait de pourpre.

Comme la jeune fille frissonnait, impuissante à triompher du froid, une voix rude dit, derrière elle, cependant adoucie visiblement :

– Si la demoiselle voulait s'envelopper dans ceci...

En même temps, un homme s'avançait dans le cercle de lumière projeté sur le sol par l'abat-jour en fer-blanc de la lampe : de haute taille, avec une carrure énorme d'épaules qui, pourtant, n'empêchait point une certaine élégance de tournure, celui-là portait le costume des fermiers boers : blouse de cuir jaune, ouverte sur une chemise de flanelle qu'une large ceinture de laine rouge coupait, soutenant le pantalon de drap dont les jambes s'enfonçaient en de hautes bottes éperonnées : pour coiffure, un grand chapeau de feutre, tanné par le temps, rongé par les pluies, brûlé par le soleil, et dont la vétusté était rendue plus saisissante encore par le contraste que formait une ganse de soie écarlate, toute neuve, qui entourait la calotte.

Sous le bord large du chapeau, le visage s'apercevait vaguement, noyé d'ombre, d'un ovale assez régulier, avec des yeux bruns, assez beaux, fort brillants, un nez droit, large des narines, et une bouche grande, ourlée de lèvres épaisses, colorées, qu'une petite moustache ombrait à peine.

Dans ses mains, il présentait une lourde couverture de laine brune, toute doublée intérieurement de peau de mouton...

– La demoiselle aura chaud avec ça..., dit-il timidement, en avançant les bras d'un air gauche...

– Merci, monsieur, dit la jeune fille en inclinant la tête gracieusement, tandis qu'avec une gaucherie croissante, il déposait la couverture sur ses genoux...

– Mais que le Dieu des saints me pardonne ! s'exclama alors Mme Van Dereboum... c'est maître Guillaume Brey.

L'homme au chapeau se retourna et avec calme demanda :

– Vous me connaissez ?...

– Oui, on vous connaît !... C'est vous le vainqueur au concours de tir à la carabine qui a eu lieu à Lichtenburg, l'an passé...

Celui auquel ces mots s'adressaient coula à la dérobée un regard vers la jeune fille, et il sembla que subitement une rougeur furtive colorât son visage au teint blanc ; puis il dit :

– C'est vrai qu'on est adroit !...

– Moins que le grand-père, pourtant..., paraît que le vieux Prétorius était un tireur extraordinaire...

– Était... Vous pouvez dire qu'il est encore... car du diable si je me risquerais, avec mes yeux de vingt-deux ans, à lutter contre les siens..., qui en ont pourtant près de soixante-dix-huit...

Cela avait été dit avec une sorte d'emphase, sur ce ton traînant et un peu solennel que les Boers ont hérité de leurs ascendants flegmatiques, les Hollandais...

– Dites donc, la mère, fit une voix, si vous me versiez du whisky...

Celui qui venait de parler se tenait à côté du bar, le coude appuyé sur le rebord de zinc, légèrement tourné vers les différentes personnes qui se trouvaient dans la salle, de manière à les pouvoir examiner, sans en rien laisser voir, et, depuis un instant, ses regards allaient alternativement de la jeune fille et son compagnon à celui que la directrice de l'hôtel venait de nommer Guillaume Brey – et réciproquement – semblant étudier les physionomies avec intérêt.

En entendant Mme Van Dereboum prononcer le nom du voyageur, il avait tressailli, et son œil s'était attaché avec un intérêt tout spécial sur l'homme au chapeau de feutre, avec lequel il formait, lui, un contraste frappant : petit, presque chafouin, avec des membres grêles et un nez en museau de fouine, surmontant une moustache cirée prétentieusement à la pommade hongroise, il s'élargissait le visage mince comme une lame de couteau à l'aide de favoris soigneusement taillés, laissant le menton à découvert, légèrement bleui par le passage

du rasoir ; sous les sourcils fauves, les yeux luisaient, mobiles, inquiets et faux...

Un col blanc lui coupait les oreilles, cravaté d'une étoffe légère s'étalant en un nœud prétentieux sur la chemise de flanelle, dans l'échancrure du gilet de toile ; un pantalon de même étoffe, des jambières de cuir jaune et une casquette de drap complétaient le costume...

À l'appel du personnage, la directrice de l'hôtel avait rejoint son comptoir aussi vite que le lui permettait son embonpoint.

– Du whisky, alors ? interrogea-t-elle...

Et elle emplit un gobelet d'étain qu'elle posa devant l'étranger ; celui-ci, après avoir bu une gorgée, les paupières mi-closes comme s'il se gargarisait délicieusement avec l'épouvantable liquide, murmura, surveillant de l'œil le groupe formé à quelques pas par lord Cornallett, sa fille et, toujours immobile près d'eux, silencieux, Guillaume Brey :

– Le Guillaume Brey... est-ce celui de la ferme Élisabeth ?...

– Lui-même...

L'homme grommela un juron et entre ses dents mâchonna ces mots :

– Que ne l'ai-je su plus tôt ?... j'aurais lié connaissance...

– Pensez-vous qu'il y ait quelque chose à faire de ce côté-là, John Stuck ? interrogea la grosse femme dans la prunelle de laquelle il y eut une flambée cupide.

– Je le pense... j'ai des ordres...

Puis, se penchant sur le zinc, de manière à se rapprocher de son interlocutrice :

– Savez-vous, chère, que plus vous allez, plus vous devenez belle ?

Sous le compliment, les joues de Mme Van Dereboum s'enflammèrent et elle murmura, minaudant :

– Oh ! monsieur Stuck... monsieur Stuck...

– Non, parole... je le dis comme je le pense...

Puis, brusquement, preuve qu'en parlant son esprit était ailleurs :

– La ferme Élisabeth n'est pas loin de la route qu'on suit pour aller à Mafeking ? interrogea-t-il...

– Deux milles au plus ; pourquoi ?

Les sourcils froncés, le regard fixe, attaché sur Guillaume Brey, John Stuck demeura un moment silencieux, échafaudant rapidement dans son esprit l'ensemble du plan qui venait de surgir tout à coup ; puis, comme conclusion, à mi-voix, il grommela :

– C'est ça... il faut que ce soit ainsi..., c'est la seule manière d'essayer...

Puis, à Mme Van Dereboum :

– Zeïto ? interrogea-t-il crûment...

– Il s'occupe du relais...

John Stuck lampa d'un seul trait ce qui restait dans son gobelet, et, gagnant une porte qui ouvrait sur le derrière de la salle, se trouva dans la cour ; à la lueur de falots accrochés de-ci de-là à des pieux, une vingtaine de bêtes s'agitaient dans l'ombre, secouant leurs grelots, au milieu des cris et des jurons des hommes d'écurie.

– Zeïto ! cria John, ne pouvant distinguer dans cette obscurité celui qu'il cherchait.

Une voix demanda, sortant d’un hangar où se remisait le fourrage :

– Qui m’appelle ?...

– Moi... John Stuck, répondit l’autre... et dépêchons... ça presse...

Le mulâtre, tout bougonnant, arriva en traînant les pieds, d’un air de mauvaise humeur.

– Quoi ! qu’est-ce qu’il y a ?... Si vous êtes pressé, moi aussi... Voilà-t-il pas Cristys qui est malade de boisson... et la corvée de monter sur le siège va être pour moi...

– Tant mieux !... s’exclama malgré lui John, qui, aussitôt ces mots lâchés, se mordit les lèvres.

Il posa la main sur le bras de Zeïto pour mieux forcer son attention, et se penchant à son oreille :

– Écoute..., fit-il d’une voix brève, il y a dix livres pour toi si tu verses le *coach* aux environs de la ferme Élisabeth...

Et comme il sentait le mulâtre tressaillir :

– Affaire de cœur ; je te conterai ça ; il y a dans le *coach* une fillette qu’il ne me déplairait pas d’appeler Mme Stuck...

– La fille de lord Cornallett !... s’exclama derrière lui un homme qui s’était avancé à pas de loup dans l’ombre !... Parbleu, maître Stuck ne s’ennuie pas avec ses projets conjugaux.

– Tiens ! l’ami Macker !... fit Stuck en réprimant un mouvement de mauvaise humeur... Comment ça va, l’Irlandais ?...

– Et toi... l’Anglais ? grogna Macker.

Ce disant, il tendait sa main large ouverte, ajoutant :

– Jamais Zeïto ne saura faire ce que tu veux... Ce n'est pas facile de bien conduire un attelage de dix mules... mais pour le mal conduire..., faut être joliment fort !...

Le mulâtre commença à grogner...

– C'est pour partager les dix livres...

– Non... la preuve, c'est que j'en demande dix autres pour moi...

– Tu n'es pas fou de refuser, car avec tes vingt livres, tu es assuré de la réussite... Je prends les guides... Zeïto prend le fouet... et à nous deux, nous versons le *coach* le plus proprement du monde, de telle manière que le Cornallett n'y verra que du feu..., et sans que la jeune personne soit endommagée le moins du monde... Ça va-t-il ?

En parlant ainsi, l'Irlandais donnait tout doucement du coude dans les côtes du mulâtre, pour lui demander son approbation...

La cour maintenant était retombée dans le silence : les mules, dételées, étaient rentrées à l'écurie, et de l'autre côté de l'hôtel, vers la route, on entendait les sonnailles du nouvel attelage.

Dans l'encadrement de la porte subitement ouverte, l'énorme carrure de Mme Van Dereboum apparut soudain.

– Cristys !... appela-t-elle... C'est l'heure ! Allons, Cristys...

Ce fut Zeïto qui accourut.

– Cristys est gris comme une mule, déclara-t-il. Macker et moi nous monterons sur le siège et, en allant avec précaution, nous atteindrons bien le prochain relais...

La mégère regarda son interlocuteur droit dans les yeux et ses sourcils eurent un plissement significatif ; on eût dit qu'un

combat se livrait en elle, car elle demeura un moment immobile, hésitante : enfin, elle poussa un léger soupir et elle murmura ces mots qui pouvaient s'expliquer très différemment :

– Au moins... soyez prudents...

Elle rentra dans la salle et s'approcha du poêle où la jeune fille continuait à se chauffer, ou du moins à tenter de se chauffer...

– Si vous le voulez, Edwige, dit en ce moment lord Cornallett, nous passerons la nuit ici ; vous vous reposeriez jusqu'au passage du prochain *coach.*

Mme Van Dereboum avait tressailli ; un éclair avait brillé dans ses petits yeux noirs, et, avant que la jeune fille eût répondu, elle s'exclama :

– Votre Honneur ne pense pas que le *coach* ne passe qu'après-demain...

– C'est bien long, en effet, murmura lord Cornallett.

Alors Guillaume Brey, qui s'était approché timidement, insinua :

– Si milord voulait le permettre, je pourrais ramener de la ferme de mon père un *cape-cart* qui le mènerait au besoin jusqu'à Mafeking...

La jeune fille tourna vers lui son doux visage, et avec un sourire gracieux :

– Je vous remercie, monsieur, dit-elle, mais je ne me sens pas tellement mal que je puisse imposer un semblable dérangement à un étranger...

Il protesta, cherchant, tout rouge, quelque nouvel argument à invoquer à l'appui de sa proposition, lorsque

Mme Van Dereboum, dont le visage s’était assombri, dit d’un ton revêche :

– Et puis, je ne sais vraiment où je pourrais loger la demoiselle, toutes mes chambres sont prises et je n’ai que la mienne, qui, à la rigueur...

La jeune fille n’avait pas attendu la fin de la phrase ; elle s’était levée en se secouant un peu pour chasser l’engourdissement.

– Venez-vous, mon père, dit-elle, les mules sont attelées...

Et se tournant vers Guillaume Brey, en lui désignant sa couverture :

– Je vous remercie, monsieur.

Le jeune homme se précipita sur la couverture, s’en empara, courut vers le *coach*, et lorsque miss Cornallett regagna sa place, elle y trouva la peau de mouton installée de manière à lui faire une couchette, sinon confortable, – la dureté des sièges s’y opposait, – mais, tout au moins, chaude...

Lord Cornallett s’était assis en face de sa fille et, à côté de lui, contre la portière, Guillaume Brey s’était placé, ayant en face de lui John Stuck, que Mme Van Dereboum avait accompagné jusqu’à la portière, en causant à voix basse.

– Milord et miss, dit-elle gracieusement, je vous souhaite un bon voyage. Bien le bonjour au grand-père, Guillaume Brey.

Puis, pour terminer par une plaisanterie, elle ajouta :

– Et on n’a pas encore « prospecté » du côté de la ferme Élisabeth ?

Le Boer répondit d’un ton bourru :

– Le grand-père a sa carabine au service des prospecteurs... Ils le savent et se gardent bien de venir promener leurs marteaux et leurs pioches de ce côté-là.

Mme Van Dereboum fit une révérence.

– Au revoir, tout le monde...

Et comme Macker grimpait sur le siège où l'avait déjà précédé Zeïto, elle lui cria :

– Gare au Saut du diable !...

II

LE SAUT DU DIABLE

Macker avait réuni dans sa main gauche les guides de gauche de l'attelage, et dans sa main droite, les guides de droite ; puis à un signal qu'il donna en claquant de la langue contre son palais, Zeïto, debout sur une planchette, un peu au-dessous de lui, brandit un énorme fouet qu'il tenait à deux mains, un fouet dont la lanière mesurait peut-être dix mètres de long ; un sifflement aigu se fit entendre et les mules, qui en connaissaient sans doute la signification, s'élancèrent avant que la lanière se fût abattue sur elles.

Le *coach*, horriblement secoué, gémit dans toute son armature, mais ne bougea pas ; il fallut, pour le faire démarrer, que l'attelage, les flancs coupés par la cinglante lanière, donnât un formidable coup de reins.

On était parti et tout de suite on prit une allure folle, en dépit du mauvais état de la route, si tant est qu'on pût appeler une route le chemin que l'on suivait, tracé au travers de la prairie par des ornières qu'y avaient creusées les précédentes voitures, ornières parfois si profondes qu'elles prenaient des allures de fondrières dans lesquelles les roues disparaissaient jusqu'au moyeu.

Puis, lorsque le *coach* avait fait un plongeon de cette sorte, un bloc de rocher se rencontrait ou encore un tronc d'arbre, contre lequel il semblait qu'on allait se briser ; mais, sans que le cocher cherchât même à éviter l'obstacle, on l'abordait de front, et bon gré mal gré, avec des craquements sinistres et des

gémissements lamentables, la caisse était bien contrainte, entraînée par l'attelage, de doubler soit le roc, soit le tronc d'arbre que les mules avaient franchis d'un bond.

Après chacune de ces alertes, Zeïto se dressait, enveloppait d'un cinglant coup de fouet les flancs de ses mules, hurlait à pleins poumons :

– *Right !... right !...*

Cela encourageait les bonnes bêtes ; quant aux autres, celles sans cœur et sans jarrets, il les assommait littéralement, leur broyant l'échine sous le poids du manche même de son fouet, ou bien leur coupait la peau avec le cuir sifflant de la lanière, s'égosillant à leur crier aux oreilles :

– *Fout sack !...*

Nous devons dire, à la louange du relais de Pétersdorp, que les rosses étaient en minorité et que le *coach* volait un train d'enfer, en dépit des fondrières et des obstacles de toutes sortes qui parsemaient la route.

– Bonne idée que tu as eue de leur mettre du whisky dans leur orge, dit Macker à l'oreille de Zeïto, en un moment où le véhicule roulait sur une herbe piétinée, hachée, c'est vrai, mais qui amortissait le bruit des fers suffisamment pour permettre un semblant de conversation...

Le mulâtre bougonna, avec un ricanement :

– Jamais, sans ça, on n'aurait pu leur donner assez de souffle pour que l'accident soit vraisemblable...

– Le principal est de ne pas se casser la tête... insinua Macker...

– Dans l'eau, ça serait difficile..., riposta Zeïto, nous en serons quittes pour un bain..., et justement, c'est lui qui est dans le fond du *coach ;* les autres sortiront peut-être..., mais lui...

Et le mulâtre eut un geste tragique qui complétait éloquemment sa phrase.

– Croyez-vous que madame se doute de quelque chose ? interrogea-t-il au bout d'un instant.

Macker tressaillit, se rappelant alors le regard que la patronne de l'hôtel d'Europe lui avait lancé, quand il avait tressailli en l'entendant parler de la somme importante qu'emportait avec lui lord Cornallett.

– À moins que tu ne lui aies parlé de la chose, répondit-il en ricanant, je ne vois guère qui aurait pu la mettre au courant...

– Cela vaut mieux, dit sentencieusement Zeïto, qui se leva pour activer l'allure de son attelage.

En ce moment, il sembla que Macker allait le pousser en avant ; l'Irlandais avait réuni dans sa seule main gauche le faisceau de guides, et sa main droite, dressée, allait s'abattre sur l'épaule du mulâtre, comme avec l'intention de le faire tomber sous les roues ; mais, sans doute, une réflexion subite le fit changer d'avis, car il reprit une partie des guides dans sa main droite, tandis que sa langue claquait brusquement pour exciter les mules.

– Nous approchons, dit laconiquement Zeïto.

Il étendait le bras, désignant sans doute en avant un point de la route, trop éloigné encore pour que les rayons rouges de la lanterne l'éclairassent.

– Tu crois ? demanda l'autre en se dressant sur son siège, la main au-dessus des yeux, en guise de visière.

– C'est la bifurcation : à droite, la route qui conduit au pont ; à gauche, le chemin qui mène au Saut du diable...

Macker s'assit, secouant les épaules dans un frisson nerveux et, d'une voix qui semblait interrogative, prononça ces mots :

– Nous prenons à gauche ?

– À moins que tu n'aies l'intention de conduire lord Cornallett à Mafeking...

– Certes non..., es-tu fou ?...

– Ah ! je croyais que tu hésitais ! grommela Zeïto... le principal est de ne pas verser avant la rivière...

Ils cessèrent de parler. Le *coach* maintenant roulait sur un sol de sable et de graviers et les roues faisaient un vacarme épouvantable qui eût couvert le bruit de leurs voix ; d'ailleurs, ils étaient à cent mètres à peine de la fourche, et le sentiment du drame qui se préparait jetait en leur âme de criminels une sorte de trouble...

Dans l'intérieur de la voiture, les voyageurs se taisaient : d'abord, lord Cornallett, harassé par une journée de voyage, et habitué depuis longtemps à ce genre de rude locomotion, dormait ; les mains instinctivement cramponnées aux courroies de cuir, et les jambes arc-boutées contre le plancher, il avait réussi à conserver une sorte d'équilibre, en dépit des sauts, des plongeons incessants du véhicule.

En face de lui, sa fille, chaudement enveloppée dans la couverture en peau de mouton que Guillaume Brey avait mise à sa disposition, réussissait moins bien que lui, par suite de sa faiblesse d'abord, et ensuite du manque d'habitude, à lutter contre les bonds du *coach*, et presque à chaque instant elle était projetée contre son voisin qui feignait de dormir, par discrétion sans doute, afin de lui éviter de s'excuser après chaque heurt ; même, insensiblement, il avait allongé son bras, de manière à en former comme un rempart qui préservait la jeune fille contre la raideur du bois ; et elle, sans s'en rendre compte, se laissait

aller à s'y appuyer, trop brisée par ces incessants cahots pour ne point profiter égoïstement de la circonstance fortuite qui la soulageait un peu.

Quant à lui, enfoncé dans le coin de la voiture, le bord de son grand chapeau rabattu sur le front et noyant d'ombre son visage, il pouvait tout à l'aise regarder sa voisine ; et, à parler franc, il ne s'en faisait pas faute : qu'on ne s'aille pas imaginer, par exemple, qu'il y avait dans ses regards la moindre hardiesse, la plus petite apparence d'insolence.

Bien au contraire, c'était une sorte de timidité en même temps qu'une respectueuse admiration mélangée d'un peu d'étonnement, que reflétaient ses prunelles bleues, d'un bleu faïence, très clair, très lumineux, plein de candeur et de juvénilité.

Et, jusqu'à un certain point, le sentiment un peu étrange, un peu complexe qui emplissait son âme se pouvait expliquer par sa condition sociale elle-même ; il appartenait à cette antique et solide race des Burghers, rudes comme le sol sur lequel, depuis des siècles, ils ont planté leur tente et que n'a pour ainsi dire pas encore effleurés la civilisation européenne, à laquelle, d'ailleurs, ils sont réfractaires, non seulement par tempérament, mais encore par une sorte d'intuition vague de leurs intérêts véritables…

Vivant loin des villes et des centres miniers, dont la population cosmopolite avec sa liberté d'allure et de langage, effarouche leur conscience et froisse leurs mœurs pour ainsi dire patriarcales, les Burghers affectionnent les solitudes où ils peuvent faire paître en toute liberté leurs immenses troupeaux.

Propriétaires du sol où ils s'établissent, ils règnent en souverains véritables sur les membres de leur famille, s'arrogeant les droits qu'avaient autrefois, dans les contrées judéennes, les patriarches, et que le code reconnaissait, sous l'antique Rome, aux *pater-familias.*

La plupart de leur temps se passe à cheval, parcourant, depuis la lueur de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, les pâturages immenses où se meuvent leurs bœufs et leurs moutons ; à moins que, la carabine en main, ils ne partent, pour des jours entiers, à la chasse de l'éléphant ou du fauve qui, en certains endroits, pullule...

Le soir, après le repas, on va étendre ses membres brisés sur un lit dur, fait d'herbes sèches, accumulées en un cadre de bois, où on s'endort, la conscience en repos, pour recommencer le lendemain les mêmes travaux et endurer les mêmes fatigues...

Pour être dans le vrai, cependant, nous devons avouer que la découverte et l'exploitation de l'or a, durant ces dernières années, entamé quelque peu certaines de ces rudes écorces sous lesquelles s'enfermait, depuis des siècles, l'âme naïve et primitive des habitants du Transvaal : leur mépris initial des richesses s'est un peu fondu au contact des millions extraits de leur sol, et l'affluence des émigrants est telle qu'elle commence à noyer ceux qui n'ont point eu l'énergie d'abandonner leurs fermes pour se retirer plus loin, encore plus loin, afin d'éviter la cohabitation corruptrice des civilisés...

Parmi ces derniers, Prétorius Brey s'était fait une réputation farouche ; semblable à un vieux sanglier qui vit dans sa bauge ainsi que dans une forteresse, il n'avait que rarement des relations avec ceux de sa race et encore seulement avec un petit nombre d'entre eux, soupçonnant les autres, même les plus insoupçonnables, de songer à pactiser avec l'ennemi, c'est-à-dire avec l'Européen.

Trois fois de suite, il avait émigré, abandonnant sans regrets les champs ensemencés, les fermes construites, cherchant des espaces solitaires où il pût achever, loin des corruptions de la civilisation, les années qui lui restaient à vivre ; âgé de soixante-dix-huit ans, il avait pris part à toutes les luttes des Burghers contre l'envahissement anglais, et il avait, pour son compte, reçu une demi-douzaine de balles dans le

corps ; aussi avait-il élevé son petit-fils Guillaume, le seul qui restât d'une nombreuse famille, dans la sainte horreur de l'élément européen...

Depuis une dizaine d'années, le vieux Burgher avait fondé, sur la frontière du Béchuanaland, une ferme à laquelle il avait donné le nom de sa défunte femme, et il y vivait entre sa dernière petite-fille, une enfant de dix-sept ans, née de son fils cadet, qui tenait son ménage, et Guillaume, le fils de son fils aîné, tué, lors des événements de 1885, avec ses quatre frères.

Et c'était la première fois que le jeune homme voyait une femme autrement vêtue que ne l'était sa cousine, les servantes de la ferme Élisabeth et les femmes, les filles ou sœurs des fermiers voisins avec lesquelles il se rencontrait, quatre fois par an, au moment de la grande foire.

C'était la première fois qu'une femme lui apparaissait, non seulement avec cette élégance simple dans la mise et cette modestie dans l'attitude, mais encore avec ce charme attirant dans le regard et cette musique dans la voix.

Aussi était-il tout surpris, même tout attendri par la vue de cette délicate créature, brisée par les cahots de la voiture, par la longueur du voyage, et éprouvait-il un sentiment tout singulier à se dire que c'était grâce à sa peau de mouton qu'elle se préservait du froid, qu'il était pour quelque chose dans le bien-être relatif dont elle jouissait.

Avec une irritation mal contenue il avait, durant les premiers kilomètres, en partant de Pétersdorp, supporté la conversation de John Stuck ; celui-ci lui faisait vis-à-vis, accoudé à la portière, penché un peu en avant, sous prétexte de respirer plus à son aise par l'encadrement de la vitre baissée, mais en réalité pour mieux étudier le visage de son compagnon de voyage. On a vu, par les quelques mots échangés avec la patronne de l'hôtel d'Europe, quel intérêt avait soudainement pris à ses yeux celui auquel, depuis le départ de Johannesburg,

il n'avait peut-être pas adressé deux fois la parole, tellement profond est l'antagonisme qui existe, au Transvaal, entre le Burgher, c'est-à-dire la race autochtone et l'étranger : la répulsion que le premier éprouve pour le second, celui-ci la lui rend au centuple en mépris.

Mais depuis qu'un hasard lui avait livré le nom de ce rustre, John Stuck avait senti aussitôt de quelle importance serait pour lui de conquérir les bonnes grâces de Guillaume Brey, et après avoir rapidement, ainsi qu'on l'a vu, arrêté un plan de campagne, il avait tenté, dès que le *coach* s'était mis en marche, de vaincre la réserve hostile dans laquelle le jeune homme s'était enfermé depuis près de trente-six heures qu'on roulait de compagnie...

Ç'avait été d'abord un propos plaisant, au sujet du titre pompeux dont Mme Van Dereboum avait décoré sa misérable cassine, puis un éloge exagéré des établissements confortables des villes du Cap et d'Europe, avec lesquelles ceux de Johannesburg pouvaient maintenant rivaliser ; ensuite, sans se déconcerter du mutisme presque absolu opposé par le taciturne Burgher à son bavardage, John Stuck s'était mis à parler avec enthousiasme du Transvaal, cette terre bénie de la Providence, où il semblait que le Seigneur eût voulu accumuler d'incomparables richesses pour venir en aide à la vieille Europe appauvrie, ruinée presque.

Il n'avait même pas craint de plaisanter, – mais très délicatement, tout en lui rendant hommage, – le caractère des Burghers, si réfractaires aux progrès et au bien-être de la civilisation, disant que, fort heureusement, la jeunesse commençait à comprendre que, tout en conservant intacts sa foi et son amour de l'indépendance, il est possible de profiter, dans une certaine limite, bien entendu, des belles et bonnes choses que Dieu a créées pour adoucir un peu l'exil terrestre de l'homme.

Cette petite homélie, prononcée d'un ton pénétré, avait paru impressionner celui auquel elle s'adressait, et son mutisme se fondant un peu, il avait répondu sans trop de réticences aux questions que lui posait son interlocuteur sur le pays que l'on traversait, et qu'il connaissait bien pour l'avoir parcouru à cheval, à la poursuite de quelque gibier de poil ou de plume.

Puis, John Stuck ayant fait glisser la conversation du terrain chasse sur le terrain exploitation aurifère, le jeune homme était retombé dans sa réserve première, et se rencoignant, avait feint de céder au sommeil pour s'absorber complètement dans la contemplation de sa voisine : mais l'autre ne s'y était pas laissé prendre ; il avait parfaitement remarqué que les paupières du jeune Burgher n'étaient que mi-closes et que, sous ses cils abaissés, son regard glissait vers miss Edwidge Cornallett ; en même temps, penché comme il l'était vers son vis-à-vis, il n'était pas sans remarquer l'expression singulière de sa physionomie, expression dans laquelle il y avait un mélange d'étonnement, de crainte, d'attirance et de timidité...

Et sans doute, cette constatation n'était-elle pas pour lui déplaire, car un presque imperceptible sourire avait couru sous sa moustache brune, sans qu'il cessât, le haut de son visage voilé d'ombre par la visière avançante de sa casquette, d'examiner le jeune homme.

Tout à coup, à un bond plus formidable que les précédents et qui avait jeté les voyageurs les uns contre les autres, la jeune fille ne put retenir un cri de frayeur qui éveilla son père.

– Mon Dieu ! fit-elle d'une voix angoissée.

– *By god !* grommela sir Cornallett... le cocher est gris...

– C'est assez leur habitude, observa John Stuck, impassible ; mais les routes sont si mauvaises que s'ils ne voyaient pas un peu trouble, ils n'oseraient jamais pousser leur attelage...

Les roues du *coach* tournaient avec une rapidité vertigineuse sur un sol dont les cailloux battaient comme grêle le dessous de la caisse, tandis que les essieux, vides de graisse, grinçaient effroyablement : à ce vacarme se mêlaient les claquements du fouet de Zeïto et les cris stridents que Macker poussait pour encourager ses mules.

– *Right !... Fout Sack !...*

Elles n'avaient cependant pas besoin d'être poussées, les braves bêtes ; elles dévalaient, depuis un kilomètre, c'est-à-dire depuis qu'on avait dépassé la fourche, sur une pente assez rapide et qui eût fait frémir les voyageurs, s'ils eussent pu se rendre compte de cette situation.

Cette fois, c'était bien une route..., une véritable route, côtoyant un ravin de cent pieds de profondeur, où l'on entendait mugir un torrent, affluent de la rivière Vaal ; pas de bornes, pas de parapet qui pussent, en cas d'écart de l'attelage, vous retenir et vous empêcher de vous briser : voilà pour la droite. À gauche, un mur de rochers basaltiques, s'élevant à pic à vingt pieds au-dessus de votre tête, avec pas même un tronc d'arbre, un taillis, un fourré auxquels on pût tenter de se raccrocher désespérément ; et par surcroît de dangers, des tournants brusques à angle droit, qui faisaient par instants se cabrer dans le vide, les mules de volée, afin de permettre au *coach* de franchir le passage.

– L'attelage est emballé ! gronda lord Cornallett en jetant un regard à travers la vitre crasseuse...

Et, de nouveau, miss Edwidge, épouvantée, se prit à gémir ; dans son trouble, ses mains avaient saisi le bras de Guillaume Brey et s'y cramponnaient, comme si, à ses yeux, ce bras eût représenté la seule branche de salut possible, en une circonstance aussi terrible...

John Stuck, lui, bien que cette allure vertigineuse fût la conséquence des instructions données par lui, ne laissait pas que d'être un peu ému ; il se disait qu'après tout, l'accident, qu'il voulait partiel, pouvait être fatal et le bris de la voiture se compliquer de blessures et même de morts...

Il perdit toute son assurance lorsque Guillaume Brey, ayant penché sa tête à la portière, s'écria d'une voix étranglée :

– Ces gens sont ivres !... Ils se sont trompés de route !...

– Comment, trompés de route ? dit John Stuck en regardant à son tour ; nous n'allons pas à la rivière Vaal ?...

– Parfaitement si... seulement, au lieu d'aller au pont... nous allons au Saut du diable...

John Stuck étouffa un juron et lord Cornallett s'écria :

– Ces brutes-là risquent de nous tuer...

– Il nous tueront même certainement... répliqua le Burgher ; la rivière doit être grossie par les pluies... et s'ils ne connaissent pas le gué où l'on peut passer... nous resterons dans l'eau...

– C'est épouvantable... qu'ils arrêtent !

– Impossible !... les mules sont emballées maintenant... il faut les laisser courir...

– Et pas moyen de revenir en arrière ? interrogea Cornallett...

Guillaume haussa les épaules et répondit placidement :

– Pour cela, il faudrait pouvoir tourner... et le chemin a trois mètres de large...

Immobile dans un coin, luttant contre une crise nerveuse qui la trouvait pour ainsi dire sans défense tellement elle était

faible et fatiguée, Miss Edwidge, cramponnée instinctivement aux courroies de cuir, balbutiait désespérément, mais sans se rendre compte elle-même de ce qu'elle disait :

– Perdue... perdue... perdue...

Et ces deux syllabes, répétées d'une voix monotone, résonnaient à l'oreille de Guillaume comme un glas, lui faisant éprouver au cœur une souffrance égale à celle qu'eût pu produire la pointe d'une aiguille...

– Mais ils sont fous !... ils sont fous !... finit-il par gronder.

La vitesse du *coach* semblait croître à chaque tour de roues, bien qu'il parût impossible cependant que l'attelage pût précipiter son allure ; maintenant, les trois kilomètres ainsi parcourus avaient grisé les bêtes elles-mêmes, le *coach* ne pesait plus rien et c'est à peine si leurs sabots effleuraient le sol, entraînées qu'elles étaient plus vite, toujours plus vite en avant.

Ce n'étaient pas seulement les conducteurs qui étaient fous ! les mules elles-mêmes étaient comme frappées de folie !...

– Messieurs, s'écria lord Cornallett perdant définitivement son flegme en présence de l'imminence du danger, messieurs, une fortune si vous sauvez ma fille...

John Stuck eut un mouvement d'épaules furieux ; en vérité, il songeait bien à sauver les autres ! C'était à lui qu'il songeait ! Et une colère le prenait à la pensée que si la mort planait en ce moment sur sa tête, c'était parce que lui l'avait voulu ainsi...

– Messieurs..., messieurs..., implorait lord Cornallett... pour elle... pour elle...

– Eh ! milord, répliqua Stuck avec emportement, si cela était possible... ne croyez-vous pas que nous le ferions pour nous...



Les mules elles-mêmes étaient comme frappées de folie.

Et l'autre répétait, affolé par le danger et songeant néanmoins à sa fille dans ce moment critique :

– Une fortune… une fortune…

Alors, Guillaume Brey se leva soudain, et d'une voix calme :

– Pour elle, milord, je vais tenter une chose folle !… Priez Dieu qu'il me protège…

Il avait rejeté son chapeau, dont les larges bords pouvaient le gêner, et s'engagea dans l'ouverture de la portière, le dos tourné à la route, cherchant à atteindre le dessus du *coach ;* quand ses doigts en eurent saisi le rebord, ils s'y cramponnèrent, y incrustant leurs ongles comme s'ils eussent été des griffes d'acier et, à la force des bras, se tira de la voiture, jusqu'à ce que ses pieds se fussent posés sur l'encadrement de la vitre : dans cette posture, il risquait d'être projeté au dehors, au moindre cahot, au moindre choc et de rouler au fond du précipice, à moins qu'il ne fût lancé contre la paroi granitique de la montagne.

Une fois là, il s'enleva subitement par ce qu'on appelle, en terme de gymnastique, un rétablissement, et se trouva sur la voiture ; mais, en l'espace de quelques secondes, il avait dépensé une telle somme d'énergie qu'il était trempé de sueur et que son front ruisselait.

Seulement, le plus difficile était fait et il avait bien maintenant une chance sur dix de réussir dans son audacieuse tentative : à plat ventre il se glissa sur la toiture du *coach ;* rampant vers le siège, furieux d'entendre la voix de Macker qui criait sans discontinuer :

– *Right ! Right !*

Et bondissant presque, à chaque coup de fouet que Zeïto appliquait sur les reins des mules :

– Ces gens sont des fous ou des misérables ! songeait-il.

Placé ainsi qu'il l'était, il dominait la route et voyait là-bas… au-dessous de lui… à trois kilomètres environ, le ruban

argenté que faisait la rivière Vaal, au milieu de la campagne sombre.

Trois kilomètres !... du train dont on courait, dont on volait, c'était l'affaire de moins de cinq minutes !...

Cinq minutes ! pour sauver la jeune miss ! il n'y avait pas une seconde à perdre en discussion, en explication... ou c'étaient des fous, et alors ils ne comprendraient pas, ou c'étaient des misérables et ils refuseraient de comprendre...

Il était maintenant arrivé si près du siège qu'en étendant le bras, il eût pu toucher Macker à l'épaule...

– Les guides ! cria-t-il... passe-moi les guides...

Stupéfaits, car au milieu du vacarme fait par les roues et les pieds de l'attelage, ils n'avaient point entendu son glissement silencieux, les deux hommes tournèrent la tête.

– Le Burgher ! s'exclama l'Irlandais.

– Les guides... les guides...

– Donne-lui du fouet sur la tête, à cette brute ! grogna Macker, s'adressant à Zeïto...

Mais, s'il n'avait pas compris, Guillaume Brey avait deviné et, avant que le mulâtre eût pu mettre à exécution le conseil de son compagnon, celui-ci se trouvait soulevé du siège par la poigne formidable du jeune homme, qui lui arrachait les guides des mains et prenait sa place, après l'avoir lancé sur la voiture, où, fort heureusement pour lui, il se cramponnait en désespéré.

Puis tout debout, les courroies de cuir enroulées autour des poignets, il tenta vainement de maîtriser l'attelage ; mais celui-ci, tout saignant des coups de fouet dont Zeïto ne cessait de le cribler, véritablement grisé par l'allure endiablée que Macker lui faisait maintenir depuis plusieurs kilomètres, ne voulait plus rien savoir...

Tout ce que pouvait, tout ce que devait faire Guillaume à l'heure présente, était de soutenir les bêtes, car si l'une d'elles seulement se fût abattue, le *coach* roulait dans le ravin, de cent pieds de haut ; c'était la mort certaine en arrivant au fend.

– Zeïto ! appela Macker, Zeïto !...

Guillaume comprit que le mulâtre allait se jeter sur lui et, résolument, d'un coup de pied en pleine poitrine, il le jeta hors de la planchette qui lui servait de siège...

L'autre roula sur la route, avec un hurlement de bête, et Macker, épouvanté, se recula hors de portée jusqu'à l'arrière de la voiture.

Tout droit, arc-bouté solidement pour résister à la tension des rênes qui lui entraient dans la chair, le front ruisselant de sueur, les cheveux hérissés par le vent, l'œil fulgurant, Guillaume Brey était vraiment beau ainsi, tenant entre ses mains l'existence des voyageurs du *coach*.

Enfin, au dernier tournant, il aperçut à deux cents mètres le lit de la rivière vers laquelle l'attelage courait à fond de train et il poussa une exclamation désespérée : ce qu'il craignait s'était produit.

Gonflée par des pluies récentes, l'eau avait atteint un niveau supérieur à celui qu'elle atteignait en temps ordinaire ; or, le gué que connaissait Guillaume était la seule chance de salut du *coach* et de ses voyageurs ; s'il avait cessé d'exister, ils étaient perdus.

III

LA FERME ÉLISABETH

C'était un caractère résolu que Guillaume Brey, il tenait de sa race une qualité précieuse, surtout dans une circonstance aussi critique que celle en laquelle il se trouvait : cette qualité était le flegme hollandais dans toute sa pureté, flegme qui lui laissait toute sa lucidité d'esprit et le mettait à même de profiter d'une chance, si petite fût-elle, susceptible de se sauver, là où tout autre à sa place aurait infailliblement péri.

À cinquante mètres de la rivière, le chemin suivi par l'attelage bifurquait soudain, c'est-à-dire que le mur granitique qui le bordait s'ouvrait comme fendu par un coup de hache de géant, et formait une tranchée étroite, mais cependant assez large pour livrer passage à la voiture ; ce fut dans cette tranchée que Guillaume s'engagea, avec une hardiesse qui tenait de la folie, car c'est à peine si les moyeux des roues ne frôlaient pas les parois de ce corridor rocheux ; une déviation des mules et le *coach* se brisait...

Ce chemin nouveau aboutissait à la rivière, mais suivait une pente moins raide que l'autre et conduisait au gué que connaissait le jeune homme.

Soudain, il saisit d'une seule main, de la droite, toutes les rênes, et de son poing gauche fermé heurta derrière lui au panneau de bois qui fermait le devant de la voiture ; ce panneau était mobile, à la façon d'un carreau, de façon à pouvoir s'abaisser et établir, au moment des fortes chaleurs, un courant d'air dans l'intérieur du *coach*.

Le panneau s’ouvrit et la tête de lord Cornallett émergea.

– Qu’y a-t-il ? dit-elle d’une voix angoissée...

– Vite ! cria Guillaume, passez-moi la jeune miss... vite...

Et de sa seule main que le cuir brut des guides ensanglantait, il retenait l’attelage, le soutenait, résistant par la seule force de son poignet d’Hercule à la tension formidable exercée par ces cinq paires de mules, épuisées et cependant emportées dans une descente vertigineuse, avec une rapidité que l’épuisement de leurs jarrets leur eût interdite...

– Une fortune !... clama lord Cornallett en aidant sa fille à passer par l’étroit encadrement du panneau...

Sans répondre autrement que par un grognement furieux, le jeune homme, retourné à demi, empoigna Edwidge par la taille, l’attira à lui, puis, la soulevant, l’assit sur la toiture du *coach*, tandis que lui-même, tout debout, pour mieux soutenir et dominer ses bêtes, avait repris les guides à deux mains.

– Saisissez le col de ma veste, dit-il, et ne lâchez pas... sinon vous êtes perdue... voyez...

Dans l’ombre, s’apercevaient les eaux blanchissantes de la rivière Vaal, qui, grossies par les pluies, coulaient avec un bruit sourd, élevées d’environ deux mètres au-dessus de leur niveau habituel et cependant encore en contre-bas du talus qui formait une pente assez raide.

– *Right !... right !* hurla Guillaume Brey en rendant les guides.

Les mules de volée descendirent comme une flèche le talus et, emportées par leur élan, entrèrent dans l’eau qui rejaillit autour d’elles, les recouvrant presque en entier...

– Elles ont pied, grommela le jeune homme qui, penché en avant, les avait suivies d’un regard anxieux..., cela ira...

Et il se remit à hurler à pleins poumons :

– *Right ! right !*

Successivement, les troisième et quatrième couples de mules avaient suivi le premier et les mules timonières, traînées sur leurs jarrets, glissaient le long du talus, retenant de toutes leurs forces le *coach* qui avait plongé en avant, tel un bateau qui tangue, et dont tout le poids leur chargeait les reins...

– *Fout sack !... Fout sack !...* gronda le Burgher, insultant les pauvres bêtes qui, effarées, sans forces, renaclaient devant ce torrent qui menaçait de les engloutir...

Dans l'intérieur du *coach*, des jurons se faisaient entendre : c'était lord Cornallett qui, seulement maintenant, se rendait compte de la situation, engagé jusqu'à mi-corps dans l'encadrement d'une des vitres qu'il avait enfoncée d'un coup de coude, et terrifié à la vue des eaux dans lesquelles le *coach* allait faire le plongeon...

Mais, déjà, les mules de volée avaient atteint la berge opposée et, excitées par les cris, les claquements de langue de Guillaume Brey, tiraient de toutes leurs forces, contraignant le reste de l'attelage à les suivre.

Le *coach* entra dans la rivière, piquant une tête en avant, ce qui, durant quelques secondes, le submergea presque entièrement : le jeune homme, Edwidge elle même furent trempés, plus par l'eau qui rejaillit sur eux, que par la rivière elle-même : car, dressés ainsi qu'ils l'étaient, ils ne pouvaient partager le sort des deux autres voyageurs qui se trouvaient jouer, dans l'intérieur de la voiture, le rôle de poissons dans un bocal.

Heureusement encore que John Stuck avait suivi l'exemple de lord Cornallett, et, se soulevant sur les poignets, engagé jusqu'aux hanches dans l'encadrement de la portière, avait trouvé le moyen de tenir sa tête au-dessus du niveau de la

rivière ; autrement, l'un et l'autre, si courte cependant qu'eût été la traversée, eussent couru grand risque de périr asphyxiés...

Enfin, le *coach* atteignit la rive opposée et, hissé à grand'peine par les mules exténuées, s'arrêta sur la crête de la berge...

D'un bond, John Stuck sauta à terre, suivi de lord Cornallett, trempés, transis, grelottants.

– Ma fille !... Edwidge !... appela le lord en se précipitant vers le siège.

Guillaume Brey descendait, tenant la jeune fille dans ses bras ; l'eau qui avait rejailli sur elle, l'inondant presque entièrement, avait transpercé son mince costume de voyage, et cette circonstance fâcheuse, jointe à l'épouvante bien naturelle qu'elle avait ressentie, avait déterminé une commotion telle que, les membres brisés, grelottant de froid, quoiqu'elle eût le front brûlant de fièvre, elle eût été incapable de faire un mouvement ou de prononcer une parole.

– Edwidge ! Edwidge ! clama sir Cornallett en arrachant presque sa fille à celui qui la portait...

John Stuck avait escaladé le siège, décroché la lanterne et, redescendant, éclairait d'une lueur rougeâtre le visage d'Edwidge.

– Bast ! murmura-t-il, c'est l'eau qui l'a glacée, cette pauvre miss... Un peu de chaleur et il n'y paraîtrait plus...

– Jamais on ne pourra atteindre le relais avec ces bêtes, ajouta le jeune Burgher en lançant un regard de mépris vers les mules arrêtées à quelques pas et dont on entendait la respiration oppressée siffler comme des soufflets de forge...

Lord Cornallett considérait sa fille d'un air désespéré, lorsque John Stuck soudain, en frappant ses mains l'une contre l'autre :

– Mais… si l’attelage est incapable de vous mener au relais, il peut tout au moins nous conduire jusqu’à la ferme Élisabeth… Prétorius Brey ne refusera certainement pas de nous accorder l’hospitalité en attendant le jour…

En parlant ainsi, John Stuck examinait Guillaume à la dérobée et crut saisir sur son visage l’expression d’un contentement intérieur qu’il s’efforçait de contenir et de dissimuler ; mais, certaine contraction des lèvres, certaine flamme dont s’étaient illuminées les prunelles, l’avaient trahi.

Cependant, ce fut le sourcil froncé et le regard un peu inquiet qu’il répondit, au bout de quelques secondes :

– Certainement, oom Prétorius vous secourra comme il le doit…

Dans le patois hollandais panaché de mots anglais, allemands et français que parlent les Boers, le mot « oom » signifie oncle et est l’appellation que les jeunes gens donnent aux vieillards, indistinctement, quel que soit le degré de parenté, et alors même que cette parenté n’existe pas du tout ; les femmes, on les nomme « tanta », tante, et entre eux, ils se traitent de « cousin », de sorte qu’à les entendre parler on peut les croire tous de la même famille…

Comme s’il eût eu besoin de s’affirmer la chose à nouveau, pour dissiper les doutes qu’il pouvait concevoir à ce sujet, Guillaume Brey répéta :

– Oom Prétorius fera ce qu’il doit…

– Soyez certain, dit alors lord Cornallett, que, moi aussi, je ferai ce que je dois et que je saurai reconnaître…

Mais, John Stuck, lui posant la main sur le bras, l’interrompit, disant :

– Milord ne sait pas que ce serait offenser gravement un fermier boer que lui proposer une rémunération, de quelque

genre soit-elle, pour son hospitalité ; Dieu commande aux hommes de se traiter en frères et le foyer de chacun est accessible à tous...

Ces mots avaient été prononcés sur un ton grave, pénétré, qui valut à John Stuck un regard reconnaissant de Guillaume Brey.

– Le compagnon a raison, dit-il, et parler argent devant oom Prétorius serait s'exposer à se faire fermer la porte...

Puis, brièvement :

– Montez dans le *coach*... Je m'en vais tenter de gagner la ferme Élisabeth...

Il ajouta, comme si le père eût besoin de son conseil pour savoir de quelle précaution il devait entourer sa fille :

– Tenez la jeune miss sur vos genoux..., elle aura plus chaud que dans les peaux de moutons mouillées..., et puis les chocs seront moins rudes...

Quand il eut refermé la portière lui-même, peut-être pour jeter encore un regard sur Edwidge, il grimpa de nouveau sur le siège, saisit les guides et, tant bien que mal, mit en route l'attelage épuisé, fourbu, auquel il parvint cependant à faire prendre une allure un peu plus rapide que le pas, mais qui n'était pas tout à fait le trot.

Ainsi qu'il en avait prévenu lord Cornallett, les voyageurs étaient horriblement secoués dans le rude véhicule, qui roulait à travers une plaine inculte que des fondrières coupaient en tous sens, dans lesquelles les roues s'enfonçaient parfois jusqu'aux moyeux, s'en arrachant brusquement sous la traction nerveuse des mules pour aller heurter, quelques pas plus loin, des souches d'arbres brûlés, qu'elles franchissaient péniblement, en imprimant au véhicule un mouvement de tangage et de roulis

horriblement douloureux, à en croire les jurons qui partaient de l'intérieur.

Au bout de trois quarts d'heure de route ainsi faite, les mules s'arrêtèrent devant un assemblage de maisons en terre, recouvertes de paille qui, dans l'ombre, semblaient de grosses taupinières.

Le jeune Boer sauta à terre, disant laconiquement :

– Je m'en vais prévenir...

Mais, comme il mettait les pieds dans une sorte de cour, clôturée de haies vives et dont le sol était devenu fangeux par les infiltrations de purin que produisaient des amoncellements de fumier, au sommet desquels des coqs se mirent subitement à chanter, trompés par la lueur de la lanterne, une porte s'ouvrit et dans l'encadrement, sur le fond subitement éclairé de la pièce, apparut la silhouette d'un homme de haute stature, aux épaules de colosse, aux membres athlétiques.

Sans coiffure, sa tête apparaissait auréolée de cheveux blancs, assez longs et broussailleux qui lui descendaient jusqu'au cou, se mêlant à la barbe large qui s'évantaillait sur sa poitrine, encadrant un visage coloré, d'aspect rude, énergique et guère accueillant.

Sous les sourcils qui formaient une touffe hérissée, les yeux s'ouvraient à fleur de tête, bleus comme ceux de Guillaume Brey, mais avec une expression d'autorité froide que n'avaient pas ceux du jeune homme...

– Laissez votre carabine, oom Prétorius, fit celui-ci en s'avançant chapeau bas vers le vieillard, c'est moi...



Laissez votre carabine, oom. Prétorius, c'est moi.

Nous avons, en effet, oublié de dire que le fermier était armé et que, le doigt sur la gâchette, il était prêt au coup de feu ; en reconnaissant son petit-fils, il laissa retomber à terre la crosse de l'arme qui rendit un son sec ; puis, tendant la main au jeune homme :

– Wilhemine..., commanda-t-il, la soupe de Guillaume...

Une jeune fille, qui se tenait derrière lui, élevant, au-dessus de sa tête, une grosse lampe dont la lumière se projetait dans la cour, objecta :

– Tu as des étrangers avec toi, Guillaume... ?

Elle venait de voir apparaître, marchant avec précaution, cherchant à ne point trop patauger dans le purin, John Stuck, qui s'avançait le premier, pour montrer le chemin à lord Cornallett, venant ensuite avec sa fille dans les bras...

– Quels sont ces gens ? interrogea le vieux fermier d'une voix rude en lançant un regard soupçonneux à son petit-fils.

Le visage de celui-ci exprimait un grand embarras, en même temps qu'une vive contrariété...

– Des étrangers, oom Prétorius, répondit-il, des compagnons de voyage que j'ai, par grâce du ciel, sauvés d'une mort certaine, et auxquels j'ai pensé que vous ne refuseriez pas l'abri de votre toit, jusqu'au jour...

Une flamme courte brilla dans la prunelle bleue du vieillard qui, d'une voix rude, prononça ces mots :

– Vous savez, Guillaume, que les circonstances nous imposent à l'égard des uitlanders une prudence extrême ; aussi que le diable m'emporte si, en toute autre circonstance, je n'aimerais pas mieux voir ces gens-là au fond de la rivière Vaal.

Il se reprit, et d'un ton sentencieusement compatissant :

– Mais l'hospitalité est le plus saint des devoirs... Wilhemine, avancez-vous pour éclairer ces étrangers...

Et il entra dans l'intérieur de la maison pour déposer sa carabine dans un coin, tandis que la jeune fille à laquelle il s'était adressé sortait au contraire, pour se diriger vers lord Cornallett et son compagnon.

– Oh ! la pauvre ! s'exclama-t-elle en apercevant Edwidge dans les bras de son père.

De la lampe qu'elle tenait à la main, elle éclairait le sol, dirigeant les pas des voyageurs à travers les méandres compliqués que formaient les amoncellements de fumier, les chariots, les parcs à bétail, les instruments de culture...

Guillaume Brey, lui, sans prendre la peine de se débarrasser de ses vêtements ruisselant d'eau, avait empilé du bois dans la cheminée, une cheminée énorme, comme on en construisait autrefois dans les habitations, et permettant de faire des feux susceptibles de rôtir un mouton ; en un clin d'œil, des flammes avaient lui, animant un peu cette grande pièce sombre, aux murs nus, au plancher fait de terre battue et qu'obscurcissait davantage encore le plafond fait de poutres énormes, à peine équarries, toutes noircies par la fumée de l'âtre...

– *By God !* grommela John Stuck en s'adossant à un coin de la cheminée, je ne donnerais pas quinze livres de ma place.

Il avait dit cela sur un ton de bonne humeur, en regardant Prétorius Brey, pour engager conversation au moyen de cette plaisanterie, mais le grand vieillard répondit avec froideur :

– On voit que la Chartred paie bien ceux qui travaillent pour elle.

L'Anglais tressaillit et ses sourcils eurent un involontaire plissement.

– Pourquoi me parlez-vous de la Chartred, oom Prétorius ? demanda-t-il.

– Parce que, à moins que mes yeux ne me trompent, c'est bien John Stuck qu'ils voient en ce moment devant moi...

L'autre domina sa surprise et, cherchant à dissimuler son mécontentement, riposta en se frottant les mains avec un faux air d'indifférence :

– Je n'ai aucune raison de nier être ce que je suis !... Mais comment se fait-il que vous me connaissiez ?...

Silencieusement, le vieillard étendit la main vers la cloison où se trouvaient fixées, à l'aide de clous, des gravures découpées dans des journaux illustrés, formant deux panneaux bien distincts : dans l'un de ces panneaux se voyaient le portrait du vieux Kruger, président de la République transvaalienne ; celui de Joubert, général des forces de la République, celui-là même qui, en 1884, avait infligé aux Anglais de si sanglantes défaites ; et d'autres gravures encore représentant les membres les plus populaires du Wolksraad, ou parlement transvaalien ; dans l'autre panneau, il y avait le portrait de Cécil Rhodes, le fameux fondateur de la colonie du Cap, premier ministre de la colonie, directeur de la puissante compagnie à charte, celui que l'enthousiasme anglais a surnommé le « Napoléon du Cap » ; à côté de son portrait, s'étalait celui du Dr Jameson, son bras droit, et gouverneur, pour son compte, du protectorat de Béchuanaland ; d'autres encore appartenant à l'état-major de ces personnages puissants, et, parmi ceux-là, John Stuck constata que le sien figurait.

Dire que cette constatation lui causa un plaisir énorme serait contraire à la vérité ; à moins que le froncement des sourcils, le pincement des lèvres, la pâleur soudaine du visage puissent passer pour la manifestation du contentement ; mais, comme c'était un homme doué d'une force de volonté peu commune, il sut dissimuler et, plaisantant, s'exclama :

– Du diable si je me serais attendu à trouver ma tête dans un coin perdu comme celui-ci !...

Mais il se mordillait les lèvres, d'un air visiblement dépité et s'en vint reprendre devant la cheminée la place qu'il avait momentanément abandonnée pour s'approcher de la cloison...

Maintenant, il était seul avec le vieux Boer ; la jeune Wilhemine avait passé dans une autre pièce avec lord Cornallett et sa fille, tandis que Guillaume Brey était allé dans la cour éveiller les serviteurs cafres pour qu'ils prissent soin de l'attelage des mules.

– Cécil Rhodes médite donc quelque mauvais coup ? interrogea Prétorius Brey d'une voix calme, en bourrant de tabac une énorme pipe de porcelaine, dont le long tuyau recourbé, enjolivé de soie verte, à pompons multicolores, faisait descendre le fourneau jusqu'au creux de l'estomac...

John Stuck haussa les sourcils, attachant son regard noir sur le vieillard, avec une expression surprise et ennuyée tout à la fois.

– Et pourquoi... cette question ?... interrogea-t-il en ricanant.

– Parce qu'on dit que vous êtes l'homme de confiance du Colosse.

– C'est trop d'honneur qu'on me fait, en vérité...

– Honneur !... cela dépend du sens que vous donnez, dans votre pays, à ce mot-là !...

L'Anglais fut bien sur le point de se fâcher et ses lèvres s'entrouvraient déjà pour lancer au vieux Boer quelque verte réplique ; mais il lui suffit de se souvenir qu'il se trouvait chez le propriétaire de la ferme Élisabeth pour se calmer aussitôt et, prenant un ton de plaisanterie :

– Eh ! eh ! mon cher oom Brey, on m'avait bien dit que vous apparteniez au clan des vieux Burghers ; mais je ne me doutais pas que vous en fussiez encore à croire toutes les fables qui se débitent sur le premier ministre...

La tête blanche du vieux Prétorius se hocha sentencieusement.

– Ce ne sont malheureusement pas des fables, répondit-il ; et force nous est bien de croire à l'envahissement de notre pays par tous ces étrangers que l'Homme du Cap a lancés sur nous...

– Par Dieu ! ils n'ont point eu besoin d'être lancés par lui ; ils sont bien venus tout seuls... Et ce n'est pas fini, oom Prétorius ; il en viendra bien davantage encore, et je gage qu'avant peu les solitudes où paissent vos moutons et vos bœufs seront couvertes de maisons en pierre et éclairées à la lumière électrique, comme Johannesburg...

Le vieillard avait levé les bras au plafond, et s'écria d'une voix douloureuse :

– Puissé-je ne pas vivre assez longtemps pour voir ces choses...

Puis, brandissant sa pipe, comme si elle eût été une arme, il ajouta rudement, avec un éclair menaçant dans le regard :

– En tout cas, moi vivant, ces choses ne se feront pas... ; ainsi donc vous êtes prévenu, John Stuck, et si le but qui vous amène dans ces parages concernait par hasard Ferme-Élisabeth...

L'Anglais protesta avec un accent de sincérité qui convainquit le vieillard :

– Moi !... je veux que le tonnerre m'écrase, si je pensais seulement à vous rendre visite, oom Prétorius..., et si le diable n'avait pas voulu que le cocher du relai de Petersdorf fût gris comme une bourrique, je n'aurais pas eu le plaisir de faire votre

connaissance... Je vais à Mafeking, avec le voyageur dont la fille s'est trouvée indisposée du passage de la rivière...

Cette explication fournie, comme nous avons dit, sur un ton fort naturel, avait apaisé le ressentiment du vieux, en même temps que fait s'évanouir ses soupçons ; il enfonça avec son doigt le brasier que formait au-dessus du fourneau de sa pipe le monceau de tabac embrasé et, d'un ton moins bourru, murmura :

– Boiriez-vous bien quelque chose ?...

– Tout de même ; quoique ce feu m'ait séché mes vêtements, j'ai un froid dans l'intérieur et un verre d'eau-de-vie ou une tasse de café...

En ce moment, lord Cornallett sortait de la chambre où la petite fille du Boer venait d'installer Edwidge dans son propre lit, et il accepta, tout comme l'avait fait John Stuck, l'offre d'une boisson réconfortante que Wilhemine servit dans de grands gobelets de cristal taillé, portant gravées en traits d'or, effacées et rongées à demi par le temps, des armoiries à peu près indéchiffrables maintenant, que surmontaient les vestiges d'une couronne comtale.

– En vérité ! s'exclama lord Cornallett, en exposant le cristal à la clarté de la lampe, voilà qui est curieux... C'est dans quelque foire de Johannesburg que vous avez acheté ces gobelets... mon brave homme ?

Prétorius Brey, auquel ces mots s'adressaient, tressaillit, et comme s'il eût été offensé par cette question, il répondit d'un ton sec :

– Ce sont des objets de famille...

Le regard du lord anglais se promena autour de lui, examinant d'un air curieux et quelque peu méprisant le mobilier sommaire de la pièce, cherchant à comprendre comment il se

pouvait faire que les gens qui habitaient cette misérable demeure, au sol fait de terre battue, aux cloisons de torchis, au plafond enfumé, possédassent de semblables souvenirs de famille ; aussi Guillaume Brey, qui – après avoir veillé à ce que les mules de l'attelage ne manquassent de rien – était venu rejoindre tout le monde dans la grande salle, prit-il la parole :

– Nos ancêtres sont originaires de France qu'ils ont quittée lorsque le roi Louis XIV chassa les protestants, pour passer en Hollande ; puis le père de mon père est venu à la fin du siècle dernier s'installer dans le sud de l'Afrique..., et voilà...

Lord Cornallett examinait curieusement ces descendants d'une famille qui, peut-être, avait autrefois tenu un rang élevé à la cour de France, et devant ses regards passaient des silhouettes de grands seigneurs, vêtus de satin et de velours, escortant des dames à robes constellées de pierreries, superbes de beauté et d'attraits.

Combien loin de ces silhouettes ces hommes rudes, non sans fierté sans doute, mais d'allure grossière et fruste !

– Une jolie enfant que vous avez là, monsieur Brey, dit le lord en souriant d'un air aimable à la fille du Boer...

– Travailleuse surtout, répondit laconiquement le vieillard sans paraître en aucune manière sensible au compliment de l'Anglais.

Il ajouta d'un ton sentencieux :

– Les qualités que nous apprécions sont loin d'être du même genre que celles que vous prisez dans vos villes : une conscience droite vaut mieux qu'un physique agréable.

Cette réplique jeta une sorte de froid et chacun parut s'absorber dans la contemplation de son gobelet, que Wilhemine avait rempli à nouveau, debout derrière son grand-père, dans l'attitude respectueuse d'une servante.

Certes, le compliment de lord Cornallett était mérité : grande de taille et les épaules larges, la jeune fille avait cependant les attaches fines et les mains délicates, bien que la peau, comme celle du visage, fut hâlée par le grand air ; les traits avaient une régularité aristocratique, et l'œil noir, entre deux rangées de cils longs, sous les sourcils bruns qui contrastaient avec la chevelure blonde, n'était pas sans quelque noblesse d'expression mitigée par un air, de grande timidité ; vêtue à la mode des villes, au lieu du grossier costume de cotonnade qui la couvrait, la petite fille du Boer n'eût certainement point fait mauvaise figure dans un salon.

– Mes hôtes, dit Prétorius Brey en se levant, après avoir vidé d'un trait le contenu de son gobelet, le soleil se lève de bon matin et les fermiers font comme lui.

Non sans une certaine solennité, tenant en main la lampe de cuivre, il conduisit lord Cornallett jusqu'à une chambre, la sienne propre qu'il lui abandonnait, se conformant aux lois de l'antique hospitalité, et lui souhaita le bonsoir par ces mots :

– Vous voici chez vous.

La porte fermée, il dit à John Stuck en le ramenant dans la salle commune :

– Vous m'excuserez de ne pouvoir vous offrir autre chose que ce fauteuil pour passer la nuit, à moins que vous ne préfériez partager avec mon petit-fils et moi la botte de paille sur laquelle nous allons nous étendre dans l'écurie.

Mais la vue des flammes qui dansaient gaiement dans l'âtre séduisirent l'agent de la Compagnie à charte plus que la perspective offerte par le vieillard, et il répondit :

– Je serai à merveille ici et j'achèverai de faire sécher mes vêtements.

Wilhemine gagna la chambre où avait été transportée la jeune Anglaise, les deux hommes sortirent dans la cour, se dirigeant vers les écuries, John Stuck demeura seul entre le flacon d'alcool laissé à sa disposition et une bible poudreuse que oom Petrus avait cru devoir poser sur la table, avant de se retirer, pour le cas où son hôte voudrait, avant de s'endormir, lire quelques versets.

Parbleu ! John Stuck avait, pour l'instant, la tête à bien autre chose et si le vieillard avait pu voir le singulier regard que, aussitôt la porte fermée, l'Anglais avait promené autour de lui, peut-être bien qu'en dépit des lois d'hospitalité que les Boers se piquent d'exercer mieux que quelque peuple du monde, il eût pris l'homme par les épaules et lui eût fait franchir le seuil de sa demeure.

Dans ce regard, en effet, il y avait de tout : de la joie, de la haine et de la convoitise !

IV

OOM PRÉTORIUS

John Stuck paraissait assoupi ; les deux coudes sur la table, les yeux fixés sur la Bible que, distraitement, ses doigts avaient ouverte, il songeait qu'il y avait dans la vie des hasards bien singuliers : parti du Cap avec des instructions pour la frontière du Béchuanaland, il avait eu à Johannesburg une longue conférence avec les chefs du parti des Uitlanders et, dans cette conférence, longuement il avait été question de cette Ferme Élisabeth, que, d'après les indications des ingénieurs, des filons d'or importants devaient traverser.

Seulement, le vieux Boer qui en était le propriétaire jouissait d'une réputation d'homme peu commode, d'humeur farouche et intransigeant en ce qui concernait les étrangers, veillant, disait-on, sur son bien avec une sollicitude intraitable, décidé à jouer des armes contre quiconque s'aviserait de mettre le pied sur son domaine, dans des intentions de spéculation.

Et voilà que précisément, comme il cherchait dans sa cervelle un moyen de pénétrer dans l'intérieur de cet homme antique, aux yeux duquel sa qualité seule d'Anglais devait être un crime, il découvrait qu'il avait pour compagnon de voyage le propre fils de cet homme.

Un esprit aussi avisé que le sien ne devait pas être long à tirer quelque profit de cette circonstance, et on a vu qu'au relai de Pétersdorp, il avait eu vite fait de former un plan dont l'exécution avait été confiée à Macker ; seulement, il avait compté sans l'inexpérience de l'Irlandais, et il s'en était fallu de

peu que ses projets tournassent contre lui : sans l’énergie et l’esprit d’initiative de Guillaume Brey, c’en était fait de lui et des autres voyageurs que contenait le *coach*.

Or, autre circonstance favorable, voilà-t-il pas que ce Boer grossier et primitif paraissait s’être pris – tel un oison dans un filet – aux charmes de la jeune Anglaise, bien innocente, la pauvre, de la fascination exercée à son insu par son élégance naturelle et si délicate de femme civilisée, et que, grâce à ce sentiment d’autant plus fort qu’il se trouvait, par sa naïveté presque enfantine, désarmé contre lui, Guillaume Brey venait d’introduire dans la place l’ennemi qui s’était vainement creusé la cervelle pour y entrer.

Maintenant qu’il y était, il s’agissait de n’en sortir qu’après avoir mis à profit ce séjour qu’il y pourrait faire, séjour forcément de peu de durée et qui le contraignait conséquemment à mettre les bouchées doubles.

Or, seul, il ne pouvait rien faire : l’étendue des territoires dépendant de Ferme Élisabeth était trop grande pour qu’il pût songer à le parcourir. Alors même qu’il eût devant lui une semaine entière, cela lui eût été insuffisant. « Prospecter » un terrain ne se fait pas en un clin d’œil et sans avoir quelque indication préalable ; or cette indication indispensable, c’était par Guillaume Brey qu’il espérait l’avoir, mais comment ? Voilà ce qu’il cherchait et ce qu’il ne trouvait pas.

Il avait bien, il est vrai, quelques idées concernant le moyen dont il devrait se servir pour amener le jeune homme à composition ; mais cette idée était encore très vague et en même temps pleine d’incertitude, basée qu’elle était sur l’impression que miss Edwidge Cornallett paraissait avoir produite sur le fils du fermier.

Assurément, tandis que roulait le coach pendant la première partie du trajet, rien de l’attitude du jeune homme ne lui avait échappé, et les attentions timides témoignées à sa

compagne de route n'étaient pas sans avoir frappé John Stuck ; lui seul, à l'insu même du principal intéressé, s'était aperçu que Guillaume Brey ne dormait pas, ainsi que miss Cornallett le croyait ; lui seul avait eu conscience du regard qui filtrait entre les paupières mi-closes, pour s'attacher si curieusement sur la jeune fille.

Et puis, le Boer aurait-il fait ce qu'il avait fait s'il s'était simplement agi de sauver sa peau à lui ; car pour celle de ses deux compagnons de voyage, parmi lesquels il était, John ne pouvait malheureusement avoir à ce sujet aucun doute : les sentiments des Boers à l'égard des Anglais étaient trop connus pour qu'il pût avoir la moindre illusion à ce sujet ; donc, c'était pour miss Edwidge et miss Edwidge seule, que Guillaume avait accompli l'espèce de miracle qui avait sauvé la jeune fille et dont il avait bénéficié.

Mais alors il fallait que ce sentiment... de curiosité – John Stuck ne pouvait guère lui donner d'autre nom – fût bien puissant et bien spontané pour que Guillaume Brey eût eu la force nécessaire de dompter l'emballement de l'attelage et la présence d'esprit de diriger le sauvetage tel qu'il l'avait dirigé.

Et puis, est-ce qu'au moment où toute l'énergie de ses pensées devait être concentrée sur les mules et sur la rivière, il n'avait pas eu la présence d'esprit de songer à elle, à elle qui, au passage du gué, allait être trempée d'eau ?

De tout autre genre d'homme, John Stuck eût pu trouver cette prévenance naturelle, mais, aux yeux des rudes Boers, la différence des sexes n'a que peu d'importance et il serait grotesque de leur vouloir prêter la moindre idée de galanterie.

Seulement, l'impression produite, depuis Johannesburg, sur Guillaume Brey par Edwidge Cornallett était si profonde qu'il avait songé à elle et avait fait l'impossible pour la mettre à l'abri de l'eau, prévoyant les conséquences funestes que pouvait

avoir une immersion dans la rivière glacée pour cette nature, fragile et d'apparence souffreteuse, de jeune fille…

Certainement que, s'il avait eu du temps devant lui, c'est bien de cette impression que John Stuck aurait tenté de jouer pour s'immiscer dans les bonnes grâces du jeune Boer et avoir de lui des renseignements intéressants sur Ferme Élisabeth ; qu'il sût seulement si le hasard ou une curiosité bien naturelle, étant donné ce qui se passait, avait révélé au propriétaire la trace de quelque filon aurifère et, en outre, qu'il apprît l'endroit précis où se trouvait ce filon, et il ferait son affaire du reste : les lois mêmes du pays combattraient pour lui, puisqu'elles autorisent le gouvernement de la République à exproprier, pour ainsi dire, les détenteurs de terrain, pour cause de mines d'or…

Seulement, jusqu'alors, il avait été impossible de se livrer à aucune « prospection », c'est ainsi que se nomme la recherche des traces de l'or dans les terrains, – en raison de la vigilance farouche avec laquelle le vieux Prétorius Brey montait la garde : bien des fois, des aventuriers avaient tenté de s'introduire sous son toit, pour le sonder et tâcher de lui arracher quelques renseignements ; conformément aux lois antiques de l'hospitalité, il les hébergeait, les nourrissait, les abreuvait ; puis, le lendemain, les accompagnait lui-même jusqu'au chemin qu'ils lui avaient dit devoir suivre et même leur faisait un bout de conduite, de façon à s'assurer qu'ils s'en allaient pour de bon.

Il eût eu des serviteurs blancs que les curieux auraient bien pu tenter de les interroger ; mais, par prudence, le vieillard n'employait que des Cafres et ceux-ci, alors même qu'ils eussent su quelque chose, se seraient bien gardés de rien dire, persuadés que oom Prétorius aurait tiré sur eux comme sur des bêtes fauves.

Le tout était de savoir si la curiosité née dans l'esprit du rude Boer, à la vue de cette mignonne poupée d'Europe, était susceptible de se doubler d'un autre sentiment, plus fort celui-là et plus dangereux aussi, car s'il est capable, en certaines

circonstances, d'inspirer de grands dévouements et de belles actions, on l'a vu aussi, trop fréquemment, hélas ! pousser aux pires infamies, aux plus ignobles lâchetés, aux plus détestables scélératesses.

Si seulement cette fragile enfant – et en songeant à cela, John Stuck hochait la tête vers la porte de la chambre où était enfermée Edwidge Cornallett – pouvait avoir pincé une indisposition assez grave pour être contrainte de prolonger son séjour sous le toit du vieux Boer... voilà qui pourrait arranger les choses et permettre au sentiment dont voulait jouer John Stuck, de se transformer et de pousser dans le cœur de Guillaume des racines plus profondes.

Cela fait, lui, John Stuck, surviendrait au moment où le jeune homme aurait besoin d'un confident, d'un conseiller, et le diable aidant, ce serait bien de la malchance s'il ne trouvait pas le moyen d'arriver à ses fins...

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il lui sembla entendre contre la vitre un presque imperceptible bruit ; c'était moins un heurt, très léger, que quelque chose qui ressemblait à un grattement, semblable assez à celui d'une souris ou de quelque rongeur de même espèce.

Tout d'abord, l'esprit tout aux pensées qui l'absorbaient, John Stuck ne prêta guère qu'une attention fort relative à ce bruit ; mais comme il continuait avec une persistance en quelque sorte énervante, il se leva et se dirigea sur la pointe des pieds vers la fenêtre.

Là, il s'immobilisa, avec un haut-le-corps soudain, en apercevant de l'autre côté une silhouette humaine, dont la face était collée à la vitre ; et c'étaient des doigts, que maintenant il distinguait parfaitement bien, qui produisaient l'espèce de grattement par lequel son attention avait été éveillée.

Cette tête était celle de Patrick Macker ; mais dans quel état, grand Dieu ! Une écorchure profonde lui zébrait le front, formant des taches sanguinolentes qui lui donnaient un aspect effrayant, d'autant plus que l'une des arcades sourcillières était enflée au point de cacher l'œil complètement.

Les lèvres de l'Irlandais remuèrent et John Stuck comprit plutôt qu'il n'entendit que l'autre lui demandait d'ouvrir la porte.

Une seconde, notre homme demeura indécis, tandis qu'instinctivement ses regards se tournaient vers la chambre de lord Cornallett, trahissant la crainte bien naturelle de voir apparaître celui-ci ; et puis, il y avait aussi la crainte que le vieux Boer ne survînt ; la vue de cet étranger ne serait certainement pas faite pour adoucir son humeur farouche et pouvait, bien au contraire, faire naître des soupçons dans cet esprit inquiet, jaloux, toujours sur le qui-vive...

Néanmoins, comme les doigts de l'Irlandais se mettaient à battre plus nerveusement la vitre, tandis que ses sourcils se contractaient avec une expression de colère menaçante, John Stuck se décida, bien à contre-cœur, à se diriger vers la porte, qu'il ouvrit avec toutes les précautions imaginables.

À la vue du misérable, les vêtements trempés d'eau et souillés de la poussière du chemin, de la terre des champs, le visage défait, abîmé, sanglant, l'Anglais fit un pas en arrière ; mais l'autre, étendant le bras, le saisit au poignet et l'attirant à lui :

– Venez dehors... Nous avons à causer.

– D'où arrivez-vous dans cet état ?... Je vous croyais mort !...

– Peu s'en est fallu, et, en tout cas, ce n'est pas la faute de cette canaille de Boer...

Patrick Macker lança dans l'ombre son poing fermé et grommela sur un ton terrible de menace :

– Mais il me le paiera...

Cependant, John Stuck ne quittait toujours pas le seuil de la porte, éprouvant une répulsion visible à déférer à l'invitation de son interlocuteur ; celui-ci s'en aperçut et, d'une voix nette, tranchante, trahissant une décision irrévocablement prise :

– Si vous ne me suivez pas, j'appelle, dit-il.

– Appelez, répondit flegmatiquement l'Anglais.

– Faites attention ; si j'appelle, ce sera pour dire que l'accident de voiture était commandé par vous...

– Qui vous croira ? riposta l'autre en haussant les épaules.

– Deux hommes dont l'un vous tuera lui-même et dont l'autre vous fera pendre ; le premier, c'est le vieux Brey, qui verra dans l'accident de la voiture un stratagème pour pénétrer sous son toit...

John Stuck, se voyant si complètement deviné par cette brute d'Irlandais, tressaillit, et ce tressaillement n'échappa pas à Patrick qui poursuivit néanmoins comme s'il ne se fût aperçu de rien :

– L'autre est lord Cornallett, qui pourrait y voir un truc pour se débarrasser de lui et le soulager de la somme importante qu'il porte, dit-on, au Béchuanaland.

Cette fois, l'Anglais eut un mouvement de révolte et s'exclama d'une voix sourde :

– Ah ! cela, jamais ! Non, certes, jamais je n'ai eu cette pensée...

Macker lui dit du ton traînant qui lui était coutumier :

– Je ne dis pas... mais cela pourrait y paraître, car on se demanderait certainement quelle raison vous aviez de faire culbuter le *coach*.

– Mais c'est vous, double ivrogne, qui teniez les guides ! gronda John Stuck incapable, de se contenir plus longtemps.

– Possible... Mais vous ne nierez pas ce qui était convenu entre vous, Zeïto et moi... Et puis, oom Prétorius n'en chercherait pas si long et il a le coup de carabine très facile, ce vieux sacripant de Boer...

Cette raison-là, bien plus que l'autre, décida l'Anglais, car elle le touchait au vif et lui faisait craindre le moindre incident qui pût inspirer au vieillard quelque soupçon à son endroit.

– Soit donc, fit-il en tirant tout doucement la porte derrière lui, qu'avez-vous à me dire ?

Instinctivement, il conduisit Macker vers les chariots et les instruments aratoires, du côté opposé aux écuries, dans lesquelles il avait vu disparaître le vieux Boer et son petit-fils.

Une fois dans l'ombre que projetait la bâche d'un énorme fardier, les deux hommes s'arrêtèrent.

– Le lord Cornallett a sur lui une forte somme..., commença l'Irlandais.

– Malheureux ! gronda l'autre, vous vouliez...

– Faire fortune d'un seul coup, oui, gouailla cyniquement Macker, ça vous épate !... Je ne suis pas venu au Sud africain pour collectionner des Métélés, moi... et vous non plus, d'ailleurs, monsieur Stuck.

– Moi ! c'est différent..., je travaille.

– Et votre serviteur !... Si nous comparions la peau de nos mains, je suis certain que c'est moi qui l'ai la plus calleuse... Au

surplus, dans quel but avez-vous annoncé la chose à Mme Van Dereboum...

L'Anglais ne put retenir un mouvement d'impatience et il grommela :

– Les femmes ont toujours la langue trop longue...

– Ce n'est pas à moi de m'en plaindre ; seulement je m'étonne que vous trouviez mauvais ce que vous trouviez bon il y a quelques jours.

– J'ai changé d'avis, riposta Stuck avec brusquerie.

– Parfait, et ce que vous dites délivre ma conscience d'un scrupule, ricana le misérable Irlandais, et du moment que vous n'êtes plus sur l'affaire...

L'Anglais saisit Macker au collet et le serrant.

– Que vous proposez-vous donc ? gronda-t-il.

La main de l'Irlandais chercha un couteau dans la poche de sa culotte.

– Lâchez-moi, monsieur Stuck ! déclara-t-il d'une voix froide et décidée, car, foi d'honnête homme, je vous saigne comme un porc...

Et quand il eut recouvré sa liberté :

– En deux mots, voici la chose expliqua-t-il ; quand le *coach* a dévalé la berge de la rivière, je me suis laissé glisser à terre, – ce qui était facile, puisque le sommet de la voiture affleurait le sol, – oh ! ça ne s'est pas fait sans m'accommoder comme vous voyez ; mais, patience, tout ça se retrouvera, – puis j'ai passé le gué et je vous ai suivi à la piste...

– Et alors, maintenant ? interrogea John Stuck...

– Maintenant, répéta l'Irlandais, eh bien ! maintenant, je viens chercher l'argent.

L'autre sursauta.

– Oui, poursuivit l'Irlandais en étendant le bras vers la ferme et en désignant, voisine de la fenêtre de la salle qu'éclairait la lampe, une autre fenêtre, – sombre celle-là, – lord Cornallett est là, je l'ai vu y entrer ; il est couché, il dort, j'entre par la porte qui donne dans la salle et...

– Mais je me fais votre complice...

– Ne suis-je pas le vôtre déjà, puisque c'est par votre ordre que le *coach* n'a pas suivi le chemin du pont...

John Stuck paraissait atterré : ce projet de l'Irlandais venait en travers du sien, risquant de compromettre le plan formé dans sa tête depuis quelques heures à peine, c'est vrai, mais dont il entrevoyait comme possible la réussite ; ses appétits avaient déjà échafaudé une colossale fortune...

Ah ! s'il n'eût eu sur lui une arme autre que son revolver, dont la détonation eût mis tout le monde sur pied ; si seulement il n'eût pas deviné dans la main de l'Irlandais un couteau tout prêt à tailler une gaine dans sa peau, au moindre mouvement suspect...

– À présent que je vous ai exposé la chose, fit Macker, entrons.

Et, déjà, il entraînait John Stuck vers la ferme, lorsque, soudain, de l'écurie, en face d'eux une silhouette humaine surgit.

– Hein ! grommela l'Irlandais en se rejetant en arrière, dans l'ombre protectrice du chariot, quel est celui-là ?...

Stuck, lui, avait reconnu Guillaume Brey, et saisissant son compagnon au poignet :

– Il aura entendu du bruit..., souffla-t-il, et il vient voir.

Subitement, le couteau, grand ouvert, sortit de la poche de Macker, qui grommela :

– Tant pis pour lui ! Nous allons régler tout de suite notre compte...

Mais le jeune homme – contrairement à la supposition émise par John Stuck – ne paraissait nullement songer à se livrer à aucune perquisition dans la cour ; il marchait à pas lents, le menton touchant la poitrine, les bras ballants, les épaules courbées, comme si quelque lourd fardeau l'eût écrasé : de long en large, il allait, depuis la porte charretière jusqu'à la ferme, mais toujours s'arrêtant à quelque distance de la muraille, pivotant sur ses talons brusquement, comme si quelque effroi l'eût saisi soudain, et cependant se rapprochant, à chaque tour, davantage.

– Tiens !... qu'est-ce qui lui prend ? grommela Patrick Macker.

Mais, d'un geste rude, Stuck lui imposa silence, car il venait de voir le jeune Boer arrêté devant la ferme, passer ses deux mains sur son front, comme s'il eût voulu écarter de lui quelque obsédante pensée, en même temps que sa poitrine se soulevait en un soupir violent dont l'écho parvint jusqu'aux deux hommes.

Penché en avant, l'Anglais paraissait suivre avec une curiosité ardente les différents mouvements du Boer, découvrant dans un geste de bras, dans une attitude du torse, dans un accablement des épaules, la traduction des sentiments qui agitaient son âme.

– Eh !... eh !... murmura-t-il, l'enfant songe à la poupée...

Guillaume Brey, en ce moment, s'était approché de la muraille, contre la fenêtre faisant pendant à celle de lord

Cornallett et qui devait être celle de la chambre de sa sœur ; c'est dans cette chambre, on le sait, qu'avait été transportée la jeune Anglaise, et là, le coude appuyé aux volets clos, la tête dans la main, le Boer s'immobilisa.

– Décidément, il en tient, songea John Stuck ; avec lui, il y aura de la ressource.

Mais comme il avait songé tout haut, Macker demanda :

– Que se passe-t-il ?

Alors une idée surgissant soudain dans la cervelle de John :

– Il se passe, dit-il d'un ton de commandement, que tu vas me laisser de côté tes combinaisons plus ou moins propres et ne plus songer à lord Cornallett ; j'ai en tête une autre combinaison, dans laquelle je te réserverai une part, et qui peut faire de nous les plus riches du Rand...

L'Irlandais eut un éblouissement.

– Pas possible !...

– Comme je te le dis, affirma Stuck ; maintenant, si tu touches à Guillaume Brey, c'est comme si tu tuais notre poule aux œufs d'or...

Les doigts du Macker se crispèrent sur son couteau.

– Lui ! gronda-t-il. Ah ! lui, par exemple, j'aurais pourtant éprouvé plaisir...

– À lui crever la peau... soit ; mais n'éprouverais-tu pas plus de plaisir à palper des mille et des mille de livres...

– Ça, oui... gronda l'Irlandais...

– Eh bien ! voilà ce que tu vas faire : écoute-moi bien. Cornallett dort à poings fermés..., tout à l'heure, dans la salle, je l'entendais qui ronflait comme un sourd... Tu vas entrer dans la

chambre et prendre sa valise... C'est là-dedans que se trouve la monnaie...

L'Irlandais avait tressailli pendant que parlait son interlocuteur.

– Bah ! murmura-t-il ; mais il n'y a qu'un instant, vous ne vouliez pas...

– J'ai changé d'avis... va... je t'attends ici...

Macker indiqua, d'un hochement de tête, Guillaume Brey toujours accoudé aux volets.

– Et l'autre ! gronda-t-il... puisqu'on ne peut pas y toucher...

– C'est vrai, gronda John Stuck... attendons...

Silencieux, côte à côte, les yeux fixés sur le Boer, ils demeurèrent ainsi de longs instants ; Guillaume paraissait endormi, – s'il eût été possible d'admettre qu'on pût dormir debout, – tellement son immobilité était grande ; enfin il se redressa, passa à nouveau ses mains sur son front et, poussant un soupir, reprit sa promenade à travers la cour.

À un certain moment, il s'avança si près du chariot dont l'ombre servait d'abri à nos deux personnages, que ceux-ci purent voir son visage blême dans lequel ses prunelles brillaient d'un feu étrange.

– J'ai envie de me glisser là-bas pendant qu'il a le dos tourné, souffla l'irlandais à l'oreille de John Stuck, à un moment où le jeune homme touchait aux écuries...

– Non... il n'aurait qu'à t'entendre ! Un peu de patience...

Au bout d'un quart d'heure, Guillaume Brey franchit la porte de l'écurie et disparut : la fraîcheur de la nuit avait calmé

son cerveau et sans doute maintenant les fatigues du voyage triomphaient-elles du bouleversement de ses idées...

– À toi maintenant, murmura John Stuck..., et surtout sois adroit...

– N'ayez crainte, ça me connaît...

Et l'Irlandais, avec une prestesse de couleuvre, sans plus de bruit qu'un oiseau rasant le sol, se dirigea vers la ferme où Stuck le vit entrer dans la grande salle ; une seconde, sa silhouette apparut, sombre, à travers les vitres de la fenêtre, puis disparut ; il venait de pénétrer dans la pièce où dormait lord Cornallett.

Une légère angoisse prit John à la gorge et, soudain, il se souvint qu'il n'avait pas recommandé à cette brute de respecter la vie du dormeur...

– Il est capable de me le tuer, songea-t-il ; tout serait manqué...

Et, penché en avant, l'oreille au guet, prêt à saisir le moindre bruit suspect, attendit ; heureusement, il en fut pour ses appréhensions, rien ne vint troubler le silence de la nuit ; la silhouette de Macker réapparut à travers les vitres, puis se découpa au milieu de la porte, et l'Anglais n'avait pas encore achevé son soupir de satisfaction, que le drôle l'avait rejoint.

À la main, il tenait une valise de petite dimension, qu'il montra à Stuck.

– C'est ça... n'est-ce pas ?... Il n'a pas bronché... on dirait qu'il est mort, s'il ne soufflait pas comme un phoque...

John Stuck avait saisi la valise et promenait autour de lui un regard investigateur.

– Eh bien ! qu'est-ce que vous cherchez ? interrogea l'Irlandais... Vous n'ouvrez pas ?...

– Inutile…, je cherche…, je cherche…

Il n’acheva pas sa phrase et, quittant son compagnon, il se coula jusqu’au tas de fumier qui se dressait, énorme, non loin du chariot.

– Fais-moi un trou là-dedans, commanda-t-il à Macker qui l’avait suivi… pas très grand… là… comme ça… ; mais c’est trop profond…, remets-en un peu… très bien ainsi…

Et, dans la cavité ainsi pratiquée, il déposa la valise, à la grande stupéfaction de Macker, dont les yeux se désorbitaient.

– Maintenant, fit Stuck, rebouche le trou…, marche dessus…, piétine pour mieux entasser… Parfait… Descends à présent.

L’Irlandais avait obéi automatiquement pour ainsi dire, sa cervelle étant absorbée par un travail qui visait à comprendre ce qu’il faisait…

– Ce n’est pas tout, poursuivit John Stuck, tu vas t’en aller jusqu’à cette porte que tu vois là-bas… dans les écuries…

– Celle par laquelle il a passé ?…

– Précisément. Une fois là… tu retireras tes bottes…, et tu viendras me rejoindre…

Avec une docilité parfaite, l’Irlandais obéit, et quand il fut revenu et rechaussé il attendit l’explication de ce qui venait de se passer ; mais au lieu de lui rien expliquer, John Stuck lui dit :

– Maintenant, tu vas t’en aller… le *coach* de Mafeking passe à l’aube sur le pont de la rivière Vaal… Prends-le, retourne à Pétersdorp et attends-moi, sans souffler un mot de cela à personne.

Macker eut un mouvement de révolte que l’autre dompta, grâce à l’assurance avec laquelle il prononça ces mots :

– Aie confiance et, avant qu'il soit six mois, Ferme Élisabeth sera à nous...

Ce fut aux yeux de l'Irlandais comme un éblouissement ; il balbutia :

– Pas de trahison... au moins..., car si vous me jouiez...

– Menaces inutiles... mon cher... John Stuck est un honnête homme...

Sur ces mots, il congédia Macker et ne quitta l'ombre protectrice du chariot que lorsqu'il eut entendu s'éteindre au loin, sur la route, l'écho de ses pas lourds.

Quelques secondes plus tard, il avait regagné la salle de la ferme et, la tête renversée sur son fauteuil, s'endormait de ce sommeil profond qui prouve une conscience satisfaite.

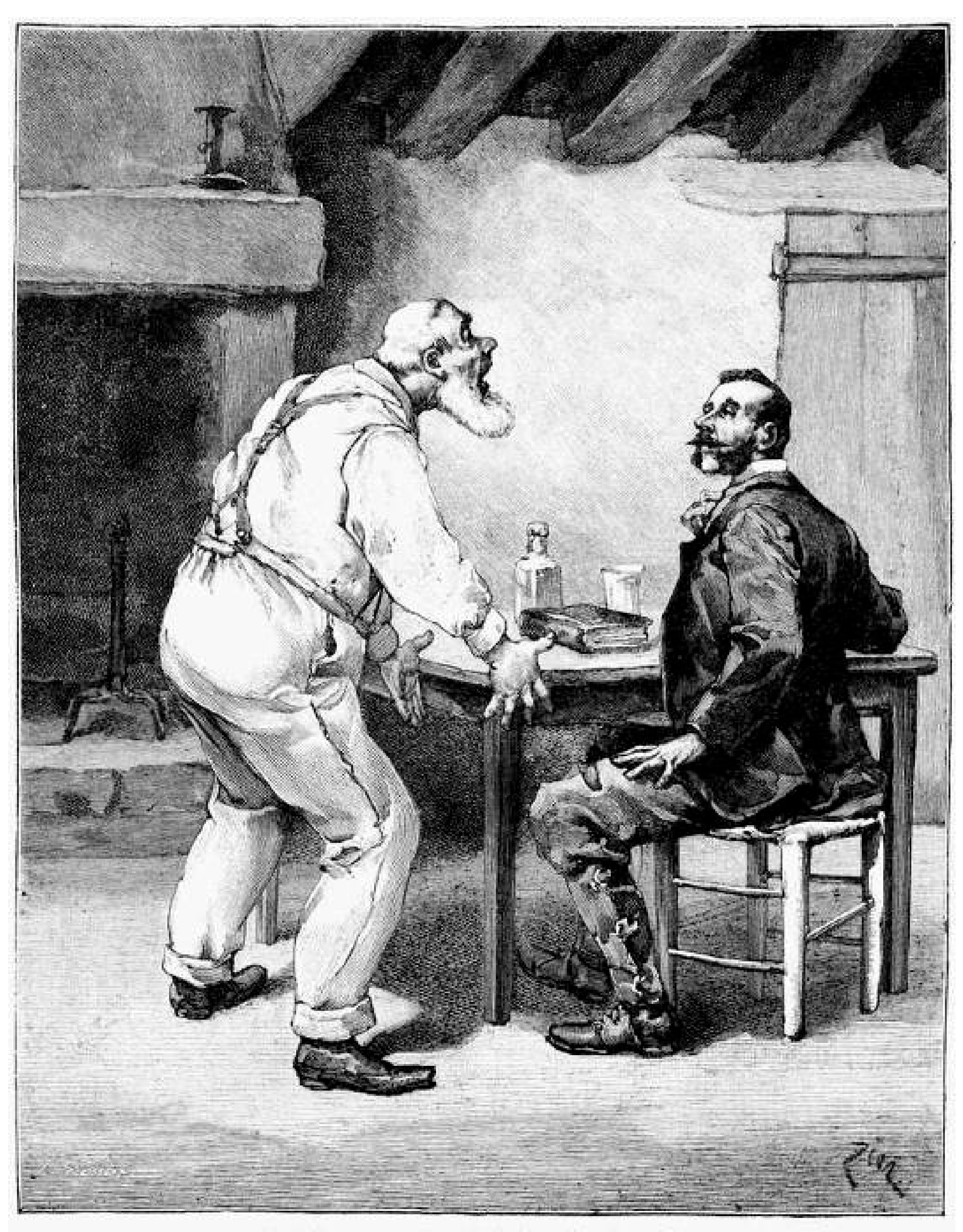
Une main se posant brusquement sur son épaule l'éveilla en sursaut : il faisait grand grand jour et, devant lui, le visage convulsé, le regard plein d'ahurissement, se tenait lord Cornallett.

– Heu ! quoi !... qu'avez-vous ? balbutia John Stuck avec un effroi admirablement bien joué... Est-ce que Mlle votre fille...

– Eh !... c'est bien de ma fille qu'il s'agit ! s'exclama le malheureux qui, dans un premier moment de terreur, n'avait même pas songé à prendre des nouvelles de la pauvre enfant !... Je suis volé !...

– Volé !... s'écria John Stuck, soudainement abasourdi... Qui vous a volé ?... Qu'est-ce qu'on vous a volé ?...

– Ma valise... Je transportais des fonds destinés à la caisse du Béchuanaland... ma valise a disparu !...



C'est bien de ma fille qu'il s'agit !... Je suis volé !...

– Ce n'est pas possible !... Qui aurait fait le coup... et comment aurait-on pu s'introduire dans votre chambre : il aurait fallu qu'on passât par cette salle...

– Vous dormiez...

– C'est juste !... Mais il fallait donc que le voleur sût ce que contenait votre valise ! Mieux que cela... il fallait qu'il sût que vous aviez une valise en votre possession... Quelque serviteur cafre de la ferme, peut-être... Mais non, tout le monde dormait quand nous sommes descendus de voiture... Qui, alors ?... car ce ne peut être assurément le vieux Prétorius.

Tout en parlant, l'Anglais était rentré dans la chambre et furetait dans tous les coins, ce qui exaspéra Cornallett.

– *By God !* clama-t-il, me croyez-vous donc aveugle ? Quand je vous dis qu'elle a disparu... Je suis volé ! je suis volé !...

Comme il achevait ces mots, dans l'encadrement de la porte apparut la haute stature de Prétorius Brey ; il tenait à la main son large chapeau de feutre, et le soleil levant dorait la longue chevelure blanche qui auréolait son front majestueux.

– Salut à mes hôtes, dit-il d'une voix grave, que la bénédiction de Dieu s'étende sur eux durant toute la journée qui va s'écouler...

Puis, remarquant le visage bouleversé des deux hommes :

– Que se passe-t-il donc ? interrogea-t-il... Serait-il survenu quelque chose de fâcheux à la jeune demoiselle ?

– Dix mille livres ! clama lord Cornallett... On m'a volé dix mille livres !...

Tout d'abord, le vieillard ne comprit pas très bien la signification des mots ; puis, soudain, ses traits perdirent leur impassibilité, ses yeux s'agrandirent sous ses sourcils baissés, et

ses lèvres agitées dans un balbutiement nerveux demeurèrent muettes, incapables de proférer une parole.

– Volé !... murmura-t-il enfin d'une voix étranglée... Vous avez été volé... ici... sous mon toit... Volé... chez Prétorius Brey !...

L'indignation le suffoquait ; il chancela et s'il ne se fût retenu des deux mains aux chambranles de la porte, il se fût abattu !...

– Voyons... voyons..., dit-il en passant les doigts sur son front, pour coordonner ses idées. Vous me le dites, je dois le croire, mais cela me paraît impossible.

– C'est ce que je disais à lord Cornallett, insinua John Stuck ; il faut que le voleur sût qu'il était porteur d'une valise ; or, quand nous sommes arrivés ici, tout le monde dormait, à l'exception de vous et de votre petite-fille.

Il ajouta en souriant :

– Ah ! pardon... il y avait également moi... et votre petit-fils qui savions que lord Cornallett avait une valise en sa possession, puisque nous voyagions avec lui depuis Johannesburg... mais comme il ne saurait être question ni de lui ni de moi...

En ce moment, Guillaume Brey apparaissait sur le seuil des écuries.

– Guillaume, appela le vieillard, tu n'as entendu personne, cette nuit, errer dans la cour ?

Cette question, fort naturellement posée, provoqua chez le jeune homme un trouble profond et, quand il arriva près de nos trois personnages, ils purent constater la vive rougeur qui colorait ses joues, ainsi que l'expression de son regard.

– Mais, fit subitement Prétorius Brey, en braquant sur son petit-fils ses yeux aigus, ne t’es-tu pas levé cette nuit ?... N’es-tu pas sorti de l’écurie ?...

Ces mots étaient prononcés d’une voix tremblante, sifflant entre les dents contractées, tandis que la main sèche, ridée, mais vigoureuse, s’abattait sur l’épaule du jeune homme.

– Oui..., répondit celui-ci en courbant la tête..., c’est vrai, je suis sorti dans la cour...

– Et dans quel but ?

Cette demande fut faite d’un ton si bas, si bas, qu’à peine l’entendit-on. Guillaume Brey se tut et ses yeux se fixèrent à terre, comme s’il eût craint qu’on y pût lire la vérité.

– Misérable ! clama le vieux... c’est toi ! c’est toi !...

Et le secouant avec une vigueur dont on eût cru ses muscles incapables :

– L’argent !... gronda-t-il, qu’as-tu fait de l’argent... oui, l’argent que tu as volé ?...

Guillaume sursauta, un éclair de folie passa dans ses yeux, et, durant une seconde, il sembla qu’il allait se ruer sur son grand-père ; mais, bien au contraire il poussa un gémissement et, le visage caché dans ses mains, balbutia d’un ton douloureux :

– Un voleur ! moi... un voleur !... et c’est vous qui me le dites, vous oom Prétorius..., c’est vous, qui le croyez...

John Stuck fit mine de vouloir intervenir, ému en apparence par la douleur de cet homme qui impressionnait tellement lord Cornallett que lui aussi tenta de glisser quelques mots en sa faveur.

Mais le vieillard les arrêta tout net.

– Qu'il réponde alors... et qu'il dise pourquoi, cette nuit, il est sorti de l'écurie ; je me rappelle l'avoir entendu errer à travers la cour... Voyez, il ne répond pas, il est pris... Ah ! le misérable !... le misérable !...

Et tremblant de colère, Prétorius Brey, avant qu'on eût pu prévenir son intention, avait couru jusqu'à l'encoignure de la cheminée dans laquelle était déposée sa carabine.

– Ah ! tuez-moi donc ! s'écria amèrement le jeune homme en relevant la tête et en faisant tomber ses bras le long de son corps pour mieux offrir sa poitrine comme cible... Ah ! oui, la mort plutôt que la honte de vos soupçons !

Mais lord Cornallett s'était jeté au-devant du vieillard, qui s'était laissé arracher l'arme des mains, balbutiant :

– Qu'il réponde... qu'il réponde...

– Oui, insinua John Stuck en s'approchant amicalement du jeune homme, dites au grand-père pourquoi vous avez quitté l'écurie cette nuit, donnez une raison, fournissez une preuve...

– Non... je ne dirai rien ; puisque Prétorius m'a fait l'injure de me soupçonner... je ne m'abaisserai pas à me disculper... aussi bien parlerais-je, il ne me croirait pas... Adieu...

Le vieux Boer était tombé sur le fauteuil où John Stuck avait passé la nuit et là, la face toute blanche, le corps agité d'un tremblement, les lèvres balbutiant des paroles de malédiction, il tint ses regards attachés sur Guillaume Brey qui, sans détourner la tête, franchissait le seuil de la cour.

V

OÙ JOHN STUCK SE RÉVÈLE HABILE DIPLOMATE

Il y avait huit jours que ces événements s'étaient passés et à Mafeking, lord Cornallett attendait, dans une situation assez embarrassée, le résultat du courrier qu'il avait expédié au Cap pour y narrer le vol dont il avait été victime, et demander de nouveaux fonds, lorsqu'un matin, le garçon d'hôtel vint lui annoncer qu'un visiteur l'attendait dans le *room*.

Le lord terminait son courrier et, sans lever la tête, il répondit :

– Dis qu'on revienne... Je n'ai pas le temps pour le moment...

– La personne a bien insisté pour que vous la receviez tout de suite, car elle va reprendre le *coach* de Johannesburg dans une demi-heure...

Mais, décidément, l'Anglais n'était pas de bonne humeur ce matin-là, car il grommela :

– Ah ! qu'il reprenne tous les *coachs* qu'il lui plaira..., mais laisse-moi finir ma lettre...

Le garçon ne s'en allait cependant pas ; il ajouta :

– La femme a dit comme ça qu'elle rapportait quelque chose que vous aviez perdu...



Votre valise, dit-elle brusquement.

Il ne put achever la phrase ; repoussant alors la table si brusquement que l'encrier roula sur le plancher, lord Cornallett s'était élancé, et, comme le garçon masquait la porte, il l'empoigna par les épaules, le fit tournoyer sur lui-même, s'élança hors de la pièce, enfila le couloir, dégringola l'escalier et se précipita dans le *room* où, au bruit que fit cette entrée, une femme, appuyée à la vitre de la croisée, se retourna...

– La petite-fille d'oom Prétorius ! balbutia-t-il en tendant les mains vers elle.

C'était en effet la jeune Boer ; la tête enveloppée d'un foulard dont les pointes se nouaient sous son menton, elle était enveloppée dans un grand manteau de drap grossier qui ne laissait passer que l'extrémité des gros souliers qui la chaussaient.

Son visage avait un peu pâli, et ses grands yeux se cernaient d'une tache s'étalant jusqu'aux pommettes, qui trahissait de longues insomnies, comme les paupières rougies trahissaient les larmes fréquemment versées.

– Voilà votre valise, dit-elle brusquement, en sortant de dessous son manteau l'objet qu'elle tendit à l'Anglais...

Celui-ci fit presque un bond et, pour ainsi dire, arracha la valise des mains de la jeune fille...

– C'est elle, c'est bien elle ! murmura-t-il en la tournant et retournant en tout sens, l'examinant minutieusement comme s'il eût craint une substitution.

Et son contentement était si grand qu'il ne songeait pas à en vérifier le contenu...

– Le grand-père a dit que vous regardiez devant moi si tout y est bien...

Lord Cornallett se frappa le front, surpris de n'avoir pas songé à cela ; d'un trousseau pendu à une grosse chaîne

d'argent, dont l'une des extrémités était fixée à un bouton de son pantalon, il détacha une petite clef avec laquelle il ouvrit la serrure à combinaison de la valise et là, sur la table même du *room*, étala les valeurs, les chèques, les banknotes, faisant à haute voix des additions et ponctuant d'un : « C'est bien ça », plein de satisfaction.

– Le compte y est ? demanda la jeune fille, qui avait suivi tout ce jeu d'un air visiblement angoissé, et dont les traits maintenant étaient détendus.

– Oui... oui, tout y est ; merci, ma bonne fille, mais où était-elle ?

– Dans notre cour... cachée sous le fumier... C'est un Cafre qui l'a découverte hier... et alors le vieux m'a fait prendre tout de suite le *coach* pour vous l'apporter...

– Ce n'était donc pas Guillaume ? interrogea l'Anglais...

Dans les yeux bleus de la jeune fille, une flamme brilla, flamme de colère, tandis que ses joues s'empourpraient de honte.

– Vous l'avez donc cru aussi, vous, monsieur ? fit-elle d'une voix indignée.

– Les apparences étaient contre lui... et puis, pourquoi n'a-t-il pas voulu expliquer...

Wilhemine haussa les épaules, soupirant :

– Qui sait ?

Lord Cornallett rangeait méthodiquement ses papiers ; il demanda d'une voix indifférente :

– Vous ne l'avez pas revu depuis ?...

– Non... mais je supposais qu'il avait pris le *coach* avec vous ?

– C’est vrai... mais je l’ai perdu de vue, une fois arrivé ici ; j’avais, comme bien vous pensez, autre chose à faire que de m’occuper de lui.

– C’est vrai..., dit-elle très placidement..., portez-vous bien, monsieur.

Elle se dirigeait vers la porte, lorsque celle-ci s’ouvrit, livrant passage à John Stuck, que suivait Guillaume Brey.

– Guillaume ! s’exclama-t-elle en courant vers lui, les bras tendus...

Lui aussi fit un pas en avant comme pour la recevoir sur sa poitrine ; mais, aussitôt, il s’arrêta et détourna son visage, subitement blême.

– Qu’as-tu ? interrogea-t-elle, interloquée, n’es-tu pas content de me voir ?

– J’eusse préféré ne te revoir jamais...

Comprenant qu’il faisait allusion à l’accusation portée contre lui par son grand-père, la jeune fille s’écria :

– Mais on l’a retrouvée ! Tiens ! regarde, la voilà...

Et elle montrait la table, où se voyait encore la valise dont lord Cornallett tenait solidement les deux courroies de cuir, comme s’il eût craint que le voleur présumé ne voulût s’en emparer de nouveau...

– Ah ! fit simplement Guillaume, dont le visage s’était figé dans une impassibilité glaciale...

Et son regard cherchait celui de John Stuck, mais sans pouvoir le rencontrer ; notre homme, en effet, dès qu’il avait aperçu, en entrant, la fille du vieux Boer, avait eu grand’peine à dissimuler sa mauvaise humeur, et ses yeux – mus comme par un instinct s’étaient aussitôt arrêtés sur la valise.

– Diable ! songea-t-il, voilà qui va déranger mon plan...

Et durant les quelques paroles échangées, comme on a vu plus haut, entre le frère et la sœur, il avait cherché dans sa tête un moyen de parer le coup que recevaient là, à l'improviste, ses combinaisons tortueuses...

– Le vieux Prétorius doit être bien désolé d'avoir suspecté Guillaume, insinua-t-il d'une voix pleine de commisération...

– Suspecté ? répéta le jeune homme d'une voix sourde ; dites, accusé... chassé !...

Et serrant les poings :

– Oh ! gronda-t-il, jamais je n'oublierai... je ne pardonnerai...

Wilhemine joignit les mains.

– Dieu ordonne le pardon des offenses, mon frère, supplia-t-elle...

Mais, lui, secouant les épaules, ne répondit pas.

– Dieu est Dieu, dit alors John Stuck avec la gravité d'un clergyman prêchant ses ouailles, c'est-à-dire l'Être parfait par excellence ; mais un homme ne peut atteindre un semblable degré de perfection et Guillaume a été insulté dans ce qu'il pouvait avoir de plus cher au monde...

Les sourcils du jeune homme se fronçaient plus violemment encore, tandis qu'un éclair de colère illuminait ses prunelles bleues.

– Vous avez raison, John, dit-il avec une fermeté qui trahissait une résolution définitivement prise ; d'ailleurs, je voudrais que je ne pourrais pas : c'est plus fort que moi...

– Alors... demanda tristement Wilhemine dont les paupières se gonflaient de larmes, je pars seule ?

Elle lui avait pris la main, comme pour tenter de l’emmener ; mais il se dégagea d’un geste brusque et dit :

– J’ai secoué sur le seuil de Ferme Élisabeth la poussière de mes bottes, et il faudra que bien du temps se passe avant que je retourne là-bas...

Désolée, elle gagnait la porte, lorsque, la rappelant, lord Cornallett demanda :

– Et... ma fille..., ne partez pas au moins sans me donner de ses nouvelles !...

Les regards de John Stuck se coulèrent vers Guillaume dont les pommettes s’étaient aussitôt empourprées tandis que ses yeux se fixaient à terre...

– Miss Edwidge se porte presque bien, répondit Wilhemine : ainsi qu’on vous l’a écrit, elle commence à se lever et sera en mesure de vous suivre quand vous repasserez..., mais elle tousse toujours un peu...

Un pli se creusa au front du lord, qui murmura :

– Comme sa mère !...

Puis, tout haut, caressant d’un geste machinal sa valise :

– Annoncez à miss Edwidge que je partirai d’ici dans quarante-huit heures et que je ferai détourner le *coach* pour l’aller prendre à Ferme Élisabeth ; présentez mes amitiés à M. Brey et recevez toutes mes gratitudes...

Depuis que le nom de miss Cornallett avait été prononcé, l’attitude de Guillaume avait changé ; il semblait que la rigidité du jeune homme se fût soudainement fondue ; ses regards avaient perdu leur fixité mauvaise, et, sur son visage, se reflétait une visible indécision.

– Alors, Guillaume... ? murmura Wilhemine en se tournant de nouveau vers lui pour faire une nouvelle tentative.

– Soyez homme, que diable ! lui souffla à l'oreille John Stuck, et si vous devez rentrer, au moins posez vos conditions...

Comme son frère n'avait pas répondu, la jeune fille demanda :

– Ne dirai-je rien de ta part au grand-père ?

– Rien, fit-il laconiquement en se détournant et en marchant d'un pas raide vers l'embrasure de la fenêtre où il se tint droit, le visage collé aux vitres, redoutant sans doute de céder devant les regards suppliants de sa sœur.

Celle-ci poussa un soupir et, les mains sur ses yeux, sortit.

– C'est tout de même bien extraordinaire, murmura lord Cornallett en frappant sur sa valise, sans compter qu'on n'a même pas tenté de l'ouvrir ; regardez, la serrure est intacte.

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il ajouta, désignant d'un hochement de tête le jeune homme, tellement absorbé dans ses pensées qu'il paraissait avoir oublié la présence des deux individus :

– Eh bien ! avez-vous du nouveau ?

– Pas encore..., mais votre départ va me servir pour le décider... D'ailleurs, vous voyez..., je venais vous trouver pour savoir ce que serait ma part... au cas où l'affaire se ferait...

Lord Cornallett regarda avec surprise son interlocuteur.

– Dites donc, maître Stuck, fit-il, il me semble que vous vous oubliez un peu...

– Vous voulez dire, milord, plaisanta l'agent de la « Chartred », que je ne m'oublie pas ! Vous avouerez que cela

est assez naturel ; si je ne pensais pas à mes intérêts, qui donc y penserait ?

– Mais vous êtes appointé par la compagnie...

– Comme vous-même, milord ; ce qui ne vous empêche pas d'être intéressé dans toutes les combinaisons que vous lui proposez et qu'elle accepte... Pourquoi n'en serait-il pas de même pour moi ?...

Lord Cornallett caressait ses favoris d'un air pensif, hésitant à accéder aux exigences de son interlocuteur ; puis, enfin, se décidant :

– Soit donc... par quart, alors ?

– Non, par tiers. Ah ! c'est à prendre ou à laisser ; il y a des risques, et, quoiqu'on s'accorde à déclarer que ma peau ne vaut pas grand'chose, cependant, j'y tiens assez, et comme dans l'opération en question, je la compromets, il est tout naturel que je fasse payer les risques.

Le lord dissimula imparfaitement une grimace.

– Voyons, est-ce dit ? demanda John Stuck ; si ça va, je vous donnerai un renseignement qui ne manquera pas de vous intéresser, et dont vous pourrez tirer profit.

Il y avait dans la voix de Stuck une intonation si mystérieuse, et l'éclair qui luisait dans son regard donnait aux paroles qu'il venait de prononcer une couleur si alléchante, que lord Cornallett, se décidant soudain :

– Soit, dit-il, c'est affaire conclue.

Et il tendit la main, dans laquelle l'autre laissa tomber la sienne.

– Maintenant, ajouta-t-il, je vous laisse ; cette valise retrouvée change tous mes projets : je vais télégraphier au Cap,

et me rendre chez le chef de la trésorerie ; après quoi, j'irai retenir une place au *coach* qui part après-demain… et je reviendrai ici…

– Allez donc, fit John Stuck avec un sourire satisfait, et, à votre retour, j'espère avoir une bonne nouvelle à vous annoncer.

Le lord une fois parti, son compagnon s'approcha de Guillaume, toujours silencieux et immobile dans l'embrasure de la fenêtre, et, lui frappant amicalement sur l'épaule :

– Eh bien !… demanda-t-il, avez-vous réfléchi ?

– À quoi ? interrogea le jeune homme qui paraissait sortir d'un profond sommeil.

– Comment ! à quoi ? s'exclama l'autre avec un feint enjouement, mais à tout ce que nous avons dit depuis huit jours.

Un pli profond se creusa au front du jeune homme et il sembla qu'un voile eût soudainement assombri ses traits.

– Oui, balbutia-t-il, vous avez raison… ; mais c'est mal, ce que vous me demandez… il me semble que c'est une trahison…

John Stuck réprima un mouvement d'impatience, et, avec une surprise admirablement bien jouée :

– Que le diable m'emporte, s'exclama-t-il, si je vois là-dedans la moindre trahison ! d'abord une partie de Ferme Élisabeth est à vous ; donc vous avez bien le droit d'en faire l'usage que bon vous semble…

– Je sais bien, mais oom Prétorius a toujours été le maître.

– Assurément, et c'est ce qu'il y a de regrettable ; autrement, vous seriez peut-être millionnaire aujourd'hui.

Comme le jeune homme avait un haussement d'épaules d'indifférence :

– Et les millions, vous savez, ça facilite bien des choses.

Il avait dit cela d’un ton singulier, en soulignant les mots avec une intention tellement évidente, que Guillaume Brey releva la tête et le regarda interrogativement.

– Allons... Allons, plaisanta John Stuck d’un air bon enfant, ne faites pas l’innocent, et songez que miss Cornallett ne vous laisse pas indifférent.

L’autre devint tout rouge et baissa les paupières.

– À propos de quoi, demanda-t-il à voix basse, me parlez-vous de cette jeune fille ?

– C’est que, depuis huit jours, sans vous en apercevoir, vous ne faites que me parler d’elle, et parce que j’ai conséquemment supposé...

– Eh bien ! vous avez mal supposé, voilà tout, riposta brusquement le Boer.

Le visage de John Stuck s’épanouit et avec une cordialité admirablement feinte :

– Alors, c’est tant mieux, car, vrai, mon cher Guillaume, je vous porte de l’intérêt ; mais oui, ça paraît vous surprendre, et cependant, vous m’avez sauvé la vie, car sans vous, ce *coach* du diable se brisait. Ah ! je sais bien que ce que vous en avez fait n’est pas pour moi, mais, enfin, j’en ai profité tout de même, et je vous suis reconnaissant de m’avoir conservé ma peau. Eh bien ! voyez-vous, ça me faisait quelque chose de vous voir engager sur cette route-là...

– Mais puisque je vous répète...

– C’est convenu et je vous crois : aussi je ne vous parle que de ce que je croyais à tort, et c’eût été vraiment pour vous un malheur que d’être amoureux d’une fille aussi riche que miss

Cornallett… car c'est là un fruit doré qui n'est pas destiné à être croqué par les dents d'un fermier boer.

Les joues du jeune homme blêmirent légèrement, et sans se rendre compte qu'il donnait raison aux suppositions de son interlocuteur :

– Ferme Élisabeth vaut de l'argent, répliqua-t-il.

– Peuh ! avec tous ses arpents de terre, ses troupeaux de moutons et de bœufs, Ferme Élisabeth n'a aucune valeur, comparée à la fortune de lord Cornallett.

Et lui frappant à nouveau sur l'épaule, il ajouta :

– Non, je vous l'ai dit et je vous le répète, c'est sous le sol et non dessus que se trouve la richesse de Ferme Élisabeth.

Comme l'autre ne répondait rien, l'Anglais poursuivit :

– Parbleu ! si ces terres incultes, que vous ne prenez même pas la peine de défricher avec la charrue, étaient éventrées par la pelle et la pioche, et si l'on transformait ces maigres pâturages en claims, ce serait une autre affaire, et le propriétaire de Ferme Élisabeth pourrait en quelque mois récolter une fortune qui le mettrait de pair avec les plus riches du *Rand*.

– Ferme Élisabeth appartient au vieux Prétorius…

– Pas entièrement ; il y en a une partie à votre cousine et à vous ; maintenant, s'il vous convient d'être chassé comme un voleur d'un bien qui est le vôtre, ça vous regarde !

– Un voleur ! répéta Guillaume en serrant les poings… Mais puisque la valise a été retrouvée…

– D'accord… mais rien ne prouve aux gens des environs, à ceux même employés à la ferme que la valise n'avait pas été cachée par vous dans le fumier pour être reprise quelques jours plus tard. Notez que je parle de ce que pourront penser les

autres ; car pour moi, mon opinion était faite dès le premier moment, comme vous l'a prouvé d'ailleurs mon attitude amicale vis-à-vis de vous.

Le raisonnement était d'une apparence tellement logique que le jeune homme ne trouva rien à répondre ; il se contenta de murmurer :

– C'est vrai, monsieur Stuck, vous vous êtes conduit à mon égard comme un véritable ami...

– Pardieu ! je ne puis prétendre qu'il y eût là, tout d'abord, rien qui vous fût personnel ! s'exclama l'Anglais avec un bel accent de franchise ; non, vous avez bénéficié tout simplement de mon tempérament qui me rend odieuse toute injustice...

Or l'accusation portée contre vous par le vieux Prétorius était tellement monstrueuse... en dépit de la vraisemblance...

S'interrompant tout à coup, il demanda sur un ton de paternelle confidence :

– Mais, voyons..., pourquoi n'avez-vous pas voulu répondre quand le vieux vous a demandé le motif pour lequel vous étiez sorti de l'écurie ?...

Le visage de Guillaume s'empourpra et il balbutia :

– Le sais-je ?... J'avais un fort mal de tête qui m'empêchait de dormir ; en outre, la lutte qu'il m'avait fallu soutenir près d'une heure durant, contre les mules du *coach*, m'avait mis les nerfs à fleur de peau... Bref, j'avais besoin de sortir, de marcher, de prendre l'air...

John Stuck hocha la tête et, faisant la grimace :

– Malheureusement, dit-il, tout cela ou rien, c'est la même chose lorsqu'il s'agit de se défendre d'une accusation semblable... Ah ! lorsqu'on peut donner une explication de sa conduite, quelque raison majeure, une de ces raisons qui

conduisent les hommes comme des petits enfants et les font agir, dans la vie, pour ainsi dire inconsciemment, par exemple un de ces sentiments impérieux qui vous dominent, vous asservissent, vous poussent en avant sans qu'il vous soit possible de tenter la moindre résistance..., je comprendrais, ou du moins votre grand-père eût compris... Mais quoi ! un mal de tête, le besoin de détendre vos nerfs... pas sérieux, ça, mon pauvre ami...

Et John Stuck, frottant une allumette le long de sa cuisse, enflamma méticuleusement l'extrémité d'un cigare qu'il avait sorti d'un élégant étui en cuir d'hippopotame...

Puis il poussa un soupir comique et dit encore :

– Savez-vous qu'on a vu des romans commencer ainsi ?

– Ainsi ?... comment l'entendez-vous ?... de quoi voulez-vous parler ? interrogea Guillaume un peu inquiet et rougissant déjà.

– Comme l'affaire du Saut du diable... Une jeune fille est en danger de mort... un jeune homme la sauve, ils s'aiment et ils s'épousent...

– Une telle chose se pourrait ! s'exclama le Boer involontairement.

– Quelquefois... répondit négligemment John Stuck, lorsqu'il n'existe pas une trop grande disproportion de fortune... car les femmes aiment les gens courageux et vous avez fait preuve, en cette aventure, d'un courage étonnant en même temps que d'une rare habileté...

De rougissant qu'il était, Guillaume devint tout pâle et balbutia :

– Croyez-vous donc... ?

Il s'arrêta net, sentant qu'il allait trahir son secret ; mais l'autre, comme comprenant à demi-mots, répondit :

– On a vu des choses plus surprenantes que celle-là.

Et, profitant du trouble que ces mots venaient de jeter dans l'esprit de son interlocuteur, l'Anglais poursuivit, penché vers lui, plongeant dans ses yeux l'acuité de son regard :

– Allons donc, mon cher, un peu de nerfs : il y va du bonheur de votre vie ! Songez qu'il ne s'agit pas de dépouiller votre grand-père... mais de réclamer seulement votre bien, en lui faisant gagner à lui-même une fortune considérable ; d'ailleurs, lorsque le partage aura lieu, il sera toujours libre d'agir à sa fantaisie et de conserver ses pâturages s'il ne lui convient pas de fouiller le terrain...

Cependant l'indécision du jeune homme persistait.

– Bref, vous avez à voir ce que vous voulez faire ; d'un côté, vous avez un homme qui vous a insulté, chassé, déshonoré ; de l'autre, une jeune fille que vous aimez, ne mentez pas, vous l'aimez, qui, peut-être, de son côté pense à vous, et que vous avez le droit de chercher à épouser.

La tête entre ses mains, Guillaume murmurait :

– Ah ! si j'étais sûr... si j'étais sûr...

Ces mots trahissaient trop manifestement la faiblesse du Boer pour que John Stuck ne se sentît pas encouragé.

– Au surplus, pour l'instant, il ne s'agirait que de s'assurer que les terrains de Ferme Élisabeth contiennent de l'or... car il pourrait fort bien se faire qu'il n'y en eût pas une parcelle... ou si peu...

Guillaume releva la tête.

– Tous les terrains du district en contiennent ! s'exclama-t-il.

– D'accord ; mais on a constaté souvent des interruptions dans les filons et il n'y aurait rien d'étonnant...

Le jeune Boer saisit la main de son interlocuteur et d'une voix sourde :

– Moi, je vous dis qu'il y en a... de l'or... et beaucoup... et si je vous le dis, c'est parce que je le sais...

John Stuck ne put retenir un brusque mouvement.

– Vous le savez !... sûrement ?...

– Je suis allé l'an passé à Johannesburg ; j'ai entendu parler les gens, et la curiosité m'est venue de m'assurer si, nous aussi, nous avions un sol aurifère ; alors, sans en rien dire à oom Prétorius, j'ai pris des cailloux, je les ai broyés, lavés, et il m'a semblé...

John Stuck ne le laissa pas achever.

– Et vous hésiteriez, s'écria-t-il, lorsque vous avez la certitude de devenir riche !... lorsque vous n'avez qu'à étendre le bras pour mettre la main sur le bonheur, vous reculeriez... Ce serait de la folie !

Le bonheur dont il faisait luire le mirage aux yeux du jeune homme combattait bien plus que la possibilité d'une fortune colossale en faveur des projets de John Stuck, qui suivait sur le visage de son interlocuteur les phases du combat qui se livrait en lui...

– Soit donc, dit enfin Guillaume Brey, après un assez long silence ; mais que oom Prétorius n'en sache rien.

Le lendemain, à l'aube, on partit, en compagnie de lord Cornallett, qui avait avancé son voyage de vingt-quatre heures

pour assister en personne à l'opération ; seulement au lieu de prendre le *coach*, les voyageurs avaient loué un *cape-cart*, sorte de dogcart qu'une toile préserve de la pluie et du soleil, et qui leur offrait l'avantage de leur permettre de s'arrêter quand bon leur semblerait, surtout de suivre l'itinéraire qui leur plairait.

Or, il leur fallait faire un long détour pour arriver, à la nuit, à l'endroit qu'avait désigné Guillaume Brey comme celui où il s'était livré, l'année précédente, à la « prospection » ; c'est ainsi que se nomme la recherche des terrains qui contiennent de l'or ; il y a même au Transvaal une certaine quantité de gens qui prennent le nom de prospecteurs, et dont l'unique fonction consiste à se livrer à cette recherche ; c'est à cette classe de gens qu'appartenait John Stuck et, comme il avait fait montre, en plusieurs occasions, d'un flair extraordinaire, il s'était acquis une réputation grâce à laquelle il avait l'honneur de voir son portrait imprimé dans les journaux illustrés.

C'était même grâce à cette circonstance que, dès son entrée dans la ferme, le vieux Prétorius Brey l'avait reconnu quelques jours auparavant.

Or, comme précisément cet endroit se trouvait non loin du chemin que devait suivre lord Cornallett en quittant la demeure du Boer pour traverser la rivière Vaal, il avait été convenu qu'il les y conduirait d'abord, puis irait prendre sa fille et les retrouverait à son retour, lequel devait s'effectuer au milieu de la nuit.

À la tombée du jour donc, il les déposa sur la lisière d'un petit bois et, après avoir déchargé les quelques ustensiles indispensables à leur opération et dont ils avaient eu soin de se prémunir, à Mafeking, le lord fouetta ses chevaux et prit le chemin de la ferme.

– Si nous profitions des quelques instants de lumière pour reconnaître la place, proposa John Stuck...

– Non, fit Guillaume, parlant tout bas, comme s'il eût redouté quelque oreille aux écoutes, attendons qu'il fasse noir : je connais l'endroit et, avec la lanterne, nous travaillerons aussi sûrement que s'il faisait soleil...

Il ajouta :

– Il arrive souvent qu'oom Prétorius rentre tard de ses tournées et il se pourrait qu'il passât par ici...

Rongeant son frein, maugréant en lui-même contre la pusillanimité de son compagnon, John Stuck, assis à terre, dans les hautes herbes, vérifiait si, dans la précipitation de son départ, lord Cornallett n'avait oublié aucun des ustensiles qui lui étaient nécessaires : une pioche pour attaquer le sol, une hachette pour concasser les quartiers de rocs, un marteau-pilon pour pulvériser les morceaux rocheux, un linge épais formant tamis et un tonnelet rempli d'eau.

On attendit durant une heure ; puis, enfin, lorsque le crépuscule se fut entièrement fondu dans la nuit, il alluma la lanterne et, portant une partie de l'outillage, tandis que Guillaume Brey se chargeait du tonnelet, ils se dirigèrent, à la clarté de la lanterne, vers une petite colline, à cinq cents mètres de là, au pied de laquelle il y avait un amoncellement de pierres, tirées d'un trou creusé à peu de profondeur.

– C'est ici ! dit laconiquement le Boer.

La lanterne posée sur le tonnelet, il se mit, sur l'ordre de John Stuck, à attaquer le sol à coups de pioche, tandis que, au fur et à mesure qu'il détachait un bloc, son compagnon, avec sa hachette, le disloquait en moindres morceaux qu'il examinait les uns après les autres avec une minutieuse attention.

Ils travaillaient ainsi depuis une demi-heure, lorsque, brusquement :

– Halte ! dit-il, en voilà assez...

Il avait mis de côté plusieurs fragments, parmi lesquels il en prit, au hasard, un qu'il plaça sur le tamis pour le réduire en poudre à l'aide de son marteau ; après quoi la poudre ainsi obtenue fut placée dans la cuvette de fer-blanc où le Boer se mit à verser de l'eau, tandis que John Stuck agitait doucement la cuvette, faisant tomber peu à peu l'eau et la terre qui formaient une bouillie jaunâtre.

– Il y en a... s'exclama tout à coup l'Anglais en suspendant l'opération, pour saisir la lanterne dont il projeta les rayons sur le fond de la cuvette tout parsemé de parcelles brillantes, voyez... il y en a beaucoup... plus de trois onces à la tonne...

– Alors ?... demanda Guillaume Brey d'une voix tremblante.

– Alors, c'est la fortune... une fortune inespérée !... Vous n'avez qu'à vouloir et miss Cornallett...

Il n'acheva pas. Un coup de feu éclata et la lanterne qu'il tenait à la main vola en éclat ; en même temps Guillaume, poussant un gémissement, tomba sur le sol, murmurant :

– Oom Prétorius !

VI

MAUVAISES NOUVELLES

– Eh bien ! mon cher Jean, cette cousine, comment la trouvez-vous ?

– Mais... fort jolie personne, en vérité..., et puis un charme, une grâce !... C'est surtout cette dernière qui vous prend tout entier, et elle a une façon à elle de parler... de regarder...

– Vous trouvez ?... c'est extraordinaire !... moi, je trouve qu'elle parle, qu'elle regarde comme tout le monde.

– Ne dites donc pas ça... Ses yeux bleus ont un reflet pour ainsi dire céleste...

– Ah !... elle a les yeux bleus !... cette chère Edwidge !... Du diable si je m'en étais aperçu !...

– Et ce sourire !... elle a un sourire...

– Ah ! Elle a un sourire... aussi !... Peste !...

Jean de Brey prit son ami par le bras, et, d'une voix sérieuse où tremblait une pointe d'émotion :

– De grâce ! mon cher Henry, ne vous moquez point ; je vous assure que je suis fort malheureux...

L'autre se croisa les bras, recula d'un pas, examina un instant son interlocuteur, semblant le détailler depuis la tête brune, fine, aristocratique et mâle, avec la paire de moustaches ébouriffées qui lui sabrait le visage, jusqu'aux pieds finement

chaussés de bottes vernies armées d'éperons nickelés, dans lesquelles s'emprisonnait le haut de la culotte bouffante, bleu sombre, à passe-poil jaune ; la taille très élégamment prise dans le dolman à tresses sombres et orné de boutons argentés ; sur les manches, deux galons d'argent indiquaient le grade de lieutenant qu'il occupait dans les chasseurs alpins.

Son interlocuteur, plus grand que lui d'une demi-tête au moins, avait aussi les épaules plus puissantes, la poitrine plus large, témoignant, autant par sa musculature que par la coloration de son teint, de toute la richesse de la race anglo-saxonne à laquelle il appartenait.

Vêtu d'un élégant costume de cycliste qui montrait, saillants sous la finesse de son jersey bleu, des biceps d'hercule et dans les bas écossais de couleurs un peu trop voyantes peut-être pour être distinguées, la rotondité de jambes de colosse, sir Henry Kinburn, officier aux horse-guards, n'avait point, dans le port de la tête, cette morgue qui particularise les enfants de la blonde Albion et tout particulièrement ceux qui portent l'uniforme rouge ; l'expression du visage – haut en couleur, nous l'avons dit, et qu'encadraient des favoris roux se rejoignant aux moustaches – trahissait plutôt une nature quelque peu nonchalante et fort éprise de bien-être ; un sourire bon enfant entr'ouvrait les lèvres charnues, laissant voir une double rangée de dents anglaises, longues, larges, très saines, et fort propres aux longues mastications ; l'œil bleu, très grand mais un peu à fleur de tête, riait, lui aussi, achevant de donner à l'ensemble du visage un air content de vivre ; enfin, le lecteur aura dans son ensemble l'instantané du personnage, lorsqu'il saura que la casquette à visière minuscule, mais à forme exagérément ballonnée, – suivant la mode, – rejetée en arrière sur la nuque, laissait voir les cheveux séparés en une impeccable raie, qui divisait, ainsi qu'un coup de hache, le milieu de la tête, pour former sur le front deux bandeaux.

Pour l'instant, nos deux interlocuteurs déambulaient lentement sur la terrasse de l'hôtel de la Reine (Queen's hôtel), de laquelle la vue embrassait un panorama enchanteur : devant soi, émergeant de la mer bleue ainsi que deux énormes corbeilles de verdure, les îles de Lérins, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat avec, dans cette dernière, la masse sombre du couvent faisant tache sur les frondaisons des arbres ; à gauche, la pointe de la Croisette ; à droite, le massif rocheux de l'Esterel, d'un bleu sombre, découpant ses arêtes capricieuses sur le fond tendre du ciel, et pour animer le paysage, de-ci de-là des barques de pêche glissant insensiblement sur l'eau, ainsi que de grands cygnes...

Les deux jeunes gens – car Jean de Brey, l'officier d'alpins, pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-sept ans, et Henry Kinburn atteignait à peine la trentaine – les deux jeunes gens étaient tout poudreux de la longue course qu'ils venaient de fournir, l'un à cheval, l'autre à bicyclette, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire depuis bientôt cinq semaines qu'ils se trouvaient à Cannes.

Liés depuis l'enfance, – car Henry Kinburn avait fait ses premières études au lycée Henry IV, et Jean de Brey était allé passer six mois à Londres pour se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise, – ils se retrouvaient ainsi tous les hivers dans le Midi, se donnant ensuite rendez-vous, pour six mois plus tard, dans quelque station balnéaire de la Manche ou de l'Océan.

Riches tous les deux, – ou du moins jouissant de rentes suffisantes à leurs appétits, – ils avaient choisi la carrière des armes pour occuper leur vie, ne demandant de congés qu'à ces deux époques de l'année où il leur était possible de passer ensemble quelques jours, ce qui était leur grand plaisir.

– Tenez, Jean, fit brusquement Henry Kinburn, si vous le voulez, nous allons prendre quelque chose. Il y avait une poussière de tous les diables sur cette route et il me semble que j'ai le Sahara dans la gorge...

En même temps il frappait sur l'une des tables de zinc qui garnissaient la terrasse et, deux boissons fraîches commandées au garçon accouru aussitôt, il se laissa tomber dans un grand fauteuil de jonc où il demeura étendu béatement...

Jean de Brey, lui, s'était assis, et, le menton dans la main, demeurait immobile, les regards fixés sur l'horizon...

– *By god !* comme on dit chez nous ! s'exclama joyeusement, au bout d'un instant, Henry Kinburn, c'est parce que vous êtes malheureux que vous faites une tête semblable, Jean ?

Celui-ci, pour toute réponse, haussa les épaules ; alors l'autre reprit :

– Et pourquoi êtes-vous malheureux, s'il vous plaît ? Bon, vous ne voulez pas parler ! Eh bien ne dites rien ; je vais parler pour vous... C'est cette petite coquine d'Edwidge qui est cause de tout cela !... Mais n'ayez crainte ; lorsque je vais la voir tantôt je la sermonnerai d'importance...

Jean sursauta et, attachant sur son ami, un regard effaré :

– N'êtes-vous pas fou ?

– Comment !... cette petite mijaurée a l'insigne honneur d'avoir attiré et retenu l'attention d'un excellent ami à moi..., d'un des plus brillants officiers de l'armée française, et elle ferait semblant de ne s'apercevoir de rien..., elle le dédaignerait...

– Mais, mon bon Henry, fit le lieutenant, sortant de son mutisme, il n'est pas question de ça..., et si vous ne voulez que nous nous brouillions à tout jamais, ne prononcez même pas mon nom devant miss Cornallett...

Il ajouta, en manière d'excuse :

– Songez qu'il y a quinze jours seulement que j'ai eu l'avantage de lui être présenté !

– Quinze jours ! Mais elle vous connaît depuis longtemps..., depuis toujours...

– D’accord ; seulement voici trois ans que je ne l’ai vue, et il y a trois ans, c’était encore une enfant...

– Pas tellement enfant que vous n’y ayez songé...

– Je ne vous ai jamais fait de confidences...

– D’autant plus qu’elles étaient inutiles ; j’avais tout deviné et la preuve, c’est que j’en ai écrit à mon oncle...

Et ayant dit cela du ton le plus naturel du monde, Henry Kinburn se mit à boire lentement, à petites gorgées, les paupières mi-closes, l’orangeade glacée qui venait de lui être versée, cependant que Jean de Brey, dressé sur ses pieds, le fixait avec des yeux pleins d’ahurissement.

– Vous avez fait cela ! s’exclama-t-il.

– Oui, j’ai fait cela, répondit l’autre placidement, n’en auriez-vous pas fait autant à ma place ?...

– Sans m’en parler, sans me consulter !...

– Cela vous fâche ?...

– Certes oui, au point que je m’en vais repartir pour Grasse.

– C’est de la folie !...

– Non, car si vous avez prévenu votre oncle de mes intentions... ou plutôt de mes espérances, son attitude vis-à-vis de moi, depuis quinze jours, signifie assez clairement que vos combinaisons matrimoniales ne sauraient lui convenir...

Henry Kinburn partit d’un grand éclat de rire qui découvrit jusqu’aux molaires de ses mâchoires.

– Que vous connaissez mal ce cher lord Cornallett ! s’exclama-t-il ; sorti de ses mines d’or, il ne songe à rien, il ne s’occupe de rien et du diable même s’il se rappelle ce que je lui ai écrit...

– Mais, en tout cas, il a dû en parler à sa fille..., et la réserve absolue dans laquelle miss Edwidge se renferme...

– ... Ne signifie rien du tout ; car il se peut fort bien que mon oncle ne lui ait parlé de rien ; outre qu’il n’est guère bavard, il est, comme je viens de vous le dire, si préoccupé par ses affaires, qu’il n’y aurait rien d’étonnant à ce que le contenu de ma lettre lui soit sorti de la mémoire...

Le visage de Jean de Brey était demeuré assombri et il murmura :

– N’importe ; j’eusse préféré que vous ne parliez point de ces choses...

– C’était par amitié pour vous...

– Je n’en doute pas, et je vous remercie de vos bonnes intentions... mais ma situation est tellement délicate...

– Délicate !... à cause de la différence de fortune !... s’exclama Henry Kinburn, en bourrant une courte pipe de merisier qu’il alluma ensuite avec une visible satisfaction... délicate, c’est une plaisanterie... Edwidge a assez de fortune pour ne se point occuper de celle que vous pouvez avoir.

– Votre oncle peut ne pas partager un si parfait désintéressement..., et ce m’est une grande gêne... croyez-le, de me trouver en présence de miss Cornallett...

L’autre frappa l’une contre l’autre ses larges mains, qui produisirent un vacarme épouvantable.

– En vérité ! fit-il narquoisement... Alors pourquoi cherchez-vous tous les prétextes de la voir, de la rencontrer, de lui parler ?

– Parce qu'elle me plaît, parbleu ! gronda le lieutenant avec mauvaise humeur, et que je suis un lâche...

Puis, son visage changeant d'expression, il dit d'une voix plus douce :

– Elle paraît se bien trouver du climat ; depuis deux mois qu'elle est ici, ce n'est plus la même jeune fille...

– Deux mois de repos ! songez donc ! ici, elle peut se soigner ; mais, là-bas, son père l'emmène partout avec lui... ce sont des voyages à n'en plus finir... et avec quels moyens de locomotion... grand Dieu !...

Un silence suivit, durant lequel l'Anglais aspirait voluptueusement d'énormes bouffées de fumée qu'il renvoyait ensuite en épais nuages au milieu desquels sa tête disparaissait ; son compagnon, lui, battait la charge du bout de ses doigts nerveux sur le rebord de la table, tandis que ses regards erraient, vagues, sur l'horizon.

– Dix heures ! fit-il en se levant brusquement, j'ai cinq minutes pour gagner la gare : je n'ai que le temps...

– Non !... c'est sérieux ; vous repartez pour Grasse ?...

– Absolument sérieux, d'ailleurs j'attends des lettres de Paris... très importantes, et qui nécessiteront peut-être une réponse immédiate.

Il avait tendu la main à son ami qui le retenait encore.

– À propos de Paris... Et les mines d'or... ça marche ?...

– Trop bien... j'ai peur d'une débâcle...

Henry Kinburn haussa les épaules et lui cria de loin en plaisantant :

– Vous êtes fait pour jouer à la Bourse comme moi pour jouer la comédie...

Un instant, il suivit son compagnon des yeux, puis quand le képi de l'officier eut disparu derrière un massif de mimosas :

– Brave garçon !... mais pas pratique pour six pences ! il est vrai que cette Edwidge n'a pas pour deux pences de sang anglais dans les veines !... On voit bien qu'elle a été élevée dans un couvent de France ! Quelle réserve ! quelle retenue ! du diable si on dirait jamais que c'est une miss anglaise !... Nos miss ont la langue plus déliée que ça... et aussi les regards plus expressifs.

Puis, frappant sur la table, comme si seulement alors une idée lui eût traversé l'esprit, il ajouta :

– Ce serait trop bête de les laisser tous les deux comme ça ! et puisqu'il n'ose pas parler, eh bien ! c'est moi qui parlerai pour lui.

Il paya ses consommations, descendit lentement les marches, et dans la cour enfourcha sa bécane qu'un chasseur vint lui présenter respectueusement : en quelques coups de pédales il fut loin, et, moins de dix minutes plus tard, il franchissait la grille d'une superbe villa enfouie au milieu d'un massif de mimosas, d'eucalyptus, de pins et d'orangers géants, à mi-côte de la Californie.

Un gros homme, étendu dans un rocking-chair, – sous la véranda que des arbustes encombraient, – dépouillait un volumineux courrier, tout en fumant un énorme cigare ; les enveloppes, les bandes froissées jonchaient le sol, tandis que, sur une table placée auprès de lui, les lettres, les journaux s'empilaient, couverts d'annotations faites au crayon bleu.

– Voilà ce que lord Cornallett appelle se reposer sur la côte d'Azur ! s'exclama de loin le jeune homme en sautant à bas de sa machine qu'il appuya contre un tronc d'arbre...

– Tiens ! vous voilà, mauvais sujet !... cria l'oncle ; un moment, je vous en prie, et je suis à vous...

Et tandis que le jeune homme s'avançait lentement, humant de droite et de gauche les parfums pénétrants qui s'échappaient des buissons, le lord faisait voltiger son crayon sur la marge d'un journal anglais, dont les colonnes se composaient presque exclusivement de chiffres.

– Et comment va ? dit-il en tendant la main à son neveu...

– Fort bien, comme vous pouvez voir, mon oncle... et vous-même ?

– Moi ! je m'ennuie... et il me tarde que le jour du départ soit arrivé pour m'en retourner là-bas... reprendre mes occupations...

– Pensez-vous qu'Edwidge partage cette impatience ? interrogea le jeune homme, ravi de cette occasion que lui offrait son oncle d'aborder tout naturellement le sujet qui motivait cette visite matinale...

Le lord parut tout surpris :

– Elle ! ah ! la chère petite !... mais elle n'a jamais eu d'autre volonté que la mienne...

– Peut-être parce que vous ne lui avez jamais permis d'en avoir d'autre.

– Ne dirait-on pas – à vous entendre – que je suis un père égoïste et bourreau...

– Loin de moi cette pensée !... mais enfin, vous aimez tellement Edwidge que vous ne pouvez vous séparer d'elle...



Et comment va, Edwige ? demanda le 'eune homme.

– Est-ce un mal ?

– Et que lorsque viendra le moment où une séparation s'imposera, vous souffrirez beaucoup.

Lord Cornallett sursauta et fit faire à son rocking-chair une brusque évolution qui le mit nez à nez avec son interlocuteur.

– Le moment où une séparation s'imposera, répéta-t-il lentement, cherchant encore à deviner ce que pouvaient bien signifier ces mots ; et attachant, sous ses sourcils rébarbativement hérissés, un regard inquisitorial sur Henry Kinburn : de quelle séparation voulez-vous parler, Henry ?

– De celle qui attend logiquement, fatalement, toute jeune fille en âge de se marier.

Le lord eut un hochement de tête rassuré et répondit en frottant ses mains grasses l'une contre l'autre :

– Oh ! alors, j'ai du temps devant moi... Edwidge n'est pas encore en âge de se marier.

– Elle va sur ses dix-neuf ans, et vous n'avez pas, que je sache, l'intention de la laisser coiffer sainte Catherine...

Cornallett se croisa les bras, et examinant son neveu d'un air soupçonneux :

– Ah çà ! mon cher Henry, voudriez-vous m'expliquer quel intérêt si soudain vous prenez d'Edwidge, et me dire en quoi il peut vous importer qu'elle coiffe ou non la sainte dont vous venez de parler...

Henry Kinburn prit une chaise sur laquelle il se mit à califourchon, et, s'approchant de son oncle, lui demanda d'un ton de confidence :

– Avez-vous donc oublié la lettre que je vous ai écrite – il y a une demi-douzaine de mois – à Johannesburg... ou au Cap... je ne me souviens plus bien de l'endroit où vous étiez...

– Oui... enfin, peu importe l'endroit où j'étais... qu'y avait-il dans cette lettre ?...

– Il y avait... il y avait..., enfin, je vous parlais d'Edwidge... je vous disais que, si vous étiez disposé à la marier..., je connaissais un jeune homme... qui l'aimait sincèrement, profondément...

– Que m'importe...

– Il doit vous importer... car l'affection est un sûr garant du bonheur, et du moment que celui qui épousera Edwidge...

D'un mouvement brusque, lord Cornallett se rejeta en arrière, examina son neveu curieusement et s'écria :

– Ce jeune homme ! c'est vous, Henry !

– Moi !... Ah ! mon oncle !... pouvez-vous penser !...

Le lord prit un air piqué et grommela :

– Après tout !... qu'est-ce que cette supposition a donc de si déraisonnable ?... Edwidge est fort jolie et la dot qu'elle aura n'est point à dédaigner...

– Je suis d'accord avec vous sur ces deux points... mon oncle... ; mais enfin, ce n'est point vers Edwidge que mes pensées se tournent... et ce n'est point de moi qu'il s'agissait dans cette lettre...

– Et de qui donc ?... c'est curieux ! je ne me souviens plus du tout...

– Il s'agissait d'un de mes amis... de mon meilleur ami... que vous connaissez d'ailleurs... le vicomte Jean de Brey...

Milord Cornallett sursauta, les yeux arrondis en forme de soucoupe et les pommettes congestionnées...

– Comment ! et c'est de M. de Brey qu'il était question...

– Mais... qu'il est encore question, mon oncle ; je le quitte à l'instant, le pauvre garçon, et je l'ai vu si malheureux que je suis venu tout de suite vous parler de lui...

– Me parler de lui ! répéta lord Cornallett d'un ton surpris, en passant la main distraitement sur ses favoris, à quel sujet ?...

Le jeune homme ne fut pas maître d'un mouvement de surprise.

– Mais au sujet de miss Edwidge, mon oncle, répondit-il ; je viens de vous dire qu'il désire l'épouser...

– L'épouser ! c'est fort joli, répliqua le lord ; mais si elle ne l'aime pas, elle...

Il sembla que ces paroles procurassent à Henry Kinburn une grande surprise, comme s'il n'eût pu lui entrer dans l'esprit que Edwidge n'aimât pas son ami et il murmura :

– Si elle ne l'aime pas..., oh !... alors, c'est autre chose...

Puis, reprenant possession de lui-même, il insinua :

– Le meilleur moyen de le savoir serait de le lui demander.

Cornallett fit la grimace et dit sèchement :

– Je préfère ne pas la questionner parce que je l'aime beaucoup et, si elle me répondait affirmativement, cela me peinerait énormément...

– Je ne comprends plus...

– J'ai d'autres projets sur Edwidge...

– Permettez-moi d’insister, car je doute qu’aucun parti puisse vous donner, pour ma cousine, autant de garanties de bonheur qu’en offre Jean de Brey ; c’est un brave garçon, honnête, loyal, ayant l’avenir devant lui.

– L’avenir ! répéta le lord avec un sourire de dédain, j’aime mieux le présent...

Et il faisait significativement glisser son index contre son pouce...

– Mais il n’est pas sans fortune ! s’écria Henry Kinburn, décidé à lutter jusqu’au bout en faveur de son ami ; et puis Edwidge est riche pour deux...

– C’est là que vous vous trompez, Henry, la fortune de ma fille et la mienne sont fort engagées dans les affaires de mines, et si le malheur voulait que les choses tournassent mal...

– Quel pessimisme !... la Bourse est excellente !... les mines montent tous les jours !...

– Il ne faut qu’un coup de vent pour faire tourner une girouette, Henry, dit philosophiquement le vieux lord...

Le jeune homme paraissait tout interloqué ; cependant, ne se tenant pas pour battu, au bout de quelques secondes, il revint à la charge.

– Si cependant Edwidge aimait Jean ? insinua-t-il.

– Mais, Edwidge est une fille trop bien élevée pour se permettre d’éprouver un sentiment pareil sans m’en avoir parlé...

– Avec ça que ces sentiments-là vous demandent la permission avant de s’emparer de votre cœur ; ne m’avez-vous pas conté que votre mariage avec la sœur de ma mère avait été la conséquence de ce qu’on appelle le coup de foudre ?

– Mais moi ! c'est autre chose ; je suis un homme... Et puis, à quel moment aurait-elle pu s'éprendre de lui !... Voici deux mois que nous sommes ici et lui-même n'est arrivé qu'il y a quatre semaines...

– Mais elle le connaissait depuis longtemps... depuis trois ans ! elle l'a vu tout petit...

– Oui... quand il était plus occupé de son cerceau et de ses billes que d'elle...

Henry ne perdait pas tout espoir cependant d'attendrir son oncle.

– Enfin voulez-vous m'autoriser à interroger... oh ! très adroitement, Edwidge ? dit-il.

Le vieillard sursauta sur son rocking-chair.

– Gardez-vous-en bien ; si je connaissais ce qu'elle pense, cela me lierait les mains, – car vous savez que j'aime beaucoup votre cousine, Henry, et je ne pourrais peut-être pas, si une combinaison avantageuse se présentait, – en profiter...

– Mais si votre fille est malheureuse... insista le jeune homme.

– Au moins, n'y serai-je pour rien, répondit impassiblement lord Cornallett, et n'aurai-je aucun remords.

Stupéfait de ce raisonnement, d'un égoïsme profond, Henry Kinburn demeurait là, à califourchon sur sa chaise, ne sachant quel nouvel argument employer, et cependant désolé d'abandonner la partie.

Son oncle, jugeant la conversation terminée, avait fait exécuter à son fauteuil un quart de conversion, de façon à se trouver, de nouveau, à portée de la table qui supportait son courrier et s'était remis à décacheter ses lettres et à parcourir ses journaux.

Le jeune homme, pour avoir une contenance, avait pris dans un élégant étui une cigarette qu'il fumait nerveusement, rejetant par les narines d'épaisses volutes qui montaient en spirales légères vers le ciel bleu.

Entendant le gravier crier sous un pas léger, il se retourna et, jetant sa cigarette à peine au quart consumée, se leva brusquement pour aller à la rencontre de sa cousine qui s'avançait vers le perron : son fin visage qu'encadraient ses cheveux blonds cendrés, arrondis en bandeaux, disparaissait presque en entier dans un énorme chapeau de paille blanche, orné de deux grandes hirondelles de mer noires, posées dans une touffe de maline écrue, ainsi que dans un nid ; des brides de velours noir, dénouées à cause de la tiédeur de la température, flottaient sur ses épaules, faisant ressortir son cou à la courbe délicate, au teint d'albâtre, et l'orbe de soie rose de l'ombrelle qui la garantissait du soleil mettait sur ses joues, toujours un peu pâles, une ombre colorée qui lui donnait un air de santé.

Elle était vêtue d'une robe, très simple, de mousseline blanche, qu'une haute ceinture de moire serrait à la taille, faisant ressortir sa sveltesse gracile et donnant, par sa légèreté, à sa démarche gracieuse quelque chose du volètement de l'oiseau...

– Eh ! comment va, Edwidge ? demanda le jeune homme avec un familier shake-hand ; vous avez fait une bonne promenade ?...

– Je suis allée jusqu'au marché aux fleurs... mais il n'y avait personne au bord de la mer, et je suis revenue...

Comme, en disant cela, elle promenait instinctivement ses regards autour d'elle, – cherchant quelque chose ou quelqu'un, il dit avec un grand sérieux :

– M. de Brey est reparti pour Grasse.

Cette fois, ce ne fut pas la transparence de l'ombrelle qui empourpra les joues de la jeune fille et elle murmura, tout embarrassée :

– Pourquoi me dites-vous cela ?

– Mais pour rien..., comme je dirais autre chose... pour parler...

Il souriait tout en parlant, la regardant d'une façon troublante, car elle rougit davantage encore et détourna la tête.

– Savez-vous qu'il vous aime ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

– Oh ! Henry !... balbutia-t-elle en se cachant le visage.

– Pardonnez-moi, ma cousine, dit-il, je ne savais pas vous froisser ; mais la singulière éducation que vous avez reçue en France est tellement dissemblable de celle que les jeunes filles reçoivent en Angleterre... Ce sont les choses que, chez nous, les intéressés traitent directement, tandis que cette pruderie qu'enseigne votre religion catholique déconcerte et décourage... Enfin, vous voilà prévenue ; vous savez maintenant qu'il est très malheureux et qu'il s'en est retourné parce qu'il croit vous être indifférent...

– Pouvez-vous dire cela ! s'exclama-t-elle.

Henry Kinburn sourit, et, lui saisissant la main pour la mieux regarder :

– M'autorisez-vous à lui répéter ces quelques mots.

Elle se récria, en jetant un regard inquiet vers son père.

– Gardez-vous-en bien..., si vous saviez...

En ce moment, lord Cornallett demanda, sans lever son nez de dessus les journaux :

– Eh bien ! quand vous aurez fini votre entretien, Edwidge, vous pourrez venir me souhaiter le bonjour…

Avec un geste suppliant à l'adresse de son cousin, la jeune fille se dirigea vers le perron et vint tendre le front à son père qui y déposa un baiser bruyant.

– Bonne promenade, fillette ? demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse, s'adressant à son neveu :

– Est-ce que vous êtes sur les mines, Henry ?

– Comme tout le monde…, c'est une question de patriotisme.

– Tant pis, car je lis là, dans cette lettre qui m'est adressée, qu'il faut s'attendre à un krack imminent.

– By god !… s'exclama le jeune homme, et ce pauvre Jean qui sur mon conseil, y a mis la presque totalité de son avoir. Je vais lui envoyer une dépêche…

Et, se penchant vers la jeune fille, il ajouta tout bas :

– Plaie d'argent n'est pas mortelle, et ce que je vais lui dire sera comme un baume souverain qui le guérira.

Laissant Edwidge toute décontenancée, il descendit lentement les marches, et, enfourchant sa bicyclette, ne tarda pas à disparaître.

– Ah ! par exemple, par exemple…, murmura, presque aussitôt son départ, lord Cornallett en froissant une lettre qu'il venait d'ouvrir, voilà qui est fort…

Il se tourna vers sa fille et lui dit :

– Savez-vous, ma chère, qui va arriver ici d'un moment à l'autre ? Ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas… Ce sauvage de Boer… Guillaume Brey.

Défaillante, elle se soutenait à peine, les mains crispées au-dessus du fauteuil sur lequel son père était étendu.

– Hein ! fit-il, interprétant son silence à sa façon, ça vous stupéfie... comme moi ! Que peut-il venir faire en Europe ?...

– C'est lui qui vous écrit ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante.

– Non..., un agent de la compagnie... qui arrive, lui aussi, et qui me met cela en post-scriptum... Vous le connaissez d'ailleurs, cet agent : c'est celui qui voyageait avec nous lorsque nous avons failli être tués dans la rivière Vaal..., vous vous souvenez, Edwidge ?

Si elle se souvenait ! Grand Dieu ! C'était à partir de cet instant qu'elle avait senti se glisser dans son âme ce trouble et dans son esprit cette inquiétude qui, depuis, ne l'avaient point quittée.

Depuis son séjour à Ferme Élisabeth, il lui semblait qu'un vent de malheur avait passé sur les espoirs légers et vagues qui berçaient ses longues rêveries de jeune fille, espoirs nés de souvenirs d'enfance et qui lui faisaient entrevoir l'avenir sous des couleurs très douces...

Et, sans qu'elle pût se rendre compte du pourquoi, effrayée d'elle-même et sans chercher à analyser le sentiment qui l'oppressait, ce Guillaume Brey, au courage duquel elle devait la vie, elle le haïssait.

VII

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES…

– Bref, monsieur, c'est une somme de dix à quinze millions qu'il me faudrait…

Celui auquel s'adressaient ces mots, – un grand homme, froid et compassé, au visage de bois, les regards abrités derrière des lunettes d'or, le col haut, cravaté de blanc, et le corps enveloppé dans une redingote noire, de coupe sévère, – ne put s'empêcher de faire sur son siège un léger saut, tandis que, dans ses prunelles bleu faïence, de tonalité glauque, sans reflets, une lueur s'allumait…

– Dix ou quinze millions ! répéta-t-il, comme vous y allez, mon cher monsieur !…

Sa voix était froide, sans expression et de désagréable effet.

John Stuck, lui, renversé dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre dans une attitude d'absolue désinvolture, semblait se soucier, aussi peu qu'un poisson d'une pomme, de l'étonnement de son interlocuteur ; la tête légèrement inclinée vers la boutonnière de sa jaquette, fleurie d'un superbe chrysanthème blanc, il paraissait humer avec volupté les senteurs très douces qui montaient de la fleur, tout en dessinant du bout de sa canne, – un jonc à pomme d'or, très simple mais de très bon goût, – des arabesques sur le tapis…

Certes, un changement radical s'était opéré en lui, et celui qui l'eût vu eût hésité à reconnaître le voyageur du coach de Pétersdorp dans le gentleman accompli qui se trouvait en ce

moment dans le petit salon de M. Stanislas Rudert, le célèbre financier, dont le nom rayonnait sur l'univers entier, flamboyant en tête des conseils d'administration de plus de cinquante compagnies…

Cosmopolite par excellence, il avait adopté comme devise ces mots : « l'argent n'a pas de frontière », et il prêtait l'appui de sa grande réputation et aussi de sa haute compétence à tous les hommes d'argent soucieux de tirer à eux l'épargne de leurs semblables.

Quelque part qu'il fût, c'était d'affaires qu'il s'occupait, quelque part qu'il allât, c'était aux affaires qu'il songeait et, s'appliquant à lui-même ce mot d'un journaliste célèbre : « une idée par jour », il ne s'estimait content à la fin de la journée que s'il avait traité une affaire nouvelle.

D'un jugement sûr, d'un flair étonnant, c'était l'homme froid par excellence, sans jamais aucun emballement et s'étudiant surtout à ne jamais laisser paraître sur son visage rien de ce qu'il éprouvait au-dedans de lui-même ; cette fois-ci, cependant, la somme énoncée par son interlocuteur l'avait stupéfait, moins par son chiffre élevé lui-même que par le ton et l'attitude du personnage…

Jaquette noire, fleurie ainsi que nous l'avons dit, gilet de piqué blanc, pantalon à larges carreaux noir et blanc, souliers vernis recouverts de guêtres blanches, John Stuck paraissait quelqu'un, dans toute l'acception du terme, d'autant que son visage avait subi une transformation conforme à celle de sa tenue : rasé de près, il n'avait conservé que la moustache cirée à la pommade hongroise et retroussée belliqueusement en deux crocs d'allure menaçante ; dans l'œil gauche, il portait, encastré, un rond de cristal attaché à son cou par un fil de soie, et ses cheveux noirs, formant une raie depuis la nuque jusqu'au front, luisaient, fortement huilés, ainsi que des bandeaux de femme.

Sa main gauche, soigneusement gantée de blanc, tenait, appuyé sur son genou, un chapeau haut de forme, en feutre gris, de l'aspect le plus élégant.

Une aussi irréprochable tenue, jointe à un mot de recommandation de lord Cornallett, avait fait obtenir séance tenante à l'aventurier une audience de M. Stanislas Rudert, actuellement en villégiature dans sa superbe villa du golfe Juan.

L'habile financier avait pris l'habitude de venir, tous les hivers, passer quelques semaines sur la côte d'azur, à l'époque où, de tous les points du monde entier, la société y afflue ; ce lui était un moyen de causer affaires, sans que l'on pût s'émouvoir de tel ou tel de ses déplacements ou échafauder de multiples et invraisemblables combinaisons sur les visites qu'il pouvait recevoir à Paris...

Depuis que John Stuck était entré dans le petit salon qui lui servait de cabinet, il l'avait laissé parler, sans l'interrompre un seul instant, bien qu'il trouvât que son visiteur se perdait dans des considérations bien vagues et dans des récits qui ne précisaient rien ; et c'était justement parce que, en l'espace d'un quart d'heure, cet homme d'affaires si précis et si pratique n'était pas plus fixé sur la nature de la combinaison qui amenait cet étranger chez lui que lorsque cet étranger avait franchi le seuil de sa demeure, qu'il s'était permis de pousser l'exclamation par laquelle débute ce chapitre.

– Quinze millions !... Mais c'est une somme !...

– Pour monsieur Stanislas Rudert !... répondit John Stuck, une misère !

– Si encore je savais de quelle opération il s'agit, je pourrais voir..., juger..., apprécier..., mais vous ne m'avez rien dit et, dans cette conférence que vous venez de me faire sur le Sud africain, la colonie du Cap, le Transvaal, la lutte des Uitlanders et des Burghers, je ne vois rien qui puisse m'éclairer.



Intrigué par ces mots, le financier s'était immobilisé.

Ce disant, il s'était levé, donnant congé au visiteur par ces mots :

– Le mieux serait que vous me rédigiez un petit rapport – quelques pages seulement, car j'ai tant à faire que je n'ai guère le temps de lire – j'examinerai la chose et je vous donnerai réponse...

John Stuck, lui, n'avait pas paru comprendre le congé qui lui était donné et, toujours assis dans son fauteuil, son regard moqueur attaché sur le grand financier, il paraissait le considérer d'un air plein de commisération.

– Malheureusement, fit-il, la chose dont il s'agit ne peut point être écrite et si un accord doit intervenir entre nous, il doit être uniquement verbal..., car je cours de grands risques, et si je ne savais que M. Stanislas Rudert est trop homme d'affaires pour confier à qui que ce soit, – en dehors de certaines personnalités, bien entendu, – ce que je m'en vais lui dire, je ne serais même pas venu le déranger.

Intrigué par ces mots, prononcés d'une voix ferme, le financier s'était immobilisé, l'extrémité de ses doigts secs appuyée au bord de son bureau, les yeux attachés, avec une expression d'étonnement, sur son interlocuteur...

– Il s'agit d'une révolution, fit celui-ci très nettement, en relevant la tête et en regardant M. Rudert, avec l'espérance de jouir de sa surprise.

Mais son espérance fut trompée, car c'est à peine si les sourcils du financier se haussèrent, tandis qu'il murmurait :

– Une révolution ?... comprends pas...

– Vous allez comprendre : ainsi que je crois vous l'avoir démontré tout a l'heure, la colonie du Cap marche à sa ruine ; sa situation financière, qui s'était prodigieusement relevée depuis l'extension surprenante des affaires du Transvaal, va chaque

jour s'effondrant davantage par suite du chemin de fer de Pretoria à Delagoa-Bay qui soustrait le trafic de la république Sud-africaine aux exigences du Cap...

– Oui..., oui..., je sais cela de longue date..., passez ! fit M. Rudert qui s'était assis de nouveau.

– D'un autre côté, les détenteurs de valeurs minières – j'entends les gros détenteurs – pour provoquer une baisse factice, ont jeté depuis quelques jours, sur le marché de Johannesburg, des quantités considérables de titres ; avant quarante-huit heures, le contre-coup s'en fera sentir sur les places d'Europe...

De nouveau, le financier inclina la tête, murmurant :

– Je suis au courant de la situation et jusqu'à présent je ne vois pas en quoi il peut être question d'une révolution...

– Veuillez prendre patience, j'y arrive. Les baissiers de là-bas ont vendu plus de titres qu'ils n'en possèdent, – et cela dans des proportions que vous ne pouvez imaginer – si bien que lorsque va arriver le moment de livrer les titres, il leur sera impossible de le faire, à moins de se ruiner complètement...

Le visage du financier s'était rembruni et son regard, à travers ses lunettes d'or, était devenu plus attentif.

– Dans ces conditions, poursuivit John Stuck en baissant instinctivement la voix, il m'est venu une idée, et une idée qui non seulement peut sauver la situation des capitalistes engagés dans la baisse, mais encore leur faire gagner des sommes considérables, réunissant entre les mains de quelques-uns l'exclusive propriété pour ainsi dire des mines du Transvaal.

M. Rudert demeurait impassible ; son visage glabre et sévère n'avait pas bougé, et John Stuck eût pu croire que ses paroles ne l'avaient intéressé que médiocrement si, dans la prunelle, une flamme subite ne s'était allumée et si, sur le

rebord de la table, les doigts ne s'étaient crispés nerveusement, témoignant d'une fébrilité peu ordinaire...

– J'ajouterai, poursuivit l'aventurier, que mon idée, mise à exécution, aurait un autre résultat dont vous ne pouvez apprécier toute l'importance autant que le pourrait faire un Anglais, attendu que ce résultat aurait pour but d'augmenter la puissance coloniale de l'Angleterre, en ce sens qu'elle sauverait le Cap de la faillite ; maintenant, personnellement, peut-être avez-vous des intérêts là-bas ; en tout cas il est impossible que, parmi les nombreuses sociétés que vous administrez, il n'y ait de mes compatriotes auprès desquels naturellement vous rencontreriez tout l'appui désirable.

M. Rudert tambourina quelque peu nerveusement sur le bord de son bureau.

– Voyons... voyons, dit-il, il faudrait mettre un peu d'ordre dans tout cela, car, plus vous allez et plus, – au lieu d'éclaircir la situation, – vous l'embrouillez : vous mêlez tout, les porteurs de titres au Transvaal et la puissance de l'Angleterre au Cap.

– Mais... interrompit John Stuck avec un énigmatique sourire... c'est que, dans la réalité, tout cela se trouve mêlé...

– Voulez-vous que nous laissions pour un instant la réalité de côté et que nous procédions par ordre ?... demanda le financier avec autorité...

Son interlocuteur était trop plein de son sujet pour le laisser continuer, et l'interrompant de nouveau :

– Voici mon idée : les joueurs dont je vous parlais tout à l'heure sont ruinés, si un incident ne survient pas... qui puisse non seulement les sauver, mais encore leur permettre de compenser au centuple les angoisses par lesquelles ils passent depuis quelques semaines... Or, cet incident, je puis le provoquer... Mais, j'ai besoin, pour cela, d'une quinzaine de millions.

– Expliquez-vous...

– Que cet incident, en effet, d'ordre violent, – je vous le dis tout de suite, – jette le public en une terreur telle qu'il se débarrasse à n'importe quel prix de ses titres, les cours s'effondrent, tombent bien au-dessous de ceux auxquels nous avons vendu... nous rachetons donc avec un bénéfice déjà fort appréciable et, lorsque la tranquillité renaît, les valeurs remontant à leur cours normal, c'est une fortune considérable que je n'hésite pas à évaluer à plusieurs millions de livres.

John Stuck parlait avec une chaleur telle que Stanislas Rudert, dont l'impassibilité n'était cependant pas facile à entamer, se sentit presque convaincu, et il demanda :

– Mais cet incident... de nature énergique, quel est-il ?

Sans doute l'aveu n'était-il pas commode à faire, car l'Anglais ne répondit pas tout de suite ; même il sembla qu'il apportait au dessin d'arabesques fait par sa canne sur le tapis plus d'attention que n'en comportait véritablement la chose et, durant un bon moment, il demeura là, relevant dans un geste machinal ses moustaches, en sorte que ses crochets avaient fini par prendre des proportions extraordinaires, extravagantes...

Enfin redressant la tête, pour suivre sur le visage de son interlocuteur l'effet qu'allaient produire ses paroles :

– Supposez, commença-t-il, que le parti des Uitlanders ne se juge plus en sûreté au Transvaal...

– Pourquoi, plus en sûreté ? interrompit tout de suite M. Rudert.

– Parce qu'il règne en ce moment là-bas une effervescence qui ne fera qu'aller crescendo et qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'une partie de la population étrangère se décide à réclamer, les armes à la main, les droits politiques que le gouvernement de la république s'obstine à leur refuser.

– Ce serait grave..., objecta le financier en hochant la tête...

– Grave... surtout pour les porteurs de titres, qui verraient les cours s’effondrer avec une rapidité telle que, pris de panique, ils jetteraient sur le marché tout ce qu’ils ont en portefeuille, ce qui permettrait à mon syndicat de racheter à bas prix des valeurs incontestablement bonnes qui ne tarderaient pas à remonter à un taux normal...

– Peuh !... une révolution, ça peut durer longtemps... et puis, l’issue en est douteuse... fit M. Rudert en allongeant les lèvres dans une moue significative.

– Erreur ; car nous n’attendrons pas qu’elle éclate et voici pourquoi : ainsi que je vous le disais tout à l’heure, admettez que la partie calme, paisible des Uitlanders de Johannesburg prenne peur de cette effervescence et que, en raison de la rudesse, de la brutalité des Boers, ils redoutent, – en cas de mouvement populaire – une répression sanglante, que font-ils ?... ils font appel à leurs compatriotes du Cap qui pénètrent sur le territoire transvaalien, établissent des postes aux bons endroits, mettent garnison à Johannesburg et, au besoin, marchent sur Prétoria.

En dépit de son flegme, le financier sursauta et derrière les verres de ses lunettes, ses yeux eurent un éclat effaré.

– Et vous croyez que la colonie du Cap se prêtera à un semblable manège ! s’exclama-t-il. C’est chose grave, car le Cap est colonie anglaise et l’Angleterre serait responsable.

John Stuck secoua négativement la tête, tandis que ses lèvres se plissèrent dans un sourire malicieux.

– Point, dit-il ; le gouvernement du Cap n’a rien à voir en tout ceci et, conséquemment, l’Angleterre n’est compromise en quoi que ce soit : mes plans sont tirés, mes mesures sont prises et j’ai l’homme qu’il faut pour mener à bien cette entreprise. Cet

homme, – vous voyez que je joue cartes sur table, – c'est le Dr Jameson, le gouverneur des Bénéchualand...

– Vous êtes d'accord avec lui ?

– Je ne veux lui en parler que quand j'aurai entre les mains les moyens d'agir ; mais quand je viendrai le trouver pour lui prouver qu'il suffit d'un peu d'audace pour mettre la main sur le Transvaal, sauver de la faillite la colonie du Cap et maintenir intégralement la réputation de son protecteur et ami Rhodes, il n'hésitera pas.

M. Rudert, impassible, écoutait parler son interlocuteur, se bornant à souligner ses explications par de presque imperceptibles mouvements de tête qui pouvaient passer pour approbatifs.

– Alors, demanda-t-il, ces dix millions ?...

– J'ai parlé de quinze ; oui, il faudrait vraiment quinze millions pour assurer à la combinaison toutes ses chances de succès. Cette somme serait employée à acheter des armes, des munitions et aussi à recruter les troupes nécessaires...

Puis, comme il voyait qu'en dépit de ses assurances il n'était point parvenu à convaincre entièrement le financier, il ajouta :

– D'ailleurs, quelle que soit l'issue de la tentative, le résultat au point de vue du syndicat est le même, puisque l'opération est basée tout entière sur la panique des détenteurs de titres, qui les obligera à s'en défaire pour presque rien... Or, le sol du Transvaal contiendra toujours de l'or, soit que le gouvernement reste aux mains des Boers, soit qu'il passe aux mains de l'Angleterre et, la situation une fois régularisée, la hausse se produira inévitablement... fatalement... M. Rudert garda le silence, durant un long moment ; puis enfin :

– Lord Cornallett est de l'affaire ? demanda-t-il.

– Non, lord Cornallett occupe dans la compagnie à Charte une situation trop élevée pour pouvoir se compromettre, sans risquer de compromettre en même temps la compagnie ; il ne sait même pas ce dont il s'agit...

– Alors... je ne comprends pas très bien le pourquoi de son intervention.

– Très simple, il s'agit d'une autre affaire, très intéressante aussi celle-là et pour laquelle j'aurai besoin de capitaux considérables ; cette fois, il s'agit d'une mine à lancer...

– Cela rentrerait plus dans mon genre d'opérations, dit M. Rudert assez vivement.

– D'autant plus que si – comme je n'en doute pas – vous avez des correspondants au Transvaal, ils vous ont peut-être entretenu quelquefois des bruits qui courent au sujet d'une certaine propriété appelée Ferme Élisabeth...

Cette fois, ce nom eut la faculté de fondre la rigidité des muscles faciaux du financier qui, se penchant brusquement vers son interlocuteur, répéta :

– Ferme Élisabeth, en effet ; mais le propriétaire est, paraît-il, intraitable...

– J'ai trouvé un moyen, un moyen sûr... infaillible ; mais les deux affaires sont liées et si nous ne nous entendons pas sur la première...

Cela avait été dit carrément, nettement, d'un ton qui ne laissait subsister aucun doute sur la fermeté de ses décisions et M. Rudert ne s'y trompa pas...

– Quand avez-vous besoin d'une réponse ? demanda-t-il en demeurant accoudé sur son bureau, le menton dans sa main...

– Je m'embarquerai à Liverpool, le 25 de ce mois, c'est-à-dire dans trois semaines, pour retourner là-bas... car cela

presse : les vendeurs de titres sont acculés à la banqueroute et d'autre part, le Cap est dans une situation des plus périlleuses... j'ai, d'ici là, juste le temps nécessaire pour acheter mon matériel... Donc, je reviendrai – si vous le voulez bien, – vous voir demain, à pareille heure, et vous me direz oui ou non...

Il s'était levé, plein d'assurance maintenant, car il ne pouvait se tromper, à la très significative expression des traits de M. Rudert : l'affaire était faite ou du moins si près de l'être qu'il suffisait pour l'achever d'un imperceptible effort ; cet effort, il jugea en homme habile que la brusquerie de son attitude le pouvait donner.

– À demain, n'est-ce-pas, c'est convenu, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte ; et, surtout, pas un mot de ma première combinaison à lord Cornallett ; il n'est pas au courant et sa conscience le ferait peut-être me contrecarrer s'il savait ce dont il s'agit...

Le financier eut un geste de protestation pour l'assurer de sa discrétion quoiqu'au fond il ne fût pas dupe et eût la persuasion que lord Cornallett savait à quoi s'en tenir sur le plan de son complice.

Une fois dehors, John Stuck poussa un soupir bruyant, témoignant de l'angoisse qui l'avait étreint, pendant tout le temps de cette entrevue : l'amour de l'argent pouvait, en effet, n'être pas tel chez Stanislas Rudert qu'il le fît s'associer si étroitement à une combinaison aussi louche à tous les points de vue ; et maintenant, il sortait l'esprit complètement rassuré, le cœur entièrement joyeux.

Désormais, l'avenir était à lui, et non pas un avenir lointain, escomptable dans des conditions problématiques ; non, cela était si près qu'il lui semblait qu'il lui suffisait d'étendre le bras pour toucher du doigt la réalisation de ses vastes et ténébreux projets...

Pourtant, quand nous disons qu'il était tout à fait heureux, que son esprit était entièrement rassuré, nous exagérons, car, s'il en eût été ainsi, il n'aurait pas, moins de cinq minutes à peine après avoir franchi le seuil du richissime financier, ralenti le pas, et son visage ne se fût pas subitement embrumé, tandis que ses lèvres interrompaient brusquement, au milieu d'une mesure, le *God save the queen* qu'elles sifflotaient en signe d'allégresse.

Même, à un moment donné, il s'arrêta tout net et, martelant la chaussée du bout de sa canne, à petits coups nerveux, il sembla abîmé dans la contemplation de l'étendue immense de la mer, toute bleue des reflets du ciel d'azur et dont les eaux, sous l'insensible poussée d'une brise légère, venaient, avec un tout petit bruissement, lécher le rivage.

– C'est le Guillaume qui est embarrassant dans tout cela, murmura-t-il à mi-voix, trahissant ainsi la préoccupation soudaine qui venait de s'emparer de lui ; pouvais-je faire autrement ? le laisser là-bas était dangereux, l'emmener était gênant et cependant...

Il hocha la tête, plissant les lèvres soucieusement, et ajouta :

– L'obstacle viendra de là, et si lord Cornallett n'agit pas avec une extrême finesse, ce damné sauvage est capable de nous glisser entre les doigts...

La vérité, c'est que s'il avait estimé dangereux de laisser après son départ Guillaume Brey en Afrique, exposé tout seul aux tentations multiples qui pouvaient s'offrir à lui de retourner à Ferme Élisabeth et de pardonner au vieux Prétorius l'outrageant soupçon qui lui avait fait quitter le logis paternel, de son côté, le jeune homme avait déclaré à son prétendu ami sa volonté très arrêtée de revoir miss Edwidge ou de renoncer à ses droits.

Ce qu'il appelait ses droits, c'était sa part d'héritage dans les terrains que le grand-père avait continué de gérer – comme s'ils lui eussent appartenu en réalité – et c'était cette part d'héritage que John Stuck avait l'intention de mettre en exploitation, dans des conditions financières qui pouvaient lui rapporter des sommes colossales.

Mais, comme le grand, l'irrésistible argument dont il s'était servi pour amener Guillaume Brey à entrer dans ses vues, était l'espoir qu'il lui faisait entrevoir d'une union avec la fille de lord Cornallett, union que seule une grande fortune pouvait rendre possible, il n'était point difficile de comprendre que si une maladresse de la part du lord, si une inconséquence de la part de miss Edwidge montraient au jeune Boer l'insanité de ses espérances, c'en était fait des combinaisons de John Stuck.

C'est pourquoi se méfiant de tout le monde, sauf de lui-même, il n'avait consenti à emmener le jeune homme que lorsqu'il l'avait vu absolument butté et sur le point de se réconcilier avec son grand-père, au cas où il ne reverrait pas celle qu'il aimait ; mais d'un autre côté, – comme nous venons de le dire – quand il était contraint de l'abandonner, il n'était pas tranquille.

Or, depuis le matin, il avait quitté Guillaume, ayant été obligé d'aller à Nice où lord Cornallett, – par excès de prudence – lui avait donné rendez-vous, craignant même d'être vu en sa compagnie, de façon à ce que plus tard, suivant la manière dont les choses tourneraient – on ne pût pas l'incriminer au sujet de ses relations avec John Stuck.

De Nice, il lui avait fallu venir au golfe Juan où Stanislas Rudert avait ce château merveilleux que, suivant les circonstances, il mettait à la disposition des têtes couronnées en déplacement sur la côte d'Azur ; et maintenant, à pied, notre homme regagnait Cannes, où il avait hâte de retrouver son compagnon de voyage...

L'inquiétude qui l'avait saisi, presque au sortir de chez le grand financier, s'était en partie dissipée, et il allait d'un bon pas, sans flânerie certainement, mais sans hâte aussi, l'âme un peu rassérénée.

Si John Stuck eût été superstitieux, nous eussions pu dire, pour expliquer cette soudaine quiétude, qu'il croyait en son étoile ; mais notre homme se souciait peu de savoir si là-haut, dans la voûte azurée, il y avait un astre qui veillait sur lui !

La vérité c'est qu'il était joueur et que – pour se mettre un peu de baume dans le cœur – il lui avait suffi de se remémorer que, depuis un certain temps, il avait la veine pour lui ; c'est que sincèrement, en remontant à trois mois, il lui était impossible de trouver un seul événement, si petit fût-il – qui n'eût pas tourné en faveur de ses combinaisons.

Il n'était pas jusqu'à ce coup de feu qui avait interrompu « sa prospection », le soir où lord Cornallett, revenant de Mafeking, les avait déposés lui et Guillaume, sur le territoire de Ferme Élisabeth, auquel il ne dût savoir bon gré.

Peut-être, en effet, eût-il pu redouter que le jeune Boer finit par se repentir de sa trahison envers le vieux Prétorius, en dépit des raisons sérieuses qu'il avait de lui en vouloir, – on n'oublie pas ainsi, en quelques semaines, vingt ans de sentiments de probité et d'honneur, – John songeait qu'une fois soustrait au charme exercé sur lui par miss Edwidge, Guillaume, sans pardonner toutefois au grand-père, pourrait céder aux sollicitations de sa cousine et revenir habiter sous le toit du grand-père, comme précédemment.

Cette cousine ! – encore une qui n'était pas sans inquiéter ce pauvre John : il ne l'avait aperçue qu'une fois, le jour où, à Mafeking, elle était venue rapporter à lord Cornallett sa valise retrouvée. Mais cela lui avait suffi pour voir en elle un danger pour ses combinaisons.

Rien qu'à la manière dont elle avait regardé Guillaume, attachant sur lui son grand œil bleu, proéminent et un peu bête, qui trahissait l'affection née d'une vie commune depuis la naissance et les fiançailles faites tout naturellement dès la toute première enfance, notre ami avait estimé que, s'il y avait une puissance susceptible de contrebalancer l'influence de sentiment très vif que si promptement le jeune homme avait éprouvé pour miss Edwidge, c'était Wilhemine...

Or, – sans qu'il s'en doutât, – John Stuck était un psychologue et il savait, il pressentait du moins, combien fortes sont les attaches qui nous lient au passé, et il redoutait que le présent ne fût pas de force à lutter victorieusement, – au cas où un ensemble de circonstances combattraient contre lui...

La balle qui avait failli tuer Guillaume avait tranché net le dernier lien qui eût pu le ramener au logis familial, – car John Stuck n'avait pas eu grand'peine à démontrer au jeune homme que le vieux Prétorius l'avait parfaitement reconnu et même, par un sentiment d'avarice, avait voulu tuer celui qui avait sur Ferme-Élisabeth autant de droits, sinon plus que lui-même ; et la haine, pour tout de bon, cette fois, était entrée dans l'âme du Boer, une haine dans laquelle il englobait et Prétorius et Wilhemine.

Et malgré cela, cependant, il s'était résigné à emmener le jeune homme en Europe, n'ayant qu'une foi relative dans la persistance de cette haine que pouvait peut-être apaiser l'affection de la cousine.

Seulement, il ne pouvait nier que ce coup de fusil ne fût un joli atout dans son jeu, car, à peine rétabli, – c'est-à-dire au bout d'environ trois semaines – Guillaume Brey avait consenti à s'en aller faire sa déclaration au bureau des mines afin que Ferme-Élisabeth fût déclarée mine publique ; l'avis en avait paru dans le journal officiel, le « Staats-Courant », et maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre les trois mois réglementaires pour que la « proclamation » fût un fait accompli.

Or, le danger, pour la combinaison de John Stuck résidait maintenant dans un accident qui pouvait survenir à Guillaume Brey ; qu'avant la « proclamation » de Ferme Élisabeth, il vint à mourir, et adieu les terrains aurifères... adieu la colossale fortune qu'il semblait déjà à notre aventurier toucher du bout des doigts ; et il y avait gros à parier que le vieux Prétorius devait être, à la suite de l'avis du journal officiel, dans une de ces fureurs confinant à la folie qui poussent les hommes au crime, sans qu'aucun raisonnement, aucune puissance soient susceptibles de les arrêter...

Donc, il importait de mettre le jeune homme à l'abri d'une balle, mieux dirigée que celle qui avait failli le tuer, et c'était là une des considérations qui avaient déterminé John Stuck à l'emmener avec lui en Europe ; momentanément au moins, il ne courrait aucun risque. Après !... ah ! après !... la peau du malheureux ne représentait plus deux pence aux yeux de son ami John, et oom Prétorius pourrait bien la trouer alors, tout à son aise...

C'était à cela qu'il songeait, le bon John, tout en cheminant le long de la mer bleue, indifférent au chant des petites vagues sur le fin gravier, au froufroutement des mouettes blanches dans l'air limpide et au roucoulement des colombes dans les hautes branches des sapins.

Même, il arriva un moment où, distrait par ces tortueuses combinaisons, il obliqua sur sa droite, tenté par l'ombre fraîche des bois qui s'étageaient sur le flanc de la Californie et, suivant un petit sentier qui circulait sous les frondaisons odorantes des mimosas, des eucalyptus et des palmiers, il prit, pour rentrer à Cannes, le chemin des écoliers ; et, soit que, à son insu, les parfums qui flottaient dans l'espace, le concert des oiseaux sous les massifs influassent sur lui, au bout d'un petit moment, ses lèvres se mirent à siffloter un air de chasse, trahissant ainsi la joie qu'il sentait en lui.

Soudain, un murmure de voix attira son attention et instinctivement il pressait le pas lorsqu'à un détour que formait le sentier, il s'arrêta brusquement, immobilisé de stupeur : sous un sapin énorme qui étendait – tels les bras d'une potence – ses branches horizontalement à quinze pieds du sol : il venait d'apercevoir un cavalier qui, hissé sur ses étriers, les bras en l'air, soutenait le corps d'un individu qu'un autre homme, à califourchon sur une des plus grosses branches, tenait par les épaules. À la branche, était attaché un lambeau d'étoffe, dont une extrémité s'enroulait, formant un nœud coulant, autour du cou du malheureux et, dans ce malheureux, John Stuck reconnaissait, – bien que transfigurés, horribles à voir, – les traits de Guillaume Brey.

VIII

CONVERSATION INTÉRESSANTE

Sans doute, si notre ami John Stuck avait eu le don d'ubiquité, sa quiétude d'esprit n'aurait pas été aussi grande qu'elle l'avait été au cours de son entretien avec M. Stanislas Rudert, car il aurait pu assister à certaine démarche tentée par Guillaume Brey et qui l'aurait rempli d'épouvante au sujet des plans si laborieusement échafaudés.

Il est vrai que cette démarche, il aurait pu la pressentir, s'il avait été aussi fort sur la psychologie que sur l'exploitation des terrains aurifères, et s'il avait su observer son jeune compagnon pendant la traversée du Cap à Suez, où ils avaient attendu le passage d'un bateau français à destination de Marseille.

Pas une seule fois, en effet, le jeune Boer n'avait prononcé le nom de miss Cornallett depuis le jour où, dans le room de l'hôtel de Mafeking, John Stuck s'était servi du sentiment subit né dans l'âme de ce demi-sauvage pour cette frêle fleur de la civilisation européenne, afin de l'amener à lui prêter son concours indispensable ; non, pas une seule fois, excepté cependant le jour où, l'Anglais ayant annoncé son départ pour l'Europe, l'autre avait exigé de l'accompagner.

Alors, très carrément, il avait fait part de ses intentions à John Stuck et celui-ci avait été, en vérité, fort effrayé du progrès fait dans cette âme inculte par la passion que lui-même y avait semée ; le pauvre Boer avait pris pour parole d'évangile ce que lui avait dit son nouvel ami, son dévoué protecteur ! Il avait cru naïvement qu'il en est dans la réalité comme dans les romans

feuilletons et que, parce qu'on a sauvé la vie à une jeune fille, il doit s'en suivre fatalement que cette jeune fille doive être votre femme.

Il avait très bien compris qu'un obstacle pouvait empêcher la réalisation d'un aussi beau rêve, que cet obstacle était l'inégalité de fortune et, pour combler le fossé qui le séparait de miss Edwige, il y avait jeté son amour filial, son respect pour le chef de la famille, son honneur de Boer.

Seulement, à présent que cette idée était entrée dans son épaisse cervelle, elle devenait l'objet de toutes ses pensées, elle allait devenir l'objectif de toutes ses actions, et malheur à celui ou à ceux qui tenteraient de se mettre en travers de sa route pour l'empêcher d'atteindre le but vers lequel il se dirigeait...

John Stuck, lui, n'avait pas envisagé les choses à un point de vue aussi dramatique : il n'avait vu dans l'irraisonnée passion inspirée au rustre par la fille du lord, qu'un excellent moyen de mettre la main sur une colossale fortune longtemps convoitée ; le but atteint, Guillaume Brey et ses amours pourraient bien s'en aller au diable, s'il leur convenait ; c'était là chose dont notre Anglais se souciait aussi peu qu'un poisson d'une pomme...

Ah ! si – comme nous le disions plus haut – John Stuck avait su mieux lire dans les âmes, il aurait peut-être eu dans la chance une confiance moins aveugle et il se fût rappelé que la guigne est toujours là, suspendue au-dessus de la tête des plus heureux joueurs, prête à transformer en « bûche » le plus bel atout.

En arrivant à Cannes, John et son compagnon étaient descendus dans une modeste pension de famille, située hors la ville, au milieu d'un bouquet de mimosas et d'eucalyptus, sur la route du golfe Juan et non loin de la ligne du chemin de fer ; ce choix avait été dicté par une pensée de toute élémentaire prudence, car il ne tenait pas à être trop vu en compagnie de

lord Cornallett, surtout étant donné la nature de l'opération qu'il venait lui proposer : à cette époque de l'année, le littoral est envahi par les notabilités du monde britannique, et comme, vu sa situation dans la Compagnie à Charte, le lord était forcément lié avec tous ces grands personnages, c'eût été le compromettre que d'afficher une relation aussi douteuse que celle de John Stuck...

Celui-ci l'avait parfaitement bien compris et, dans cette pension de famille tenue par un Italien, où les habitués étaient surtout des compatriotes du patron – et de même condition – notre homme devait avoir toutes ses aises pour sortir quand bon lui semblerait, et surtout pour recevoir qui il voudrait, sans que ses visites fussent soumises au moindre contrôle.

Il y avait en outre un autre avantage qu'il tirait de la nationalité de ceux en compagnie desquels il allait vivre : les Italiens n'ont au Transvaal que peu ou prou d'intérêts et, dans ces conditions, il y avait peu de chance – en raison surtout de la condition sociale des clients de l'hôtel – de les entendre parler de l'Afrique du Sud, tandis que c'était là une conversation obligatoire entre les Anglais qui, ayant presque tous leurs capitaux engagés là-bas, ne cessaient de commenter le moindre article de journal, la plus petite nouvelle, la plus insignifiante dépêche...

Or, étant donné le caractère à demi-sauvage de son jeune compagnon, John Stuck, en homme prudent, avait jugé qu'il suffirait peut-être d'un mot pour faire naître une discussion capable d'engendrer quelque complication désagréable. On pensera peut-être que c'était là beaucoup de pusillanimité ; mais, dans la situation particulièrement délicate de John Stuck, on conviendra qu'il ne devait avoir qu'une chose en tête : « chambrer » le plus complètement qu'il lui serait possible le jeune Boër.

S'il avait pu, il ne l'aurait pas quitté ; mais comme il n'avait pas fait la traversée uniquement pour venir respirer les senteurs

embaumées du jardin des Hespérides ni admirer le charmant effet des îles Lérins, semblables à d'immenses corbeilles de verdure flottant sur la mer bleue, il avait bien été contraint de laisser Guillaume Brey à l'hôtel, en lui recommandant de ne pas sortir.

Cette recommandation, il l'avait appuyée d'arguments spécieux et principalement tirés de la tournure un peu particulière du jeune homme ; John Stuck avait eu beau, à Marseille, lui faire acheter quelques vêtements un peu plus en rapport, comme étoffe et comme coupe, avec la mode d'Europe que ceux achetés à Johannesburg pour le voyage, cela n'empêchait pas qu'il avait dû convenir combien il était difficile, pour ne pas dire impossible, de « décrasser » un Burgher.

D'abord, avec sa haute taille, ses épaules larges, sa démarche lourde, ses mains énormes et ses pieds gigantesques, le pauvre garçon – si beau dans son cadre sauvage et ses vêtements primitifs, – paraissait grotesquement rustre dans son habit de drap noir fin, à croire que ses muscles allaient le faire craquer de toutes parts.

Lui-même s'était rendu compte de cela, et tous les raisonnements de John Stuck avaient été impuissants à l'empêcher de remettre son veston d'étoffe anglaise à carreaux bleus et jaunes, son pantalon semblable enfoncé dans les hautes bottes de cuir fauve, à épaisses semelles cloutées, et sa cravate rouge, faisant sur la poitrine comme un large placard de sang.

Mais ce qui avait été surtout impossible, tellement il donnait à la physionomie un aspect caricatural, ça avait été le chapeau ; on en avait essayé de toutes les couleurs, de toutes les formes : tous, ils s'étaient trouvés trop petits pour enfermer convenablement la boîte osseuse de cette sorte de géant, dont le crâne débordait sous les bords trop petits des couvre-chefs, et force avait été à John Stuck d'engager son compagnon à conserver l'énorme chapeau de feutre dont il se coiffait dans les prairies transvaaliennes...

Ainsi vêtu, ainsi coiffé, le jeune homme avait attiré l'attention des voyageurs qui étaient montés dans le même compartiment qu'eux à Marseille et, une fois à Cannes, la voiture qui les emportait vers l'hôtel avait fait se retourner tous les passants croyant voir quelqu'un des cow-boys, compagnons de Buffalo-Bill, dans son exhibition de l'Exposition...

Guillaume Brey, lui-même, gêné par cette curiosité, sans se rendre compte cependant de ce que son accoutrement avait de grotesque, avait très bien compris les raisonnements de John Stuck, et celui-ci l'avait quitté pour courir à ses affaires, avec la presque certitude que le jeune homme demeurerait dans le jardin de l'hôtel, – où déjà l'on était accoutumé à son costume exotique, – à fumer de nombreuses pipes.

En cela, notre ami s'était trompé : à peine avait-il eu le dos tourné que la physionomie placide et résignée de Guillaume Brey s'était transformée ; sans même terminer la pipe commencée, – ce qui indiquait de sa part une agitation nerveuse considérable, – il était monté à l'appartement, situé au second étage, qu'il occupait avec John Stuck, et là, à l'affût derrière les persiennes closes, il avait regardé l'Anglais s'éloigner d'un pas agile dans la direction de la gare, où il devait prendre le train pour Nice afin de s'y rencontrer avec lord Cornallett, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent.

Quand il l'avait vu disparaître derrière les arbres, un sourire de contentement avait éclairé son visage soucieux et duquel, depuis l'aventure du Saut du Diable, toute trace de quiétude s'était à jamais évanouie ; à la volée, il jeta sur le lit son grand chapeau, son veston, son gilet, sa cravate écarlate, retira ses grandes bottes, son pantalon à carreaux, et prit dans sa malle les vêtements dont il avait fait emplette à Marseille et qu'il y avait laissés dédaigneusement, ayant l'instinct que ces produits de la fabrication civilisée n'étaient point faits pour un demi-sauvage comme lui...

Maintenant, comme dans cette conviction les railleries de John Stuck entraient pour beaucoup, il n'avait pas dû renoncer à tout espoir de s'habiller un jour comme tous ceux qu'il voyait autour de lui ; mais, pour recommencer cette tentative, il avait résolu d'attendre d'être seul ; il avait, nous l'avons dit, du sang hollandais dans les veines et, à une certaine fougue qu'il devait à ceux de ses ancêtres originaires de France, il alliait un caractère réservé, renfermé même, qui lui faisait garder par devers lui ses pensées intimes et ses secrètes intentions, à moins que, par ruse, on ne les surprît.

Quand il eut remplacé sa chemise de flanelle par une chemise en toile blanche, celle-ci commença par le gêner fort avec son col empesé qui lui encerclait le cou, ainsi qu'un collier, et ses manchettes qui lui grattaient les poignets ; mais, enfin, il avait la volonté d'arriver et il prit son mal en patience.

Le nœud de cravate à ajuster lui donna un mal énorme : ses gros doigts solides, habitués à manier la carabine ou le manche des fouets, étaient malhabiles à jouer avec des rubans et tout ce qu'il put arriver à faire, au bout de dix minutes d'efforts, ce fut de donner à la soie noire une allure de ficelle toute tortillée ; néanmoins, satisfait de ce résultat, il se sourit dans la glace et, en toute hâte, passa le pantalon de drap, boutonna le gilet et endossa le veston qui moulait son buste énorme.

Ainsi vêtu, Guillaume Brey ne pouvait assurément pas prétendre à avoir une allure de gentleman ; ses pieds énormes, chaussés de fines bottines, dans lesquelles ils étaient visiblement mal à l'aise ; ses mains de géant, paraissant plus mangées encore de soleil qu'elles ne l'étaient réellement, à cause de la blancheur des manchettes, le lui interdisaient ; et il n'était pas jusqu'à sa tête, si fièrement campée sur ses épaules, quand ses épaules étaient couvertes de la casaque de peau à peine tannée des Boërs, et que son crâne était coiffé du volumineux chapeau national, qui ne parût commune – comme peut être celle d'un paysan endimanché – sous le chapeau melon, dont la

forme élégante l'avait séduit dans la vitrine d'un chapelier de Marseille.

Néanmoins – comme les ricanements de John Stuck n'étaient plus là pour lui signaler, en les soulignant, les imperfections de sa toilette, le jeune homme ne se vit point tel qu'il était ; assurément, il constatait une modification, mais il ne lui semblait pas que cette modification lui fût aussi désavantageuse que cela, et il pensait, – ce qui d'ailleurs n'était pas si mal raisonné, – que son aspect un peu bizarre provenait surtout de son inaccoutumance à ces vêtements de coupe nouvelle pour lui...

Alors, quand il se vit ainsi, une envie folle le prit de sortir : tout d'abord, il ne s'était habillé que pour passer le temps et s'assurer – à quatre jours d'intervalle – que l'impression première ressentie de sa transformation était bien réelle ; or, voilà qu'il ne se trouvait plus aussi étrange, aussi grotesque, et en se voyant presque semblable aux Européens avec lesquels il vivait depuis quatre jours, une idée lui vînt : il savait que lord Cornallett habitait Cannes et il connaissait le nom de la villa dans laquelle il résidait...

S'il allait rôder de ce côté, non pas pour parler à miss Edwidge – grand Dieu, jamais il n'aurait osé ! – mais pour la voir seulement de loin !... Il lui semblait qu'il y avait des éternités qu'il n'avait aperçu son fin visage que ses grands yeux bleus éclairaient si doucement, et auquel son sourire angélique donnait l'aspect d'une de ces images comme, étant petit, il en avait vu dans les livres religieux.

Les trois mois écoulés lui paraissaient avoir duré trois siècles et il y avait des secondes où il se demandait s'il pourrait seulement la reconnaître...

On pense bien qu'à une semblable tentation, le pauvre garçon n'était pas de force à résister longtemps et, tout en faisant de surhumains efforts pour introduire ses doigts raides

dans une paire de gants dont la couleur voyante avait tenté son mauvais goût de demi-sauvage, il était entré dans le bureau de l'hôtel.

– Pourriez-vous m'indiquer le chemin à prendre pour aller à la villa Stella ? demanda-t-il en un mauvais anglais que le patron, forcé par état – vu sa clientèle cosmopolite – de comprendre tous les idiomes, devina plutôt qu'il ne comprit, d'autant plus que Guillaume parlait d'une manière à peine distincte, la gorge contractée comme s'il eût commis une mauvaise action ; et, de fait, il se rappelait la promesse faite à John Stuck de ne pas sortir de la chambre, durant son absence. Mais c'était moins cela qui l'émotionnait que la pensée de ce qu'il allait faire : il lui semblait que c'était presque mal et cependant, quand il voulait raisonner la situation, il trouvait que c'était un droit qu'il avait de chercher à revoir celle qui devait être sa femme.

Il en avait été de lui, en effet, comme des enfants auxquels, pour les faire tenir sages, on fait souvent entrevoir, comme possibles, des impossibilités ; bien que, pas une fois, John Stuck n'eût parlé avec tant d'affirmation d'un mariage entre son jeune ami et miss Edwidge, le Boer, lui, dans son ignorance totale, absolue, de la vie, n'avait vu qu'une chose : un fossé le séparait de cette gracieuse et toute jolie créature ; ce fossé, c'était la différence de fortune. Eh bien ! il allait le combler en y jetant des milliers et des milliers de livres, et alors...

Quant aux autres obstacles, la différence de nationalité, d'éducation, de religion même, le jeune homme n'en tenait nul compte, John Stuck n'étant point entré, et pour cause, dans un si grand nombre de détails : ce qu'il cherchait dans cette combinaison, ce n'était point à ce que la main de miss Edwige tombât dans celle de Guillaume Brey, mais bien à pouvoir étendre la sienne sur les terrains aurifères de Ferme Élisabeth.

À peine la grille de la pension franchie, Guillaume allongea les jambes, suivant le chemin qui venait de lui être indiqué, à

une allure qui prouvait sa hâte d'arriver au but de sa course ; ses jarrets avaient perdu leur élasticité ordinaire, son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, et ses poumons comme affaissés, n'envoyaient dans sa gorge contractée qu'un souffle rauque et sifflant.

À mesure qu'il avançait, son trouble ne faisait que croître, en même temps que devenait plus impérieuse son impatience, au point qu'il courait presque maintenant en montant l'étroite route sablonneuse qui circulait dans l'ombre fraîche des sapins ; il portait le buste penché en avant, le cou tendu, et avait les yeux grands ouverts comme s'il se fût attendu à voir paraître, au premier détour, la silhouette gracile de celle qu'il venait contempler.

Mais voilà que soudain, entre les branches, apparut la toiture ardoisée de la villa et, défaillant presque, il dut s'arrêter, s'appuyant d'une main à un tronc d'arbre, tandis que, de l'autre, il faisait un geste machinal pour écarter comme un voile qui venait de tomber devant ses yeux.

Il fut au moins deux minutes à se remettre et encore ne fût-ce qu'imparfaitement ; se raidissant, sous un coup de colère contre celle qui le faisait tomber en un semblable état de défaillance, il se remit en marche, grommelant :

– Diable de moi ! serait-ce que cette poupée m'aurait jeté un sort !...

Quelque crainte qu'il eût d'être aperçu, il se contraignit à marcher très lentement en arrivant devant la propriété, de manière à pouvoir regarder si, d'aventure, la fille du lord n'errait pas devant le perron ; même il eut le courage de s'arrêter quelques instants, sous couleur d'admirer un rosier merveilleux, dont les bras, surchargés de fleurs couleur thé, enlaçaient, à une grande hauteur, le tronc flexible d'un palmier.

Mais de la terrasse une voix partit, la voix d'un homme qu'il lui était impossible d'apercevoir, à cause de la toile destinée à atténuer l'ardeur du soleil.

– Jean..., fermez donc la grille... ; tous les passants entrent ici comme chez eux !...

Cela avait été dit en français, mais avec un accent anglais tellement prononcé que Guillaume Brey, pas un instant, n'hésita à reconnaître dans cette voix celle de lord Cornallett et, moins honteux d'être ainsi brutalement invité à passer son chemin qu'effaré à la pensée d'être soupçonné, il tourna les talons et s'enfuit.

Oh ! pas bien loin..., à quelques pas seulement de l'entrée ; là, masqué par un massif de fougères géantes, il s'arrêta et, les jambes chancelantes, reprit haleine, tandis qu'il passait la main sur son front trempé de sueur.

– Lâche !... lâche !... gronda-t-il furieux contre lui-même ; es-tu donc un voleur pour te sauver ainsi ?... Et la raison qui t'amène n'est-elle pas légitime..., avouable ? Cette jeune fille est ta fiancée... tu viens la voir... et tu prends la fuite, rien que parce que tu entends cet homme parler !...

Il eut un ricanement amer et ajouta :

– Que sera-ce donc quand elle-même te parlera ?... Tu t'évanouiras comme une femme !...

Puis la colère le reprit à une soudaine évocation des quatre mois écoulés depuis que, pour la première fois, ce pâle visage de jeune fille souffreteuse lui était apparu ; et à la pensée de ce qu'il avait fait déjà pour se rapprocher d'elle, de ce qu'il avait résolu de faire, de ce qu'il ferait, un frisson le secouait et ses poings énormes se serraient, menaçants...

Pas un instant jusqu'alors son cerveau épais n'avait été effleuré même du soupçon que miss Edwidge pût ne pas être sa

femme ; la pensée qu'elle pouvait ou être fiancée déjà à un autre jeune homme, ou ne pas vouloir unir sa destinée à celle d'un rude et grossier Burgher ne lui était pas venue à l'esprit.

John Stuck et lui avaient conclu un marché dont elle était le prix et comme la mauvaise foi en matière commerciale est inconnue des fermiers transvaaliens, demi-civilisés, c'est vrai, mais d'honnêteté patriarcale, Guillaume Brey considérait déjà comme sienne la fille de ce lord richissime, dont il allait encore augmenter la fortune.

Cependant la pensée de l'or enfoui dans le sol de Ferme Élisabeth le rasséréna un peu, l'enhardit même au point que l'envie le prit de revenir sur ses pas, d'entrer dans la villa Stella et de demander lord Cornallett pour lui souhaiter le bonjour.

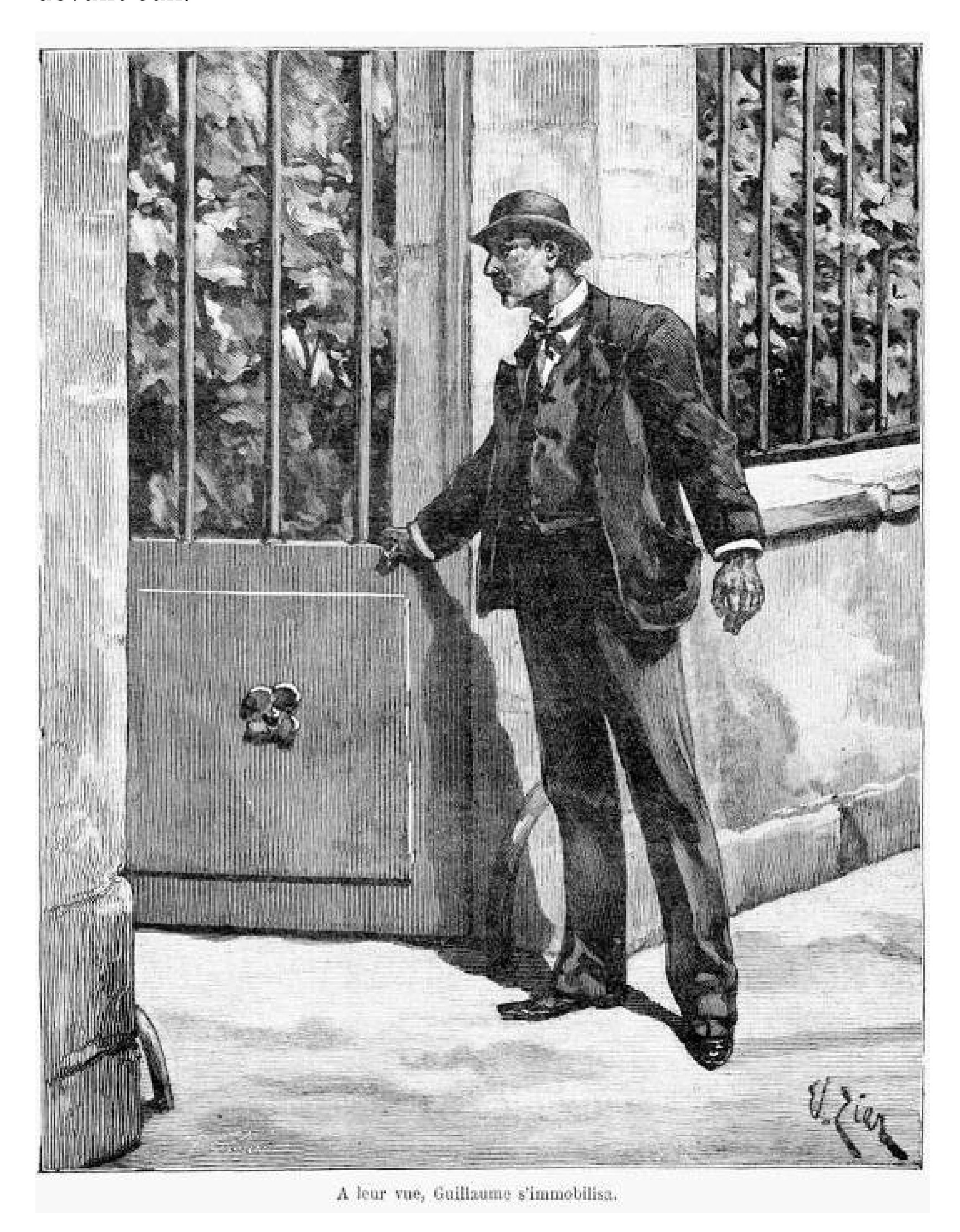
Effaré lui-même d'une telle audace, ayant conscience que sa pusillanimité ne tarderait pas à reprendre le dessus, il allait profiter illico de ses bonnes dispositions et revenir sur ses pas, lorsqu'il vit déboucher du sentier qu'il avait suivi, montant la côte au pas d'une jument bai brun, un jeune homme portant l'uniforme français, et causant avec un autre homme de son âge, à pied celui-là, poussant par le guidon une bicyclette.

C'étaient, on l'a deviné, Jean de Brey et son ami Henry Kinburn.

À leur vue, Guillaume s'immobilisa et, masqué par le massif de fougères, résolut d'attendre, pour mettre son projet à exécution, que ces deux importuns eussent passé leur chemin : instinctivement, ils lui déplaisaient, leur trouvant sans doute dans l'allure une élégance, un chic qui faisaient ressortir davantage sa tournure lourdaude de paysan mal dégrossi.

Mais cette antipathie du premier moment s'augmenta encore, en même temps qu'une stupeur lui figeait le sang dans les veines, quand il vit les deux compagnons franchir hardiment

le seuil de la grille qui, sur un appel, s’était ouverte aussitôt devant eux.



A leur vue, Guillaume s'immobilisa.

Avec un bruit sourd qui parvint jusqu'à lui, la grille se referma et, l'oreille tendue anxieusement, Guillaume perçut le craquement du gravier sous les pieds du cheval et sous les roues de la bicyclette : c'était une chose bien simple cependant et bien naturelle que cette visite... et un flot de sang lui était aussitôt afflué du cœur, empourprant sa face et enfiévrant son cerveau.

Un sentiment nouveau, inconnu de lui jusqu'alors et dont il n'eût même pas pu donner l'analyse, la jalousie, venait soudainement de le mordre en pleine poitrine, lui faisant perdre la notion du réel, du vrai, pour faire se dresser devant ses yeux troublés la silhouette hostile de ces deux hommes prêts à lui disputer son bonheur.

Comme un fou il s'élança, se rua semblable à une bête, résolu à défendre son illusion, sa chimère, de l'approche même du danger dont un instinct l'avertissait ; mais cette course même le calma, faisant circuler son sang plus normalement, rompant ses nerfs trop tendus et rappelant son esprit à un sentiment plus sain des choses.

Repassant devant la grille à une allure plus tranquille, il jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la propriété, et tout de suite, sans chercher même, comme si un pressentiment l'eût conduit, son regard aperçut, suivant une ombreuse allée qui longeait la maison d'habitation, un groupe assis sous un épais mimosa en fleurs, dont les branches débordaient en partie par-dessus le mur de clôture.

Ce groupe était formé des deux jeunes gens qu'il venait de voir entrer et d'une silhouette de femme, qu'il reconnut de suite à la sveltesse de ses formes, à la délicatesse de son allure.

C'était miss Edwidge Cornallett !...

De nouveau la colère le prit et, cédant au premier mouvement, il étendait déjà la main vers la chaînette attachée à la cloche d'entrée, lorsqu'il se ravisa : un projet, plus en

conformité avec son caractère timide, peu expansif et même un peu dissimulé, venait de lui traverser l'esprit ; pressant le pas, il poursuivit son chemin, et longeant le mur de clôture, abandonna bientôt le sentier pour pénétrer dans le bois même de sapins et d'eucalyptus dans lequel le parc de la villa avait été taillé.

Bientôt il aperçut, au milieu des branchages sombres, les éclatantes grappes du mimosa à l'ombre duquel, de l'autre côté du mur, étaient assis ceux qu'il voulait surprendre ; précisément, là, tout près, un sapin offrait son tronc, lisse ainsi qu'un mât, dont l'ascension était un jeu pour un garçon musclé ainsi que l'était Guillaume : jetant son chapeau sur la mousse et mettant bas le veston qui eût gêné ses mouvements, Guillaume empoigna l'arbre et, avec une agilité de singe, eût tôt fait d'atteindre une forte branche de mimosa à laquelle il se suspendit ; avançant avec prudence, évitant même le froissement des feuilles qui eussent pu attirer l'attention sur lui, il se trouva sur la crête du mur.

Là, il s'arrêta, se hissa doucement, se mit à califourchon et, écartant un peu les branches, regarda au-dessous de lui ; placé ainsi qu'il l'était, il ne pouvait voir le visage ni de Jean de Brey, ni de Henry Kinburn, mais il pouvait voir celui de miss Edwidge, et il fut frappé de la transfiguration de la jeune fille.

En trois mois, le climat de Cannes avait opéré un véritable miracle : les joues caves s'étaient remplies, l'ovale du visage s'était arrondi, le teint si pâle s'était rosé et il semblait que, sous la peau fine, on vît le sang courir plus allègrement. Le regard, lui aussi, avait plus d'éclat et, en ce moment même, comme si la prunelle bleue eût reflété le contentement intérieur dont était remplie l'âme de la jeune fille, les yeux avaient une expression toute nouvelle pour Guillaume Brey.

De nouveau, la douleur qu'il avait ressentie quelques instants plus tôt dans la poitrine le tortura et ce fut bien pis

lorsque, ayant prêté l'oreille, il entendit monter jusqu'à lui, comme une musique suave, la voix de la jeune fille.

– Ainsi donc, monsieur, disait-elle, vous allez nous quitter ?...

– Mon Dieu, oui, miss, répliqua Jean de Brey en se dominant pour ne point trahir le trouble profond qui l'agitait... un ordre est venu du ministère de la Guerre avançant les manœuvres que notre bataillon devait faire, comme chaque année, dans les montagnes, et j'ai reçu avis de rejoindre Grasse aujourd'hui même...

Il ne sembla pas que miss Edwidge eût, dans ce que venait de dire le jeune officier, une confiance bien absolue ; elle regarda son cousin et crut deviner dans ses yeux qu'on lui cachait quelque chose car, agitant dans un geste gracieux son doigt blanc et effilé, elle dit en souriant :

– Je crois bien, monsieur le lieutenant, que vous ne me racontez pas la vérité et que votre ministre de la Guerre a bon dos...

Jean de Brey sursauta et se tourna, comme pour le prendre à témoin de sa sincérité, vers Henry Kinburn ; mais celui-ci protesta par un mouvement énergique des mains, se récusant.

– Oh ! moi, s'exclama-t-il, je ne sais rien... ou du moins comme ce que je sais, il m'est défendu d'en parler, c'est comme si je ne le savais pas...

– Henri ! fit l'officier d'un ton de reproche.

La jeune fille regarda alternativement les deux amis, la curiosité naturellement excitée par ces mots pleins de réticence, et demanda :

– Qu'y a-t-il donc ?... On me cache quelque chose !... Henry, voyons, de quoi s'agit-il... parlez...

– J’ai promis de me taire...

– Et moi, je vous relève de votre promesse..., s’écria miss Edwidge, piquée au vif ; je n’aime pas les cachotteries... Henry, parlez, je vous l’ordonne...

Jean de Brey était devenu tout pâle et murmura :

– Miss... miss..., prenez garde ; peut-être regretterez-vous d’avoir voulu savoir ; en tout cas, Henry m’est témoin que, moi, je ne le relève pas de la promesse qu’il m’a faite de se taire...

Émue, troublée par le ton sérieux de l’officier, la jeune fille changea d’allure.

– Eh bien ! non, Henry, dit-elle alors d’une voix grave, puisqu’il en est ainsi, ne parlez pas ;... il est préférable, je crois, que vous ne parliez pas...

– Vous dites : « Je crois » Edwidge ! riposta Henry malicieusement ; donc, vous-même n’êtes pas certaine qu’en effet le silence soit préférable...

La teinte rosée de ses joues s’accentua davantage encore, son trouble augmenta et elle détourna la tête, comme si, cessant de regarder Jean de Brey, elle eût pu espérer échapper, elle, à ses regards...

Mais elle se méprenait sur les intimes pensées du jeune homme qui dit, d’une voix grave, raffermie soudain, mais pas tellement cependant que ne s’y devinât une émotion difficilement maîtrisée :

– Oui ! miss, vous avez raison, mieux vaut que, même dégagé par vous de la promesse, qu’il m’a faite de ne pas parler, Henry se taise... D’ailleurs, vous avez voulu savoir la vérité... et je vais vous la dire moi-même cette vérité : J’ai perdu à la Bourse toute la petite fortune que m’avaient laissée mes parents.

– Mon Dieu ! balbutia la jeune fille en joignant les mains, dans un geste de pitié profonde.

– ... Et si je pars définitivement pour Grasse, si j'abrège mon congé en ce qui concerne Cannes, c'est que je vais à Paris afin de tenter, si possible toutefois, la liquidation de ma situation chez mon agent de change.

– Pauvre monsieur Jean, murmura miss Edwidge...

Puis réagissant contre le chagrin qu'elle-même éprouvait, elle ajouta avec une gaieté forcée :

– Plaie d'argent n'est pas mortelle !... voyez, mon père a été ruiné deux fois, et il est aujourd'hui plus riche qu'il n'a été jamais...

Malgré sa tristesse, le lieutenant sourit et répondit en désignant son uniforme :

– Ce n'est point une tenue de travail, ma chère miss, que ceci ; honneur, toujours ; gloire, quelquefois ; richesse, jamais !...

– Assurément, s'exclama Henry, cherchant à égayer la situation, au service de la France comme à celui de l'Autriche, le militaire n'est pas riche, chacun sait ça...

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête et murmura :

– La richesse ne fait pas le bonheur, monsieur Jean !

– Non, miss ; seulement elle y contribue souvent... et quelquefois aide à le conquérir...

Puis, trahissant malgré lui la peine profonde qui le poignait, il dit d'une voix sombre :

– Sans elle, en tout cas, il est des bonheurs auxquels il est fou non seulement d'aspirer, mais même de songer...

Son intonation était si désolée et l'expression de son regard était si significative, que la jeune fille, touchée jusqu'au profond d'elle-même, tendit sa main au lieutenant et lui dit en souriant, tandis qu'une larme perlait au bord de sa paupière :

– Ne perdez pas courage, monsieur Jean ; il y a un proverbe français qui prétend que « ce que femme veut, Dieu le veut aussi... »

Et, se dégageant, elle se sauva, légère comme une biche, toute rougissante de son audace, et disparut en courant...

– Henry... mon ami, balbutia Jean, soudainement dressé et les bras étendus comme s'il eût voulu retenir la fugitive, qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle voulu dire ?...

– Rien autre chose que ce qu'elle a dit ! ricana moqueusement Kinburn...

– Mais si j'ai bien compris, elle m'a laissé entendre...

– Que vous ne lui étiez pas indifférent !... parbleu ! la belle énigme à deviner... Il n'est pas besoin d'être sorcier pour cela...

Jean de Brey était tout tremblant.

– Serait-ce possible ?... serait-ce possible ? balbutia-t-il.

– Eh ! certainement !... Edwidge vous aime... et si, au lieu d'être élevée dans un couvent, elle avait reçu la libre éducation que les jeunes filles reçoivent en Angleterre, il y a longtemps que, vous le sauriez.

IX

OÙ MISS EDWIDGE S'ÉVANOUIT

Jean de Brey n'en pouvait croire ses oreilles et, quelque assurance que lui donnât Henry Kinburn, il ne s'imaginait pas que réellement la jeune fille eût voulu lui laisser entendre chose semblable.

« Ce que femme veut, Dieu le veut », avait-elle dit, et de cette phrase son ami augurait que miss Edwidge avait deviné le sentiment dont était pleine l'âme de l'officier et qu'elle le partageait...

– Oh ! non... non... cela, ce serait trop de bonheur !

Et comme il avait murmuré cette phrase à mi-voix, Kinburn se mit à rire, de ce rire épais, grossier, pas très malin, qui lui était familier.

– Trop de bonheur ! répéta-t-il, et pourquoi ? Où voyez-vous, je vous prie, qu'il y ait trop de bonheur jamais pour une jeune fille à remettre le soin de son existence entre les mains d'un garçon plein d'honneur, de loyauté, de droiture, de...

Jean interrompit vivement son ami et, lui prenant les mains :

– De grâce, Henry, ne poursuivez pas, car avec vos compliments exagérés, vous pourriez me faire croire que vous vous moquez...

Mais, gravement, l'Anglais répliqua :

– Vous savez que je vous aime beaucoup, Jean, et, quoique je pense sincèrement de vous tout le bien que je viens de dire, il se peut, en effet, qu'à vous voir si joyeux je perde un peu la notion du vraisemblable...

Mais le visage du jeune officier s'était rembruni.

– Et pourtant, murmura-t-il, ce n'est point chose possible ; dans la situation où je me trouve à présent, puis-je songer à fonder une famille ?... Avec ma solde, c'est tout juste si je pourrais me suffire à moi-même... en admettant toutefois que ma situation ne soit pas tellement obérée...

Henry Kinburn l'interrompit d'un éclat de rire.

– Vous plaisantez !... Que voulez-vous que ma cousine fasse de votre solde... et, en supposant même que les mines d'or ne vous aient pas mis dans la situation fâcheuse où vous vous trouvez, de quelle utilité eût pu être, dans l'affaire, votre fortune ?... Miss Edwidge a une dot qui lui permet de s'offrir le mari de son choix..., même sans le sou...

Les joues du lieutenant se couvrirent d'une pâleur mortelle ; ses regards étincelèrent d'un feu indigné, et se frappant sur la poitrine :

– C'est à moi que vous tenez un langage pareil ! s'exclama-t-il ; songez-vous bien à ce que vous dites ?... Je croyais être assez connu de vous pour que, non pas une certitude, mais même un simple soupçon ne pût vous venir que j'étais homme à accepter une semblable combinaison...

– Je ne vous comprends pas, en vérité... mon cher ami !

– Comment ! vous ne comprenez pas ce que vos paroles ont d'humiliant pour moi !... Je ne suis point de ces jouets ou de ces bibelots d'étagère qu'une femme peut « s'offrir » ainsi que vous venez de le dire...

– ... Sans aucune intention de vous froisser, mon cher ami, croyez-le bien..., interrompit vivement Henry Kinburn...

– Et j'en suis persuadé !... mon bon, mon excellent ami... mais ce que vous venez de me dire, sans penser à mal, le monde le dira, lui, méchamment... c'est ce que je ne veux point...

Kinburn leva les bras dans un geste éloquent et déclara :

– Alors, la situation me paraît bien compliquée...

– Non, elle est simple ; j'exécute mon programme ; je pars à Grasse, de là à Paris... et comme elle part aussi..., l'éloignement mettra entre nous une infranchissable barrière...

Le visage de son ami s'était fait grave.

– À merveille, déclara-t-il ; vous êtes homme, vigoureux, et avec le temps, vos études aidant, vous oublierez...

– Jamais, déclara énergiquement l'officier.

– Mais elle, faible, maladive... elle mourra...

Frappé au cœur, Jean de Brey chancela.

– Que faire ? balbutia-t-il éperdu, que faire ?...

– Rien autre chose, à mon avis, qu'attendre : la précipitation ne vaut rien ; allez arranger vos affaires à Paris et reposez-vous-en sur ce que vous a dit Edwidge en vous quittant : « Ce que femme veut, Dieu le veut... »

Le lieutenant était assis sur une chaise, les coudes sur les genoux, la tête entre les deux mains, en proie à une perplexité profonde ; un pas fit crier le gravier et le jeune homme se redressa, honteux de se laisser surprendre en une semblable posture.

C'était un domestique qui venait prévenir Henry Kinburn que lord Cornallett le priait de ne point partir avant de l'avoir vu...

Jean de Brey se leva.

– Je vous laisse, mon cher ami, dit-il en tendant la main à Kinburn.

– Point, nous avons encore à causer... Reconduisez votre cheval à l'hôtel et attendez-m'y ; ce que mon oncle a à me dire ne peut être long, je vous rejoindrai d'ici peu...

Il l'accompagna jusqu'à l'entrée, lui tint lui-même l'étrier, et le regarda partir ; puis, lorsqu'il l'eut vu disparaître au tournant du chemin, il haussa doucement les épaules et, d'un ton plein de commisération, murmura :

– Oh ! ces amoureux...

Sur la terrasse se voyait encore le fauteuil à bascule où lord Cornallett passait la plus grande partie de ses journées, fumant des cigares, à moins que, ses journaux lus entièrement et son courrier dépouillé, il ne dormît ; à terre, dans un éparpillement qui témoignait de sa curiosité de la lecture, les bandes de journaux arrachées, les enveloppes éventrées...

– Milord attend monsieur dans son cabinet, fit observer le domestique à Kinburn, étonné de la disparition de son oncle.

– Eh ! eh ! pensa le jeune homme, il paraît que c'est sérieux...

Comme la porte s'ouvrait devant lui, le lord, qui se promenait à pas nerveux à travers la pièce, s'avança à sa rencontre.

– Vous voilà !... je craignais que votre ami ne s'éternisât... Il est bien gentil, M. de Brey, mais les affaires sont gentilles aussi...

Henry Kinburn fronça légèrement les sourcils, désagréablement impressionné par les derniers mots que son oncle venait de prononcer.

– C'est donc d'affaires qu'il s'agit ? demanda-t-il d'un air si peu enthousiaste, que le lord s'exclama, emballé déjà :

– Oh ! faites-moi grâce, mon cher Henry, de vos répugnances que rien ne motive et veuillez me croire quand je vous déclare que, si votre regretté père avait eu un sens plus pratique de la vie, il vous aurait peut-être laissés, ma sœur et vous, dans une situation plus brillante que celle où vous vous trouvez...

– Si ma médiocrité me suffit, mon oncle, tout autre aurait mauvaise grâce à s'en plaindre.

– Certes, mais vous ne me ferez pas croire qu'il vous répugnerait d'avoir des chevaux dans une écurie, et des voitures sous votre remise..., et que cette passion si ardente pour la bicyclette ne cache pas un amour pour un sport plus noble et plus en conformité avec votre situation de famille et votre carrière.

Henry Kinburn, les joues subitement colorées, se mit à rire et riposta :

– Certainement, s'il me tombait du ciel une fortune, je ne serais pas assez naïf pour la refuser, d'abord parce qu'on n'a pas le droit de refuser ce que le ciel vous envoie, dirait ma cousine Edwidge si elle était là...

– Eh bien ! si je vous disais que la chose est tellement inespérée que vous pouvez la considérer comme tombant du ciel...

Et comme le jeune homme témoignait de sa stupéfaction par des yeux démesurément ouverts, le lord s'en fut s'asseoir devant son bureau, et indiquant un siège au jeune homme :

– Prenez un siège, Henry, dit-il, et m'écoutez.

Quand il vit son neveu attentif, lord Cornallett attacha sur lui des regards clairs, lumineux, qui semblaient vouloir fouiller en lui, comme pour s'assurer par avance de l'accueil qu'allaient recevoir ses paroles, puis il passa ses mains machinalement sur ses favoris, fit entendre une petite toux sèche, qui avait sans doute pour but de s'éclaircir la voix, à moins qu'elle ne fût destinée à masquer un certain embarras et enfin :

– Voici la chose... J'ai une situation superbe à vous proposer, Henry...

– Je ne suis ni capitaliste ni ingénieur, objecta le jeune homme, et je ne vois guère quelle sorte de situation vous pouvez me proposer ; en outre, vous oubliez que j'appartiens à l'armée.

– Je n'oublie rien du tout... C'est vous qui oubliez que je vous ai prié de m'écouter et que si vous m'interrompez tout le temps, je n'arriverai jamais à vous expliquer ce dont il s'agit...

Poussant vers son interlocuteur un magnifique étui à cigares, il ajouta :

– Tenez, fumez... ils sont excellents... Pendant ce temps, vous vous tairez, je suppose...

Cela était dit sur un petit ton nerveux, impatienté quoique amical, et quand le havane choisi par Henry Kinburn fut allumé, le lord reprenant sa voix froide de conférencier :

– J'oublie si peu, dit-il, que vous appartenez à l'armée, que c'est au concours de l'officier que je veux faire appel ;... laissez-moi poursuivre, que diable !... ou je n'en aurai jamais fini. La Compagnie à charte a à sa solde, comme vous le savez, un corps assez important de troupes, pour maintenir l'ordre dans ses possessions.

– Oui... des agents de police, interrompit Henry Kinburn, d'un ton assez dédaigneux...

– C'est le nom qu'en effet on lui donne officiellement, car il ne pouvait être permis à une société – quelque puissante qu'elle fût – d'avoir une armée à elle ; cela lui eût donné l'apparence d'un État véritable dans un autre État...

– La *Chartered* n'est-elle pas un véritable État ? murmura le jeune homme avec un sourire... L'homme qui la dirige n'est-il pas premier ministre de la reine au Cap... et ne m'avez-vous pas dit vous-même bien des fois que Cecil Rhodes avait sur les possessions sud-africaines des vues tellement étendues que vous et vos collègues en aviez le vertige...

Le lord parut ennuyé de l'excellente mémoire de son neveu et murmura :

– Sans doute... sans doute... C'est un grand homme, et la réputation dont il jouit est méritée en tous points ; mais c'est précisément à cause de cela que la *Chartered* est obligée de sauvegarder les apparences et qu'ayant obtenu l'autorisation de prendre à sa charge l'entretien d'agents de police..., elle ne peut leur donner officiellement le nom auquel ils ont droit, car, au fond, ce sont des soldats, rien que des soldats et pas autre chose...

– Alors ? interrogea Henry Kinburn, qui, jusqu'à ce moment, ne voyait pas où voulait en venir son oncle.

– J'ai pensé que cela vous irait peut-être d'accepter dans ce corps de troupes un commandement important.

– Mais vous savez bien que mon régiment est désigné pour partir aux Indes dans quelques semaines...

– C'est précisément parce que je le sais que je vous propose la chose ; le transport qui vous emmènera aux Indes avec votre régiment fera escale à Maurice ; là, vous trouverez un ordre du ministre de la Guerre vous mettant en congé illimité et vous autorisant à prendre du service dans la milice de la *Chartered*, où je m'engage à vous faire obtenir le brevet de major...

– Major ! s’exclama le jeune homme stupéfait...

– Avec deux mille livres de solde.

Cette fois, Henry Kinburn fut non seulement stupéfait, mais encore ébloui !...

– Deux mille livres ! répéta-t-il.

– Plus une gratification sur l’importance de laquelle vous pouvez vous en remettre à moi... et enfin, comme je suis bon oncle, et que vous ne pouvez m’empêcher de vous donner un petit intérêt dans mes opérations personnelles, je me réserve de vous faire une part... oh ! ne vous exagérez pas ma générosité – un demi sur mille seulement, dans mes bénéfices...

– Mais c’est la fortune ! plaisanta Henry Kinburn, véritablement abasourdi...

– Cela se pourrait bien, répondit placidement lord Cornallett ; maintenant que vous savez ce dont il s’agit, acceptez-vous ?...

– Certes..., du moment que vous me garantissez que je ne perds pas mon rang dans l’armée, que je serai vraiment officier et non chef de policiers...

Le visage du lord prit une expression mystérieuse, remplie de sous-entendus, ses paupières se plissèrent et il dit sur un ton de confidence :

– Il y aura peut-être des coups d’épée et des coups de canon... avant peu...

Le jeune homme sursauta sur son siège, attachant sur le lord des yeux pleins d’ahurissement.

– En vérité !... fit-il ; alors, voilà qui me décide tout à fait, car le croquet et le tennis, et même la bicyclette, c’est toujours la même chose...

Et d'un ton ferme, résolu, il ajouta :

– Chose entendue… j'accepte…

Lord Cornallett eut de la main un geste qui signifiait qu'il ne fallait pas s'emballer.

– Eh là !… eh là ! Henry… comme vous y allez ! vous êtes long à prendre un parti… mais, ma parole, une fois en route, c'est le diable pour vous retenir… Je ne vous ai parlé que pour pressentir vos intentions…, mais n'ayant pas de solution moi-même, il m'est impossible de vous en donner une immédiate…

– Tant pis… et quand saurai-je ?…

– Ce soir peut-être… mais, en tout cas, demain certainement… Vous comprenez qu'il n'y a pas de temps à perdre, car si la chose se décide, il vous faudra partir tout de suite pour Londres afin d'y recruter le personnel nécessaire…

– Le personnel nécessaire ? interrogea le jeune homme.

– Bien entendu ; pour des raisons que je ne puis vous dire… ne les connaissant pas moi-même… et qui d'ailleurs doivent vous importer peu, la Compagnie a besoin d'augmenter le nombre de ses troupes, et les nouveaux officiers qui entreront à son service devront, avant leur départ d'Angleterre, réunir tout ou partie des compagnies qu'ils auront à commander…

Henry Kinburn caressait sa moustache d'un air perplexe et, hochant la tête :

– Voilà une besogne à laquelle je ne m'entendrai guère, murmura-t-il.

– Ne vous mettez point en peine pour si peu ; demain, je vous ferai faire connaissance avec une personne qui se chargera volontiers de l'exécution pratique de la chose.

Et, après un instant de réflexion, il ajouta :

– Même cela vaudra mieux..., car il y a certains ménagements à prendre pour ne point éveiller les susceptibilités jalouses de ceux qu'offusque la puissance chaque jour grandissante de la *Chartered*...

Se levant, pour indiquer que la conversation était terminée, il laissa tomber familièrement sa main sur l'épaule de son neveu, et ajouta :

– D'ailleurs, je vous expliquerai tout cela en détail demain, s'il y a lieu... N'oubliez pas de venir me voir dans la matinée et tenez-vous prêt à partir le soir même... Rien ne vous retient ici ?...

– Rien... que le plaisir de vous voir ainsi que ma cousine...

– Merci ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour compromettre – en demeurant plus longtemps – une affaire inespérée pour vous, d'autant plus que, vers la fin du mois, nous rejoindrons Johannesburg...

Lord Cornallett avait accompagné le jeune homme jusqu'au seuil du cabinet.

– Je vous renvoie... car j'ai à travailler... et à demain...

On juge si Henry Kinburn pédala ferme au sortir de la Villa pour gagner le Queen's Hotel où l'attendait Jean de Brey.

– Ah ! mon cher ami, s'exclama-t-il en se laissant tomber sur un siège ; vous ne vous douteriez jamais de ce qui m'arrive...

Et comme l'autre allait l'interroger.

– Mais d'abord... poursuivit-il, êtes-vous absolument obligé de partir ce soir pour Paris ?

– Pourquoi cette question ?

– Parce que si vous pouviez ne partir que demain, je vous accompagnerais peut-être...



C'est vous, fillette, demanda le lord sans relever la tête.

– Vous !... à Paris !...

– Non... à Londres ; mais nous ferions route ensemble jusqu'à Paris où je passerai sans doute quarante-huit heures...

– C'est entendu ; je vais télégraphier tout de suite à mon agent de change pour remettre le rendez-vous que j'avais pris avec lui...

Et, ayant appelé un maître d'hôtel pour se faire donner de quoi écrire, l'officier griffonna rapidement un mot qu'il remit pour être porté par le chasseur au télégraphe...

– Et... à propos de quoi ce départ subit ?... je vous croyais encore ici pour quatre ou cinq semaines.

– Mon Dieu !... je ne sais trop si je dois vous dire... la chose est assez confidentielle et comme, jusqu'à présent, rien n'est décidé...

Vivement, Jean de Brey protesta contre toute supposition de curiosité...

– Mais demain, dans le train, je vous mettrai au courant... Vous verrez, c'est assez drôle...

Il se leva, fit craquer ses articulations, s'étirant les bras, les jambes, comme pour chasser un engourdissement terrible et dit :

– Puisque vous ne prenez pas le train, allons faire un tour jusqu'au dîner... voulez-vous... ? nous dînerons ensemble et nous passerons la soirée au casino...

Sans attendre la réponse de son ami, appelant le garçon.

– Le cheval de M. de Brey ! commanda-t-il.

Et croyant remarquer sur le visage du lieutenant une moue désapprobative.

– Bast ! dit-il, c'est peut-être la dernière fois que nous ferons un match...

Au moment où les deux jeunes gens, l'un sur sa bicyclette, l'autre sur son cheval, franchissaient la grille du Queen's Hotel, là-bas, dans la villa de la Californie, miss Edwidge – après avoir timidement frappé à la porte – entrait dans le cabinet de lord Cornallett...

– C'est vous, fillette, demanda le lord sans relever la tête de dessus une carte où il s'occupait à planter des épingles, je vous demande une petite minute et je suis à vous...

La jeune fille s'assit sur une chaise, de l'autre côté du bureau, et, accoudée, regarda machinalement la besogne à laquelle se livrait son père, le visage tout congestionné et le front trempé de sueur ; mais, à dire vrai, son esprit était bien loin de la carte, et des épingles, et de son père lui-même ; son esprit voyageait en croupe d'un beau cavalier qu'elle avait vu – de la fenêtre de sa chambre – s'éloigner lentement sur la route ensoleillée, tête basse, les mains abandonnant les rênes, s'en remettant à sa monture du soin de le conduire.

« Ce que femme veut, Dieu le veut », avait-elle dit au jeune homme en s'enfuyant, toute rougissante de son audace, et c'était pour tenter de se prouver à elle-même la vérité de ce proverbe qu'elle s'était décidée – après réflexion – à venir trouver son père.

Seulement, maintenant qu'elle était là, elle se sentait tout embarrassée, tout hésitante et elle se demandait si, lorsque lord Cornallett allait relever la tête et l'interroger sur ce qui l'amenait, elle aurait le courage de répondre.

Ah ! son cousin avait eu bien raison de lui dire que son éducation dans un couvent de France l'avait complètement transformée, lui enlevant toutes ses qualités de miss anglaise, très nette, très volontaire et très libre aussi ; ah ! si elle eût été

une véritable miss, les choses eussent pris une autre tournure et elle se fût senti l'énergie nécessaire pour plaider la cause de ce que son instinct lui disait être son bonheur.

Mais voilà, les principes de soumission chrétienne qu'elle avait reçus depuis sa plus tendre jeunesse n'étaient plus les mêmes que ceux inculqués à ses compatriotes et, en une circonstance où celles-ci eussent combattu vaillamment, elle se trouvait sans défense.

Et elle était d'autant plus condamnée à la défaite qu'elle avait affaire à un homme très fin pour lequel rien de ce qu'avait dit la veille Henry Kinburn n'avait été perdu ; seulement il n'avait pas jugé nécessaire de soulever un lièvre sans nécessité, c'est-à-dire il n'avait vu aucune opportunité à causer mariage avec sa fille, avant de savoir de John Stuck dans quels sentiments se trouvait Guillaume Brey.

Or, il avait vu John Stuck à Nice, dans la matinée, et maintenant qu'il était persuadé qu'il n'y avait pas d'autre moyen de mettre sûrement la main sur Ferme Élisabeth que d'entretenir d'illusions le sentiment du jeune Boer pour miss Edwidge, le parti du lord était pris.

Seulement – ainsi qu'il l'avait dit à Henry Kinburn, – il ne voulait pas avoir de reproches à s'adresser plus tard ; il ne voulait surtout pas que sa fille pût lui en adresser ; aussi, il ne lui laissa pas le temps de dire quel motif l'amenait – il le devinait d'ailleurs – et posant son porte-plume sur le bord de l'encrier de cuivre :

– Je suis enchanté, Edwidge, dit-il, en lui adressant un petit sourire amical, du hasard qui vous fait venir me trouver..., car je me proposais précisément de vous envoyer chercher...

Il ajouta, en plissant malicieusement les paupières :

– Nous avons à causer, nous deux, fillette...

Ce langage, ce ton dupèrent Edwidge qui, toute à la pensée de Jean de Brey, s'imagina que c'était de lui que son père se proposait de lui parler et elle murmura, le cœur battant avec force, la gorge contractée par l'inquiétude :

– Je vous écoute mon père...

Une autre qu'elle, une véritable miss, élevée à l'anglaise, se fût méfiée du coup et, en bonne stratégiste, comprenant qu'il était préférable de prendre l'offensive, eut franchement exposé à son père le motif de sa démarche, et son cousin, le lieutenant aux horse-guards, – qui, lui, se connaissait ou devait se connaître en stratégie, – lui eût démontré clair comme le jour qu'elle était perdue si elle laissait lord Cornallett prendre sur elle un avantage aussi considérable.

– Vous vous souvenez, fillette, dit-il aussitôt, d'un ton bonhomme, qu'hier je vous annonçais l'arrivée prochaine en Europe de notre ami Guillaume Brey.

Ces quelques mots la glacèrent jusqu'aux moelles ; néanmoins, esquissant avec ses jolies lèvres rosées une petite moue, elle dit d'un ton dédaigneux :

– Notre ami !...

– Nous lui devons la vie... vous surtout... Edwidge, dit le lord sévèrement.

Elle rougit, pâlit tout à coup, et, devenant blême, demanda :

– Pourquoi... moi surtout ?...

Le plissement de paupières de lord Cornallett s'accentua davantage et le regard qu'il attacha sur la jeune fille prit une expression indéfinissable.

– Parce que... c'est, paraît-il, vous surtout que ce brave Boer a voulu sauver, dit-il.

À ces mots, miss Edwidge sentit dans sa poitrine son cœur se contracter si douloureusement que les larmes lui montèrent aux yeux et que, sans une force de volonté inimaginable, ces larmes eussent débordé de ses paupières ; c'est que les angoisses dont elle s'était sentie assaillie trois mois auparavant, depuis son séjour à Ferme Élisabeth et qui jamais, à vrai dire, ne s'étaient assoupies complètement, l'enveloppaient de nouveau ; c'est que cette bourrasque dont elle avait pressenti l'approche et qui devait emporter, comme en un tourbillon, ses chers rêves de jeunesse, était là, prête à fondre sur elle, c'est que l'ennemi enfin se dressait, la menaçant dans ce qu'elle avait de plus de cher au monde, son indépendance du cœur...

Néanmoins, elle tenta de faire bonne contenance, voulant espérer jusqu'au dernier moment, et elle plaisanta timidement :

– En vérité, mon père, quelle raison M. Brey aurait-il eue de me vouloir sauver, moi surtout ?

– C'est justement à ce sujet que je m'apprêtais à vous envoyer chercher ma chère, répondit le lord ; M. Brey vous aime...

Quoiqu'elle s'attendît à ce que son père prononçât ce mot, il vint la frapper en pleine poitrine si brutalement que ses doigts frêles se crispèrent au rebord du bureau et qu'elle se laissa aller sur le dossier de la chaise, balbutiant d'une voix éteinte :

– Ce garçon m'aime !... voilà qui est étrange et je ne pense pas que ce puisse être chez lui un sentiment bien puissant... car enfin, il ne me connaît pas...

Le lord eut un sourire plein d'indulgence et répondit :

– Ma chère petite, vous parlez de choses que vous ignorez ; mais quand aurez un peu l'expérience de la vie, vous comprendrez comment des sentiments très sincères, très profonds, peuvent naître en un instant dans le cœur d'un honnête homme...

Alors, très ingénument, elle répondit :

– Mais, mon père, et dans mon cœur à moi, vous ne me demandez pas si la réciprocité de sentiment est né...

Interloqué, le lord sursauta, fixa sa fille avec attention et répliqua d'un ton qui laissait percer son autoritarisme et aussi l'égoïsme qui formait le fond de sa nature :

– Chez la femme, cela a moins d'importance, parce qu'il y a toujours lieu d'espérer que l'affection naîtra après le mariage, grâce aux attentions dévouées et aux manifestations affectueuses du mari...

Il ajouta :

– D'ailleurs le premier devoir d'une fille respectueuse est d'obéir...

– Du moment que vous commandez, mon père, j'obéirai...

Et ces mots à peine distinctement balbutiés, Edwidge, les paupières closes, inclina la tête sur sa poitrine, tel un oiseau blessé.

– *By God !* clama le lord en se levant avec précipitation et en courant vers elle, que vous prend-il ?...

Il l'avait saisie dans ses bras, appelant d'une voix de stentor :

– Fanny !... Fanny !

Et comme le valet de pied entrait, effaré :

– Jean ! murmura-t-il, allez vite chercher la femme de chambre de mademoiselle.

C'est à ce moment même qu'au cours de leur promenade – la dernière de la saison – dans le bois de la Californie, Jean de Brey et Henry Kinburn se trouvaient soudain face à face avec un

homme pendu à la branche d'un sapin et qui s'agitait dans les derniers spasmes de l'agonie.

X

UN DÉSESPÉRÉ

Nous avons laissé, au cours d'un chapitre précédent, Guillaume Brey embusqué dans le feuillage du mimosa, à l'ombre duquel miss Edwidge se trouvait en compagnie de Henry Kinburn et de son ami Jean ; c'est là, si le lecteur le veut bien, que, retournant de quelques heures en arrière, nous l'allons retrouver.

On juge de sa stupeur et aussi de sa rage en voyant ainsi confirmés les pressentiments qu'il avait eus quelques instants auparavant lorsque, sur la route, il avait aperçu les deux jeunes gens franchissant la grille de la villa.

Cramponné à la branche d'arbre sur laquelle il était allongé, le visage congestionné, les yeux hors de la tête, les dents grinçantes, il écoutait ce qui se disait au-dessous de lui, et chacune des paroles qu'on prononçait lui entrait dans le cerveau, comme l'eût pu faire une aiguille rougie au feu, le surexcitant, l'affolant presque ; bien qu'il fût peu versé dans la connaissance de la langue française, il en savait assez pour deviner presque entièrement tout ce qui se disait, alors surtout que l'expression des visages soulignait d'assez significative façon le sens des paroles.

Comment put-il se faire que, de sa cachette, le Boer ne bondit pas sur le groupe conversant en toute quiétude au-dessous de lui ? Par un miracle, sans doute, car dans l'état d'exaspération où il se trouvait, il n'y aurait rien eu d'étonnant à

ce que, sa nature de brute l'emportant sur toute autre considération, il se livrât à quelque extrémité sanglante.

Déjà, bien qu'il n'eût pas compris le sens exact des mots qu'en s'éloignant miss Edwidge avait adressés à Jean de Brey, Guillaume s'était cependant senti mordu au cœur par une jalousie terrible : « Ce que femme veut, Dieu le veut, » avait-elle dit et, bien entendu, pour un demi-sauvage comme notre Boer, ce proverbe ne pouvait guère avoir de signification ; mais ce qui en avait une, par exemple, et très claire et très nette, c'était le gracieux sourire de la jeune fille, c'étaient ses regards lumineux, dans lesquels il y avait un encouragement, un espoir.

Ah ! pour le coup, tout cela, il le comprit bien, et s'il n'eût eu le vague espoir d'apprendre, en écoutant encore, quelque chose de plus précis, il se fût rué sur les deux jeunes gens ; mais ceux-ci, miss Edwidge partie, avaient continué de causer, et il était demeuré là, écoutant, domptant avec une énergie féroce la fureur qui l'agitait et qui ne faisait que croître presque à chaque mot prononcé par l'un ou l'autre des deux interlocuteurs.

Ah ! lorsqu'il les entendit parler en toute franchise, en toute liberté de ce sentiment sincère, profond, que Jean de Brey avait pour miss Cornallett, le Boer sentit un flot de sang affluer en bouillonnant à son cerveau ; il vit rouge et, sans l'arrivée du valet de chambre qui venait chercher Kinburn de la part du lord, un meurtre était commis.

Cette circonstance fortuite sauva la vie du jeune officier qui s'éloigna en compagnie de son ami, sans se douter du danger mortel auquel il venait d'échapper.

Une fois seul, Guillaume Brey sentit soudain toute son exaltation tomber comme par enchantement et il demeura là, accroupi dans cet arbre, affaissé, pour ainsi dire hébété, regardant s'éloigner, sans même sentir encore en lui le moindre mouvement de colère contre eux, ceux que tout à l'heure il eût tués avec une sorte de joie furieuse.

Il avait éprouvé comme un brisement dans sa poitrine et il lui semblait être devenu soudainement aussi faible qu'un petit enfant, tandis que dans sa gorge quelque chose montait en roulant, comme des borborygmes, l'étouffant à chaque seconde davantage, quelque chose inconnu de lui jusqu'à ce jour et qui le faisait souffrir épouvantablement...

Ce quelque chose était un sanglot qui lui montait du cœur aux lèvres et dans lequel toute sa douleur s'exhalait ; puis, brusquement, des larmes s'échappèrent par torrent de ses paupières et cet homme, qui n'avait jamais pleuré peut-être, se mit à pleurer...

Certes, il n'avait pas d'illusion à se faire : le découragement de son rival lui-même ne pouvait lui donner aucun espoir, car il comprenait bien que la fille de lord Cornallett ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais... puisqu'elle avait donné son cœur à un autre.

Comme par miracle, s'était développé, dans l'esprit de ce rude Boer, l'instinct très sûr de ce sentiment inconnu de lui trois mois auparavant ; et ce qui, à cette époque, eût été pour lui lettre morte, lui apparaissait maintenant avec une extraordinaire netteté.

Ah ! si seulement il eût eu encore sa naïveté d'autrefois, il eût pu se bercer d'un vain espoir peut-être ou même ne point lire sur le visage de miss Edwidge aussi clairement qu'il y avait lu.

Pour ainsi dire inconsciemment, il quitta sa cachette de feuillage, gagna, au moyen de la branche de mimosa, le tronc du sapin qui lui avait servi à gagner son observatoire et le long duquel il se laissa couler ; puis, comme un fou, il prit sa course à travers bois, sans but, sans autre volonté que de fuir loin, bien loin de cette habitation qui abritait celle dont il se sentait à jamais séparé.

Au bout d'une vingtaine de minutes, il s'arrêta épuisé, haletant, les pieds meurtris par des chaussures trop fines pour lui, habitué aux lourdes bottes du Transvaal ; ayant laissé des lambeaux de ses habits aux fourrés au travers desquels – semblable à une bête fauve – il avait passé nu-tête, car il avait perdu son chapeau dans cette course folle, la cervelle bouillonnante, les yeux hagards, les lèvres écumantes, il se laissa tomber, telle une masse, au pied d'un arbre, gigantesque sapin, qui étendait ses branches énormes au-dessus de lui, l'enveloppant dans une obscurité fraîche et rassérénante.

Là, couché sur le sol, il pleura de nouveau, longtemps ; puis, lorsque les larmes eurent détendu un peu son système nerveux, lorsque la fraîcheur qui tombait d'en haut eut apaisé le feu qui brûlait sa cervelle, il tenta de se ressaisir afin d'examiner ce qu'il avait à faire : alors, avec un calme effrayant, il envisagea la situation et conclut que, dans le grand désastre où il sombrait, nulle branche ne se trouvait à portée de sa main, à laquelle il pût se raccrocher.

De famille, il n'en avait plus : pour rien au monde, en effet, il ne fût retourné à Ferme Élisabeth, le cœur encore meurtri de l'injure sanglante que lui avait faite oom Prétorius, et bien résolu à ne lui tendre la main de sa vie.

Quant à la cousine Wilhemine, qu'eût-il pu lui dire et quelle attitude lui eût-il été possible d'avoir en sa présence ? Entre eux, depuis l'enfance, n'avait-il pas été convenu qu'ils seraient mari et femme, et n'avait-il pas indignement trahi la pauvre enfant, en se laissant prendre le cœur par une autre ?

Et maintenant que ce cœur était tout meurtri, tout déchiré, tout saignant, il aurait l'impudence, l'impudeur de le lui apporter !

Non ; quelque rude que fût le Boer, quelque primitive que fût son âme, quelque peu civilisé que fût son esprit, il ne se sentait point homme à faire une chose aussi monstrueuse :

ayant aimé miss Cornallett, l'aimant encore de toutes ses forces, il lui serait impossible de reprendre dans sa main la main de Wilhemine.

Alors, sans famille, sans affection, sans avenir, sans but dans la vie, il en arriva à se demander très froidement à quoi bon continuer de vivre.

Effroyable question que jamais être humain ne se devrait poser.

Cette résolution une fois prise, il n'était pas homme à reculer l'exécution ; d'ailleurs la pensée de John Stuck lui vint et la crainte s'empara de lui de retomber sous la domination de cet homme ; avec beaucoup de lucidité, il entrevoyait l'habileté avec laquelle l'agent de la *Chartered* avait, jusqu'à ce jour, joué de lui ; il comprenait de quelle importance il était dans les projets de l'Anglais, projets qui se résumaient à mettre la main sur Ferme Élisabeth, et auxquels il s'était associé dans l'espoir que la colossale fortune qu'on lui avait fait entrevoir lui servirait de marchepied pour atteindre au bonheur follement rêvé.

Il avait l'instinct que, s'il revoyait John Stuck, il retomberait en son pouvoir et qu'alors il continuerait à lui servir de complice pour le seul souci de s'enrichir ; mais à quoi bon la richesse dans les conditions où l'existence se présentait maintenant pour lui ?

Il s'était dressé, très ferme, très apaisé, maintenant que sa détermination était prise et qu'il savait ce qu'il voulait faire : il ne lui restait plus qu'à avoir le courage de mourir, et sur ce point il n'avait aucune appréhension ; au cours de sa vie aventureuse là-bas, dans les solitudes immenses du Sud africain, où le danger vous guette à chaque pas, sous les formes les plus diverses et les plus inattendues, il avait chevauché du matin au soir avec la mort en croupe, et la Camarde était une connaissance de trop vieille date pour qu'il pût s'émouvoir en quoi que ce fût de se trouver face à face avec elle.

Ayant levé machinalement les yeux, il aperçut, à quelques pieds au-dessus de sa tête, une branche plus énorme que celles avoisinantes et dont la vue le fit soudainement tressaillir, tandis qu'un air de satisfaction se reflétait sur son visage.

Sans hâte aucune, mais aussi sans l'ombre d'une émotion, il prit une ceinture de laine qui, enroulée plusieurs fois autour de son corps, lui servait à soutenir son pantalon : vieille, étirée, la couleur mangée, elle avait des allures de corde, et il la regarda un moment avec un petit sourire : c'était une ceinture qui avait appartenu à son grand-père, et avec laquelle le vieux Prétorius avait fait la campagne de 1885 contre les Anglais ; le jeune homme avait voulu la conserver sans la faire raccommoder, éprouvant une sorte d'orgueil à montrer à ses compagnons les déchirures faites par la balle qui avait troué le vieux de part en part.

Sur son bras, Guillaume Brey mesura la longueur de la ceinture qui, ayant environ trois mètres, lui parut suffisante ; alors, méticuleusement, il fit à l'une des extrémités un nœud coulant, dans lequel, après en avoir expérimenté la solidité, il engagea sa tête.

Ensuite, il empoigna vigoureusement le tronc de l'arbre et, avec une agilité qui décélait une certaine habitude de cette sorte de gymnastique, grimpa jusqu'à ce qu'il eût atteint la branche la plus basse, mais encore élevée à une quinzaine de pieds du sol ; là, il se mit à califourchon et, s'aidant des mains, s'avança de deux mètres environ pour se trouver suffisamment éloigné du tronc, de manière à ce que, dans les spasmes de l'agonie, son corps n'eût pas de heurts brusques qui eussent pu faire casser la corde.

On voit que le malheureux n'agissait nullement par coup de tête, sous l'impression de l'affolement très naturel qu'eût pu produire en lui la ruine de ses espérances ; non, il était absolument de sang-froid, en possession de la plénitude de ses

facultés, et c'était bien volontairement, sachant ce qu'il faisait, qu'il recherchait la mort.

Friand, dans sa demi-civilisation, des spectacles sanglants en rapport avec sa nature rude, il avait assisté plusieurs fois, là-bas, à des exécutions capitales, et c'est ainsi qu'il pouvait avoir quelque expérience du métier de bourreau que, tout à l'heure, il allait avoir à exercer contre lui-même.

À travers le feuillage épais des arbres, quelques rayons de soleil passaient, criblant la mousse de flèches d'or, mettant une gaieté dans la mélancolie de l'ombre ; dans les taillis, au milieu des buissons, c'était un caquetis, un pioupioutement assourdissant, comme si toute la gent ailée se fût effarée de la monstruosité qui se préparait ; comme si les oiseaux se fussent révoltés contre l'attentat que cet homme se préparait à commettre.

De là-bas, arrivait, porté sur les ailes de la brise, le doux bruissement de la mer qui semblait un sanglot, comme si les flots eux-mêmes se fussent apitoyés sur le sort de ce moribond volontaire.

Mais que lui importaient et la pure clarté du soleil, et le chant des oiseaux, et le murmure de la mer ! Ce qu'il avait résolu, il allait l'accomplir, sans que sa pensée s'envolât un instant plus haut que la branche d'arbre sur laquelle il était perché.

Seule, la pensée de miss Edwidge le hantait ; mais, au lieu de produire en lui une sorte de désespérance, ces douleurs profondes qui vous prennent tout entier et vous poussent pour ainsi dire inconsciemment aux pires extrémités, aux plus criminelles résolutions, c'était une rage froide qui s'était emparée de lui, une rage dans laquelle il enveloppait non seulement John Stuck et lord Cornallett, mais encore la jeune fille elle-même, bien innocente, cependant, elle.

Ah ! s'il n'eût pas été aussi lâche, s'il ne se fût senti impuissant à vivre sans celle aux côtés de laquelle il avait rêvé vivre, il fût retourné là-bas, il eût repris l'existence commune à Ferme Élisabeth, ayant pour seul objectif désormais de faire à cette race d'étrangers le plus de mal possible, de s'opposer par tous les moyens à l'empiètement chaque jour progressant de ces Uitlanders de malheur, et de les chasser de ce sol qu'ils considéraient comme conquis.

Quelle satisfaction c'eût alors été pour lui de voir passer ce lord Cornallett, aujourd'hui si orgueilleux de ses capitaux, ruiné, misérable, accompagné de cette poupée d'Europe qui, semblable au mauvais ange dont parle la Bible, l'avait ensorcelé !

Mais non, il ne se sentait pas le courage de s'éloigner, il comprenait que, vivant, quelque loin qu'il fût, sa pensée serait avec elle, et qu'il lui faudrait vivre sous le même ciel qu'elle ; alors, il préférait aller si loin qu'il lui fût impossible de revenir, et il mourrait.

Seulement, cette lâcheté, cette impuissance qui étaient les siennes, il en rendait la jeune fille responsable et c'étaient des pensées de haine qui, au moment de la mort, emplissaient son âme.

Avec une extraordinaire sûreté des doigts, il avait noué autour de la branche l'autre extrémité de sa ceinture et, pour s'assurer que le nœud ne céderait pas quand il lui faudrait supporter son poids, il tira dessus de toutes ses forces, en s'arc-boutant contre la branche : l'étoffe se resserra si étroitement que, maintenant, l'eût-il voulu, il lui eût été impossible de la dénouer : aucune fibre ne se brisa.

Rassuré, il hésita alors pour savoir si – conformément à ce qu'il avait vu faire au bourreau pour les pendaisons auxquelles il avait assisté – il se lancerait dans le vide pour provoquer une mort plus rapide par suite de la dislocation brusque de la

colonne vertébrale, ou bien s'il se laisserait purement et simplement glisser, comptant, pour en finir avec la vie, sur l'étranglement...

Certes, bien que la mort n'eût rien qui l'effrayât, il n'avait cependant aucune raison de rechercher volontairement des souffrances plus longues et plus cruelles ; mais il craignait qu'une chute trop brusque n'amenât une rupture de la ceinture et ne l'obligeât conséquemment à recommencer sa tentative.

Après donc s'être suspendu par les mains à la branche, pour expérimenter en même temps une dernière fois la force de résistance de la corde, il saisit celle-ci et descendit à la force des bras jusqu'à ce qu'il sentit le nœud coulant se serrer autour de sa gorge ; alors, il desserra les doigts et, par suite du commencement de strangulation immédiatement opéré sous le poids de son corps, ses bras s'abattirent mécaniquement, tandis que, dans la face congestionnée, les yeux, presque désorbités, roulaient follement, et que les jambes s'agitaient dans des mouvements nerveux, quasi grotesques, comme ceux d'un pantin détraqué.

Cependant, bien que le sang qui lui affluait au cerveau eût déjà commencé à lui faire perdre une juste notion du monde qu'il quittait, le malheureux perçut très nettement – ainsi qu'on le sut plus tard – deux exclamations qui, soudain retentirent, et mécaniquement se fit en sa cervelle – brouillée déjà – le raisonnement qu'un promeneur l'avait aperçu ; alors, craignant d'être sauvé, s'il ne se hâtait de mourir.

Cette double exclamation, c'étaient Jean de Brey et Henry Kinburn qui venaient de la pousser ; ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent, ils avaient quitté le Queen's Hotel pour faire, à travers la Californie, une dernière promenade, puisqu'il avait été convenu entre eux qu'ils prenaient ensemble, le lendemain, le train pour Paris ; et, l'un à cheval, l'autre à bicyclette, ils filaient doucement à travers les chemins ombreux, s'entretenant en toute quiétude d'esprit des multiples

événements qui, si rapidement, venaient de troubler leur existence, lorsqu'ils avaient aperçu soudain ce grand corps qui s'agitait au bout d'une branche...

Sans se donner le mot d'ordre, ils avaient compris tous deux ce qu'ils avaient le devoir de faire ; Jean avait, d'un bond, poussé son cheval juste sous le malheureux et, droit sur ses étriers, l'avait saisi à bout de bras, le soulevait pour entraver l'action du nœud coulant ; en même temps, Henry Kinburn avait sauté à bas de sa machine, avait saisi le tronc du sapin, s'était hissé jusqu'à la branche et, arrivé à l'endroit où s'attachait la ceinture, l'avait tranchée à l'aide d'un couteau tiré de sa poche...

C'est à ce moment qu'était apparu John Stuck...

– Un coup de main, monsieur, s'il vous plaît, cria Henry, qui, le premier, aperçut l'agent de la *Chartered*...

Celui-ci ne fit qu'un bond et arriva juste à temps pour recevoir dans ses bras le buste de Guillaume, qui, n'étant plus soutenu par la corde, venait de basculer, risquant de jeter Jean de Brey en bas de son cheval.

Une fois le corps étendu sur la mousse, les trois hommes s'empressèrent.

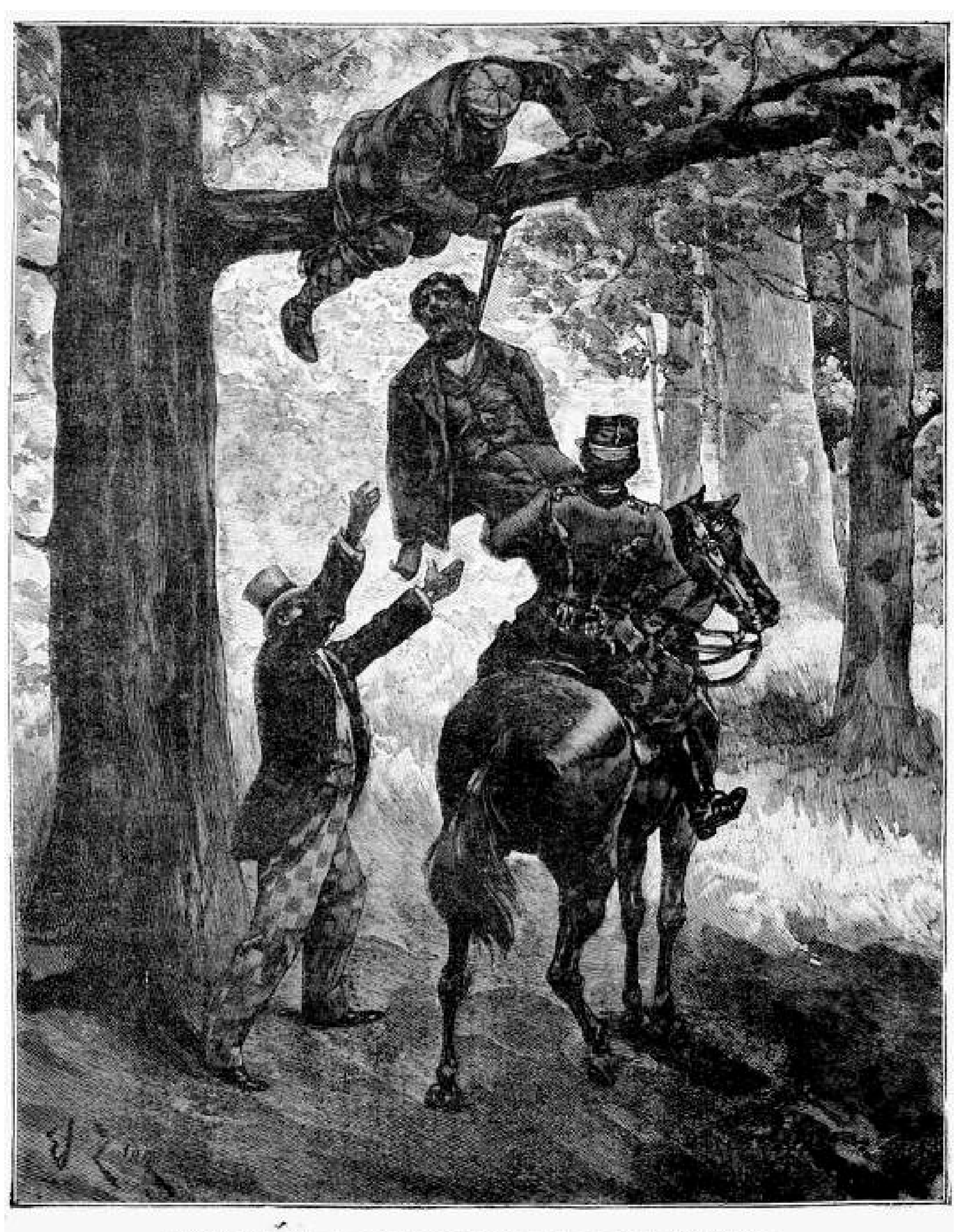
– Il n'est pas mort, déclara Henry Kinburn.

– Croyez-vous ? demanda John en proie à une inexprimable émotion.

– Parbleu ! le cœur bat ; seulement, il était temps...

John Stuck ne pouvait détacher ses regards de la face du Boer, boursoufflée au point qu'il était méconnaissable ; son visage à lui aussi était décomposé tellement sa frayeur était grande, et il grommela entre ses dents :

– Le misérable ! le misérable !



Il arriva juste à temps pour recevoir dans ses bras le buste de Guillaume.

Jean et son ami, tout occupés à frictionner le corps qu'ils avaient en partie dépouillé de ses vêtements, ne prêtaient guère attention à ce que disait le personnage ; cependant, comme ses

manifestations de mauvaise humeur devenaient plus claires, plus compréhensibles, Henry demanda :

– Connaissez-vous donc ce malheureux ?

– Hélas ! oui, mais du diable si je pouvais m'attendre à un coup semblable... pensez-vous qu'il en reviendra, monsieur ?

– Le sais-je ?... mais tant qu'il y a vie, il y a espoir.

Puis, à Jean de Brey :

– Voilà ce que nous allons faire : pendant que Monsieur restera auprès de cet infortuné et le frictionnera, vous allez monter à cheval et courir à Cannes pour ramener un médecin, et moi, en deux coups de pédales, je suis chez mon oncle pour lui demander d'envoyer chercher ce pauvre garçon par les domestiques...

Avant que John Stuck eût le temps de dire un mot, Henry Kinburn et Jean de Brey sautèrent en selle, le premier filant comme une flèche sur sa légère machine, l'autre galopant un train d'enfer.

Demeuré seul, l'agent de la *Chartered* se mit à frotter son ami avec une sorte de rage, passant sur le cuir du pauvre Boer la fureur dont il était rempli : comment ! cette espèce de sauvage s'amusait à lui jouer des tours semblables ! mais c'était un misérable, un voleur... oui, un voleur, tout comme un associé sans pudeur qui vous fausse compagnie au moment d'une opération délicate, difficile.

Se pendre !... mourir !... eh ! bien et Ferme Élisabeth, alors ?... et la prospection ! et les claims auxquels il avait droit ! et la colossale fortune qu'il croyait déjà palper... Tout cela s'en allait en fumée, parce qu'il avait plu à cet imbécile de sortir de la peau dans laquelle le Seigneur l'avait fourré depuis sa naissance.

By God !... que lui avait-il donc pris ? une attaque de spleen !... la nostalgie de son pays !... un remords peut-être ! L'imbécile !

Et, tout en faisant marcher la paume de ses mains qui rougissaient l'épiderme du pauvre diable, John Stuck ne cessait de grommeler, défilant tout un chapelet d'injures, dont l'autre se souciait peu... et pour cause.

Non ! mais avait-on idée d'un coup semblable !... C'était bien la peine, en vérité, qu'il se fût donné tant de mal pour que, au moment de voir aboutir sa combinaison, la base principale s'effondrât.

Soudain, le bruit d'une petite troupe en marche arriva jusqu'à lui et, d'entre les arbres, il vit débaucher plusieurs personnes, reconnaissables à leur tenue pour des domestiques, que Henry Kinburn, marchant à leur tête, guidait :

– Eh bien ? demanda-t-il de loin...

– Toujours la même chose, le cœur a des tressauts, mais les membres sont toujours sans mouvements.

– Vite... vite... commanda Kinburn, chargez ce pauvre diable sur la civière et ne perdons pas de temps si nous voulons arriver à la villa en même temps que le docteur...

Garçon pratique, il avait fait apporter une sorte de civière rudimentaire dont les jardiniers se servaient pour transporter, – sans détériorer les pelouses par la roue d'une brouette, – les branches coupées aux arbres et aux taillis ; on étendit dessus Guillaume Brey, et le valet de chambre, un palefrenier, l'aide jardinier et le concierge lui-même, requis en hâte, ayant chargé les brancards sur leurs épaules, le cortège prit rapidement le chemin de la villa.

Derrière, marchant silencieusement, venaient John Stuck et Henry Kinburn ; ce dernier ne pouvait s'empêcher

d'examiner à la dérobée son compagnon, et il constatait, à part lui, non sans surprise, le contraste frappant qui existait entre la tenue de gentleman de John Stuck et l'accoutrement grossier, commun, de celui qu'il lui avait dit être son ami...

Aussi, poussé par une instinctive et – on conviendra aussi, – bien naturelle curiosité, il demanda :

– Alors, ce pauvre jeune homme est votre ami ?

– Oui ! répéta l'autre avec un semblant d'hésitation... oui..., mon ami, si vous voulez... et vous comprenez le choc que j'ai reçu là, en pleine poitrine, quand je l'ai aperçu...

– Il nous doit une fière chandelle, – soit dit sans nous vanter, – ajouta Henry Kinburn...

– Et moi donc, pensa à part lui John Stuck.

Puis, tout haut, avec un tremblement véritable dans la voix, il ajouta :

– Monsieur, vous ne saurez jamais quelle reconnaissance je vous devrai ; si, grâce à vous, ce garçon peut être rappelé à la vie... Seulement, je crains d'être bien indiscret en acceptant de transporter mon ami chez monsieur votre oncle.

– Peuh ! ne vous inquiétez pas... D'ailleurs, mon oncle est Anglais comme vous et moi ; il serait donc surprenant qu'il ne fût pas tout disposé à offrir de grand cœur l'hospitalité à un compatriote... et puis, pour peu que vous habitiez le pays depuis quelques jours, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de lord Cornallett ?

John Stuck sursauta et demanda avec un accent de véritable surprise :

– C'est chez lord Cornallett que nous allons ?... mais alors, tout est pour le mieux...

– Vous le connaissez ! répliqua le jeune homme en regardant son compagnon...

Mais déjà celui-ci, prudent comme nous le connaissons, était redevenu maître de lui, et ce fut avec avec un imperturbable sang-froid qu'il répondit :

– Qui ne connaît lord Cornallett ?...

Henry Kinburn parut se contenter de cette explication évasive, mais, au fond, il avait surpris dans l'intonation et dans l'attitude de John Stuck quelque chose de singulier qu'il se promit de tirer au clair à la prochaine occasion...

D'ailleurs, on atteignait la grille de la villa et, pressant le pas, il rejoignit les porteurs, de façon à les guider lui-même ; mais le lord était à l'entrée et, à la vue de John Stuck, il s'écria, stupéfait :

– *By God !* qu'arrive-t-il donc ?

– C'est notre Burgher qui a fait des siennes, répondit Stuck avec un clignement d'yeux qui recommandait la prudence ; monsieur, heureusement, – et il désignait Kinburn – a été assez aimable pour me proposer de faire transporter ici ce malheureux, et j'ai accepté sans savoir qu'il s'agissait de vous...

– Le médecin n'est pas encore arrivé ? demanda Henry ?...

– Non ; mais où allons-nous mettre le malade..., j'avais pensé au pavillon du concierge...

John Stuck sursauta et, se rapprochant de lord Cornallett :

– Vous n'y songez pas ! alors que c'est la Providence qui, peut-être, veut seconder nos vues en envoyant cet accident...

L'autre écarquilla les yeux, regardant son interlocuteur comme il eût regardé un fou.

– Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

– Vous comprendrez plus tard, rappelez-vous seulement que, lorsque vous avez reçu l'hospitalité à Ferme Élisabeth, le propriétaire a couché dans l'écurie pour vous abandonner sa chambre...

Pendant ce colloque, les porteurs s'étaient arrêtés, attendant des ordres pour savoir où transporter leur fardeau humain.

– Soit, fit enfin lord Cornallett ; mais je comprends de moins en moins.

Et Henry Kinburn :

– Faites-le porter dans la salle de billard ; il aura plus d'air...

Comme on montait le perron, miss Edwidge, revenue de son évanouissement, y apparaissait, appuyée au bras de sa femme de chambre, car, à la première nouvelle d'un malheur, elle avait voulu venir offrir ses soins au malade.

Mais à peine ses yeux eurent-ils rencontré le visage de Guillaume Brey, qu'elle chancela, murmurant, d'une voix angoissée :

– Oh ! c'est le malheur qui entre dans la maison !

XI

GUILLAUME BREY REVIENT À LA VIE ET À L'ESPÉRANCE

Le lendemain de cette scène, Henry Kinburn se promenait sur la terrasse de la villa, la pipe aux dents, les mains derrière le dos, le visage soucieux : depuis vingt-quatre heures, de si singuliers événements étaient venus rompre la tranquillité de son existence qu'il se demandait par avance ce à quoi il lui fallait encore s'attendre.

En dépit de la carrière militaire qu'il avait embrassée, il était, nous l'avons dit déjà, d'un caractère paisible ou du moins épris de tranquillité et, tout en étant convaincu qu'à l'occasion il jouerait du sabre et du revolver avec autant d'intrépidité que tout autre, il n'aimait guère l'imprévu ni le mouvement.

En outre, il avait le défaut d'être fort têtu, et, lorsqu'une fois une idée avait poussé ses racines dans sa cervelle, c'était le diable pour l'en arracher : or, nous l'avons vu, il y avait plusieurs mois déjà, sinon même plusieurs années, que le mariage de sa cousine Edwidge et de son ami Jean de Brey lui avait paru une chose fort convenable, partant donc, fort possible.

Depuis la veille, connaissant les sentiments de la jeune fille, il connaissait aussi ceux de son oncle qui n'étaient pas précisément favorables, et voilà que, du ciel – c'est le cas de le dire – tombait ce pendu, que lord Cornallett connaissait et qui avait produit sur miss Edwidge une si poignante impression.

Instinctivement, il reniflait dans la présence de cette espèce de rustre un danger pour ses combinaisons matrimoniales, et c'était à peine s'il ne regrettait pas d'être survenu si juste à temps pour détacher du sapin le fruit humain qui s'y était accroché volontairement.

La constitution robuste du Boer avait triomphé de la commotion physique et cérébrale produite par cette demi-pendaison et, au dire du valet de chambre, la nuit qui venait de s'écouler avait été excellente ; l'état comateux en lequel le malade avait passé le reste de la journée précédente avait disparu totalement ; il ne restait plus trace de « l'accident de la veille », si ce n'était une grande courbature – bien compréhensible – des membres...

Et ce qui avait augmenté l'émoi du jeune homme, c'était cette obligation dans laquelle il se trouvait de partir probablement pour l'Angleterre ; on se souvient que lord Cornallett lui avait promis une décision pour ce jour même, et il se disait que, lui absent, il n'y aurait plus personne pour tenter de défendre le bonheur de miss Edwidge.

Mais aussi quelle idée a-t-on de donner dans les couvents une si singulière éducation aux jeunes filles ! Élevée comme le sont les Anglaises, Edwidge eût été à même de tenir tête aux volontés paternelles sans manquer, bien entendu, de respect au chef de la famille ; de lui exposer les motifs pour lesquels il lui plaisait de remettre le soin de son existence à Jean de Brey, de plaider sa cause, en un mot ; tandis que, timide, réservée, elle marcherait au sacrifice, sans mot dire, à moins qu'un don Quichotte ne rompît des lances en sa faveur...

Et voilà que, durant la nuit écoulée, il avait résolu d'être ce don Quichotte ! Oui, c'était ainsi ; le placide Kinburn, l'homme si amoureux de sa tranquillité que, pour éviter une discussion, il eût fui jusqu'au bout du monde, le placide Kinburn était décidé à servir de champion à sa jolie cousine et aussi à son bon ami Jean de Brey.

Encore un, celui-là, qui n'avait pas pour deux pences de sens pratique et dont il lui fallait faire le bonheur, pour ainsi dire malgré lui !

Aussi avait-il résolu de profiter de la visite qu'il était obligé de faire au lord pour savoir si, oui ou non, il devait prendre le train le soir même, pour tirer au clair tout cet imbroglio : il était venu de bonne heure, sachant que lord Cornallett n'était point matinal et connaissant, au contraire, le goût de sa cousine pour se promener à travers les parterres de roses tout étincelantes encore de rosée, avant que les premiers rayons du soleil eussent détruit cette brillante parure des nuits.

Mais, comme l'excès en tout est un défaut, Henry Kinburn avait tellement hâte d'élucider les multiples questions qui l'intriguaient, qu'il avait de beaucoup devancé l'heure à laquelle il avait chance de rencontrer Edwidge, et qu'il déambulait, plein d'impatience, sur la terrasse, fumant des pipes, les unes après les autres, pour passer le temps.

Une porte, s'ouvrant derrière lui, le fit se retourner soudain ; mais, au lieu de la gracieuse silhouette de sa cousine, ce fut celle, un peu plus épaisse, de lord Cornallett qui se présenta.

– Parfait, dit le lord en lui tendant la main, voilà ce que j'appelle de l'exactitude.

– Un peu trop, peut-être, murmura Henry Kinburn en lui serrant la main.

– Il y a longtemps que je suis levé ; j'ai travaillé une partie de la nuit et c'est à peine si j'ai dormi deux heures...

Ce disant, lord Cornallett poussait un bâillement sonore, tandis qu'il s'étirait les bras, en faisant craquer ses articulations.

– À propos, insinua Henry d'un ton plein d'ingénuité, j'ai appris que le malade avait passé une excellente nuit...

– Meilleure que la mienne, assurément, bougonna Cornallett ; il est certain que ce gaillard-là s'est moins préoccupé de sa santé que je ne m'en suis préoccupé moi-même...

– Vous avez toujours été un homme de cœur, mon oncle, dit Henry. Le lord, qui s'était assis, sursauta.

– De cœur !... cela dépend des cas... Et je vous jure, mon cher, qu'en toute autre circonstance, j'aurais bien envoyé ce gaillard-là se faire pendre ailleurs, c'est le cas de le dire.

Et, mis de bonne humeur par cette plaisanterie de mauvais goût, le gros homme éclata de rire.

Henry Kinburn connaissait trop son oncle pour risquer un seul mot qui pût lui faire soupçonner qu'il s'intéressait à ce qu'il venait de lui dire : un « Ah ! » indifférent en apparence fut tout ce qu'il se permit.

– Ah ! mon gaillard, dit l'autre alors, en lui frappant sur l'épaule, vous ne vous doutez guère du service que vous m'avez rendu hier, en décrochant ce garçon-là.

Et il hochait la tête devant les persiennes closes de la salle de billard.

– Je vous ai rendu service ! répéta Henry, en feignant une stupéfaction profonde ; le diable soit de moi si je m'en doutais ;... en tous cas, nous étions deux pour cela... et, s'il y a une récompense, il faudra la partager...

Ces derniers mots, le jeune homme les avait prononcés en plaisantant ; mais le lord reprit avec un grand sérieux :

– Ne parlez donc pas ainsi de ce que vous ne savez pas, Henry ; si ce garçon-là était mort, c'étaient des plans gigantesques qui s'écroulaient ; des fortunes colossales qui s'effondraient et la puissance coloniale même de l'Angleterre qui s'amoindrissait... peut-être...

L'intonation du lord était grave, et Henry Kinburn comprit qu'en effet tout ce qu'il entendait était l'expression de la vérité ; mais alors, comme lorsqu'il avait une idée en tête, il ne l'abandonnait jamais, il dit, parlant nerveusement :

– En ce cas, mon oncle, si le service rendu est aussi important, la récompense sera belle...

– Magnifique ! d'ailleurs, c'est votre position même que vous avez sauvée ; car, s'il avait été pendu pour de bon, vous n'eussiez point eu à vous déplacer, le voyage d'Afrique eût été inutile.

– Tandis que...

– Tandis que vous partez... du moins, il y a de grandes chances maintenant ; mais je ne serai définitivement fixé que cet après-midi... Tenez vos bagages prêts, je vous irai trouver à l'hôtel et vous donnerai, au moment du départ, les dernières explications pour ce que vous devez faire à Londres...

– C'est parfait... Mais, pour en revenir à la récompense pour le service rendu... nous étions deux... mon ami Jean et moi... Qu'aura-t-il, lui ?

Lord Cornallett caressa ses favoris, hésitant ; puis, prenant une décision :

– Je pourrai l'intéresser dans mes opérations, et il n'aura pas lieu d'être mécontent.

Henri Kinburn secoua la tête.

– Jean n'est point un homme d'argent, dit-il, et je n'oserais même pas lui faire une semblable proposition ; mais si réellement, par son intervention, il a contribué à sauver des plans gigantesques, des fortunes colossales et le prestige colonial de l'Angleterre..., vous aurez un moyen bien simple de lui témoigner votre reconnaissance... Il aspire à la main d'Edwidge... donnez-la-lui...

Lord Cornallett sursauta, attacha sur son neveu des regards effarés et murmura :

– Vous êtes fou, Henry !

– Cependant...

– Marier Edwidge à M. de Brey serait aussi désastreux que si ce garçon s'était pendu pour de bon...

– Alors, je ne comprends plus. Le lord dit d'un ton sec :

– Il est inutile que vous compreniez ; d'ailleurs, ce que je vous ai dit hier, à ce sujet, je le maintiens aujourd'hui : donc, inutile d'y revenir. Moi seul ai qualité pour m'occuper de l'avenir de ma fille et je vous dispense désormais d'y songer. Au surplus, vous allez avoir bientôt d'autres sujets d'occupation...

Il reprit plus affablement :

– C'est compris, n'est-ce pas, pour votre départ ; faites votre valise, bouclez votre malle et attendez-moi à l'hôtel... Je ne vous retiens pas à déjeuner... j'ai affaire ; mais nous pourrons dîner ensemble au buffet de la gare...

Henry Kinburn s'était levé, jugeant inutile d'insister et préférant, d'autre part, ne pas prolonger la séance, car il ne se sentait pas très maître de lui...

Ayant donc, une dernière fois, serré la main de son oncle, il descendit les marches du perron, longea la pelouse et, ayant franchi la grille, prit la route qui descendait vers Cannes ; il marchait tout doucement, cherchant à comprendre le sens des énigmatiques paroles prononcées par le lord : le mariage d'Edwidge avec son ami équivaudrait à la mort de l'individu que Jean et lui avaient décroché la veille...

Tout à coup, comme il avait fait, depuis la grille de la villa, une cinquantaine de pas, il s'arrêta net, s'entendant appeler par son nom : il releva la tête et aperçut, entre les branches d'un

mimosa qui dressait sa verdure fleurie au-dessus du mur de la propriété, la figure pâle de sa cousine.

– Edwidge ! s'exclama-t-il, tout surpris et inquiet en même temps.

– Je vous attendais, Henry, fit la jeune fille d'une voix qui tremblait un peu ; tout à l'heure, à travers les volets de ma chambre, j'ai entendu causer sur la terrasse, j'ai reconnu votre voix, j'ai prêté l'oreille... et alors je me suis vite habillée pour venir vous guetter au passage...

– Et vous avez bien fait... car, précisément, je pensais à vous et, peut-être, pourrez-vous m'expliquer ce que votre père a voulu dire tout à l'heure...

La jeune fille poussa un gros soupir et murmura :

– C'est épouvantable... Henry ; si vous saviez...

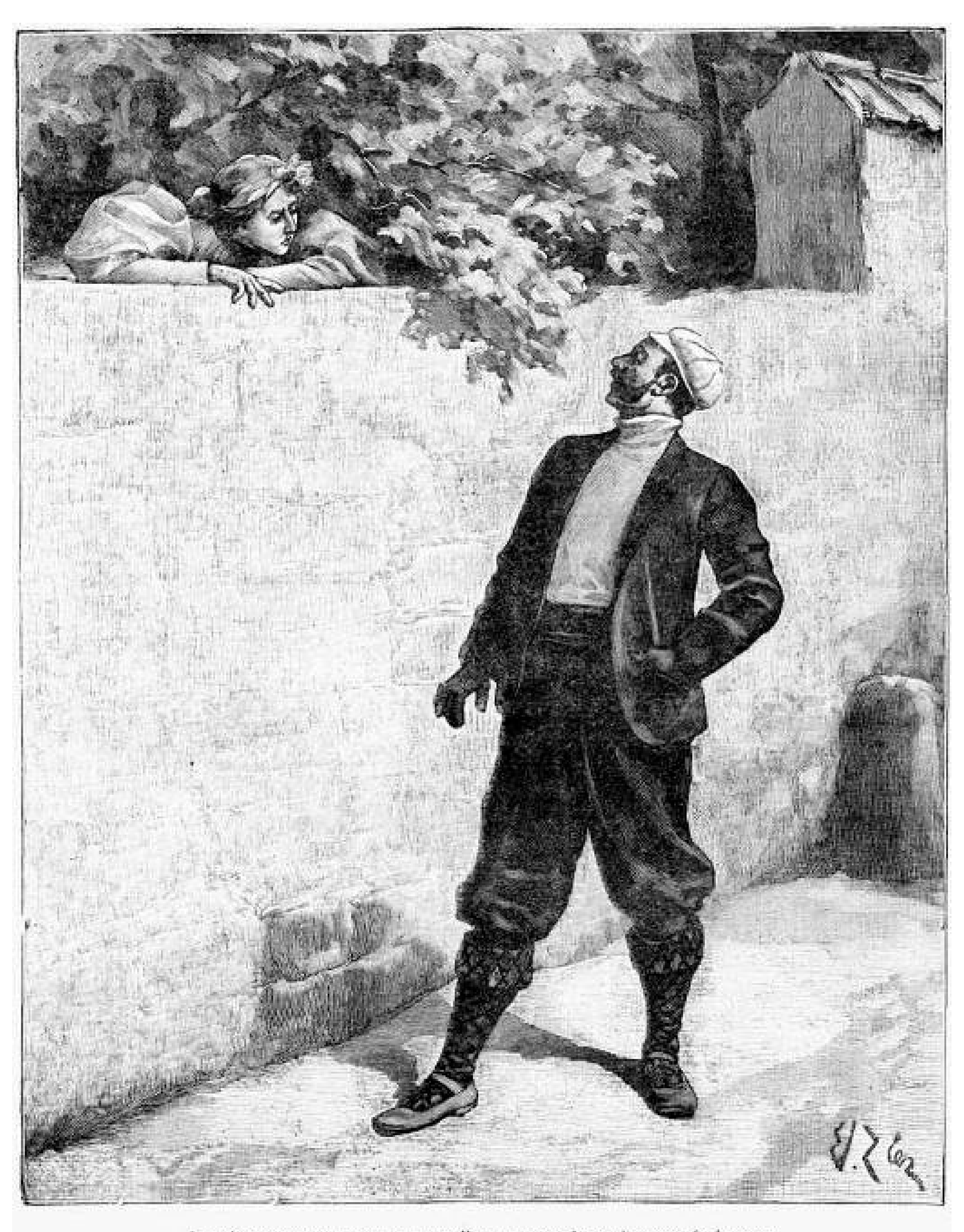
– Parlez vite... voyons ; cet homme que nous avons ramené hier, avec Jean, votre père le connaît, n'est-ce pas... et vous aussi ?

– Oui ;... c'est un fermier de là-bas... qui nous a sauvé la vie, à mon père et à moi... et qui est venu en Europe, amené par M. Stuck, celui qui vous accompagnait quand vous êtes revenus à la villa...

Henry Kinburn s'écria :

– J'y suis maintenant ; il vous a sauvé la vie, et vous, par reconnaissance, vous vous croyez obligée de l'aimer...

– Ah ! ne dites pas cela, Henry... ne vous rappelez-vous donc plus ce que j'ai dit hier à M. de Brey... Oh ! non, je ne l'aime pas ; au contraire..., oui, c'est bien mal, je le sais... mais il me semble que je le déteste...



Je vais vous annoncer une nouvelle que vous devez être censée ignorer.

– Alors... je ne vois pas... et puis, non ce n'est pas possible, la fille de lord Cornallett ne peut pas épouser un fermier boer.

– C'est bien aussi ce que je me disais pour me rassurer, car, depuis le jour où cet homme est entré dans ma vie, j'ai une appréhension ; mais il y a certainement quelque chose que je ne sais pas et qui donne à cet homme une grande force, car mon père et ce John Stuck sont dans sa dépendance...

Le front de Kinburn était devenu soucieux, tandis que ses prunelles bleues reflétaient une grande surprise.

– Oui... oui... murmura-t-il, se parlant à lui-même..., ce doit être cela... et quand lord Cornallett m'a dit tout à l'heure qu'un mariage avec Jean équivaudrait pour lui à la mort de cet individu...

Brusquement, il s'interrompit, réfléchit quelques secondes et dit :

– Écoutez, Edwidge, je vais vous annoncer une nouvelle que vous devez être censée ignorer : selon toute probabilité, je vous rejoindrai au Transvaal ; il serait trop long de vous expliquer et puis, d'ailleurs, cela ne vous intéresserait pas ; mais enfin, je vais partir et au moins vous ne serez pas seule pour vous défendre...

La pauvre Edwidge soupira.

– Me défendre, Henry ; croyez-vous que j'y songe ? Mon père est mon père et je dois lui obéir...

– Mais c'est votre bonheur dont il s'agit !...

– C'est mon père...

– C'est du bonheur de Jean qu'il s'agit aussi...

– Jean F... Ah ! mon Dieu !... c'était pour vous prier de lui dire que... si je ne dois pas le revoir, ma pensée sera avec lui

toujours... toujours, et que devant la force des choses seule, mon cœur a dû se taire...

Les sanglots l'étouffaient et elle ne put continuer.

– Edwidge, dit le jeune homme tout attendri, ce n'est point de pleurer qui arrange les choses ; il faut être vaillante et vous rappeler ce que vous avez dit hier à ce pauvre Jean : « Ce que femme veut, Dieu le veut. »

– Hélas ! je le voyais si chagrin, que je ne voulais pas le laisser partir sans essayer de le consoler un peu ; mais j'ai bien compris hier que la volonté de mon père était de me marier à cet homme...

Henry Kinburn mettait en ce moment ses favoris dans une terrible situation, leur imposant un martyre épouvantable.

– Voyez-vous, Edwidge, dit-il enfin, il ne faut pas désespérer ; comme je vous le disais tout à l'heure, je vais partir là-bas, je vous y retrouverai et ce sera bien le diable si, à nous deux, nous n'arrivons pas à nos fins.

La jeune fille poussa un soupir qui trahissait son scepticisme à ce sujet.

– Dieu vous entende, Henry, murmura-t-elle ; mais j'ai grand'peur...

– *By God !* quelle poltronne vous faites, petite cousine : heureusement que je serai là, moi, et que je vous réconforterai ; vous savez que j'ai la tête dure, eh bien ! j'y ai mis depuis longtemps que j'aurais mon ami Jean comme cousin... Là-dessus, je vous quitte en vous disant au revoir, bientôt, là-bas...

La pauvre Edwidge lui envoya du bout de ses jolis doigts un amical baiser, et il s'éloigna, pressé d'aller retrouver à l'hôtel Jean de Brey pour lui faire part des nouvelles qu'il venait d'apprendre, sans se douter que son court entretien avec sa cousine avait eu un témoin.

Ce témoin n'était autre que John Stuck : celui-ci, après une nuit passée tant bien que mal sur un canapé, auprès du lit improvisé de Guillaume Brey, s'était éveillé de bonne heure et, incapable de se rendormir, était allé faire un tour dans le parc.

Or, comme il déambulait à travers les allées, se retournant la cervelle dans tous les sens pour tâcher de comprendre le motif qui avait pu pousser Guillaume à l'acte de désespoir qui avait failli causer sa mort, voilà que, tout à coup, il aperçut miss Edwidge sortant furtivement de la maison : un moment, elle s'arrêta sur le seuil de la petite porte de service, semblant guetter de droite et de gauche si personne ne la pouvait apercevoir, puis, rassurée, elle descendit prestement les marches, se lança dans une étroite allée, dont l'ombrage la dissimulait aux regards indiscrets, et se dirigea vers un banc de pierre, adossé au mur de clôture du parc ; une fois là, elle grimpa sur le banc et, les coudes appuyés sur la crête de la muraille, le visage enfoui dans les feuilles, s'immobilisa.

Intrigué, comme bien on pense, John Stuck, immobile ainsi qu'un chasseur à l'affût, ne l'avait pas perdue de vue ; puis, lorsqu'il l'avait cru bien et définitivement installée, il s'était avancé à pas de loup, avait réussi à gagner, sans éveiller son attention, un fourré épais, proche du banc sur lequel elle était perchée, et là, tapi, avait assisté à l'entretien dont il n'avait pas perdu une syllabe...

On juge de son état d'esprit en entendant l'assurance formelle donnée par Henry Kinburn à sa cousine qu'il la défendrait contre les combinaisons matrimoniales de lord Cornallett ; pour un peu, s'il n'eût eu sur lui-même une aussi grande force de volonté, il aurait surgi de sa cachette pour demander à Kinburn de quel droit il se mêlait des affaires qui ne le regardaient pas, surtout pour y jouer le rôle de don Quichotte.

Mais il avait réfléchi qu'une semblable sortie ne servirait de rien et qu'il serait bien plus adroit de sa part – en vertu du

proverbe qui dit « qu'un bon averti en vaut deux » – de feindre ne rien savoir pour tirer parti du renseignement surpris.

Un bon moment, après le départ de la jeune fille, il resta dans sa cachette, réfléchissant à ce qu'il convenait de faire ; il lui parut d'abord que le meilleur moyen de se préserver des attaques possibles de Henry Kinburn était de les prévenir et que, pour triompher des répugnances de miss Edwidge, le mieux était de ne pas attendre qu'elle pût les appuyer sur le concours de son cousin.

Conséquemment, puisque celui-ci conseillait à la jeune fille de traîner les choses en longueur, de manière à ce qu'il n'y eût rien de conclu avant le départ pour le Transvaal, il allait, lui, démontrer à lord Cornallett qu'il était de toute urgence de s'attacher Guillaume Brey par des liens indissolubles, le plus tôt possible...

Ce fut avec cette opinion très arrêtée qu'il regagna la villa, quelques instants après y avoir vu disparaître miss Edwidge, pour s'entretenir sans tarder avec lord Cornallett ; mais celui-ci était remonté dans sa chambre pour faire sa toilette, et John Stuck dut se résigner à attendre sur la terrasse, tout en dégustant une tasse de thé, dans laquelle il trempa une douzaine au moins de tartines fortement beurrées.

Cela fait, accroupi dans le fauteuil de lord Cornallett, il s'apprêtait à digérer paisiblement ce premier déjeuner, quand le valet de chambre le vint prévenir que le malade le demandait sans tarder...

On juge qu'il se leva précipitamment et, presque courant, se précipita dans la salle de billard où, à sa grande stupéfaction, il vit Guillaume Brey, le buste relevé sur son coude, et qui guettait la porte par laquelle il devait entrer.

En l'apercevant, le jeune homme s'écria d'une voix rauque :

– Où suis-je ici ?... et qu’est-ce qui s’est permis de défaire ce que j’avais fait ?

– Qu’entendez-vous par là, mon ami ? demanda John Stuck ; je ne sais ce que vous voulez dire, à moins que vous n’ayez l’intention de parler du nœud de cravate que vous vous étiez mis autour du cou.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent, dans ses prunelles bleues un éclair brilla et il grommela, étreignant le drap dans ses doigts crispés :

– Ne plaisantez pas, monsieur Stuck ; pour en arriver au point où j’en suis, il faut avoir beaucoup souffert et, dans tout pays, la souffrance doit inspirer quelque pitié...

Il avait dit cela d’une voix menaçante qui faisait présager quelque éclat ; aussi John Stuck crut-il devoir tenter de l’apaiser.

– Sans doute, et vous ne me faites pas, je l’espère, l’injure de croire que je ne vous plains pas de tout mon cœur ; seulement, je serais curieux de savoir quel incident a pu survenir si brusquement pour vous pousser à une détermination pareille...

Sombre, Guillaume courba la tête et ne répondit pas ; John tenta de lui prendre la main, mais le jeune homme la retira avec une brusquerie tellement significative que l’autre jugea inutile d’insister.

– Voyons, poursuivit-il néanmoins, si vous ne me prenez pas pour conseiller, à qui confierez-vous vos chagrins, vos désespoirs ?

Le Boer releva les yeux, regarda son interlocuteur bien en face et dit seulement :

– Si je n’étais l’un des propriétaires de Ferme Élisabeth, me porteriez-vous tant d’intérêt que cela ?...

– Si vous n'espériez arriver par moi à la main de celle que vous aimez, mettriez-vous de côté votre haine contre les Anglais et vous feriez-vous mon allié ?

– Celle que j'aime !... s'écria Guillaume, dont les regards étincelèrent..., celle que j'aimais, voulez-vous dire..., car je ne l'aime plus et c'est pourquoi j'ai voulu me tuer... c'est pourquoi je veux me tuer.

John Stuck le considérait, stupide, ahuri, ne comprenant pas un traître mot à cette attitude, à ce langage...

– Vous n'aimez plus miss Edwidge ! s'exclama-t-il ; alors, je ne vois pas bien pourquoi vous avez insisté pour venir du Transvaal ici !...

– Parce que, lorsque j'ai quitté l'Afrique, je ne savais pas ce que j'ai su depuis ; autrement, je me fusse tué là-bas...

Et, s'étreignant la poitrine comme s'il eût voulu s'arracher la chair :

– Ah ! maudit soit le jour où j'ai vu cette jeune fille pour la première fois ; maudit soyez-vous, vous qui m'avez mis au cœur cette folle espérance !...

John Stuck se croisa les bras :

– Folle ! répéta-t-il, pourquoi folle ; la situation a-t-elle donc changé depuis hier ? Qu'avez-vous appris qui ait pu si brusquement...

Guillaume l'interrompit ; il l'avait saisi par le poignet, l'avait attiré à lui, et d'une voix brûlante de fièvre :

– J'ai appris qu'elle en aimait un autre, gronda-t-il, et voilà pourquoi j'ai tenté de me tuer...

John Stuck haussa les épaules.

– Pour cela, il faut que vous l’aimiez bien, alors..., quoi que vous en disiez... Le jeune homme laissa tomber sa tête dans ses mains et soupira :

– Je suis un misérable..., un lâche... et j’ai menti tout à l’heure...

Le visage de John Stuck s’illumina : tout espoir n’était pas perdu et il s’écria :

– À la bonne heure ; voilà comment je veux vous voir ; vous êtes plus dans votre rôle que lorsque vous vous révoltez en prétendant avoir arraché de votre cœur le sentiment que vous a inspiré miss Cornallett... Vous dites que tout espoir est perdu... Eh bien ! moi, je vous déclare au contraire que – si vous savez vouloir – elle sera votre femme.

Guillaume attacha sur lui un regard égaré et balbutia :

– Ah ! monsieur Stuck... monsieur Stuck... ne me dites point ces choses..., ma décision est prise, bien prise, de mourir ; mais si j’allais hésiter..., si j’allais espérer à nouveau.

– Eh ! c’est ce que je veux, par tous les diables ! Espérez, laissez-moi faire, et vous verrez que vous n’aurez pas à vous en repentir.

Comme il achevait ces mots, la porte s’ouvrit et la large silhouette de lord Cornallett apparut.

– Eh bien ! demanda le lord, dont la voix laissa percer un peu d’inquiétude, comment cela va-t-il ?

– Mieux... bien mieux... et, sauf complications, notre ami sera sur pied demain...

– Ah ! mon cher, s’exclama lord Cornallett, dont le visage devint subitement radieux, que cette nouvelle me fait plaisir...

Et il prit entre ses mains la main de Guillaume, que cette étreinte laissa absolument froid.

– Ne vous hâtez pas cependant de vous réjouir, déclara John Stuck, car notre ami, aussitôt rétabli, a l'intention de recommencer...

Le regard du lord s'effara ; de nouveau, son visage se transforma, et il balbutia :

– Il veut recommencer à...

Et, tellement suffoqué qu'il lui fut impossible de continuer sa phrase, il la termina par un mouvement du moins éloquemment significatif.

– Parfaitement ; je viens de causer avec ce pauvre garçon et j'ai appris le motif qui l'a poussé à cet acte de désespoir.

– Un motif !... quel motif ?... il est jeune... il va être colossalement riche... Il a donc devant lui de longues années de bonheur... Je ne comprends pas...

– Son seul bonheur serait d'être le mari de miss Edwidge, interrompit nettement John Stuck ; et c'est parce qu'il désespérait de jamais être agréé par vous qu'il a tenté hier de s'ôter la vie...

Le lord eut un mouvement de recul, impressionné tout d'abord par cette brusque et inattendue déclaration ; mais son scepticisme naturel reprenant le dessus, il murmura :

– Pour cela... seulement ! En vérité !... cela en vaut-il la peine ?... Ruiner une aussi considérable entreprise que la nôtre... pour cela...

Il ajouta d'un ton rogue :

– Singulier associé qui se ruine et ruine les autres pour une semblable futilité... alors surtout qu'il n'y a aucune raison pour désespérer...

Le visage caché dans ses mains, le Boer était immobile.

– Il doit y en avoir, mon cher lord, affirma alors John Stuck... Mon ami Guillaume n'est point d'un caractère à faire ainsi, sans motif, un semblable coup de tête ; et qui plus est, ce motif doit subsister encore, puisqu'il parle de recommencer demain...

Et comme le jeune homme était plongé dans une méditation si profonde que ce qui se disait à ses côtés lui paraissait étranger, John prit lord Cornallett par le bras, l'emmena à quelques pas du lit, et là, lui mettant les mains sur l'épaule pour lui mieux plonger dans les yeux son regard aigu :

– Si aujourd'hui même vous ne lui promettez pas la main de votre fille, il nous échappera, et Ferme Élisabeth, et peut-être bien aussi la combinaison que je suis allé proposer hier à Stanislas Rudert...

Le visage du lord s'effara, et il murmura :

– Mais, je ne demande pas mieux... non certes, je ne demande pas mieux... Mais c'est miss Edwidge...

– Une fille ne doit avoir d'autre volonté que celle de son père, déclara sentencieusement John Stuck..., et puis, pour lui rendre la résignation plus facile, vous pouvez lui conter que vous êtes perdu sans ressource, que ce mariage est votre seule branche de salut... que Dieu commande d'aimer ses parents par-dessus tout, que...

Lord Cornallett l'interrompit d'un geste autoritaire.

– Bien... fit-il, en voilà assez ;... je sais ce que j'ai à lui dire, c'est mon affaire et non la vôtre... Mais s'il nous trompe...

Et il hochait la tête vers le lit.

– Lui, s'exclama John Stuck, nous tromper !... Jamais... Ça n'a pas de civilisation ! c'est franc comme l'or...

– Soit ; mais une fois retourné dans son milieu, qui m'assure qu'il ne retombera sous l'influence des siens et que j'aurai alors vainement sacrifié ma pauvre enfant... pour n'en retirer aucun bénéfice ?

– Je ne pense pas..., mais enfin, tout le monde peut se tromper ; aussi vous ai-je dit, non de la lui donner, mais de la lui promettre seulement... De la sorte, nous en ferons ce que nous voudrons... et si, le coup une fois fait, le sacrifice paraissait trop pénible à miss Cornallett..., eh bien ! mais..., promettre et tenir sont deux...

Pour prononcer ces dernières paroles, l'agent de la *Chartered* avait baissé la voix, et, dans ses prunelles, une lueur pleine de malicieuse fausseté avait lui ; mais alors son interlocuteur, se redressant avec une sincère indignation, répliqua :

– Pour qui donc me prenez-vous, monsieur Stuck ? je suis un honnête homme et ma parole une fois donnée vaut signature.

Cela dit, il écarta John, marcha droit vers le lit et posa son index sur l'épaule du malade qui releva la tête.

– Mon cher monsieur Brey, dit-il, votre ami, M. Stuck, vient de me faire part de vos sentiments à l'égard de miss Edwidge ; je suis infiniment flatté de votre recherche et je ne vois pour ma part aucun inconvénient à ce que les liens de la reconnaissance qui nous attachent à vous se transforment en liens plus étroits.

– Serait-il possible ! balbutia le pauvre garçon en joignant les mains...

– Si possible qu’aujourd’hui même, si vous êtes en état de vous lever, je vous présenterai officiellement à elle...

– Mais..., insinua le Boer, dont le visage s’assombrit soudain, si miss Edwidge refusait...

À cette seule supposition qui l’atteignait dans son autorité paternelle, lord Cornallett fut sur le point de s’emporter ; mais se calmant, il répondit avec un sourire :

– En vérité, serait-ce donc la peine d’avoir dépensé pour l’éducation de ma fille plus de deux cents livres par an, pendant huit ans, si on ne lui avait même pas appris l’obéissance due par les enfants aux parents ?

Cette manifestation d’énergie paternelle, tout en calmant le jeune homme, ne le rassurait pas complètement.

– Mais si, cependant, miss Edwidge...

Alors John Stuck, l’interrompant brutalement, lui dit :

– Avec des « si » et des « mais » on irait jusqu’au bout du monde, et vous n’avez besoin que d’aller jusqu’à la mairie ; donc...

Il arrêta là sa phrase, prit un air aimable et d’un ton cérémonieux :

– Mon cher ami, dit-il, tous mes compliments et mes vœux pour votre bonheur !

XII

LA NOUVELLE INCARNATION DE JEAN DE BREY

Depuis deux jours, le grand hôtel d'Europe, à Pétersdorp, faisait des affaires d'or et Mme Maria Van Dereboum était littéralement sur les dents : d'abord, le service de diligence entre Johannesburg et Mafeking, qui, autrefois, passait deux fois par semaine, avait été, depuis un mois, doublé, tellement les voyageurs étaient devenus nombreux ; en outre, – quinze jours auparavant – avait commencé un véritable défilé de gens qui passaient à cheval, en chariot, en dog-cart, et même à pied, ceux-là misérables, loqueteux, l'œil farouche, de véritables airs de bandits avec leur carabine en bandoulière et des crosses de revolver, bien apparentes, dans leur ceinture...

Tous ceux-là étaient des gens dont « la proclamation » de Ferme Élisabeth avait, trois mois auparavant, éveillé les convoitises et qui s'en venaient maintenant, dans l'espoir de mettre la dent à ce gâteau d'or ; aussi, afin de pouvoir jouer à coup sûr, c'est-à-dire de jeter à l'avance leur dévolu sur les terrains les plus avantageux, avaient-ils pris de l'avance, espérant, s'ils n'étaient pas capables par eux-mêmes de se rendre compte du rendement du terrain, surprendre quelque indiscrétion capable de les éclairer.

Tous ces gens, bien entendu, buvaient, mangeaient et payaient bien, sans compter presque, pour délier plus aisément la langue de Mme Van Dereboum et des employés de l'hôtel : Pétersdorp n'était pas si éloigné de Ferme Élisabeth que les

gens de l'hôtel n'en eussent point entendu parler soit par ceux qui travaillaient sur les terres du fermier, soit par les voyageurs, et, en se laissant voler complaisamment par la patronne ou en octroyant un généreux pourboire aux Cafres qui faisaient le service, on pouvait espérer apprendre de quel côté il fallait de préférence diriger ses pas.

Jusqu'à ces temps derniers, en effet, le « peggage » était encore en vigueur et le peggage était l'opération assez primitive qui consistait à départager entre les compétiteurs le terrain proclamé champ public : le propriétaire n'ayant droit d'en conserver que la dixième partie, le reste était abandonné aux premiers occupants qui marquaient leur prise de possession par des pieux enfoncés dans le sol, au signal donné, à un jour fixe, par un employé du gouvernement.

On comprend donc que ceux qui arrivaient, alléchés par la réputation extraordinaire de Ferme Élisabeth, eussent des motifs pressants de savoir si telle ou telle partie des terrains était plus avantageuse que d'autres...

Mais, depuis deux jours, ce passage non interrompu de chercheurs d'or avait pris une importance tout à fait inattendue ; maintenant c'étaient des caravanes entières qui défilaient sur la route, caravanes organisées par les puissantes compagnies minières du Rand, soucieuses de lancer sur les marchés d'Europe de nouvelles actions susceptibles, avant même toute exploitation, de faire des primes énormes.

Aussi avaient-elles rivalisé entre elles à qui expédierait, à Ferme Élisabeth, des pionniers capables de leur faire remporter la victoire : le personnel, depuis longtemps trié sur le volet, se composait non seulement des meilleurs cavaliers, mais aussi des plus hardis et des moins scrupuleux, car il ne fallait, dans une opération de ce genre, être arrêté ni par les scrupules, ni par la crainte d'un mauvais coup, voire de la mort.

Dans cette lutte pour la vie, tous les moyens sont bons, pourvu que la fin les justifie, et un coup de couteau ou de carabine, donné à propos, est fort excusable, lorsqu'il peut faire tomber dans les caisses d'une compagnie la forte somme.

Aussi le défilé incessant des représentants des associations minières du Rand était-il susceptible de donner le frisson à des gens moins blasés que ne l'étaient Mme Van Dereboum et ses employés sur les faces plus ou moins patibulaires et les allures plus ou moins farouches du personnel des mines.

Pour l'instant, il était environ cinq heures du soir et l'on venait de changer l'attelage du coach de Mafeking qui se perdait à l'horizon dans un tourbillon de poussière ; la digne patronne de l'hôtel d'Europe soufflait un peu, assise à son comptoir, encore époumonnée de l'agitation à laquelle elle avait dû se livrer pendant une demi-heure, pour satisfaire tous les gens empilés dans le coffre de la voiture, perchés sur sa toiture et qui tous voulaient être servis à la fois.

Accoudé sur le zinc, l'Irlandais Macker sirotait une absinthe, et, sur le pas de la porte, les deux poings aux hanches, Zeïto regardait machinalement dans la direction du coach...

– Et toujours pas de nouvelles de John Stuck ? demanda brusquement Macker, en jetant un regard de défiance sur Mme Van Dereboum.

Celle-ci, tirée de sa torpeur, tressaillit et secoua négativement la tête ; mais le mulâtre s'était retourné et vint, en boitant d'épouvantable façon, rejoindre l'Écossais ; en roulant du coach, au cours de cette fameuse nuit où Guillaume Brey l'avait jeté à bas d'un coup de pied dans la poitrine, le misérable s'était brisé une jambe, et après deux mois d'immobilité dans un hôpital à Johannesburg, il avait rejoint Pétersdorp, avec une claudication terrible.

– John Stuck ! grommela-t-il... oui, eh bien ?

– Eh bien ! rien !... il s’est moqué de nous. Nous aurons tiré les marrons du feu... et, dans quelques jours, il les croquera à notre barbe...

Les yeux blancs du métis devinrent terribles...

– En tous cas, gronda-t-il, il ne les croquera pas longtemps ; et le jour où il me tombera sous la patte... lui ou son damné burger...

– Peuh ! siffla Macker, pas si bête... si tu crois qu’il s’en va venir lui-même « pegger » Ferme Élisabeth... Il enverra du monde ; mais il ne doit guère se soucier de venir rôder par ici...

Mme Van Dereboum eut un hochement de tête, plein de philosophie.

– Sait-on jamais..., murmura-t-elle ; il est avare, il aime l’or, et peut-être ne voudra-t-il s’en remettre à personne autre qu’à lui du soin de choisir les bons morceaux.

Macker asséna sur le comptoir un coup de poing qui fit trembler les bouteilles.

– Si s’est ça, gare à sa peau, déclara-t-il ; je me paierai sur lui, capital et intérêts ; il m’a empêché de faire le coup de la valise, à Ferme Élisabeth, sous prétexte que cela nuirait à ses combinaisons... et puis, il est parti pour l’Europe ; mais tout ça se retrouvera un jour ou l’autre.

Zeïto, lui, ne disait rien, paraissant suivre les méandres d’une idée compliquée qui, soudainement, lui était venue en tête ; et, brusquement :

– Dites donc, madame Maria, fit-il, j’ai envie de partir là-bas...

– Où ça, là-bas ? demanda la patronne, en sursautant et en attachant sur le métis un regard effaré... à Ferme Élisabeth ?

– Oui..., j’ai idée qu’il doit y avoir pas mal d’argent à râfler... et je n’ai qu’un regret, c’est de n’avoir songé à ça plus tôt...

– Comment !... s’exclama Macker, tu veux aller « pegger » aussi ?

– Non ; pour ça, faudrait avoir des « tuyaux », comme tu dis, et je n’en ai pas ; seulement j’ai idée que, vu tout le monde qui va se trouver réuni là-bas, on peut débiter pas mal de liquides...

– Alors ? interrogea Mme Van Dereboum.

– Alors... c’est bien simple, je charge sur le petit chariot quelques tonnes d’eau-de-vie, de vin, de bière, et là-bas, avec des piquets et des toiles de tente, je monte un cabaret.

Le petit œil de la bonne femme s’était allumé.

– Ce Zeïto, murmura-t-elle, il était né pour faire un excellent commerçant..., seulement le chariot, les tonneaux, les malles, où prends-tu tout ça ?

– Ici, parbleu !... nous partagerons...

– Trop gourmand, mon garçon... Tu auras le quart, sinon... rien de fait, et je m’entends avec Macker...

Les sourcils du métis se froncèrent et, d’une voix menaçante, il déclara :

– Non, car si Macker se mêlait de ça... il n’arriverait pas vivant là-bas : c’est moi en personne..., c’est-à-dire, moitié ou rien...

La patronne regarda l’Irlandais et fut convaincue qu’il n’était point d’humeur à affronter le couteau de Zeïto et, en personne pratique, se résigna immédiatement à subir la

combinaison telle qu'on la lui présentait, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

– Entendu donc comme ça, dit-elle, et quand pars-tu ?

– Tout de suite... si ça vous va... ce serait le mieux, d'ailleurs ; maintenant, si Macker veut venir avec moi...

L'Irlandais secoua la tête négativement.

– C'est que la Compagnie va m'envoyer « pegger » probablement ; le directeur doit choisir demain le personnel... et si j'avais la bonne chance d'être pris, peut-être pourrais-je gagner la prime...

Il faisait allusion aux actions qui sont abandonnées par les fondateurs de sociétés nouvelles aux agents qui parviennent les premiers sur les terrains désignés... Mais Mme Van Dereboum eut un haussement d'épaules.

– Non, mon pauvre Macker, vous n'en êtes pas ; j'ai vu ce matin l'inspecteur en chef... c'est lui qu'on envoie.

L'Irlandais sursauta, et de nouveau frappa sur le comptoir.

– Qui ça ?... ce Français du diable...

– Oui... le nouveau..., un bon garçon, à ce qu'il paraît..., je dis : à ce qu'il paraît, car, depuis qu'il est arrivé, il n'a pas encore mis les pieds ici...

Macker eut un mauvais rire.

– Lui !... Ah bien ! je veux bien mourir sur place, si vous apercevez seulement le bout de ses oreilles : je parierais ma paye d'une quinzaine qu'il n'a jamais bu un verre de gin de sa vie... C'est sobre comme un chameau, rangé comme une demoiselle et dur comme un policeman...

Zeïto plissa ses paupières et dit gouailleusement :

– Bien du plaisir pour ceux qui sont sous lui...

– Ah ! oui !... On se croirait dans un régiment depuis trois semaines qu'il est à la mine ; aussi je comptais m'en aller « pegger » là-bas, faire ma pelote, épouser maman Dereboum et ne plus retourner à la mine...

Les yeux du métis s'avivèrent et il grommela :

– Épouser madame !... faut penser à autre chose, mon bon Macker ; parce qu'il y a moi qui y pense aussi.

– Pas avec une jambe comme t'as là ; elle est tortue qu'on dirait un cep de vigne...

Zeïto lui lança un regard de travers, mâchonna une inintelligible réponse et, brusquement, à Mme Van Dereboum :

– Voyons, est-ce convenu pour là-bas ?

– Par moitié, alors ? soupira la patronne,... eh bien ! va ; avec trois mules, tu auras assez pour transporter tes tonneaux.

Le métis esquissa une cabriole que son infirmité rendait grotesque et disparut dans la cour où on l'entendit gourmander les palefreniers ; Macker, lui, resta avec la grosse Hollandaise.

– Oui, soupira-t-il, en la regardant avec une tendresse affectée, j'avais rêvé de faire fortune à Ferme Élisabeth et de tenir avec vous le grand hôtel d'Europe...

Sans doute, ce rêve aurait-il souri également à Mme Van Dereboum, car elle demanda d'un air revêche, pleine de rancœur :

– Alors, c'est un Français, ce nouvel inspecteur ?

– Oui, je viens de vous le dire... Mais je veux que le diable me torde le cou, si je ne trouve pas un moyen de lui faire payer ça... Arrivé depuis trois semaines, on le bombarde inspecteur...

Je vous demande un peu, quand moi, il y a deux ans que je suis là… et je marque le pas comme second contremaître !…

Il ajouta, penché vers le comptoir, sa face animée aux yeux brillants :

– Vous savez qu'il y a un coup à faire là-bas… de l'or à remuer par brassées ; une fortune en quelques heures, quoi !…

Le visage de Mme Van Dereboum s'apoplectisa.

– Alors, si c'est John Stuck qui est déclaré « prospecter » avec les dix claims qui lui reviennent, il est fichu d'être millionnaire…

Un éclair mauvais passa dans la prunelle sombre de l'Irlandais qui gronda :

– Seulement, il fera bien de le mettre en lieu sûr son million et sa peau aussi, s'il ne veut pas que je mette la dent à l'un et à l'autre…

Comme il achevait ces mots, un bruit de chevaux, auquel se mêlaient des grincements d'essieux, se fit entendre sur la route et Mme Van Dereboum descendit péniblement de son comptoir, disant :

– Voilà du monde !…

Mais Macker, qui était allé curieusement vers la porte, dit d'un ton narquois :

– Inutile de vous déranger ; ce sont les gens de la mine qui vont à Ferme Élisabeth… M. l'Inspecteur ne s'arrêtera pas…

Il achevait à peine ces mots qu'un cavalier qui chevauchait en tête de la petite troupe – une demi-douzaine d'hommes – escortant un chariot traîné par quatre bœufs, leva le bras.

– Halte ! cria-t-il d'une voix de commandement si nette, si impérative que les chevaux et les bêtes d'attelage elles-mêmes

s'immobilisèrent sans que leurs cavaliers ni leurs conducteurs eussent besoin de tirer sur les rênes...

Alors, il s'avança au trot vers la porte de l'hôtel : c'était un élégant cavalier auquel, d'après sa tournure, on pouvait donner une trentaine d'années, pas davantage ; bien en selle, il était vêtu d'une veste de cotonnade brune et d'une culotte d'étoffe semblable s'enfonçant en de hautes bottes qui lui montaient jusqu'aux cuisses ; le grand chapeau de feutre du pays le coiffait, abattant sur ses épaules une ombre dans laquelle le visage se noyait.

Derrière son dos, prête au coup de feu, une carabine était pendue et dans les arçons, bien à la portée de la main, il devait avoir une paire d'excellents revolvers.

Avec une aisance qui dénotait de sa part une grande habitude du cheval, l'homme arrêta net sa monture et portant civilement la main au bord de son chapeau :

– Un renseignement, madame, dit-il en anglais ; je suis de la mine de Kummery et le directeur m'a dit que je trouverais sans doute ici un Cafre qui me servirait de guide jusqu'à Ferme Élisabeth.

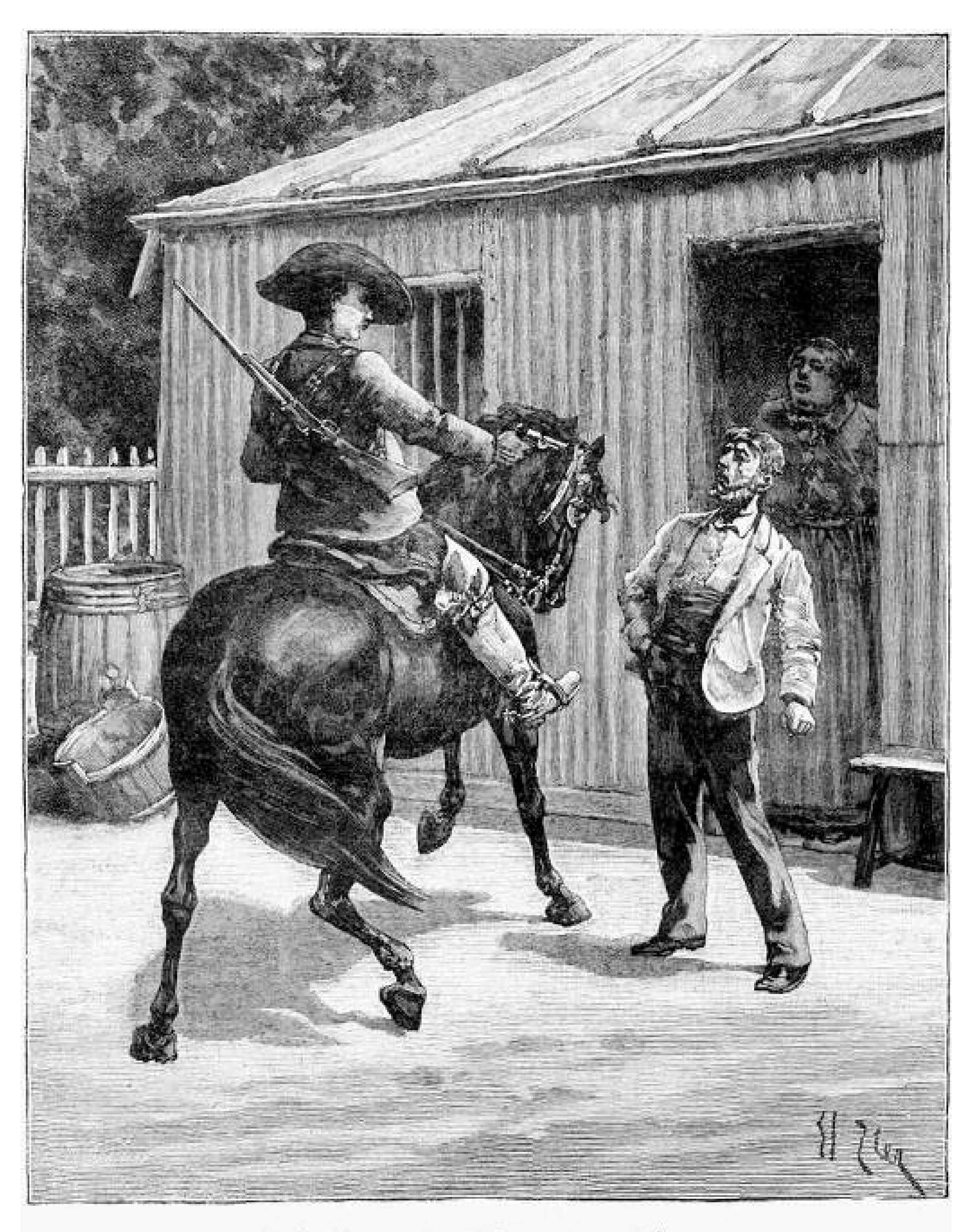
Surprise de cette demande, Mme Van Dereboum regarda Macker ; mais celui-ci, les mains dans les poches, adossé négligemment au chambranle de la porte, considérait le cavalier d'un air insolent.

– Monsieur Macker, je vous salue !

À ces mots prononcés très gravement, mais avec une gravité qui sentait l'ironie l'Irlandais riposta :

– Je ne puis vous en offrir autant, monsieur l'inspecteur...

Et, emporté par la sourde fureur qui l'agitait depuis un instant, il ajouta, cherchant sans doute un couteau dans la poche de son pantalon :



Pas de bêtises, monsieur Macker, ou je vous brûle.

– Ce que je puis t'offrir, par exemple, Français de malheur...

Il avait fait un pas en avant ; mais il s'immobilisa soudain, la fin de la phrase étranglée dans la gorge à la vue d'un revolver que l'autre avait prestement tiré de l'arçon et qu'il braquait à cinquante centimètres à peine de son visage...

– Pas de bêtises, monsieur Macker, fit le cavalier froidement, ou je vous brûle.

L'autre recula, laissant à la poche le couteau qu'il s'apprêtait à sortir et, confus, courba la tête.

– Voyons, fit le cavalier, puisque l'occasion se présente de nous expliquer, faisons-le ; aussi bien, j'aime les situations nettes, et votre attitude à mon égard, depuis mon arrivée, me paraissait louche ; ce qui vient de se passer l'est davantage encore..., donc, qu'avez-vous contre moi ?

Cela avait été dit dans un anglais très pur, mais entaché d'une prononciation étrangère.

Macker répondit en lui jetant un regard de travers :

– Voilà deux ans que je suis à la mine et le poste qu'on vous a donné, je l'espérais, moi... voilà...

– Vous avez eu tort, car, pour le poste d'inspecteur, on choisit des gens qui n'ont aucune spécialité ou qui ne seraient pas aptes à être utiles dans les autres services : c'est mon cas... Vous, au contraire, vous êtes précieux à la tête d'une section technique.

– Et c'est pourquoi on m'écarte lorsque l'occasion se présente de faire ma pelote..., j'aurais tout aussi bien « peggé » que vous...

– Je n'en doute pas... et je comprends cette mauvaise humeur. Voyons, peut-être y aurait-il moyen d'arranger ça...

Il réfléchissait, la tête penchée sur la poitrine, contenant avec une fermeté de main remarquable sa bête qui dansait sous lui ; enfin, il dit :

– Je demandais à madame un guide... Connaissez-vous Ferme Élisabeth ?...

Macker ricana gouailleusement.

– Si je connais Ferme Élisabeth ? comme ma poche...

– C’est au mieux... Conduisez-m’y et je vous ferai une part sur les revenus, si je réussis... Ça vous va-t-il ?

Macker, tout honteux d’une semblable générosité, bougonna :

– Vous êtes un bon garçon, monsieur Jeannest, et vraiment, je regrette...

Mais l’autre l’interrompit et vivement :

– Bien, bien..., c’est parfait ; inutile d’en dire plus long... Montez dans le chariot... et en route... Au plaisir, madame...

Le cavalier salua courtoisement la patronne de l’Hôtel d’Europe, rendit la main et, faisant faire une volte à son cheval, rejoignit ses compagnons.

– M. Macker vient avec nous, déclara-t-il, faites-lui une place sur le siège et partons...

Le contremaître étant monté, le cocher enveloppa son attelage d’un coup de fouet et la petite caravane se remit en marche à une allure rapide que l’on devait conserver durant toute la nuit, pour se reposer à l’étape pendant les plus fortes chaleurs du jour et arriver à Ferme Élisabeth après le coucher du soleil.

En tête, exilé de sa troupe, celui que Macker avait appelé M. Jeannest trottait grand train, parfois même prenait le galop,

paraissant éprouver une infinie jouissance à manœuvrer son cheval, bête d'apparence peu commode, et qu'il domptait avec une maëstria merveilleuse.

Quand il se sentait trop éloigné, entraîné par le plaisir de fendre l'air rafraîchi du soir, il tournait bride et revenait vers le chariot, mais jamais en l'approchant complètement ; puis, après un léger temps de repos, il repartait pour revenir encore et il parcourait ainsi deux ou trois fois le chemin que faisaient les autre ? Il est vrai que sa monture, une bête de sang anglais, vive et ardente, était de taille à supporter sans s'en apercevoir cette petite manœuvre ; rien au contraire ne prouvait que l'allure lente du chariot ne l'eût profondément énervée, s'il lui eût fallu la suivre.

La monture et le cavalier devaient, sur ce point, s'entendre à merveille et d'une nervosité semblable, avoir besoin d'une agitation presque continue.

Déjà on avait dépassé l'endroit où la route bifurquait, conduisant, on s'en souvient, d'un côté au pont jeté sur la rivière Vaal, de l'autre au gué que Guillaume Brey, au commencement de cette histoire, avait fait traverser au *coach* qui renfermait lord Cornallett et miss Edwidge.

Soudain, un bruit de chevaux galopant retentit au loin, derrière le chariot, mais arrivant avec une telle rapidité qu'il était à supposer que ceux qui allaient d'une telle allure auraient rejoint avant peu la petite troupe.

M. Jeannest se rapprocha de ses hommes.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il d'un ton qui trahissait plutôt de la curiosité que de l'appréhension.

– Dans ce satané pays... sait-on jamais ? grommela une voix. Peut-être bien des gens qui s'en vont, eux aussi, à Ferme Élisabeth..., peut-être tout autre chose...

– En ce cas, prenons nos précautions ; faites entrer le chariot dans ce champ, à droite, et tournez, l'arrière faisant face à la route, cela pour ménager les bœufs, en cas d'attaque...

Et s'adressant à ceux qui étaient comme lui à cheval :

– Vous autres, vous vous masserez en arrière des bœufs, à l'abri d'une première volée de balles et prêts à charger si besoin est.

Pendant que ces ordres s'exécutaient, il galopa jusqu'à un renflement de terrain, à une vingtaine de mètres de là, et du haut duquel il pensait pouvoir se faire une idée approximative de l'importance de la troupe qui s'avançait ; en cela, il ne se trompait pas, car il aperçut, à un kilomètre environ, une masse sombre qui tranchait sur le fond clair de la route.

– Diable ! murmura-t-il en français, ils sont beaucoup !

Puis, après un instant d'observation, il crut remarquer comme de petits éclairs brillants qui, par moments, scintillaient au milieu de cette masse, et il en conclut que les gens qui arrivaient là étaient armés ; enfin, il constata aussi, à la manière dont galopait cette troupe, formant pour ainsi dire un seul bloc, d'une homogénéité et d'une régularité parfaites, que les éléments dont elle se composait devaient appartenir à l'armée.

Cela lui fit plaisir, car s'il lui avait fallu avoir affaire à une bande de coureurs comme les abords des frontières en pullulent, il eût été, ma foi, assez embarrassé pour tenter de sortir à son avantage d'une semblable rencontre.

Néanmoins, pour plus de sûreté, il laissa ses hommes dans la position d'attente qu'il leur avait fait prendre et vint se poster lui-même au bord de la route, bien en vue, la carabine armée et en travers de la selle, prête au coup de feu.

La troupe avançait avec rapidité, et maintenant on pouvait distinguer les costumes, sorte d'uniforme composé d'une veste

et d'un pantalon de drap brun, de grandes bottes, et d'un large chapeau au ruban duquel, sur le devant, étaient attachés des lettres en cuivre qui brillaient dans l'ombre.

Comme armes, une carabine en travers du dos, un grand sabre qui ballottait avec un bruit de ferraille sur le flanc du cheval, et probablement une bonne paire de revolvers dans les arçons ; en croupe, outre le porte-manteau, deux bottes de fourrage.

Ces hommes étaient groupés militairement ; de distance en distance, hors des rangs, des serre-file trottaient, jouant le rôle de sous-officiers, et, en avant d'eux, un homme, le chef assurément.

Celui-ci, arrivé à quelques pas de notre cavalier, leva la main, et ses hommes s'arrêtèrent net avec une précision toute militaire, puis, à haute voix, en anglais :

– Un renseignement, camarade, demanda-t-il, ce chemin est bien celui qui conduit à la rivière Vaal ?

– Henry Kinbrun ! s'exclama l'autre en poussant son cheval en avant.

– *By god !* Jean de...

– Silence, au nom du ciel ; mon nom ici est M. Jeannest : c'est ainsi que vous m'avez recommandé et c'est sous ce nom que je vis...

Les deux jeunes gens, botte à botte, se serrèrent la main avec effusion.

– Ah ! l'heureuse rencontre ! ajouta Kinburn, et inattendue.

– Heureuse pour moi, surtout, repartit Jean, car, franchement, depuis six semaines, il me tardait d'entendre une voix amie et de trouver une oreille complaisante pour m'épancher...

– En vérité ! cela ne marcherait-il pas à vos souhaits..., le métier est-il trop dur et ne trouvez-vous pas auprès de vos chefs, l'esprit bienveillant que ma recommandation vous avait fait espérer ?

– Ce n'est point cela..., mais si vous le permettez, je vais me remettre en route avec mes hommes..., car nous avons un certain nombre de kilomètres à parcourir avant l'aurore et j'ai déjà du retard.

– Rien n'empêche que nous fassions route ensemble, je gagne la frontière.

– Et moi Ferme Élisabeth.

– C'est au mieux ; en route donc !...

La petite troupe de Jean de Brey quitta le champ où elle s'était installée et prit le trot derrière les cavaliers de Kinburn, tandis que celui-ci et son ami, rendant la main à leurs montures, partaient au galop, pour pouvoir, loin des oreilles indiscrètes, causer en paix.

C'est qu'ils en avaient à se dire, depuis près de trois mois qu'ils s'étaient quittés, c'est que de multiples événements s'étaient passés qui avaient bouleversé, transformé leur existence et, en une minute, devant Jean de Brey, s'était déroulée la succession de faits qui l'avaient transformé, lui, le brillant officier d'alpins, en ouvrier mineur du Transvaal.

C'était d'abord le voyage de Nice à Paris, en compagnie d'Henry Kinburn partant pour Londres afin de recruter, de concert avec John Stuck, les éléments de la troupe qu'il devait mettre au service de la Chartered, puis son entrevue avec l'agent de change et le coup de massue qu'il avait reçu en apprenant l'affreuse vérité : non seulement il était ruiné complètement, absolument, sans rémission, mais, tous comptes faits, il restait redevoir à l'agent près de deux cent mille francs.

Il avait été impossible de liquider sa situation ; en présence de l'attitude des baissiers, les cours s'étaient effondrés avec une rapidité telle que pas un acheteur de bonne volonté ne s'était présenté pour ramasser les titres qu'on jetait sur le marché ; force avait été en conséquence au malheureux de se faire reporter, report déplorable, puisque la gravité de la situation s'était aggravée encore, si bien que l'agent, les reins brisés, n'avait pu continuer et avait dû liquider sa position.

Deux cent mille francs ! Jean de Brey n'avait plus un sou et devait deux cent mille francs !... Comment, avec sa solde, arriverait-il jamais à s'acquitter ? C'était même folie qu'y songer !

Lui fallait-il donc renoncer à jamais tenir les engagements que, dans le premier moment d'affolement, il venait de prendre : en présence d'une situation si inextricable, tout autre, de sentiments moins profondément chrétiens que les siens, se serait tué, puisqu'il est admis, auprès d'une certaine partie de notre triste société, que le suicide équivaut à un règlement de compte...

Très généreusement, Henry Kinburn lui avait offert la somme nécessaire pour désintéresser l'agent ; mais son ami s'était refusé avec énergie à une semblable combinaison, sa fierté ne pouvant admettre l'humiliation d'un tel don ; c'est alors que, devant le désespoir de son ami, le neveu de lord Cornallett lui avait suggéré l'idée de s'en aller tenter fortune au Transvaal. Se basant sur de nombreux exemples, il lui avait fait entrevoir la possibilité de conquérir, par la force, l'énergie, l'intelligence, la somme qu'il lui fallait et peut-être bien aussi une somme supérieure ; il suffirait d'un coup de chance pour lui faire mettre la main sur un filon et alors... ; seulement, il fallait une force de volonté très grande pour sauter à pieds joints de la situation supérieure qu'il occupait à celle, presque infime, par laquelle il fallait débuter.

Briser sa carrière !... renoncer à ce métier en vue duquel il avait travaillé pendant dix ans !... quel crève-cœur !... et cependant, après une lutte de deux jours, les deux jours durant lesquels Kinburn était demeuré auprès de lui, Jean de Brey s'était décidé au sacrifice.

Alors, pour le consoler, son ami l'avait mis au courant des combinaisons matrimoniales de lord Cornallett pour miss Edwidge ; il lui avait dit le désespoir et la résignation de la pauvre enfant et aussi l'espoir que, dans leur dernière conversation par-dessus le mur de la villa, il lui avait donné.

Miss Edwidge avait besoin de ne pas se sentir seule, d'être soutenue, réconfortée pour avoir la force de défendre son bonheur, et la présence de celui qu'elle aimait dans le pays où elle allait retourner serait pour elle une grande joie.

De Londres, Henry Kinburn avait presque aussitôt envoyé à Jean de Brey des lettres de recommandation signées par le conseil d'administration d'une des plus puissantes compagnies minières du Transvaal, et c'est ainsi qu'en arrivant, le jeune homme avait obtenu un poste d'inspecteur.

La possibilité de pouvoir – la chance aidant – s'acquitter de ses dettes lui aurait aussitôt rendu sa quiétude d'esprit, si la pensée de miss Edwidge ne l'eût constamment hanté, et ce fut sur la jeune fille qu'il interrogea son ami dès que quelques instants de galop les eurent mis hors de portée de leurs hommes...

– Elle est avec son père à Johannesburg, répondit Henry Kinburn ; je les ai vus en passant et je lui ai fait connaître, à elle, votre présence ici ; cela a paru la rendre fort heureuse.

– Et lord Cornallett ?...

– Je n'ai pas cru prudent de lui souffler un mot de vous ; ses combinaisons avec cet ours de Burger semblent marcher à souhait.

– Alors ! fit Jean d'une voix étranglée.

– Alors !… mon cher ami, vous avez un proverbe qui dit qu'entre la coupe et les lèvres il y a place pour un malheur : prenons le contrepied et comptons sur la Providence.

XIII

LE MÉTIS ET L'IRLANDAIS S'ENTENDENT

Tout charmés de cette rencontre inattendue qui, après trois mois de séparation, leur permettait de se retremper un peu dans leurs souvenirs d'autrefois et dans la mutuelle confiance qu'ils avaient l'un en l'autre, les deux jeunes gens avaient décidé de camper au même endroit ; c'est-à-dire que Henry Kinburn avait changé l'ordre de ses étapes, de façon à pouvoir consacrer quelques heures de plus à son ami ; il en serait quitte pour faire accélérer un peu plus l'allure de sa troupe, ce qui, au fond, ne serait pas mauvais à ses hommes et leur servirait d'entraînement...

Vers deux heures du matin, la rivière Vaal traversée, on avait donc fait halte et, tandis que les soldats harassés s'endormaient auprès de leurs chevaux mis à l'entrave et que les hommes de Jean de Brey se retiraient dans le chariot pour s'y reposer à l'abri de l'humidité, les deux amis s'installaient sous une tente confortable, dressée pour l'officier anglais.

Là, fumant force cigarettes et absorbant des tasses de thé, ils avaient devisé jusque bien après le lever de l'aurore, Henry Kinburn déployant toute son éloquence à réconforter son ami Jean, accumulant arguments sur arguments pour lui faire entrevoir, comme possible, la réalisation de ses rêves de bonheur.

– Le principal, voyez-vous, dans la vie, c'est de gagner du temps, lui disait-il : rien ne prouve que les circonstances ne continueront pas à vous être favorables.

– Favorables ! répéta amèrement l'ex-officier.

– *By God !* s'exclama le lieutenant de horse-guards, vous êtes difficile : comment, vous voilà ruiné, sans autre ressource que des dettes, et la Providence vous envoie juste à point une situation, peu brillante, c'est vrai, mais suffisante pour vous aider à faire face à vos affaires... Celle que vous aimez part pour ce pays et c'est précisément dans ce même pays que la Providence vous envoie...

– Je sais bien... je suis un ingrat..., et je vous demande pardon...

– Vous plaisantez.

– Mais que voulez-vous... je souffre tant que je suis injuste...

– Brave ami..., si vous croyez que je ne vous comprends pas... Mais, ma parole d'honneur, vous avez tort de ne pas avoir confiance... Je ne sais pourquoi, j'ai idée que tout cela s'arrangera au mieux...

Il se frottait les mains avec satisfaction et murmura d'un air singulier :

– En tout cas, vous pouvez être persuadé que si la Providence a besoin d'un coup de main, je ne me ferai pas prier pour le lui donner..., surtout si le coup de main doit être un bon coup de sabre ou de revolver.

Il souriait en disant cela, les paupières plissées, laissant filtrer un regard malicieux qui stupéfiait Jean...

– Que peuvent avoir à faire en tout cela votre sabre et votre revolver ?...

Henry Kinburn leva les bras vers le sommet de la tente et répondit de façon évasive :

– Sait-on jamais ?...

Puis, après un instant, il ajouta :

– Vous savez que j'ai eu pour compagnon à Londres, avant mon départ, cet individu, vous vous rappelez, celui qui nous a rencontrés comme nous décrochions ce grand garçon de la branche de sapin à laquelle il était pendu.

– Ah !... eh bien ?...

– Eh bien ! je lui ai tiré les vers du nez et j'ai appris bien des choses ; d'abord que ce garçon – qui a l'air d'une brute entre parenthèses – est l'un des propriétaires de Ferme Élisabeth... Et c'est pour l'avoir dans son jeu afin de « pegger » les meilleurs terrains que lord Cornallett lui a promis la main de sa fille.

Jean de Brey sursauta, blême, l'œil hagard.

– Miss Edwidge, la femme de cet homme ? s'exclama-t-il.

– Restez donc tranquille ; ce n'est pas encore fait et, je vous le répète, je n'ai point idée que cela se fera...

– Mais enfin, qui peut vous faire parler ainsi ? Si vous savez quelque chose, ne me laissez pas dans l'inquiétude..., dites-moi...

– Je ne peux rien vous dire... ne sachant rien... Un pressentiment, ça ne s'explique ni ne se discute...

Jean comprit qu'il insisterait inutilement et demanda ?

– Alors vous avez vu votre cousine ?...

– Il y a trois jours, oui, ainsi que je vous l'ai dit ; elle se porte bien et est triste, mais nullement découragée, parce qu'elle espère que la Providence la protégera...

– Et... lui ? interrogea Jean de Brey d’une voix sourde... l’homme ?...

– Il doit se trouver, à l’heure actuelle, aux environs de Ferme Élisabeth... pour se préparer au « peggage ».

Un silence suivit, durant lequel les deux jeunes gens restèrent absorbés, chacun d’eux suivant ses pensées ; tout à coup Henry Kinburn retira de sa bouche sa courte pipe de merisier et, regardant son ami droit dans les yeux :

– Dire que votre sort peut se décider... après-demain..., murmura-t-il.

– Comment cela ?

– Admettez que la Providence vous favorise et que vous arriviez le premier sur les bons territoires... C’est une fortune colossale qui vous tombe entre les mains et du même coup l’intérêt que lord Cornallett porte à ce garçon s’évanouit pour se reporter sur vous...

– Avec cette différence que lui agit pour son compte, tandis que moi je ne suis que le mandataire de ma compagnie...

– C’est juste ; en tout cas, les raisons pour lesquelles lord Cornallett tient à ce mariage n’existeraient plus et vous auriez devant vous tout le temps nécessaire pour conquérir une situation qui vous permette de briguer avec succès la main de ma cousine...

Une flamme brilla dans les yeux de Jean, mais elle s’éteignit presque aussitôt et il murmura :

– Qui sait si les plans qui m’ont été remis par les directeurs sont exacts ?...

– Espérons-le ; en tout cas, c’est une chance que vous avez et à laquelle certainement vous n’auriez pas songé...

Jean lui prit les mains, les serra avec effusion et dit d'une voix affectueuse :

– Vous êtes un ami véritable, Henry ; et vienne l'occasion de vous prouver ma reconnaissance, vous verrez que vous n'avez pas eu affaire à un ingrat.

– Mais, j'en suis certain, mon bon Jean, repartit l'Anglais, dont l'attendrissement perçait à travers son flegme naturel.

Regardant sa montre, il s'exclama :

– Je vous demande pardon ; mais il est six heures et je n'ai que le temps de faire monter mes hommes à cheval si je veux galoper quelques milles avant la forte chaleur...

Une fois encore, ils se serrèrent les mains, et, cinq minutes plus tard, à la tête de sa troupe, Henry Kinburn partait au trot, suivi par les regards de son ami ; quand il eut disparu au loin, dans un nuage de poussière, Jean de Brey poussa un soupir et s'en fut vers le chariot autour duquel ses hommes avaient établi leur campement ; les bœufs, couchés dans l'herbe rare, ruminaient lentement, tandis que les chevaux, entravés, mangeaient leur provende en s'ébrouant : de dessous la bâche de cuir, un bruit sortait produit par les ronflements des dormeurs.

Jean de Brey souleva un rideau et appela :

– Macker !... dormez-vous ?

Il y eut un bâillement, puis un grouillement dans l'ombre et une voix, tout empâtée par le sommeil, demanda :

– C'est vous, monsieur l'inspecteur ?...

– Oui, Macker..., j'aurais un mot à vous dire...

L'Irlandais se glissa hors du chariot et, très respectueusement, son chapeau à la main :

– Qu’y a-t-il pour votre service, monsieur l’inspecteur ?

– Je voudrais savoir si nous avons encore loin d’ici Ferme Élisabeth.

L’Irlandais hocha la tête et murmura :

– Une vingtaine de milles au moins ; au train dont marchent les bœufs, ça nous fait près de cinq petites heures...

– C’est beaucoup...

– Peuh ! en partant d’ici à quatre heures – le plus fort de la chaleur passé – nous arriverons assez à temps pour camper avant la nuit...

Le ton, l’attitude de Macker avaient, depuis la veille, subi une transformation radicale, et si Jean eût été lui-même moins absorbé dans ses réflexions, il n’eût certainement pas manqué de le remarquer ; mais, en ce moment, il songeait à la conversation qu’il venait d’avoir avec Henry Kinburn, et une sorte de fièvre s’était emparée de lui : si la chance le favorisait, il pouvait, en « peggant » les terrains de Ferme Élisabeth, détruire les projets de ce rustre de Boer et se rendre lord Cornallett favorable...

C’est pourquoi, aussitôt seul, il était venu, sous prétexte d’interroger son guide sur la distance à parcourir, avec l’intention de lui demander quelques renseignements sur le terrain où il allait avoir à opérer ; seulement, maintenant qu’il avait cet homme devant lui, il lui semblait sentir ses regards sournois l’examiner en dessous, comme s’il se fût douté du véritable motif pour lequel on venait de l’arracher au sommeil.

Alors, embarrassé, honteux, il dit :

– Bien, je vous remercie..., Macker ; vous préviendrez les hommes que l’on partira tantôt à quatre heures.

Cela dit, il tourna les talons, gagna l'endroit où les chevaux étaient entravés, détacha le sien, le brida et, sautant en selle, s'éloigna, au trot, battre le pays environnant, tout en promenant les espérances nouvelles que Kinburn avait fait pousser dans son cœur.

Macker, lui, était rentré dans le chariot ; seulement, au lieu d'aller s'allonger sur la botte de paille qui lui servait de matelas, il était demeuré à genoux, l'œil collé à l'entre-bâillement de deux rideaux réunis, regardant l'inspecteur monter à cheval, puis s'éloigner, cependant qu'un sourire singulier courait dans sa barbe roussâtre.

– Bon !... bon !... murmura-t-il entre ses dents au bout d'un instant, il y viendra et nous aurons, je crois, de quoi rire...

Il se frotta les mains, silencieusement, dans un geste satisfait et ajouta :

– Eh ! eh ! master John Stuck..., nous savons où vous retrouver maintenant, et si vous voulez faire le malin, nous aurons de quoi vous faire pincer.

Sur ces paroles qui trahissaient un état d'âme non dépourvu d'espérance, notre homme regagna sa couche et, s'y allongeant, ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste, sommeil que durent certainement hanter des rêves dorés...

Ainsi que l'avait décidé Jean de Brey, on leva le camp sur les quatre heures et l'on partit à une allure suffisamment vive pour pouvoir espérer atteindre le point d'étape un peu avant l'heure indiquée par l'Irlandais ; on traversa la rivière Vaal, sur le pont cette fois, ce qui reporta les souvenirs de Macker à quelques mois en arrière, et lui mit au cœur une rage sourde contre ce John Stuck qui s'était si habilement servi de lui et de Zeïto, pour ensuite se moquer d'eux avec tant d'audace.

Mais M. l'inspecteur, qui trottait en avant, ayant ralenti l'allure de son cheval pour se venir ranger contre le chariot,

Macker cessa de penser au passé pour songer au présent et, en dessous, se mit à examiner le jeune homme.

– Certainement, songeait-il, il a quelque chose à me dire ou à me demander... Quoi ? je le devine peut-être..., certainement même, mais pas si bête que de parler le premier...

Et il continuait à siffloter tout doucement entre ses dents, paraissant fort attentif à examiner le paysage...

Alors, de son côté, Jean feignit de se méprendre à l'expression de physionomie du contremaître et s'exclama d'un ton inquiet :

– Dites donc, Macker, est-ce que vous ne vous reconnaîtriez plus ?

L'Irlandais eut un petit tressaut et le regarda d'un air étonné, comme s'il eût été surpris de le voir là...

– Plaisantez-vous ? monsieur l'inspecteur ?... Je connais ce pays-là comme ma poche...

Un sourire de satisfaction sembla effleurer les lèvres du jeune homme, qui répéta d'un ton dégagé, affectant même la plaisanterie :

– Alors, vous devez connaître les bons endroits ?...

– Les bons endroits ? répéta Macker, qui paraissait ne pas comprendre.

– Oui, pour « pegger » plus à coup sûr... Si vous aviez quelque renseignement à me fournir ?...

Bien que parlant avec un semblant d'assurance, Jean souffrait énormément ; lui qui, toujours, avait eu horreur de tout ce qui, de près ou de loin, touchait à l'argent, il éprouvait une répugnance à traiter ce sujet et il fallait vraiment qu'il se

trouvât encore sous l'impression de ce que venait de lui dire Henry Kinburn, pour qu'il se résignât à parler ainsi.

Mais aussitôt, craignant que celui auquel il s'adressait ne lui prêtât quelque intention d'intérêt personnel, il ajouta :

– Si, grâce à vous, on pouvait arriver à un meilleur résultat, la compagnie saurait certainement vous témoigner sa reconnaissance...

Macker eut une petite moue de dédain.

– La compagnie ! répéta-t-il. Ah ! monsieur l'inspecteur, de quoi venez-vous me parler là ? Vous savez bien ce que sont les capitalistes : dès qu'ils ont touché leur argent, ils ne vous connaissent plus...

Jean crut comprendre qu'il était inutile d'insister et déclara d'un ton sec :

– N'en parlons plus et mettons que je n'ai rien dit...

Il allait rendre la main, lorsque l'Irlandais s'écria :

– Parlons-en, au contraire, mais pas dans ce sens-là.

– Comment l'entendez-vous ?

Macker hésita un moment ; puis, se décidant :

– Tenez, dit-il, je ne vous connais pas depuis longtemps et je ne devrais guère avoir de sympathie pour vous, puisque vous m'avez pris ma place...

– Comment ! votre place ?

– Dame ! il y a deux ans que je suis à la compagnie, moi, et j'avais bien le droit de compter sur ce poste d'inspecteur ; vous, vous arrivez il y a trois semaines et crac, on vous nomme... Mais tout ça importe peu, et c'est pour vous dire que, malgré le

préjudice que vous m’avez causé, j’aurais plus de confiance en vous qu’en la compagnie...

Jean haussa les épaules et répondit :

– Je vous remercie de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi, mon cher Macker, et à l’occasion, je pourrai vous prouver que vous ne vous êtes pas trompé sur mon compte ; malheureusement, je ne suis rien et il ne m’est pas possible de prendre des engagements en cette affaire.

Il ajouta au bout d’un instant :

– N’en parlons donc plus... Je suivrai les indications de la compagnie, en souhaitant que ce soient les bonnes...

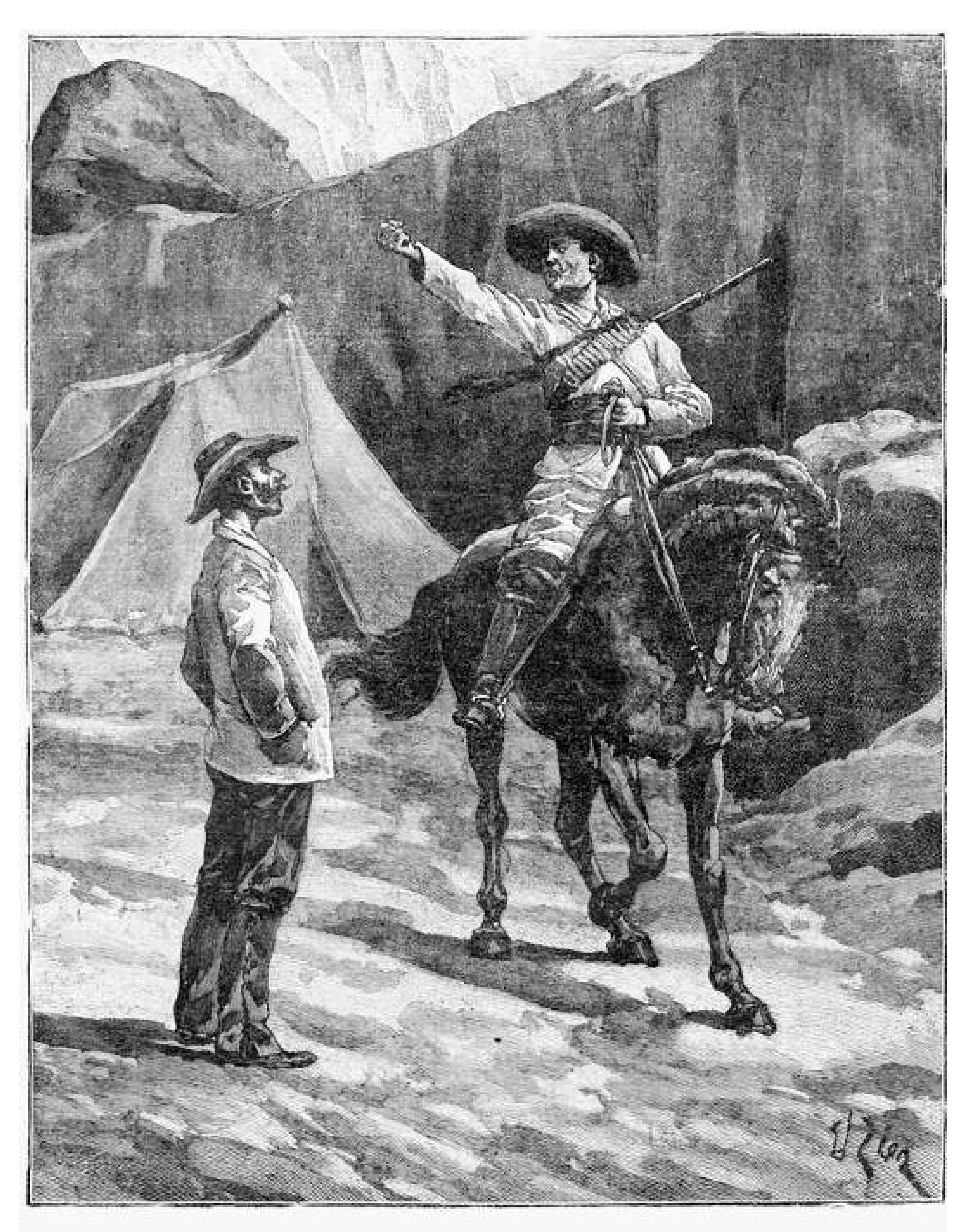
La conversation s’arrêta là ; Jean donna du talon à son cheval et prit les devants, suivi par les regards de l’Irlandais, qui souriait dans sa barbe d’un air singulier, et le reste de la route s’effectua sans qu’un seul mot fût prononcé entre eux.

Vers neuf heures, on arriva enfin à l’endroit que la compagnie avait indiqué à l’inspecteur comme le plus propice pour établir son campement, de manière à ce qu’au jour désigné il fût tout porté pour « pegger » les terrains qu’on lui avait signalés.

– Diable ! murmura-t-il avant de mettre pied à terre, ayant examiné du haut de sa selle les environs et ayant reconnu, non loin, de tous côtés, des campements semblables à celui qu’il allait installer, nous ne sommes pas seuls.

Et, appelant Macker d’un geste, il lui montra les silhouettes de chariots qui s’estompaient dans la brume du soir, ainsi que les chevaux et les bœufs que l’on distinguait encore, mais vaguement déjà.

– Qu’est-ce que ces gens-là ? demanda-t-il.



Il lui montra les silhouettes de chariots qui s'estompaient dans la brume du soir.

– La concurrence, monsieur l’inspecteur, gouailla l’Irlandais ; probable que les terrains que nous visons jouissent d’une bonne réputation, et alors, tout le monde tient à leur rendre visite.

Il ajouta, en frappant sur la crosse de sa carabine :

– Je crois qu’il faudra jouer de ça…

Jean sursauta sur sa selle, non que l’idée d’une arme à feu l’émotionnât le moins du monde, mais c’étaient là des mœurs toutes nouvelles pour lui et l’on comprendra que sa correction d’ancien officier s’émût, au premier abord, de ces procédés de flibustiers.

– Mais je croyais que maintenant c’était le sort qui décidait les emplacements.

– Point ; c’est-à-dire qu’il est question de faire voter une loi comme ça au Volksraad ; mais c’est toujours au premier arrivant que les terrains appartiennent.

Jean, durant cette courte explication, mordillait sa moustache, mécontent d’apprendre cela, ne se sentant pas l’homme de la situation, répugnant à jouer un semblable rôle, et d’un autre côté hésitant à trahir la confiance qu’avaient eue en lui les directeurs de la compagnie.

Il donna l’ordre néanmoins de dételer le chariot, de parquer les bœufs, d’entraver les chevaux et, après avoir mangé sommairement le contenu d’une boîte de conserves arrosé d’une bouteille de bière, se retira dans sa tente pour y méditer tout à loisir sur sa rencontre avec Henry Kinburn et les espérances mises à nouveau en lui à la suite de cette rencontre.

Macker, lui, dès qu’il avait vu l’inspecteur enfermé chez lui, s’était donné de l’air et, sous prétexte d’aller voir si, dans les campements voisins, il ne rencontrerait pas quelque ami, il était

parti pour rôder par là ; la vérité, c’est qu’il voulait savoir si, par hasard, il ne rencontrerait pas John Stuck dans ces parages.

La nuit précédente, tandis que Henry Kinburn et Jean de Brey causaient en toute sécurité, ils étaient loin de se douter que leur entretien avait un témoin qui, aplati contre le sol, l’oreille collée à la toile de la tente, n’avait pas perdu un mot de ce qu’ils avaient dit.

Or, ce témoin n’était autre que l’Irlandais : assez surpris de la rencontre des deux amis, et quelque peu étonné surtout de voir l’inspecteur aussi intimement lié avec un gentleman d’allures aussi accomplies que l’officier commandant ce détachement de police montée, il avait jugé, sinon nécessaire, du moins intéressant de savoir à quoi s’en tenir sur la nature des relations qui existaient entre ces deux hommes.

C’est pourquoi il s’était glissé hors du chariot, sitôt ses compagnons endormis, et était venu s’embusquer en un endroit où, perdu dans l’ombre, il fut certain de n’être pas dérangé : on juge si ce qu’il avait entendu l’avait stupéfait et surtout réjoui : comment ! ces gens-là connaissaient John Stuck, Guillaume Brey ! et non seulement ils les connaissaient, mais encore ils les avaient comme adversaires !

Cela étant, peut-être y aurait-il moyen de s’entendre, et c’est pourquoi il s’était attendu à ce que l’inspecteur le questionnât sur les terrains aurifères de Ferme Élisabeth : du moment que dans l’opération du surlendemain il avait des intérêts personnels, la situation changeait.

Mais on a vu comment Jean de Brey, éprouvant une répugnance bien compréhensible, s’était tu, et cette réticence avait contraint Macker à remettre à un autre moment l’examen d’un plan dont l’idée lui était venue.

Pour l’instant, une chose le préoccupait par-dessus tout : savoir où campait John Stuck et s’aboucher avec lui, à

l'improviste, pour tâcher de deviner ce qu'il avait dans le ventre ; dans la conversation qu'il avait surprise entre l'inspecteur et l'officier anglais, il avait entendu celui-ci annoncer que Stuck se trouvait sur le territoire de Ferme Élisabeth, se préparant à « pegger ».

Cela prouvait tout simplement que l'ami John était bien imprudent ou bien impudent : dans l'un ou l'autre cas, il méritait de recevoir une leçon, et il la recevrait ; c'était même pour la lui donner que Macker s'en allait rôder vers les campements des environs...

Mais vainement les parcourut-il les uns après les autres, interrogeant même les gens qu'il trouvait occupés à boire ou à jouer, non seulement il ne put arriver à mettre la main dessus, mais encore à avoir le moindre renseignement sur le personnage.

Il s'en revenait donc de fort mauvaise humeur, se demandant si l'officier rencontré par l'inspecteur n'avait pas menti ou plutôt si John Stuck, en malin qu'il était, n'avait pas envoyé quelqu'un « pegger » à sa place, avec défense absolue de parler de lui.

Quoi qu'il en fût – au surplus – le plus clair dans tout cela, c'est qu'il n'avait pas découvert John Stuck et que, dans ces conditions, il lui fallait se résigner à être volé par ce misérable Anglais ; mais la résignation n'était pas le fait de Macker et il marchait, défilant tout son chapelet de jurons, plus énergiques les uns que les autres, lorsqu'un attelage qui arrivait grand train en sens inverse de lui l'obligea à se ranger sur le côté de la route...

Brusquement, les mules s'arrêtèrent et celui qui les conduisait, passant sa tête hors de la bâche de toile qui recouvrait la voiture, cria :

– Eh ! l'homme !... un renseignement, s'il vous plaît !

Macker poussa un cri de joie : à la lueur du falot accroché sur le flanc de la voiture, il venait de reconnaître la face sombre de Zeïto ; le métis, de son côté, ne parut pas mécontent de rencontrer, si juste à point pour lui servir de guide, le contremaître et, sous sa direction il conduisit son véhicule en un point qui se trouvait à une distance à peu près égale de tous les campements.

Mais comme il voulait dresser sans tarder sa toile de tente et installer sa buvette pour être le lendemain, dès le point du jour, prêt à débiter sa marchandise, Macker haussa les épaules.

– Il s'agit bien de ta bière et de ton alcool, déclara-t-il ; si nous savons nous y prendre, nous serons riches pour le reste de nos jours.

– Ah bah ! fit le métis, pour qui ce langage n'était pas nouveau et qui, par conséquent, écoutait sans emballement cette communication.

– Oui, John Stuck est ici... et ce Boer du diable également...

À ces derniers mots, une flamme s'alluma dans les prunelles de Zeïto.

– Ah ! ah ! grommela-t-il en serrant les poings, ça, c'est autre chose... Et où ça, en quel endroit ?...

Il s'était levé de dessus le tonneau qui lui servait de siège et paraissait prêt à se lancer à la recherche de son ennemi...

– Un moment, fit Macker, en l'arrêtant, il ne s'agit pas, pour un coup de couteau, de gâcher bêtement une affaire superbe et de cracher sur la fortune, quand elle se présente à nous... Tu n'en mourras pas pour attendre.

– Pour qu'il m'échappe encore..., gronda Zeïto ; non, je le tiens et cette fois je ne le lâcherai pas...

– Pardon, dit froidement le contremaître, tu ne tiens rien du tout, et puis, si tu sais quelque chose, c'est par moi et ce serait bien mal reconnaître le service que je te rends en allant contre mes projets.

Le métis eut un geste brusque.

– Chacun pour soi !... grommela-t-il.

– Tu oublies qu'une peau d'Anglais ça coûte cher pour un homme de couleur, et que les potences ne sont pas longues à dresser quand il s'agit d'y accrocher un métis...

– Qu'importe ! si, avant, je lui ai fait son affaire.

Macker étouffa un juron et, tirant subitement de sa poche un revolver, en appliqua le canon sur la poitrine du métis.

– Et... si je te brûlais, déclara-t-il avec énergie.

L'autre, interloqué, balbutia :

– Tu veux plaisanter ! Est-ce que ce n'est pas ton ennemi, à toi aussi ?

– Peu m'importe !... si je dois être riche, que me fait sa peau !

Puis, voyant le métis un peu calmé, il le contraignit à s'asseoir et, se penchant vers lui :

– L'inspecteur que j'accompagne ici pour « pegger » est un ennemi du Boer et j'ai idée que s'ils se trouvaient tous les deux face à face, ils auraient ensemble une conversation dont les suites pourraient bien te satisfaire...

– Ce ne serait pas la même chose ! grommela le métis en hochant la tête et en crispant les poings.

– Assez..., fit impérativement Macker ; si je te parle de ça, c'est parce que, à deux, on voit souvent mieux les choses que

tout seul ; or, si tu ne dois m'être d'aucun conseil ni d'aucune aide… bonsoir ; va de ton côté, moi je vais du mien et tâchons de ne pas nous rencontrer, car si tu t'avises de me contrecarrer…

Puis, une idée soudaine lui venant :

– Tiens, fit-il, veux-tu faire un marché ?… engage-toi à ne plus penser au Boer jusqu'au moment, bien entendu, où tu pourras lui faire son affaire sans me nuire, et moi, je m'engage à te laisser le champ libre auprès de Mme Van Dereboum.

Le métis sursauta et, la face soudainement épanouie, illuminée par un sourire radieux :

– Tu ferais cela ! murmura-t-il, incrédule.

– Comme je te le dis ; mais à une condition…

Le métis s'étreignit le front à deux mains, comme s'il eût voulu pétrir sa volonté, la broyer, et, après un silence, déclara :

– C'est entendu ; j'attendrai… Maintenant, que faut-il faire ?

– Rien autre chose que te tenir prêt à me donner un coup de main, si j'ai besoin de toi ; ah ! il faut aussi – afin de n'éveiller aucun soupçon – te donner comme étant ici en passant ; de la sorte, tu pourras plier bagage à ta fantaisie, sans que l'on songe à s'étonner d'un si brusque départ.

– Je ne resterais pas ici ?…

– Non ; j'ai idée que nous avons suivi une mauvaise piste et qu'en nous entêtant nous n'arriverions pas au filon d'or qui doit faire notre fortune.

Il hocha la tête vers le campement, qui maintenant se reconnaissait aux feux allumés pour cuire le souper et éloigner les bêtes fauves, et ajouta :

– J'ai idée que ceux-là ne « peggeront » pas grand'chose…

– Cependant, tout le monde prétend que le nord de Ferme Élisabeth est le côté le plus riche en minerai.

– Je le sais bien, puisqu’on nous y envoie aussi..., mais ce n’est pas une raison, et si les choses marchent comme je l’espère, nous lèverons le camp au plus tôt.

– Pour aller où ?

– Là où est déjà John Stuck ; or, comme avec lui se trouve le petit-fils de Prétorius Brey, je n’imagine pas que le gars soit sans connaître les bons endroits...

Le métis eut du bras un geste large qui embrassait tout l’horizon et murmura d’un accent découragé :

– C’est grand... Ferme Élisabeth.

– Oui, mais ce que le jeune connaît, le vieux le connaît aussi.

– Et tu crois que le Prétorius t’indiquerait les meilleurs terrains dont on le dépouille ?

– Si je le crois !... La preuve, c’est que tu vas me prêter une de tes mules et que j’y file tout de suite.

XIV

LE VIEUX

Dans la salle basse de la ferme, Wilhemine allait et venait, préparant le souper du soir ; sur une grande table, les écuelles de terre brune, larges et profondes ainsi que des plats, étaient déjà disposées, flanquées de cuillers d'étain et de larges gobelets de même métal.

Dans la cheminée, devant un feu de bois qui se mourait, la soupe ronronnait doucement dans une énorme marmite de fonte, tandis qu'à côté un quartier de viande exposé aux braises ardentes, rôtissait, envahissant la pièce d'une fumée puante, produit par la graisse tombant dans le feu.

Quand la jeune fille eut achevé de dresser le couvert, elle prit deux cruches de grès énormes et sortit dans la cour pour aller les emplir de bière au cellier ; comme elle y entrait, la porte charretière s'ouvrit et une troupe d'hommes entra, poussant devant eux, qui des moutons, qui des vaches ; d'autres conduisaient des attelages traînés par des bœufs, d'autres encore ramenaient des troupes de porcs ou de dindons.

Quand la jeune fille revint du cellier, elle les trouva tous assis déjà à leur place, devant la table, les regards tournés vers la grande horloge de bois bruni dont les aiguilles marquaient la demie de neuf heures.

– Oom Prétorius est en retard, murmura l'un d'eux.

Wilhemine jeta un coup d'œil sur le cadran et dit simplement :

– Oui, il est en retard...

Puis, les deux cruches posées sur la table, elle fut s'asseoir sur un escabeau de bois, au coin de l'âtre, et là s'immobilisa, surveillant la cuisson du rôti, indifférente aux conversations qui s'engageaient à voix basse entre les travailleurs...

Mais, en réalité, elle avait bien autre chose en tête que la préoccupation du souper ; depuis le départ de Guillaume, l'existence à la ferme était devenue terrible pour elle : d'abord, la disparition de son fiancé l'avait toute désorientée, creusant dans sa poitrine un vide énorme et la pensée de l'absent était devenue pour elle une obsession.

Où était-il ? que devenait-il ? songeait-il toujours à elle ? se proposait-il de revenir un jour à la ferme, ou bien devait-elle renoncer à l'espoir de le voir jamais ?

Depuis le jour où, dans un moment d'aveugle colère, Prétorius avait chassé son petit-fils, jamais le nom du jeune homme n'était sorti de la bouche du vieillard ; c'eût été à croire qu'il en avait chassé de son esprit jusqu'au souvenir, si, par instants, Wilhemine, qui le connaissait bien, n'avait lu dans son regard alors que, assis méditativement sur le seuil de la porte, le soir, le repas achevé et les serviteurs couchés, elle lui faisait à haute voix la lecture de quelque passage de la Bible.

Mais combien elle eût préféré qu'effectivement le grand-père eût perdu le souvenir de Guillaume, car dans ses prunelles grises, que faisait, par instants, étinceler la lueur de la lampe, elle voyait le reflet des pensées qui emplissaient son âme, et ces pensées devaient être terribles à en juger par l'expression que prenaient soudainement ses traits.

Bref, depuis le jour où avait paru dans le journal officiel la nouvelle que Ferme Élisabeth était « déclarée », Wilhemine tremblait pour celui qu'elle aimait, car elle avait deviné que le

vieux Prétorius réservait un châtiment exemplaire à l'enfant qui le trahissait et le dépouillait.

Certes, en elle-même, elle réprouvait la conduite de Guillaume, mais elle l'aimait tant maintenant qu'elle l'excusait et que, tout bas, elle faisait des vœux pour que jamais il ne se trouvât en présence de oom Prétorius : ah ! oui, plutôt se résigner à ne le voir jamais plus, – dût-elle en mourir – que d'assister à l'effroyable drame qui ensanglanterait Ferme Élisabeth…

À mesure que le jour approchait où, conformément à la loi, les territoires de Ferme Élisabeth devaient être divisés, la jeune fille sentait une angoisse plus terrible l'étreindre ; de son côté, le vieillard devenait plus taciturne, plus sombre, plus mystérieux aussi.

À ses allures, il était facile de voir qu'il méditait quelque projet : en dépit de son grand âge, il passait à cheval la plus grande partie de son temps, partant dès l'aurore pour ne rentrer que fort avant dans la soirée ; même, il était arrivé plusieurs fois qu'au milieu de la nuit, Wilhemine l'avait entendu se lever et quitter la ferme.

Maintenant, il ne sortait plus qu'armé, sa carabine à répétition en bandoulière et, dans les arçons de sa selle, deux gros revolvers qu'il avait fait acheter depuis peu à Johannesburg.

Hélas ! la pauvre Wilhemine ne pouvait se faire d'illusions sur l'usage auquel étaient destinées ces armes ; aussi chaque fois que le vieillard rentrait l'examinait-elle avec anxiété, tremblant de découvrir sur son visage ou dans son allure quelque indice qui lui révélât que la catastrophe tant redoutée était accomplie.

En ces derniers jours, cependant, une chose l'avait un peu rassurée, c'est que nul n'avait vu Guillaume, ni même entendu

parler de lui ; les serviteurs de la ferme qui devinaient ses angoisses, étaient les premiers à lui donner les renseignements qu'ils pouvaient obtenir, d'autant plus facilement que le vieillard leur avait enjoint de le mettre au courant de la première nouvelle qu'ils apprendraient de la présence du jeune homme dans le pays.

Même, quelques-uns d'entre eux avaient été chargés par lui d'organiser des battues dans certaines directions qu'il connaissait devoir être plus particulièrement visitées par son petit-fils ; mais jusqu'à présent ces battues n'avaient eu aucun résultat et Wilhemine commençait à espérer que Guillaume, s'étant vengé en faisant déclarer Ferme Élisabeth, avait été chercher un emploi, soit au Cap, soit dans le Rhodesia, soit même dans la République d'Orange.

Deux jours encore devaient s'écouler avant celui où les terrains pouvaient être « peggés », et déjà tous les concurrents étaient arrivés, campant hors des territoires du vieux Burgher, à proximité de ceux qu'ils convoitaient plus particulièrement ; si, d'ici quarante-huit heures, Guillaume n'avait pas paru, c'est que, dans sa conduite, il n'avait été guidé par aucun espoir de lucre, et alors Wilhemine le pourrait considérer comme sauvé.

Mais plus s'approchait la date fatale et plus son angoisse devenait grande, car elle avait le pressentiment que tout cela tournerait mal et que la situation présente ne pouvait se dénouer que par un drame.

En ce moment, ayant rejoint le coin de l'âtre, noyée dans l'ombre de la haute cheminée, elle tenait ses regards attachés sur les visages des gens de la ferme, cherchant à surprendre l'indice d'une nouvelle qu'on lui cacherait par pitié, – car on savait qu'entre Guillaume et elle il y avait eu autrefois des promesses échangées et on la plaignait sincèrement d'avoir perdu celui qu'elle aimait.

Tout à coup, sur le sol durci de la cour, les sabots d'un cheval claquèrent et la jeune fille se dressa, mue comme par un ressort, tandis que, se levant, un serviteur cafre dit :

– Voici oom Prétorius.

Et il sortit pour s'occuper de la monture du vieillard, la desseller et la mener à l'écurie ; presque aussitôt après son départ, la haute stature du vieux Burgher apparut dans l'encadrement de la porte sur le seuil de laquelle il s'immobilisa un instant, laissant retomber lourdement à terre la crosse de sa carabine.

Son visage était plus sombre que de coutume et, sous les touffes de poils gris qui plantaient ses arcades sourcilières, l'œil brillait d'un éclat plus fiévreux et plus mauvais.

Et Wilhemine, si tremblante qu'elle se soutenait d'une main à l'appui de la cheminée, attachait sur lui des regards inquisiteurs, remplis d'angoisse et d'effarement, ainsi qu'elle faisait chaque soir quand il rentrait.

Sans mot dire, il alla vers le coin où il avait coutume de déposer sa carabine, accrocha d'un mouvement automatique son grand chapeau à un clou planté dans la muraille, auquel il suspendit également la large ceinture de cuir où se trouvaient ses étuis à cartouches et vint prendre au bout de la table sa place que marquait un vieux fauteuil de paille, au haut dossier de chêne sculpté que surmontait un écusson orné d'une couronne grossièrement découpée en plein bois.

Les serviteurs de la ferme s'étaient levés et, tête découverte, attendaient que Wilhemine fût allée prendre sur une planche la vieille Bible dans laquelle oom Prétorius avait l'habitude de lire la prière du soir.

Mais comme la jeune fille lui tendait le livre ainsi que les grossières lunettes à monture d'acier qui permettaient à ses yeux fatigués de lire le texte écrit cependant en gros caractères,

il refusa d'un geste brusque de la main, puis, après avoir promené autour de lui un regard dans lequel il y avait comme une pointe d'attendrissement :

– Mes amis, dit-il, d'une voix qui semblait moins rude que de coutume et même qu'une émotion difficilement contenue faisait trembler un peu, mes amis, c'est le dernier repas que nous allons prendre ensemble ; vous passerez encore cette nuit à la ferme et demain à l'aube nous nous quitterons.

Un murmure de surprise courut autour de la table, le vieillard poursuivit :

– Tout à l'heure, le repas terminé, je vous paierai ce que je vous dois et même, pour que vous conserviez bon souvenir du vieux Prétorius, je vous verserai double mois.

– Vous quittez Ferme Élisabeth, maître ? interrogea le bouvier boer qui était au service du vieillard depuis de longues années et qui, vu cette circonstance, avait son franc-parler plus que ses camarades.

Une lueur terrible brilla dans les prunelles de Prétorius, en même temps qu'il portait la main à sa gorge comme si quelque chose l'eût étranglé et puis il répondit :

– Ils veulent me chasser d'ici, mais j'y demeurerai quand même.

Le visage de Wilhemine s'effara et, attachant sur le vieillard ses grands yeux bleus suppliants :

– Grand-père, interrogea-t-elle, angoissée, que vous proposez-vous ?

Mais lui, tournant vers elle sa face soudainement rébarbative, gronda.

– Question indiscrète, ma fille ; je suis toujours le chef de la famille, le maître, le seul maître ici... et je le prouverai...

On eût dit que, depuis trois mois, lui aussi avait, de son côté, étudié sa petite-fille et qu'il avait lu dans ses yeux le secret de son cœur, découvert que sa pensée était avec l'absent et que, si elle ne l'absolvait pas, du moins elle l'excusait.

Puis, changeant de ton, il ajouta :

– Tu t'en iras chercher dans le cellier quelques vieilles bouteilles de bordeaux que nous viderons ensemble à vos santés, mes bons amis.

Cela dit, il s'assit et, ayant plongé sa cuiller dans son écuelle, chacun, ayant fort faim, l'imita ne parlant pas ; on mangeait vite, si bien que le repas fut prestement expédié ; quant aux bouteilles de bordeaux, elles furent non moins lestement vidées et la paie commença aussitôt après.

Chacun des travailleurs passait à son tour derrière la table à laquelle le vieillard était demeuré assis, ayant à côté de lui un sac de toile où il puisait à pleines mains des pièces d'argent qu'il disposait en piles symétriques comptées et recomptées par lui et l'intéressé.

L'homme une fois payé, oom Prétorius lui tendait la main et, après une étreinte sincèrement cordiale, un autre venait toucher sa monnaie.

Quand il ne resta plus personne, Wilhemine s'approcha et d'une voix pleine de résignation, qui trahissait l'état de servitude en lequel elle vivait depuis qu'elle avait l'âge de raison :

– Quels sont vos ordres, grand-père ?

Il la regarda un moment, semblant vouloir descendre jusqu'au fond d'elle-même pour fouiller dans sa conscience, remua les lèvres comme s'il allait parler, se complut encore dans un examen inquisitorial et finit par dire :

– Couche-toi..., demain nous causerons.

Se courbant vers le vieillard, la jeune fille lui tendit son front respectueusement, qu'il effleura d'un baiser dont la sécheresse trahissait toute la rancune amassée dans son cœur, puis elle gagna la porte de sa chambre.

Une fois seul, oom Prétorius se leva et, lentement, martelant le sol de la semelle de ses lourdes bottes, se mit à arpenter la salle.

Son visage était impassible ; seuls, ses regards flamboyaient et, par instants, sa longue barbe blanche se hérissait comme si un vent d'orage eût soufflé à travers ; par instants aussi, ses doigts musculeux se crispaient dans le vide, semblant éteindre quelque ennemi imaginaire, et ses phalanges craquaient avec un bruit de tenailles.

Enfin, il parut avoir pris une décision, saisit sur la tablette de la cheminée une lanterne, l'alluma et sortit dans la cour qu'il traversa pour gagner un hangar de tôle, dont il ouvrit la porte avec une clé tirée de la poche de sa vareuse.

Une fois entré, il éleva la lanterne à bout de bras pour en mieux projeter la clarté autour de lui : de tous côtés, des caisses, des barils, des sacs qui donnaient à la pièce dans laquelle il se trouvait l'aspect d'une arrière-boutique où eussent été éparpillées des denrées coloniales.

Avec une précaution singulière, le vieillard posa sa lanterne sur une solive qui soutenait le toit et se mit à examiner méticuleusement les caisses, les sacs et les tonneaux : trois de ces derniers parurent attirer plus spécialement son attention et, après avoir vérifié une dernière fois les marques spéciales inscrites sur les douves, à l'aide d'un instrument de fer déposé dans un coin, il en fit sauter les couvercles.

Ces tonneaux étaient pleins d'une matière grise qui devait être de la poudre ; le vieillard en retira de chacune à peu près le volume d'un tiers qu'il remplaça par un volume semblable de

grenaille, de clous, de débris de ferraille pris dans plusieurs caisses qui se trouvaient là.

Ensuite, à l'aide d'un bâton, il remua la poudre et cette mitraille improvisée, de façon à les bien mélanger ensemble ; cela fait, il replaça les douves, et les tonneaux se trouvèrent hermétiquement fermés.

Ce n'était pas tout : d'une autre caisse, il tira plusieurs mètres d'une corde soufrée qu'il sépara en trois parties égales, introduisant l'une des extrémités de chacun de ces trois tronçons dans l'une des futailles par le trou de la bonde qu'il rebouchait ensuite.

Alors, il s'arrêta et, debout au milieu du hangar, essuyant avec un vaste mouchoir à carreaux son front trempé de sueur, il regarda d'un air satisfait cette besogne : satisfaction terrible et qui devait naître de sentiments bien haineux pour que les lèvres se crispassent dans un sourire si effrayant et que, dans les yeux, étincelât une telle lueur.

Un moment, il regarda autour de lui, comme indécis ; puis il prit l'un des tonneaux, le roula dans le coin du hangar où se trouvaient accumulés en plus grand nombre les sacs, les futailles et les caisses, le déposa là, forma à l'aide de ces futailles et de ces caisses un amoncellement autour de lui et au-dessus de lui, et déroula la mèche sur le sol jusqu'à la porte en laissant dépasser au dehors une longueur suffisante pour pouvoir y mettre le feu.

Les deux autres tonneaux, il les roula dehors et, après avoir soigneusement fermé la porte, il en chargea un sur ses épaules pour retraverser la cour avec précaution et regagner son logis.

Comme il venait de faire dans le hangar, il fut quelques instants avant de prendre une décision, promenant ses regards autour de lui, cherchant en quel endroit propice il pourrait bien déposer son engin meurtrier.

Malheureusement, ainsi que nous l’avons dit au début de cette histoire, le mobilier de cette salle était des plus sommaires, et les murailles nues n’offraient aucun abri capable de dissimuler cette futaille jusqu’au moment où il avait résolu d’en faire usage.

Alors, il entra dans sa chambre à coucher, celle qu’il avait mise, on s’en souvient, à la disposition de lord Cornallett lorsque les circonstances l’avaient contraint à passer la nuit à la ferme ; dans cette pièce régnait la même simplicité, disons mieux, le même mépris du confort que dans l’autre : un lit de camp fait de planches fixées au mur, comme dans les corps de garde, supportait une maigre paillasse et un mince matelas ; une petite armoire en bois blanc servait à serrer le linge et, sur une tablette, se trouvait posée une cruche de terre dans une terrine en fer blanc, pour les ablutions ; un lourd escabeau de chêne complétait l’ameublement.

D’un coup d’œil, le vieillard trouva son affaire, retourna dans la grande salle, prit la futaille, la roula sur le sol et la cacha sous le lit de camp dont l’ombre la dissimulait.

– Bon, murmura-t-il...

Une fois encore, il sortit dans la cour, gagna le hangar, à la porte duquel il avait laissé le troisième tonneau, le chargea sur ses épaules et vint le déposer sur un chariot où il l’enfouit sous une botte de foin...

Alors, un soupir profond sortit de sa poitrine, il tira de sa poche une vieille pipe de bois dans le fourneau démesuré de laquelle il engloutit une charge énorme de tabac, et l’ayant allumée, en aspira une bouffée de fumée qu’il rejeta voluptueusement par les narines, épaisse comme un nuage...

Après quelques pas faits de long en large dans la cour, il regagna la grande salle, se plongea dans le fauteuil et, les pieds aux chenêts, continua de fumer, immobile comme s’il eût

dormi, ce qu'on eût pu croire à ses paupières closes, à l'impassibilité de sa face, n'eût été le foyer embrasé qui couronnait le fourneau de sa pipe.

Cependant, vint un moment où le foyer diminua d'intensité, où les lèvres cessèrent leur mouvement aspiratoire ; le vieillard avait fini par s'assoupir.

Mais, presque aussitôt, il tressaillit, redressa son buste, pencha la tête en avant et écouta ; puis il bondit sur ses pieds, courut à sa carabine, la saisit, l'arma et, en travers de la porte, demanda en baissant la voix instinctivement :

– Qui va là ?...

Dans la cour, il distinguait vaguement une ombre qui paraissait se diriger vers l'habitation ; alors, faisant craquer le système de son arme, il ajouta un peu plus haut :

– Qui va là ?...

On lui répondit aussitôt, en anglais :

– Ne tirez pas, mille diables !... je n'ai pas de mauvaises intentions et suis sans armes...

En dépit de cette déclaration, le vieillard conserva son attitude hostile, barrant le seuil, le doigt sur la détente, jusqu'à ce que celui qui s'avançait fût entré dans la zone de lumière projetée au dehors par la lampe ; alors, apparut la face roussâtrement barbue de l'Irlandais Macker.

Ainsi qu'il en avait très franchement averti le fermier, il était sans armes, du moins apparentes, car il marchait les bras ballants et les mains vides.

– Qui êtes-vous ? demanda rudement le boer.

– Un homme qui veut vous parler, oom Prétorius, mais qui, pour cela faire, vous demande la permission de s'asseoir, car il

est quelque peu fatigué ; j'ai laissé là-bas, attachée à la barrière, ma mule blanche d'écume et j'ai les reins brisés d'une course de quinze milles à travers la campagne.

Le vieillard le regardait d'un air dur, et l'expression de sa face devenait de plus en plus terrible ; puis, enfin, se méprenant :

– Vous êtes sans doute un de ces voleurs qui viennent pour me dépouiller après-demain, gronda-t-il menaçant... et vous avez l'audace de me demander l'hospitalité..., partez..., mais partez vite...

Macker, sans se décontenancer, répondit :

– Erreur, oom Prétorius, je ne suis point ici pour ce que vous croyez, ou du moins, c'est pour vous voir, vous parler, que j'ai fait cette course enragée... Donc, livrez-moi passage, donnez-moi un siège et versez-moi un verre de ce que vous voudrez, car j'ai fort soif...

Déconcerté par cette assurance, ne pouvant démêler si c'était là, de la part du nouveau venu, de l'assurance ou de l'aplomb, le vieillard fit deux pas en arrière ; la porte se trouva désobstruée et l'Irlandais en profita pour se glisser à l'intérieur, et aller s'asseoir dans le fauteuil même où se trouvait tout à l'heure assoupi le boer.

Celui-ci l'avait suivi, stupéfait de ce sans-gêne et, debout devant lui, le regardait :

– Voici la chose, commença Macker...

Puis, s'interrompant, il demanda, baissant la voix :

– Mais, pardon,... nous sommes seuls ? personne ne peut nous entendre ?

– Personne, répondit laconiquement Prétorius, en secouant la tête...

– Eh bien ! voici..., tout à l'heure, comme je vous voyais peu disposé à me recevoir, j'ai menti en vous disant que je n'étais pas un de ceux qu'avait alléchés la réputation des territoires de Ferme Élisabeth... Je viens pour « pegger » après-demain.

Un flot de sang afflua tout à coup au visage du vieillard, dont les poings se crispèrent, tandis que dans sa gorge s'étranglait ce mot, jeté en pleine face à son visiteur :

– Voleur !...

Mais l'Irlandais ne parut aucunement s'en émouvoir ; il était venu là avec la ferme intention de parler et il ne se laisserait détourner de cette intention par aucune considération étrangère ; il repartit donc très froidement :

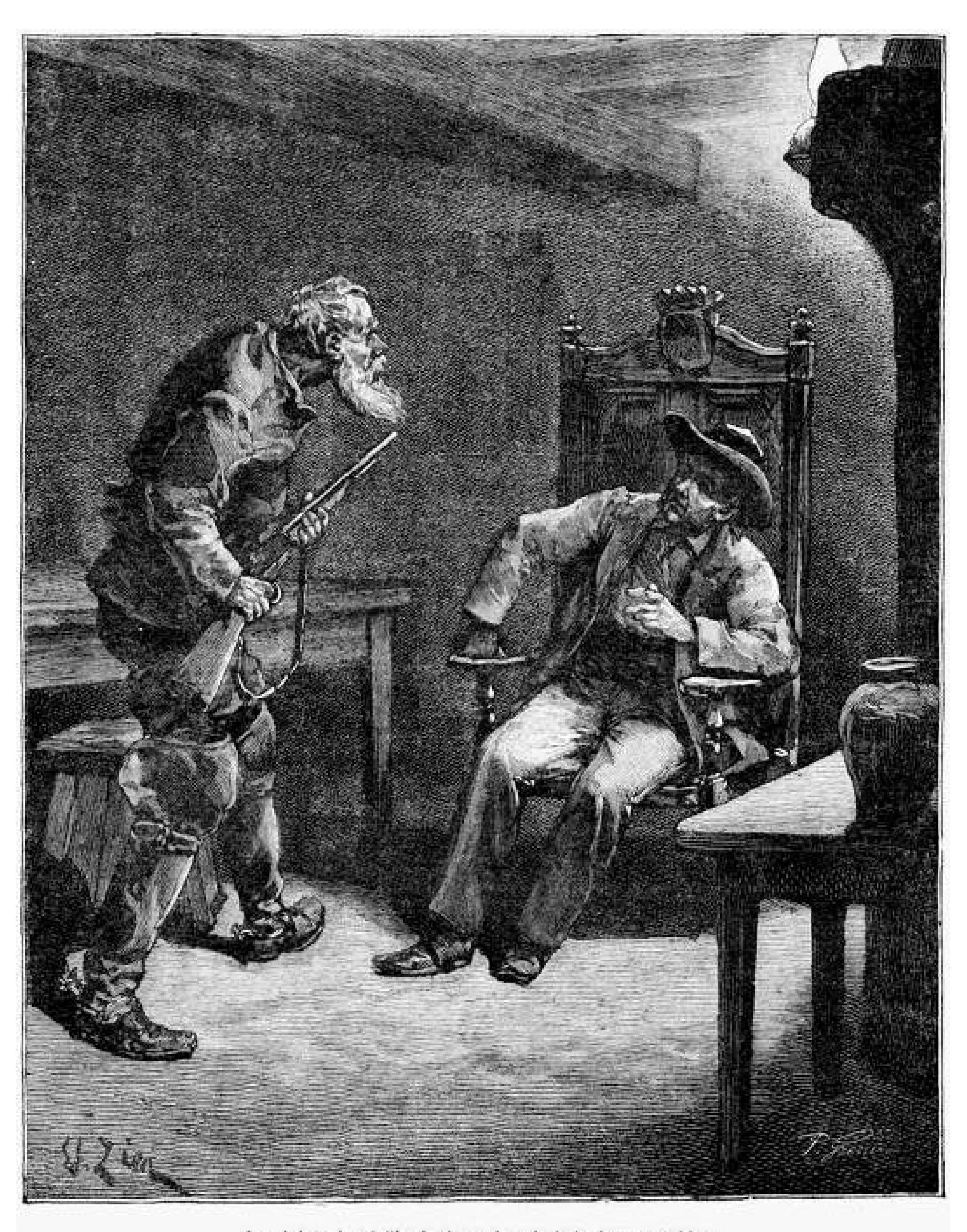
– Vous avez tort de vous mettre en colère, mon cher monsieur Prétorius, car ce que je viens de vous dire n'est rien auprès de ce que j'ai à ajouter.

– Sortez..., mais sortez, gronda le vieillard dont les doigts pétrissaient le bois de sa carabine si terriblement que tout autre, à la place de l'Irlandais, n'eût pas hésité à s'enfuir...

Lui cependant, sans se déconcerter, ajouta :

– Oui, je viens vous demander de bien vouloir me conseiller et me dire de quel côté je dois porter mes préférences...

Certes, l'Irlandais n'avait pas menti en déclarant que ce qu'il avait dit n'était rien auprès de ce qu'il avait à dire et, cette fois, la stupeur de Prétorius fut si grande que sa fureur en tomba presque, il murmura :



Les doigts du vieillard pétrissaient le bois de sa carabine.

– Vous êtes fou !

– Mais non, repartit Macker, suivez-moi bien et vous allez voir : d'abord, vous me concéderez ce point que nul mieux que vous ne connaît à fond ce que contiennent les différents territoires de Ferme Élisabeth ; vous pouvez être un fermier boer, c'est-à-dire l'homme antique, patriarcal par excellence, mépriser la civilisation, le luxe, l'or et tout ce qui s'ensuit, je n'admets pas que la curiosité seule ne vous ait pas poussé à prospecter... histoire de voir si tous les bruits que l'on fait courir sont exacts...

Comme le vieux ne répondait pas, Macker prit ce silence pour un acquiescement et poursuivit :

– Or, je ne sais pourquoi, mais j'ai idée que tous ceux qui campent vers le Nord-Est se trompent et que par là il ne doit pas y avoir plus d'or que dans ma poche ; alors, pour avoir à ce sujet une certitude, l'idée m'est venue...

– Vous êtes fou !...

– Ne croyez pas cela ; je suis un homme pratique, oom Prétorius, qui connaît la vie et sait qu'un service en vaut un autre... Eh bien ! je suis à même de vous donner des renseignements que peut-être vous trouverez intéressants.

Le vieillard eut un haussement d'épaules qui prouvait combien peu de choses, à l'heure présente, offraient d'intérêt à ses yeux...

– Soit, insista l'Irlandais, mais enfin, laissez-moi aller jusqu'au bout ; quand je disais, il y a un instant, que vous seul pouviez me conseiller en cette affaire, je me trompais ; il y en un autre encore, c'est votre petit-fils...

Prétorius tressaillit, ses yeux s'attachèrent, terribles, menaçants, sur son visiteur, et il dit, se contenant à grand'peine :

– Je n'ai plus de petit-fils.

– Comme vous voudrez ; mettons donc qu'il y a, de par le monde, un certain Guillaume Brey qui doit en savoir long, lui aussi, sur Ferme Élisabeth et qu'en l'interrogeant…

La main puissante du vieillard s'était abattue sur l'épaule de Macker et l'immobilisait sur le fauteuil.

– Misérable Anglais, gronda-t-il, et tu oses venir ici pour me narguer…

– Non, boer entêté, riposta l'autre sans s'effarer ; mais pour vous dire que Guillaume Brey est aux environs de Ferme Élisabeth, avec des compagnons pour faire, après-demain, main basse sur les territoires les plus riches de la Ferme !

Prétorius poussa une sorte de rugissement rauque et ses deux mains se portèrent à sa gorge, crispées comme si, tout son sang affluant du cœur, il allait tomber frappé d'une attaque d'apoplexie.

– Il est ici !… clama-t-il… il a osé !… oh ! malheur… malheur à lui.

Puis, soudainement, empoignant l'Anglais par sa veste :

– Où est-il ?… de quel côté ?…

– Cela, je l'ignore et c'est précisément ce que je venais vous demander…

L'œil du vieillard s'attacha, plein de stupéfaction, sur son interlocuteur.

– Comment savez-vous, alors ?… balbutia-t-il. Macker le calma d'un geste et répondit :

– Écoutez-moi sans vous emporter et vous allez comprendre : Guillaume Brey s'est entendu avec une compagnie d'Anglais et c'est lui qui doit diriger les opérations des

« peggeurs » ; or, comme je vous le disais tout à l'heure, il doit connaître aussi bien que vous les territoires avantageux et c'est de ce côté qu'il doit se tenir embusqué, attendant le moment d'opérer… Voilà pourquoi je vous disais que vous seul pouvez savoir où il se trouve.

Durant que parlait l'Irlandais, Prétorius ne le quittait pas des yeux, cherchant à lire jusqu'au fond de lui-même le degré de confiance qu'il pouvait avoir dans ce raisonnement ; en même temps, il était facile de voir que, tout en écoutant, il réfléchissait.

Et tout à coup, il tressaillit ; ses doigts d'hercule pétrissaient le bord de la table et il grogna :

– Oui… oui… vous avez raison… il ne peut être que là… Il doit être là…

Un sourire avait crispé les lèvres mauvaises de Macker qui dit aussitôt d'une voix doucereuse :

– Ainsi que je vous l'ai déclaré très loyalement, je viens pour « pegger » ; or il me semble que mon renseignement vaut bien, pour vous, une récompense ; quoique vous fassiez, Ferme Élisabeth est maintenant dans la dépendance de la loi et, sauf les claims qui vous reviennent de droit, les territoires vont être partagés. Dans ces conditions, peu vous doit importer que j'en aie ma part.

Sans répondre, les dents serrées, la face blême, les yeux étincelants, Prétorius se tenait là, devant lui, comme prêt à se jeter sur l'Irlandais ; celui-ci ajouta :

– Votre colère contre Guillaume Brey est légitime, oom Prétorius ; sa trahison mérite vengeance et s'il vous répugne d'être l'exécuteur de la justice de Dieu, ayez confiance en moi : mes amis et moi saurons lui disputer les terrains convoités, de telle façon que votre rancune pourra être satisfaite.

Et, se penchant vers le vieillard, le misérable ajouta :

– Dites-moi où vous supposez que Guillaume Brey puisse s'être embusqué et, foi d'honnête homme, je vous jure qu'il ne se présentera pas, après demain pour « pegger ».

XV

EN FAMILLE

En rentrant au campement, Macker était d'une humeur exécrable : le Boer l'avait laissé partir sans lui donner de réponse ; bien plus, notre homme était obligé de convenir avec lui-même qu'il n'avait même pas d'espoir à conserver, à moins qu'un miracle ne transformât les intentions du vieillard.

– Décidément, gronda-t-il en mettant pied à terre et en entravant sa mule, toute trempée de sueur ; décidément, ces Hollandais ne savent pas haïr.

Comme il se trompait ! Ah ! il eût changé d'opinion s'il eût pu lire l'effroyable combat qui s'était livré et se livrait encore dans l'âme du Boer, depuis qu'il venait d'apprendre la nouvelle apportée par Macker ; certes, sa haine contre Guillaume était toujours la même, aussi intense, aussi profonde, et son désir de vengeance ne s'était pas atténué depuis qu'il entrevoyait la possibilité de le satisfaire.

Et, cependant, il ressentait comme un trouble, une hésitation qu'il ne s'expliquait pas, qu'il considérait comme une lâcheté... ce qui le rendait furieux contre lui-même.

Assurément, on lui eût apporté là, devant lui, le cadavre de Guillaume, qu'il eût éprouvé, à le voir, une très vive satisfaction et qu'il eût envisagé alors avec plus de philosophie l'acte qui, deux jours plus tard, devait le dépouiller.

Ou bien encore, brusquement, au détour d'une route, à l'orée d'un bois, s'il se fût rencontré avec le misérable qui avait

trahi sa confiance, s'était joué de son affection, dans le premier moment il l'eût étendu à ses pieds d'un coup de sa carabine, sans l'ombre d'un remords, remplissant son devoir de justicier, conformément à ses droits de patriarche, de *pater familias*.

Mais, en l'espèce, c'était tout différent : il s'agissait d'aller se placer à l'affût, de s'embusquer, d'attendre au passage ce garçon, comme une bête fauve, et, sans qu'il lui fût possible de se mettre en défense, au moins de chercher un refuge dans la fuite, de tirer dessus.

Non ! il y avait là quelque chose en lui, quelque chose qu'il ne s'expliquait pas bien, mais qui lui répugnait.

Et, cependant, dans quarante-huit heures, il allait être dépossédé de ces terres qu'il avait conquises ; que, depuis des années il défrichait, au prix de combien de fatigues, de combien de dangers !

Il allait être chassé de là, dépouillé, volé, oui, volé ! car tout Boer qu'il fût, il considérait comme un véritable vol le fait de « déclarer » publique, au nom d'une loi, une propriété privée ; et celui qui le trahissait, qui s'apprêtait à partager sa dépouille avec ceux qui l'allaient spolier, ne serait pas puni !

Bien mieux ! rien ne prouvait que, grâce à son action détestable, il ne vivrait pas en grand seigneur, tandis que lui-même, amoindri, humilié, ruiné, continuerait de végéter sur l'étroite portion de terre que la charité de l'État voulait bien lui laisser.

Voilà tout ce que le vieillard avait remué en sa cervelle, durant l'entretien, court d'ailleurs, que Macker avait eu avec lui, et l'Irlandais n'avait pu se rendre compte de la tempête qui grondait sous ce crâne blanchi par soixante-dix-huit années ; son sang s'était mis à bouillonner dans ses veines avec l'impétuosité d'un sang de vingt ans, affluant à son cerveau ; ses yeux voyaient rouge, ses regards allaient chercher sa carabine,

dressée tout armée dans le coin familier, et, assurément, si Guillaume eût paru en cet instant, il n'eût pas franchi vivant le seuil de la ferme.

Et cependant, en dépit de la manière pressante avec laquelle Macker avait insisté pour avoir le renseignement qui l'amenait, le vieillard s'était tu ; il voulait se réserver d'intervenir lui-même, répugnant à charger, même indirectement, des tiers de mettre à exécution une vengeance dont le soin le regardait seul.

Or, la physionomie de son visiteur portait nettement l'empreinte des idées criminelles qui le hantaient et il était facile de deviner que, sachant où il pouvait rencontrer Guillaume, la première chose qu'il ferait serait de se débarrasser d'un concurrent dont la chance pouvait gêner ses appétits cupides.

Et voilà pourquoi, sans cependant répondre négativement aux demandes de l'Irlandais, il l'avait congédié en lui disant qu'il voulait réfléchir.

– Ah ! le vieux renard, avait grommelé Macker en enfourchant la mule qui l'avait amené, il n'a rien voulu dire de ce qui m'intéressait, et j'ai été assez bête, moi, pour me laisser tirer les vers du nez...

Il avait lancé sa monture grand train sur la route du campement, et la pauvre bête avait payé de ses flancs et de sa croupe la déconvenue de celui qui la montait.

Celui-ci, heureusement, n'était pas homme à se décourager et, pendant le trajet, il agita dans sa cervelle différents moyens d'arracher au vieillard un renseignement aussi précieux ; malheureusement, ces différents moyens ne supportaient pas l'examen, et tous durent, l'un après l'autre, être rejetés.

C'est pourquoi, en mettant pied à terre, était-il d'aussi exécrable humeur qu'on l'a vu au commencement de ce

chapitre, et s'en fut-il, sans plus tarder, éveiller Zeïto, pour prendre conseil de lui.

Le métis dormait à poings fermés, quelque peu gris, sous la bâche de son chariot, et reçut son ami de fort désagréable façon ; mais son accueil ne tarda pas à se transformer lorsque Macker lui eut expliqué le genre de démarche qu'il venait de faire et la manière dont elle avait échoué.

– Le coquin ! la brute ! grommela Zeïto dont les yeux étincelaient dans l'ombre et dont le souffle rauque, étranglé par la colère, ressemblait à un souffle de bête, il n'a donc pas pour deux pences de sang dans les veines...

– Peu m'importe ! riposta l'autre d'un ton de mauvaise humeur ; du moment qu'il refuse de parler, c'est la fortune qui nous échappe.

– Et la vengeance aussi.

Puis, brusquement, à voix basse :

– Si on y retournait... à deux ? proposa-t-il.

– Eh bien !...

– À deux, on peut faire une besogne impossible pour un seul ; et ce qu'il a refusé de vous dire de bonne volonté il ne pourrait peut-être pas nous le refuser a nous deux... hein ! qu'en pensez-vous ?

– Je pense... que je ne comprends pas...

Si Macker eût pu distinguer la face de son interlocuteur, nul doute qu'il n'eût compris, à la très significative expression de ses traits, ce qu'il voulait dire ; mais, sous la bâche du chariot où se tenait la conversation, il faisait, nous l'avons dit, noir comme dans un four ; c'est pourquoi le métis dut s'expliquer.

– Quand je travaillais dans le Béchuanaland, dit-il, j’ai été en rapport avec les Matabélés, et ils ont des moyens très ingénieux de délier la langue à ceux qui ne veulent point parler...

– Vous n’y songez pas ! s’exclama l’Irlandais.

– Pourquoi pas ? demanda impassiblement le métis.

Il ajouta aussitôt, ironique :

– Je ne vous savais pas si tendre ni si scrupuleux.

– Il ne s’agit point de cela ; mais je n’aime point les choses inutiles, et si vous connaissez le vieux Prétorius, vous seriez de mon avis quand je vous déclare que ce n’est point un homme à intimider.

– Je ne parle pas de l’intimider ; mais la chair est la chair et quand vous savez vous y prendre...

– Inutile, vous dis-je ; cet homme a une volonté de fer et nous pourrions le déchiqueter qu’il ne parlerait pas.

Le métis grommela un juron et entre ses dents, que la colère contractait, sifflèrent ces mots :

– Nous voilà propres...

Il achevait à peine, qu’une galopade effrénée retentit non loin ; puis un cri d’angoisse éclata, suivi immédiatement d’un cri sourd ; ensuite plus rien...

Les deux hommes s’étaient redressés et, au milieu de l’obscurité, se fixaient, comme s’ils eussent espéré lire mutuellement sur leur visage l’explication de ce qu’ils venaient d’entendre.

– Qu’est-ce que c’est que cela ? balbutia Macker.

Au même instant, au dehors, la voix de Jean appela :

– Holà ! vous autres, prenez la lanterne du chariot et venez voir un peu ce qui se passe...

– Diable ! gronda l'Irlandais, c'est l'inspecteur..., nous reparlerons de cela demain matin.

Il se glissa sous la toile et gagna, en rampant, l'endroit où Jean se tenait dehors, son revolver à la main, attendant avec impatience que les hommes qu'il avait appelés arrivassent.

– Ah ! c'est vous, monsieur Macker, fit-il en reconnaissant le contre-maître ; ils dorment comme des souches, là-dedans ; accompagnez-moi donc...

– De quoi s'agit-il ? demanda l'Irlandais, se frottant les yeux comme s'il se fût subitement éveillé.

– Vous n'avez pas entendu ?

– Si, comme un galop de cheval ; quelque bête sans doute qui aura brisé son entrave...

– Non ; on a poussé un cri... quelque accident, sans doute...

Macker se mit à ricaner.

– *By God !* s'il fallait interrompre son sommeil pour jouer aux sauveteurs, on aurait fort affaire... Vous venez d'arriver ici, ça se voit, monsieur l'inspecteur ; mais ça vous passera...

Néanmoins, il emboîta le pas au jeune homme qui, rapidement, s'avançait dans la direction d'où lui avait semblé venir le cri qui l'attirait...

En silence, ils firent ainsi une centaine de mètres à travers la campagne, une campagne aride, où poussait une herbe courte, sèche et dure, aiguë comme des lames d'acier et qui craquait en se brisant sous les semelles des bottes.

– Vous aurez rêvé, monsieur l'inspecteur, dit alors Macker, il n'y a personne et ce que nous avons entendu n'est autre chose que le galop du cheval échappé...

Mais, sans répondre, Jean lui arracha des mains la lanterne et se mit à courir ; pour s'arrêter bientôt et se pencher vers le sol.

– Une femme !... s'exclama-t-il.

En deux bonds, l'Irlandais fut auprès de lui et vit, en effet, étendue à terre, sans mouvement, comme morte, une femme.

– Morte ? interrogea-t-il, plus curieux qu'ému de pitié.

Et il ajouta :

– *By God !...* une rude blessure...

Dans sa chute, la tête de la malheureuse avait porté sur le sol rempli de cailloux et une tache de sang maculait le front, duquel un filet rouge coulait tout doucement, faisant autour d'elle une petite mare.

Vivement, Jean avait dénoué le foulard de cotonnade à carreaux croisé sur sa poitrine, et dégrafé le corsage, de manière à rendre la respiration plus aisée ; il murmura, ayant placé sa main sur la poitrine :

– Non, le cœur bat... c'est un évanouissement seulement.

Il dirigea la lueur de la lanterne sur le visage et alors Macker s'écria :

– Mais je la connais !... c'est la fille de Ferme Élisabeth !...

– Vous êtes certain ? interrogea le jeune homme.

– Parbleu ! riposta le contremaître avec assurance.

Et il se mordit la langue, car il avait été sur le point d'ajouter : « Je l'ai vue, il n'y a pas deux heures, chez elle. »

– En tout cas, emportons-la et quand elle sera revenue à elle, nous aviserons à ce qu'il convient de faire.

Il la prit par les épaules, tandis que son compagnon l'empoignait par les jambes et tous deux, marchant doucement, gagnèrent le campement. Jean s'étonnait du hasard qui amenait cette jeune fille au milieu de la campagne, la nuit, si loin de chez elle ; Macker se demandait s'il ne fallait pas voir là une manifestation de la Providence qui lui ménageait de la sorte une rentrée à Ferme Élisabeth.

Rien ne prouvait que le vieux Prétorius, ému du service qu'on lui rendait, ne se montrerait pas moins réservé et ne tiendrait pas à témoigner sa reconnaissance aux sauveteurs de sa petite-fille, en leur donnant le renseignement refusé la veille.

Seulement, comme on atteignait la tente de Jean, l'Irlandais avait reconnu une chose : c'est qu'il fallait que ce fût le jeune homme qui reconduisit Wilhemine à son grand-père.

Pourquoi ? cela, il n'eût pu l'expliquer, mais il le sentait, il en avait l'instinct, et cela suffisait.

Quand Wilhemine se trouva étendue sur la couchette et qu'avec un peu d'eau-de-vie mêlée d'eau fraîche on lui eut lavé sa blessure, les deux hommes trouvèrent que l'évanouissement était plutôt dû au choc qu'à la perte de sang : la chair était arrachée par les pointes aiguës des cailloux, mais la boîte crânienne n'avait souffert aucun dommage et l'on pouvait espérer qu'aucune complication ne s'ensuivrait. Bientôt même, grâce aux frictions répétées et aussi à quelques gouttes d'alcool introduites par force entre ses dents serrées, la jeune fille donna signe de vie : sa poitrine, qu'un poids semblait oppresser, se souleva plus librement et avec plus de régularité, ses lèvres perdirent leur crispation, ses paupières battirent et,

s'entr'ouvrant, découvrirent l'œil vague, ayant encore dans la prunelle comme un reflet de l'effroi causé par la chute.

Elle s'agita, poussa un soupir et, se soulevant sur son coude, regarda autour d'elle, surprise, inquiète de la présence de ces deux hommes qu'elle ne connaissait pas ; mais soudain, ses yeux s'attachèrent sur Macker et, se rejetant en arrière avec un léger cri, elle retomba évanouie.

– Diable ! murmura Jean, cela se complique.

– La faiblesse, sans doute, observa l'Irlandais.

– Possible, mais voilà qui est embarrassant.

– Je suis de votre avis, monsieur l'inspecteur ; seulement, si vous vouliez me permettre de vous donner un conseil...

– Parlez ; je ne demande pas mieux, car, en vérité...

– Eh bien... je reconduirais sans tarder cette jeune fille à Ferme Élisabeth ; car si quelque complication survenait, comme les médecins manquent totalement ici, vous assumeriez, en la gardant, une responsabilité dangereuse...

Macker avait parlé d'un ton insinuant, et Jean répondit :

– Parbleu... c'est bien mon avis ; seulement, dans l'état où se trouve cette femme, elle est bien peu transportable...

– On pourrait la mettre dans le chariot.

– C'est encore une idée... ça ; mais il faut attendre au jour, car, au milieu de la nuit, on aurait chance de s'égarer ; peut-être bien quelques heures de repos lui remettront les idées en place et qu'elle pourra nous expliquer les motifs de cette chevauchée...

Puis cette idée venant tout à coup à l'esprit du jeune homme :

– À propos... et le cheval qu'elle montait ?...

– Sans doute emballé... mais il ne sera pas en peine de retrouver son écurie...

Les deux hommes sortirent de la tente ; l'Irlandais rejoignit son lit de paille dans le chariot et Jean s'assit, à quelques pas de là, résolu à passer la nuit à la belle étoile, éprouvant une instinctive pudeur à demeurer auprès de la blessée ; il était néanmoins à portée pour entendre son premier appel, au cas où elle eût repris connaissance.

Mais la commotion avait sans doute été forte, car lorsque parut le jour et que sur la pointe des pieds, Jean entra dans la tente, il vit la jeune fille dans la même position où il l'avait laissée quelques heures auparavant : le visage était fort coloré, comme sous une poussée de fièvre et, sur la couverture brune qui la couvrait, les mains se crispaient dans des mouvements nerveux.

– Voilà qui est ennuyeux, pensa-t-il, et qui n'améliore pas la situation.

Comme il se retournait, ayant entendu marcher derrière lui, il vit l'Irlandais qui s'avançait avec précaution.

– Eh bien ! interrogea Macker d'un air plein de sollicitude, comment ça va ?

– Peuh ! répondit Jean en allongeant les lèvres en forme de moue, pas bien, même plus mal.

– Raison de plus pour ne pas tarder, insista l'autre ; d'ailleurs, tout est prêt ; j'ai dit aux camarades d'atteler les bœufs et, si vous voulez, je vais vous donner un coup de main pour la transporter dans le chariot.

Jean acquiesça d'un signe de tête à cette proposition ; il trouvait sincèrement que ce parti était le seul à prendre, et que mieux valait le mettre à exécution avant que l'espèce de camp,

formé par les troupes des représentants des différentes compagnies minières, fût éveillé.

Dix minutes, plus tard, la blessée étendue aussi confortablement que possible sur une épaisse litière de paille, le chariot se mettait en marche, conduit par Macker, ayant Jean à ses côtés.

Vainement le jeune homme avait insisté pour que l'Irlandais se chargeât seul de ce transport, ne voyant aucun intérêt à l'accompagner, en voyant au contraire beaucoup à demeurer avec ses hommes pour les surveiller d'abord, ensuite pour tenter d'avoir quelques renseignements sur le plus ou moins de chance qu'avait telle ou telle partie des territoires à « pegger » de renfermer des filons importants et rémunérateurs.

Mais l'Irlandais avait tellement insisté que Jean n'avait pu se dérober et que force lui avait été de prendre place sur le siège du chariot.

Silencieusement, on avait fait ainsi un kilomètre, lorsque Macker dit tout à coup à son compagnon :

– Monsieur l'inspecteur, si vous êtes habile, votre fortune est faite et la Compagnie gagnera le gros lot.

– Qu'entendez-vous par là, monsieur Macker ?

– J'entends que vous n'avez pas l'air de vous douter où nous allons ?

– Nous allons chez les parents de cette jeune fille.

– Assurément, mais oom Prétorius, le grand-père, sait à quoi s'en tenir, lui, sur la valeur des terrains de Ferme Élisabeth, et s'il veut, il peut, mieux que personne, vous indiquer les bons endroits.

Jean hocha la tête d'un air de doute et répliqua :

– Les bons endroits, il est probable qu'il les garde pour lui, conformément à la loi ; alors, je ne vois pas trop...

– La loi n'accorde au propriétaire que six claims, interrompit l'Irlandais ; or, à en croire la rumeur publique, les terrains aurifères sont nombreux à Ferme Élisabeth.

– En admettant que la rumeur publique ait raison, repartit Jean, quel intérêt peut avoir cet homme à nous donner des renseignements.

– Par tous les diables ! s'exclama l'autre, à moins que le vieux Prétorius soit la dernière des brutes, il ne peut faire autrement que d'être reconnaissant envers qui lui rapporte son enfant.

Les lèvres de Jean esquissèrent une légère grimace.

– Voilà un marché qui ne me convient guère, déclara-t-il.

– Un marché ! fit l'Irlandais en sursautant : où voyez-vous un marché là-dedans ? D'ailleurs, rien ne prouve que le vieux sanglier n'y viendra pas de lui-même ?

– Ça, c'est autre chose...

– À moins cependant que vous n'ayez des motifs particuliers pour dédaigner la forte somme, ricana Macker en lançant à son compagnon un regard en dessous ; mais alors, je me demande ce que vous seriez venu faire dans ce pays de Satan, au lieu de rester bien tranquillement chez vous...

À cette insinuation de Macker, Jean s'était quelque peu troublé et, sous prétexte d'examiner un point du paysage, avait détourné brusquement la tête, en sorte qu'il ne put remarquer le sourire ironique qui crispait les lèvres de l'autre.

Celui-ci poursuivit :

– Et puis, rien ne prouve que le vieux ne serait pas enchanté d'être désagréable à quelqu'un et que, par votre intermédiaire, il n'arriverait pas justement à son but, sans avoir l'air de se mêler de rien.

Il ajouta aussitôt :

– Vous comprenez bien qu'un propriétaire ne se laisse pas dépouiller comme ça, sans crier un peu et surtout sans avoir de la rancune contre les voisins, les amis qui attendent depuis des mois et des mois pour se jeter à la curée, tout comme nous allons faire... Seulement, nous, nous ne le connaissons pas, et alors c'est notre droit ; tandis qu'eux, ils le connaissent, et alors c'est presque une trahison.

Macker parlait avec une telle volubilité, et en même temps une conviction en apparence si profonde que Jean le regarda, tout surpris, ne s'attendant pas, de la part de cet endurci, à un semblable langage.

Macker termina en disant :

– Qui sait, ce serait peut-être un second service qu'on lui rendrait en dépistant certain plan qu'il nous indiquerait... Perdus pour perdus, il aimerait peut-être mieux que les terrains passent devant le nez de ceux auxquels il en veut...

Ces paroles ne manquaient pas d'une certaine logique et en lui-même Jean était bien obligé de convenir que si son compagnon pouvait dire vrai, ce serait pour lui une chance extraordinaire, et, pour un court moment, l'espoir revint en lui, un espoir irraisonné qui lui fit entrevoir sa situation financière éclaircie et le but de sa vie assuré par son mariage avec la fille du riche lord Cornallett.

Mais cette illusion ne fut que passagère ; presque tout de suite, il sentit une instinctive répugnance pour cette combinaison, alors même qu'il n'en serait pas le promoteur, et il retomba dans son morne silence.

– Eh bien ! interrogea Macker, inquiet de cette attitude, qu'est-ce que vous pensez de ça, monsieur l'inspecteur ?

– Je pense que c'est bien improbable...

– Avec un peu d'habileté, vous amènerez le vieux à ce que vous voulez.

– Mais je ne veux rien...

– Comment ! mais est-ce que vous n'êtes point chargé d'exécuter les ordres de la direction ? interrogea l'Irlandais avec une nuance de menace dans la voix.

– Certes, aussi les exécuterai-je strictement...

– Et si les terrains désignés ne valent rien ?

– La direction n'aura à s'en prendre qu'à elle-même.

– À moins que, sachant qu'il ne dépendait que de vous de lui faire gagner une fortune, elle ne vous rende responsable de votre échec...

Jean tressaillit, comprenant l'hostilité de cet homme et ayant la soudaine appréhension qu'il compromettait sa situation. Il jeta un regard sur l'Irlandais et comme celui-ci, en même temps, l'examinait pour découvrir l'effet produit par ses paroles, leurs deux regards se croisèrent, ainsi que deux épées...

Ils se turent tous deux et le reste de la route se fit silencieusement.

– Voici Ferme Élisabeth, dit enfin Macker en montrant du bout de son fouet le toit de chaume de l'habitation ; m'est avis que vous feriez mieux de descendre seul, pour ne point compliquer les choses...

Il craignait, en se montrant, de mettre en éveil les susceptibilités de Prétorius, désagréablement impressionné – il en avait eu le sentiment – par sa démarche de la veille.



D'un bond, Prétorius fut près de lui, clamant d'une voix angoissée : Wilhelmine!

Jean ne répondit rien et l'on continua d'avancer jusqu'à ce que le chariot eût atteint la barrière qui fermait la cour ; alors, l'Irlandais arrêta les bœufs et regarda son compagnon.

– Tenez, fit-il en lui désignant d'un hochement de tête Prétorius qui, dans la cour, attelait un cheval à la charrette légère, sur laquelle – au cours de la nuit précédente – il avait chargé l'un des tonneaux préparés par lui sous le hangar ; tenez, voilà précisément l'homme.

En disant ces mots, il se reculait, se cachant dans le fond de la voiture, sous la paille, derrière le corps même de Wilhemine, toujours sans mouvement.

Alors Jean se résigna, prit la jeune fille dans ses bras et franchit la barrière ; d'un bond, Prétorius fut près de lui, clamant d'une voix angoissée :

– Wilhemine !

– Ne craignez rien, monsieur, fit alors le jeune homme ; la blessure n'a rien de grave et avec un peu de repos...

Mais Prétorius ne l'écoutait plus ; brusquement, il lui avait arraché des bras la jeune fille et, tout courant, traversant la cour, avait pénétré dans la ferme, où Jean le suivit à pas lents, indécis sur ce qu'il devait dire ou faire.

Par la porte ouverte, il vit Prétorius dans la chambre de Wilhemine, immobile devant la couchette sur laquelle il avait déposé la jeune fille ; les bras croisés, la face soucieuse, il l'examinait d'un air à la fois inquiet et courroucé.

– Il faudrait lui remettre de l'eau fraîche sur le front, conseilla Jean sans entrer.

Le vieillard tressaillit, se retourna, et, favorablement disposé par le visage plein d'honnêteté et de droiture du jeune homme, inclina la tête et dit :

– Vous avez raison, monsieur.

Il sortit de la pièce, trempa dans une cruche de grès un énorme mouchoir à carreaux, et en entoura la tête sanguinolente ; cela fait, il revint vers le jeune homme et demanda :

– Comment se fait-il que vous me rameniez cette enfant ?

Jean, alors, très succinctement, conta ce qui s'était passé et, au fur et à mesure qu'il contait, la face de Prétorius se faisait plus rébarbative, son regard plus terrible et plus menaçant.

Enfin, lorsque Jean eut conclu en disant qu'un de ses hommes avait cru reconnaître dans la blessée la petite-fille de oom Prétorius, celui-ci demanda :

– De quel côté êtes-vous campé ?

– Vers le nord-ouest, un endroit qu'on appelle Jim's Fontain.

– Oui... oui..., grommela le vieillard, c'est bien cela ! Elle était sur le chemin.

Et, dressant son poing fermé vers la couchette qu'il apercevait par la porte entr'ouverte :

– Coquine !... fit-il entre ses dents serrées.

Pressentant un drame de famille et peu soucieux de connaître la suite de cette aventure, Jean dit alors :

– Monsieur, je souhaite que cet accident n'ait aucune suite fâcheuse et je vous demande la permission de vous quitter...

À ces mots, la face du vieux s'empourpra et sa main passa, tremblante, sur son front, pour dissimuler la colère qui s'était si soudainement emparée de lui.

– Monsieur, dit-il, je vous demande pardon de vous avoir reçu de la sorte ; il est des choses que vous ne pouvez comprendre, et qui vous feraient certainement excuser – si vous les connaissiez – mon accueil peu engageant ; mais vous ne me ferez pas l'injure de quitter mon toit sans avoir auparavant heurté votre verre contre le mien...

Et avant que le jeune homme eût pu s'en défendre, il tirait d'un placard une bouteille et deux de ces gobelets en cristal taillé qu'il réservait pour les hôtes de marque, et devant lesquels on se souvient que lord Cornallett s'était extasié, au début de cette histoire...

– Qu'est-ce que cela ? demanda Jean tout surpris, en examinant attentivement les armoiries gravées en or sur la paroi du cristal.

– Des objets de famille... Cela vous étonne qu'un pauvre fermier tel que moi...

– Votre nom ? interrogea Jean, en proie à une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

– Prétorius Brey ; mon grand-père paternel était Français et, réfugié en Hollande, avait épousé une femme du pays...

– Brey ! s'exclama le jeune homme, mais alors...

XVI

OÙ JEAN VOIT L'AVENIR LUI SOURIRE

Le jeune homme s'était levé et tendant la main vers Prétorius :

– Alors, mon cher parent !... dit-il d'un ton plein d'émotion.

– Votre parent... moi ? répéta l'autre, abasourdi, en reculant au lieu d'avancer, comme si une soudaine défiance se fût emparée de lui...

– Mon nom est Jean de Brey, et j'ai sur cette bague un blason, en tous points semblable à celui qui est gravé sur ce gobelet.

Ce disant il tendait au vieux, qui la prit d'une main tremblante, une lourde chevalière d'or, seul vestige de sa situation première et dont il n'avait pu se séparer, car elle lui venait de son père.

Les yeux de Prétorius allaient du bijou au gobelet et *vice versa ;* même il prit le cristal d'une main et la bague de l'autre, compara minutieusement les deux écussons, avec une stupéfaction à chaque instant croissante, au fur et à mesure qu'il constatait l'identité de chaque détail.

– Ainsi, votre nom est le même que le mien ? interrogea-t-il en examinant le jeune homme des pieds à la tête.

– Ce qui n’a rien de bien étonnant, puisque nous sommes parents.

Et, sans que l’autre les lui tendît, Jean saisit les mains du vieillard entre les siennes, les serrant avec effusion.

Dans le grand isolement où il se sentait, il lui semblait être moins seul maintenant qu’il avait devant lui cet homme dans les veines duquel coulait un même sang que dans ses propres veines.

Il prit le gobelet qui lui était destiné, l’emplit lui-même ainsi que celui de Prétorius et les heurtant l’un contre l’autre :

– Je bois à votre santé, mon parent, dit-il.

Et il trempa ses lèvres dans le cristal.

L’autre, cependant, n’en revenait pas ; il continua à considérer le jeune homme répétant dans un balbutiement inconscient :

– Mon parent... mon parent...

Jean expliqua très franchement :

– Je me souviens avoir entendu raconter par ma mère qu’au moment de la révocation de l’édit de Nantes, une partie de notre famille avait émigré en Hollande, suivant le frère aîné de mon arrière-grand-père, qui avait embrassé la religion réformée...

– Mon grand-père avait, en effet, épousé une femme de Rotterdam, se décida à dire Prétorius, vaincu par l’attitude pleine de sincérité et de loyauté du jeune homme, et, presque aussitôt son mariage, est venu s’établir au Cap ; mais je crois bien me souvenir lui avoir entendu dire qu’il était originaire de France...

Puis, la mémoire lui revenant au fur et à mesure qu'il parlait :

– N'avez-vous pas, dans votre pays, un district qui s'appelle Vendée...

– Une province, oui..., notre famille était vendéenne et vous voyez que vos souvenirs complètent les miens à merveille...

Et, de nouveau, il tendit les mains au vieillard qui, cette fois, les lui abandonna sans résistance, même avec une sorte de plaisir : son visage s'était fait moins rébarbatif, moins soupçonneux et, bien que ses lèvres eussent toujours ignoré ce que c'était qu'un sourire, le pli amer qui se creusait à chaque coin de sa bouche disparut et son regard sembla refléter un contentement intérieur.

– Alors, comme ça, interrogea-t-il, vous avez quitté votre pays pour venir dans le nôtre ?...

Sur les traits de Jean passa comme un nuage de tristesse et, hochant la tête, il répondit d'une voix troublée :

– Oui..., jusqu'ici j'avais été trop heureux ; la mauvaise chance est venue et m'a frappé si cruellement qu'il m'a fallu émigrer...

– Comme ont fait mes ancêtres, observa Prétorius ; et... si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion..., que faisiez-vous en France ?

– J'étais soldat..., officier, répondit le jeune homme avec un éclair d'orgueil dans le regard...

– Un beau métier, dit le vieillard en inclinant la tête approbativement de haut en bas...

Il ajouta malicieusement :

– Ici, nous n'avons pas d'armée et nous n'avons pas d'officiers...

Jean crut comprendre qu'il se méprenait sur le motif de son voyage dans le Transvaal et reprit en souriant :

– Aussi n'est-ce point une épée que je suis venu apporter à votre pays, mais mon énergie morale, intellectuelle et mes forces physiques...

Prétorius fit entendre une sorte de ricanement qui ressemblait au grognement d'une hyène en colère.

– Ce ne sont pas les bras qui manquent ici.

– Je m'en suis aperçu et ce n'est que grâce à de puissantes protections que j'ai pu obtenir un emploi...

À ce mot, il se fit dans la face du vieillard un changement aussi subit que radical : son regard s'assombrit à nouveau, méfiant et sombre, dans le creux de l'orbite : les lèvres se plissèrent dans leur moue menaçante, et dans la barbe blanche il y eut comme un hérissement.

– Dans les mines, sans doute... vous aussi, fit-il.

– Dame, repartit Jean surpris du ton de reproche avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées, c'est la seule industrie que vous ayez dans votre pays...

Le burgher redressa sa haute taille et se frappant la poitrine :

– Et moi ?... demanda-t-il, suis-je donc mineur ?

– Fermier !... il faut être né là-dedans... Et puis, l'agriculture ne pourrait me rapporter ce dont j'ai besoin...

Le visage de Prétorius se fit plus sombre encore et il murmura :

– Les mines..., c'est bien chanceux, et tous ceux qui viennent ici ne s'enrichissent pas...

– Ce n'est guère encourageant pour moi, ce que vous me dites là, tenta de plaisanter le jeune homme.

Mais l'autre, dardant sur lui des regards courroucés, déclara, du même ton qu'il eût lu quelques versets de la Bible :

– D'ailleurs, le bien mal acquis ne profite jamais.

Jean, à ces mots, se redressa : une légère rougeur lui était montée aux joues et d'une voix qui tremblait un peu, il demanda :

– Qu'entendez-vous par du bien mal acquis, mon parent ?

– Celui qui provient du vol ! déclara le vieillard.

Et, comme le jeune homme ouvrait la bouche pour protester l'autre poursuivit, subitement sous le coup d'une colère qui grondait en lui depuis longtemps :

– Que viennent faire ici, chez nous, tous ces étrangers de malheur ?... n'étions-nous pas heureux ainsi que nous étions avant, avec nos cultures et nos troupeaux ? Nos fermes modestement bâties nous suffisaient et nos enfants y vivaient tranquilles, respectueux. – Tandis que, maintenant, grâce à cet or, vous élevez des villes somptueuses, avec des palais de pierre et de marbre où l'on apprend à nos fils, sous prétexte de progrès et de civilisation, à mépriser l'existence de leurs ancêtres et leurs ancêtres eux-mêmes !...

S'animant de plus en plus, il poursuivit, tandis que du talon de sa botte il heurtait le sol avec violence :

– Cette terre est à nous, bien à nous ; c'est à force de fatigues, de dangers que nous l'avons conquise... et sur la nature elle-même et sur les indigènes qui l'occupaient... Et on vient nous dire que cela ne nous appartient plus, que les pâturages

que nous y faisons pousser sont d'un rapport dérisoire, que ces plaines contiennent un métal précieux, dont vous autres, gens d'Europe, êtes altérés jusqu'à le payer d'une infamie... d'un vol... oui, d'un vol ; car ici, je suis chez moi, ou du moins je croyais y être, et vous venez m'en chasser...

À présent, oom Prétorius montrait une face apoplectique dans laquelle ses yeux apparaissaient, fulgurants d'éclair, tandis qu'une légère écume ourlait ses lèvres tremblantes de fureur.

– Mes ancêtres ont vécu ici et y sont morts ! moi-même j'y ai vécu et j'y veux mourir...

Sous cette exaltation, Jean devinait une douleur tellement profonde en même temps tellement excusable qu'il se sentait tout troublé, songeant soudain à la raison qui l'amenait à Ferme Élisabeth ; il baissa la tête, détourna ses regards et étira sa moustache d'un air embarrassé.

Cette attitude n'échappa pas au vieillard qui, le regardant s'écria :

– Mais vous-même, qui me dit que vous ne soyez pas venu dans la même intention que ces brigands et qu'après-demain une partie de mes dépouilles ne se trouvera pas entre vos mains...

– Monsieur, de grâce, riposta le jeune homme offensé, de ce langage d'autant plus qu'il en reconnaissait le bien fondé, monsieur, contenez-vous... je comprends votre irritation, votre désespoir même ; mais je ne suis qu'un instrument aveugle, involontaire de la fatalité..., je n'ai rien sollicité... on m'a offert...

– ... Et vous avez accepté, vous un honnête homme, dites-vous, un ancien officier, de vous faire le complice de semblables iniquités...

– Cette iniquité s'accomplit conformément à une loi de votre pays ! fit Jean de plus en plus mal à l'aise.

Le vieillard secoua sa tête blanche dans un geste furieux et répliqua :

– Je ne reconnais pas une loi qui m’arrache mes biens et je me défendrai.

Et comme le jeune homme ouvrait la bouche, sans doute pour lui démontrer l’inutilité d’une semblable attitude, il ajouta d’une voix amère :

– Je succomberai, je le sais ; mais, à mon âge, on tient peu à la vie et j’ai vu assez de choses monstrueuses, au cours de mon existence, pour ne point désirer en voir davantage.

Sa bouche se plissa dans un rictus haineux lorsqu’il grommela :

– Et tenez, j’espère que ces terrains que j’aurai arrosés de mon sang ne porteront pas bonheur à ceux qui s’en empareront...

Ému jusqu’au plus profond de lui-même, Jean de Brey lui dit :

– Monsieur Brey, je vous donne ma parole d’honneur de soldat et de gentilhomme que s’il ne dépendait que de moi de vous laisser mourir en paix sur votre propriété, je monterais à cheval et courrais d’un trait à Johannesburg. Mais, hélas ! je ne suis point ici pour mon compte, mais pour celui d’autres personnes qui ont eu confiance en moi, qui m’ont donné une consigne et cette consigne, sous peine de trahison, il me faut l’observer...

Il avait prononcé ces paroles d’un ton ferme, mais sincèrement triste dont Prétorius parut touché, car son regard s’adoucit, et la haine que respiraient ses traits se fondit en une amertume désespérée.

– Vous, au moins, dit-il, vous me comprenez...

– Si je vous comprends !... je vous plains, monsieur Brey, oui, de toutes mes forces ; car, en vérité, en cette fin de siècle tout de progrès, la liberté individuelle devrait être sacrée et ces expropriations forcées devraient être choses interdites ; mais la loi est la loi et je déplore que vous n'ayez pas une dose de philosophie suffisamment grande pour vous résigner à ce que vous ne pouvez empêcher...

Prétorius asséna sur la table un coup de poing vigoureux :

– Ne croyez pas au moins qu'il y ait chez moi aucune pensée de lucre. Nous autres de ce pays-ci, nous sommes trop arriérés pour attacher... à l'argent l'importance considérable que vous, gens civilisés, y attachez... Vous regrettez de ne pas me voir résigné... plût au ciel que les autres ne l'eussent pas été plus que moi... la République n'en serait pas où elle en est.

Et, se penchant vers son interlocuteur, il poursuivit d'une voix basse, sifflante, haineuse, tandis que son index, pointé dans le vide, désignait d'invisibles ennemis :

– Vous ne pouvez pas savoir, nouveau venu dans le pays, tout ce qui se dit, se prépare ; mais, moi, je sais bien des choses, et ces choses, j'ai été sur le point de faire le voyage de Prétoria pour aller les conter au Président... En facilitant, ainsi que le gouvernement a eu l'imprudence de le faire, l'acquisition et l'exploitation des mines, on a attiré dans le pays des étrangers en quantité si grande que, à l'heure actuelle, les habitants du pays sont moins nombreux qu'eux, et qu'un jour viendra – qui n'est pas loin – où ces étrangers voudront être les maîtres. Le vieillard s'était dressé et, dans une attitude prophétique, ajouta ces mots :

– La campagne de 1885 n'a pas donné aux Anglais une leçon suffisante ; il leur en faudra une autre... Alors, il faudra verser le sang de son prochain, il faudra égorger les créatures humaines que Dieu a mises sur la terre pour vivre et que l'homme, lui, condamne à mourir... Voilà, en vérité, de bien

grandes catastrophes qui se préparent, – tristes fortunes que celles qui prennent leur origine dans le sang humain.

Prétorius poussa un soupir profond, ses bras se croisèrent sur sa poitrine, et il demeura, durant quelques secondes, immobile, silencieux, les regards vagues, comme s'il eût assisté par avance aux événements qu'il venait de prédire.

Puis, il remplit de nouveau les deux gobelets, et heurtant le sien contre celui de Jean, lui dit d'une voix ironiquement amère :

– À la bonne réussite de vos projets, jeune homme.

Jean déjà portait son gobelet à ses lèvres ; il le reposa sur la table.

– Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Brey, fit-il, que s'il m'était possible de me dégager de la mission qui m'a été confiée, je le ferais de grand cœur, en dépit des avantages considérables qui peuvent en résulter pour moi, si je réussis.

Il y avait dans ces mots une sincérité si grande, si indéniable que le vieillard en fut frappé ; une transformation se fit en lui ; la rigidité hostile de sa face disparut pour faire place à un air presque amical et, après un instant de réflexion, il laissa tomber sa large main sur l'épaule de son visiteur.

– Écoutez, fit-il enfin, aussi bien ne me servirait-il de rien de me débattre... La loi est la loi, et quand j'aurai barré de mon cadavre le territoire de Ferme Élisabeth, les autres l'enjamberont et mon bien n'en passera pas moins entre leurs mains... Qu'au moins, mon malheur profite à quelqu'un...

Et brusquement, à Jean interdit de ces paroles :

– Où vous proposez-vous de « pegger » ? demanda-t-il.

– Les directeurs m'ont indiqué, sur une carte, certains territoires qui avoisinent un endroit appelé Sturn' Fontain.

– Sturn’ Fontain ! s’exclama le vieillard.

– D’ailleurs, poursuivit Jean, à l’endroit où je campe avec mes gens, il y en a beaucoup d’autres déjà..., et la place sera chaudement disputée.

Un sourire mauvais crispa les lèvres de Prétorius qui murmura :

– Les imbéciles ! qu’ils s’entretuent donc pour des cailloux... Plus il en restera sur le terrain, mieux ce sera...

Puis, amicalement à Jean de Brey, il ajouta :

– Écoutez-moi bien et ayez confiance : il n’y a pas d’or à Sturn’ Fontain, ou si peu qu’en vérité ce n’est pas la peine de risquer un coup de carabine ou de couteau..., car, vous savez, n’est-ce pas, que les risques que l’on court sont grands.

Jean eut un geste d’indifférence et répondit :

– Quand on a porté l’uniforme, on a fait à l’avance le sacrifice de sa peau...

Il dit encore d’un ton plein de mélancolie :

– Au surplus, s’il m’arrivait quelque chose, je le regretterais peu, car, l’avenir, pour moi, n’apparaît guère souriant...

Prétorius attachant sur lui ses petits yeux perçants, dans lesquels luisait comme une braise, et baissant la voix, avec l’instinctive crainte d’être entendu :

– Non, dit-il, n’y a pas d’or à Sturn’ Fontain... mais je puis vous dire où il y en a... et beaucoup... et énormément...

Le jeune homme crut à une plaisanterie et s’écria :

– Vous feriez cela, monsieur Brey !

– Oui, je ferais cela, car, ainsi que je vous l'ai dit, autant que cela profite à vous qu'à d'autres... Vous êtes mon parent et puis, si j'ai bien compris votre cas, ce n'est point l'amour de l'or qui vous amène ici... mais bien un motif honorable entre tous et que je comprends... Voilà pourquoi je veux vous aider.

Les mains de Jean saisirent celles du vieillard et les serrèrent avec énergie.

– Ah ! mon parent, s'écria-t-il, je vous devrai le bonheur de ma vie...

Prétorius haussa les épaules et répondit :

– La vie est si courte, qu'en vérité c'est une bien minime reconnaissance que vous me devrez là..., seulement je vous préviens qu'il faut vous attendre à une compétition sérieuse, acharnée, et être décidé, au cas où le hasard vous favoriserait en vous amenant le premier sur le terrain, à le défendre avec énergie contre ceux qui s'en voudraient emparer...

Un éclair brilla dans la prunelle du jeune homme.

– Vous pouvez compter sur moi, déclara-t-il ; du moment que les choses se passent ainsi dans ce pays, et que le terrain appartient au premier occupant, si je suis celui-là, bien malin sera celui qui parviendra à m'en chasser...

– J'ajoute, poursuivit Prétorius, qu'autant je vous dissuaderai de jouer votre vie pour la possession des terrains de Sturn' Fontain ou autres, autant je reconnais que ceux dont je parle valent une bataille en règle, surtout pour un homme qui se trouve dans votre situation ; car d'un seul coup vous pouvez conquérir ce que d'autres ont mis bien des années à acquérir, c'est-à-dire une fortune colossale.

Plus le vieillard parlait et moins Jean en pouvait croire ses oreilles, moins lui paraissaient vraisemblables les promesses qui lui étaient faites ; assurément, en toute autre circonstance, le

langage que lui tenait cet homme vieux, arrivé au déclin de la vie et désintéressé des choses d'ici-bas, lui eût semblé logique et admissible.

Ne pouvant profiter lui-même des avantages qui se présentaient, il cherchait amicalement, paternellement même, à en faire profiter un jeune homme, son parent, dont cette combinaison pouvait assurer le bonheur.

Lui-même eût agi de la sorte ; donc, il n'aurait pas dû s'étonner de voir son interlocuteur faire ce qu'il eût fait à sa place ; mais c'est qu'en vérité, l'homme en présence duquel il se trouvait n'était rien moins qu'un philosophe, et les explosions de colère dont, par deux fois, au cours de cet entretien, il avait été spectateur, lui avaient révélé en Prétorius un tout autre personnage que celui qu'eût pu faire pressentir son attitude présente.

En ce moment même, le sourire qui crispait ses lèvres avait quelque chose de singulier, et il n'était pas jusqu'à son regard qui ne fût inquiétant.

Mais notre ami Jean n'était point homme à aller si fort au fond des choses, et du moment que le vieillard lui proposait une combinaison semblable, que risquait-il à l'accepter ? rien autre, en vérité, que de voir effectivement une fortune colossale lui tomber entre les mains.

Et nous le répétons, ce n'était point le désir de l'or qui le poussait ainsi, mais la volonté ferme de tenir tous les engagements pris envers ceux dont il était le débiteur, l'espoir non encore affaibli de devenir un jour – si la Providence le secondait – l'heureux mari de miss Edwidge...

– Eh bien ? interrogea Prétorius d'une voix rude, est-ce dit ?

Le jeune homme sursauta, comme arraché à un rêve, et pour la seconde fois, étreignant entre ses mains celles du vieillard :

– Comment pouvez-vous en douter ? s'exclama-t-il ; j'accepte avec joie, avec reconnaissance, et s'il est un moyen de vous la prouver, cette reconnaissance...

– Peut-être, répliqua Prétorius dont les paupières s'abaissèrent brusquement, car lui-même eut l'instinct que ses regards étincelants pourraient trahir le secret de ses plus intimes pensées.

Se penchant, au bout de quelques secondes, vers son interlocuteur :

– Je vous ai dit tout à l'heure ma haine pour les étrangers, et par étrangers, j'entends ces Anglais maudits dont je pressens les convoitises ; or, il se peut que, ce que je sais sur les terrains en question, quelqu'un d'entre eux le sache aussi, et qu'en arrivant là-bas...

– Suffit déclara Jean, un homme en vaut un autre, et tant pis pour celui qui tentera de me disputer la place...

L'expression de physionomie de Prétorius devînt terrible ; il saisit dans sa main puissante le poignet du jeune homme, et d'une voix qui sifflait entre ses dents :

– Cela, vous me le promettez, gronda-t-il ; pas de quartier, n'est-ce pas...

– À moins que l'on ne se retire tranquillement devant moi, observa Jean...

Le vieillard eut un hochement de tête.

– Celui-là ne se retirera pas, fit-il, se parlant comme à lui-même.

– Avez-vous donc quelques soupçons ? interrogea l’autre.

Les lèvres de Prétorius se pincèrent ; puis, après un silence :

– Demeurez là, pendant que je fais seller deux chevaux... Je vais vous conduire tout de suite aux terrains en question...

Et il sortit de son pas lourd, tranquille, comme si son âme n’eût pas été étreinte dans le plus poignant des étaux ; Jean le suivit un moment du regard, murmurant :

– Homme étrange...

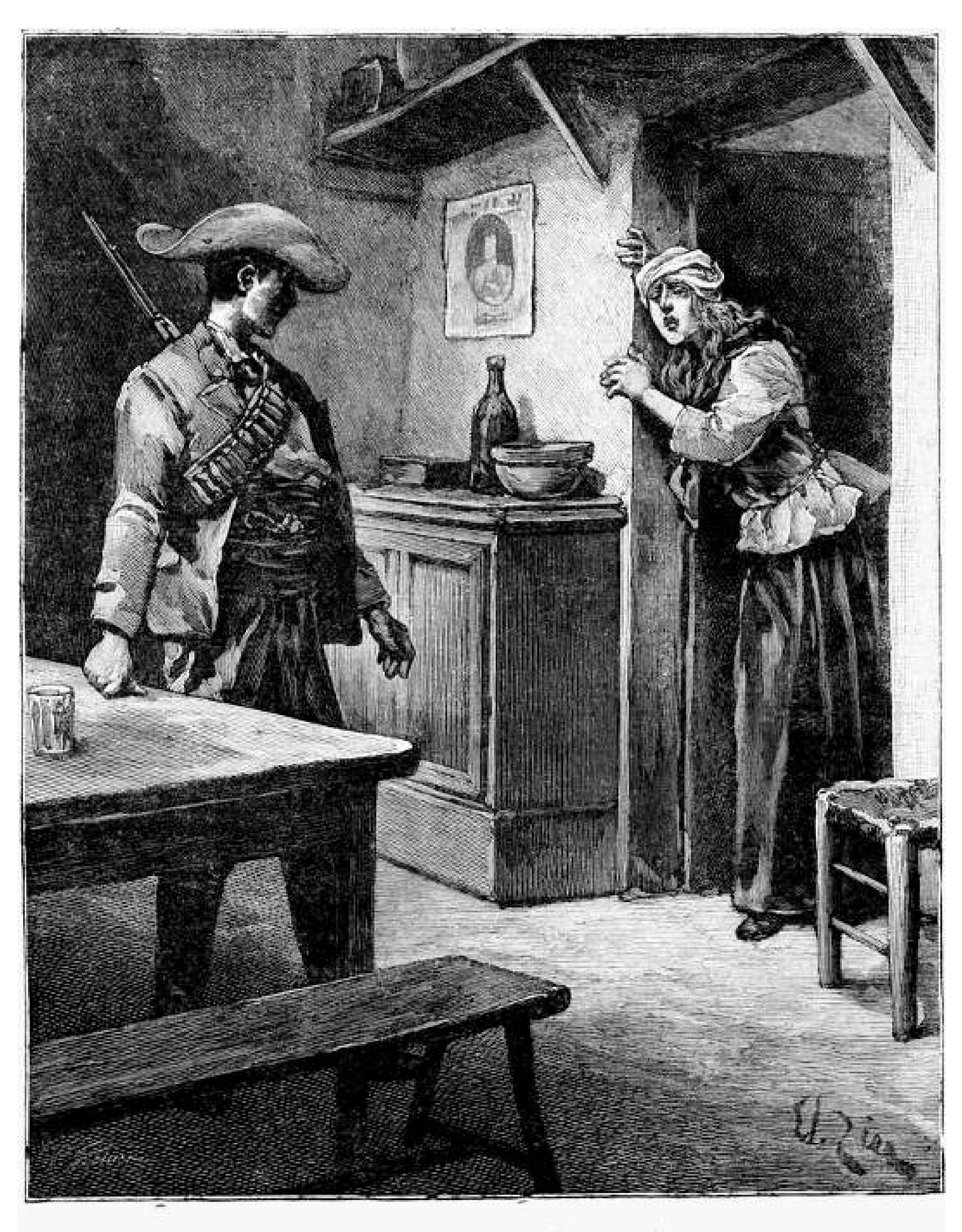
Puis ses yeux se reportèrent sur le gobelet de cristal posé devant lui ; à nouveau, il le prit et examina la gravure avec attendrissement.

– Décidément, la Providence est pour moi, ajouta-t-il.

Il se leva, en proie à une agitation fiévreuse, songeant à la prédiction faite par Henry Kinburn et qui paraissait en voie de réalisation : « Votre sort se décidera après-demain », avait-il dit, et voilà qu’en effet, à moins qu’il n’eût affaire à un compétiteur bien terrible, son sort serait décidé dans quarante-huit heures.

Bien terrible... bien terrible !... en grommelant ces mots, Jean de Brey sentait son sang bouillonner dans ses veines et un voile léger obscurcir sa vue, tandis que ses doigts se crispaient sur la crosse de son revolver, à sa place, là, dans la ceinture de flanelle bleue qui lui entourait la taille...

Puisque c’étaient là les mœurs du pays, puisque c’était les armes à la main qu’il fallait lutter, eh bien ! va pour les armes ! D’ailleurs, cela n’était point pour l’impressionner, et du moment que son esprit, tout d’abord réfractaire à de semblables choses, s’y était fait, il aimait autant cela.



Monsieur, murmura-t-elle, c'est horrible... (Page 194).

Des coups de sabre ou de carabine, ça le connaissait mieux que des coups de bourse ; d'autant que ces derniers, il était payé pour s'en méfier. Et puis, enfin, en dépit de l'amitié qui l'unissait à Henry Kinburn, il n'avait pour les Anglais qu'une médiocre sympathie et une estime plus médiocre encore, et la pensée de se trouver face à face avec eux, de les regarder dans le blanc des yeux ne lui déplaisait décidément pas ; c'en était au point que, maintenant, dans son for intérieur, il en arrivait à souhaiter quelque compétiteur sérieux.

Tout à coup, la porte qui donnait dans la chambre de Wilhemine s'ouvrit et, appuyée à la cloison, la jeune fille apparut : elle était pâle, plus pâle assurément que les linges dont sa tête ensanglantée était entourée, et elle ne paraissait se tenir debout qu'avec peine...

En la voyant, Jean ne put retenir une exclamation de surprise apitoyé et, plein de sollicitude, il s'avança vers elle ; mais, le devançant, elle fit un pas, les mains jointes dans un geste de supplication :

– Monsieur, murmura-t-elle, c'est horrible ; vous ne pouvez faire une chose semblable !... c'est votre parent... Vous êtes du même sang et si vous le tuez, c'est un crime que vous commettrez...

Elle était en proie à une émotion si violente que c'est à peine si ses lèvres pouvaient prononcer les mots d'une manière à peu près intelligible et Jean devina plutôt qu'il n'entendit ce qu'elle disait ; mais quant à en saisir le sens, ce fut autre chose.

Aussi, la croyant sous l'impression d'une forte fièvre, conséquence logique et naturelle de la chute terrible qu'elle avait faite, il s'avança tout près d'elle, lui prit les mains et, d'un ton amical, paternel, tel que celui qu'on emploie pour s'adresser aux malades ou aux petits enfants :

– Ne vous fatiguez pas, mademoiselle, dit-il, rentrez dans votre chambre ; un grand repos vous est nécessaire...

Mais elle, se dégageant, s’exclama :

– Vous ne m’avez donc pas comprise ! une lutte entre vous serait une chose abominable, pour laquelle Dieu certainement vous punirait...

Elle tomba à genoux, le visage inondé de larmes, tendant vers lui les bras, répétant :

– Donnez-moi votre parole que vous ne le tuerez pas... Mais jurez-le-moi par tout ce que vous avez de sacré... ou je vais là-bas, le défendre... et vous me tuerez, moi, avant de le toucher...

Jean était certainement fort ému à la vue de cette malheureuse ; mais il était aussi fort embarrassé, car il ne savait plus guère quelle contenance tenir ; vainement, il tenta de la relever, lui prodiguant des paroles douces, conciliantes, elle persistait à demeurer à genoux, répétant :

– Jurez-moi... Jurez-moi...

Puis tout à coup, avec une volubilité extrême :

– J’ai tout entendu..., dit-elle vous êtes notre parent... Mais je l’aime, lui ; je l’aime depuis longtemps, depuis toujours et je souffre tant depuis qu’il nous a abandonnés que bien des fois j’ai demandé à Dieu de me faire mourir... mais Dieu n’a pas voulu ; sans doute avait-il ses desseins sur moi, se proposant à m’employer pour sauver sa vie... Alors, vous comprenez, maintenant que je vous ai dit la chose..., maintenant que vous savez..., vous ne pouvez plus..., non, vous ne...

Elle s’interrompit brusquement, jeta un cri d’effroi, demeura un instant, immobile, toujours agenouillée, les bras levés au plafond, les yeux démesurément agrandis, fixés sur la porte au seuil de laquelle venait d’apparaître le vieux Prétorius.

– Grâce !... gémit-elle.

Ce fut tout ; elle s'affaissa sur elle-même et demeura sans mouvement, ayant perdu connaissance...

– Coquine ! gronda le vieillard en s'avançant vers elle, le poing levé...

Mais Jean s'interposa et d'une voix ferme :

– Vous ne pouvez frapper cette malheureuse, monsieur Brey : elle délire et n'a pas la juste notion de ce qu'elle fait ; portez-la sur le lit et rafraîchissez-lui son bandeau...

Prétorius le regarda et, rassuré par ce langage, perdit la dureté menaçante de ses traits ; il prit délicatement Wilhemine entre ses bras et disparut dans la chambre d'où il sortit quelques instants plus tard, disant :

– Maintenant, partons...

Cinq minutes après, Jean, ayant informé Macker de ce qui se passait, montant à cheval et, botte à botte avec Prétorius, s'éloignait au galop de Ferme Élisabeth.

XVII

LES GORGES DE BUFFELSTROOM

À une demi-journée de marche, environ, des bâtiments d'habitation, tout à fait sur le confin des territoires de Ferme Élisabeth, la nature du sol changeait brusquement et, pour un peu, on se fût cru dans une tout autre contrée.

Les plaines larges où l'herbe haute et drue ondulait au souffle de la brise, comme une nappe verte moirée, disparaissaient, faisant place à un terrain aride, sec, rocheux, que rongeaient par place des ronces et des broussailles épineuses et où la main de l'homme avait dû, depuis longtemps, renoncer à rien conquérir.

Par endroits, les roches s'amoncelaient comme écroulées du faîte de quelque montagne, disparue par enchantement, et des gorges étroites formaient des boyaux permettant de circuler à travers ces entassements dont quelques-uns atteignaient jusqu'à cent cinquante mètres de hauteur.

Nul arbre, nulle végétation même, rien que la roche brûlée par le soleil.

C'était en cet endroit que, depuis deux jours, John Stuck et Guillaume Brey se trouvaient embusqués : pour ne point éveiller l'attention, ils avaient – aussitôt leur retour en Afrique – pris le train pour Johannesburg ; là, frétant une voiture particulière, ils avaient filé jusqu'à Mafeking, où ils avaient attendu le moment opportun pour venir prendre secrètement position à portée des terrains qu'ils convoitaient.

Et ces gorges sombres, pour ainsi dire impénétrables, et dans lesquelles, en tout cas, nul ne se hasardait jamais à pénétrer à cause de légendes diaboliques qui couraient sur leur compte, ces gorges, disons-nous, se trouvaient admirablement placées pour leur permettre de se tenir en embuscade.

Avec eux, ils avaient amené du Béchuanaland une troupe de méchants garnements, rejetés de toutes les exploitations du Rand pour leur mauvaise conduite et qui, n'ayant pu arriver à gagner leur vie dans la Rhodesia et les colonies nouvelles, cependant moins difficiles forcément sur la moralité de ses pionniers, attendaient à la frontière le moment d'une bonne opération à tenter...

Ces gens-là avaient accepté d'emblée, comme bien on pense, les propositions de Stuck : une campagne d'une dizaine de jours à raison de deux livres de solde par jour et un équipement complet qui devenait leur propriété, aussitôt après leur renvoi.

C'étaient assurément des frais importants ; mais lord Cornallett, qui avait dû transporter son quartier général à Mafeking, pour être plus à portée des opérations, avait déclaré vouloir faire largement les choses pour n'avoir aucun reproche à s'adresser, en cas d'échec.

Dans de semblables conditions, quel échec pouvait-on prévoir ? Avec ces quarante gaillards parfaitement résolus à jouer de la carabine, même contre les troupes du gouvernement de la République, qui n'auraient même pas hésité à canarder les soldats de Sa Majesté la reine d'Angleterre, le « peggage » devait forcément tourner à l'avantage de John Stuck.

En admettant même – il mettait les choses au pire – que des concurrents se présentassent, fussent-ils en nombre, ils ne pourraient être en posture d'accepter la bataille dans des conditions aussi avantageuses que lui ; car John Stuck était bien décidé à jouer le tout pour le tout, et même, si un hasard

malheureux faisait arriver quelqu'un avant lui sur les terrains convoités, il avait pris des mesures pour le chasser.

L'enjeu de la partie était trop beau pour que, coûte que coûte, il ne voulût point mettre la main dessus, et ses hommes avaient reçu des instructions en conséquence ; maintenant, pour exciter leur courage, comme, par mesure de prudence, il ne leur versait que la moitié de leur solde, c'est-à-dire une livre par jour, il s'était engagé en cas de bataille, à verser aux survivants le complément de solde revenant aux morts...

Guillaume Brey, lui, ne s'était en rien occupé de tous ces détails ; il avait laissé son ami – car John Stuck s'intitulait tel – recruter, équiper, armer à sa fantaisie ce ramassis d'aventuriers, se contentant de hausser les épaules quand il avait appris à quelle besogne ils étaient destinés...

Il n'y avait aucune crainte à avoir ; les roches de Buffelstroom ne devaient attirer la convoitise de personne, car personne ne pouvait soupçonner les trésors qu'elles renfermaient dans leurs flancs ; John Stuck en serait donc pour ses frais, tout devant se passer – faute de compétiteurs – le plus pacifiquement du monde.

Personne !... Quand le jeune homme parlait ainsi, ses sourcils se fronçaient imperceptiblement et ses lèvres se plissaient en une moue singulière ; c'est que plus approchait le jour si ardemment désiré par lui, et plus s'affirmait, se précisait une crainte tout d'abord vague, une appréhension qui, peu à peu, l'envahissait tout entier.

Si oom Prétorius allait soudainement paraître le jour du « peggage » et réclamer comme sien ce territoire que John Stuck et lui convoitaient ?

Assurément, Guillaume n'avait pas été sans se renseigner à ce sujet et il avait appris que, conformément à la loi, Prétorius Brey avait déclaré conserver la propriété de l'habitation et des

terrains avoisinants ; donc, conformément à la loi, le vieillard ne pouvait plus élever aucune prétention sur n'importe quelle autre partie du domaine, à moins que son intention ne fût de vouloir « pegger » tout comme quiconque, pour son propre compte.

Mais cela était bien peu vraisemblable, étant donnés les principes rigides du vieux Boer et son absolu mépris pour la fortune.

D'un autre côté, peut-être eût-il été tenté de venir se dresser devant son petit-fils, le jour même de son triomphe, pour lui reprocher sa trahison ; mais le vieillard devait croire le jeune homme en Europe et, dans ces conditions, il n'y avait aucune raison pour qu'il se dérangeât.

Guillaume, depuis longtemps, se soulevait à lui-même ces objections et, à chacune d'elle, trouvait une réponse satisfaisante, rassurante, ce qui n'empêchait pas une angoisse terrible de lui étreindre l'âme.

Sans qu'il s'en rendît compte, c'était le remords de sa mauvaise action qui, déjà, était en lui et le faisait souffrir ; mais John Stuck, lui, comprenait bien ce qui se passait dans le cœur de son « ami », et c'était bien là une des causes qui l'avaient fait s'entourer d'un appareil militaire aussi formidable.

Rien ne lui prouvait qu'au moment de l'action Guillaume n'aurait pas une défaillance, et c'est pour cela que certains de ses hommes avaient reçu comme mission spéciale de le surveiller ; en outre, sur un mot de lui, lord Cornallett était venu – comme nous l'avons dit – s'installer à Mafeking avec sa fille, et la vue de celle qu'il aimait avait suffi pour chasser les papillons noirs qui voltigeaient dans le cerveau du jeune homme, comme aussi pour combattre l'appréhension dont il était tourmenté...

Mais, depuis deux jours que l'on avait quitté Mafeking pour venir s'installer dans les gorges de Buffelstroom, Guillaume

était devenu plus sombre et plus taciturne encore que de coutume et c'est à peine si, en maugréant, il avait consenti à guider John Stuck jusqu'au terrain dont il s'agissait de s'emparer le surlendemain...

Ces terrains, une fois bien délimités, l'Anglais les avait entourés de petits postes, solidement armés et dissimulés à merveille au milieu des roches ; ces postes avaient pour mission d'établir un cordon sanitaire autour de la future propriété de John Stuck et d'empêcher de passer quiconque par hasard le tenterait.

Le jour du « peggage », chacun de ces petits postes devait, au lever de l'aurore, monter à cheval et courir, à bride abattue, s'emparer d'une portion du territoire désignée d'avance...

De la sorte, John Stuck jetait sur les terrains aurifères, comme un immense filet, à travers les mailles duquel rien ne pouvait échapper.

Ces dispositions à prendre lui avaient demandé une nuit tout entière, car la prudence lui faisait une loi de ne s'aventurer que durant la nuit hors de sa cachette, et lorsqu'il avait rejoint Guillaume Brey, le jour venait de se lever à peine...

– Je crois que nous sommes sûrs de notre affaire, avait-il dit en descendant de cheval et en entravant sa monture à côté de celle de ses compagnons.

Le jeune homme, assis sur une roche, la tête entre les mains, murmura d'un ton abattu :

– Plût au ciel que je fusse aussi certain de l'affection de miss Cornallett...

– Bast ! l'affection vient ensuite, ricana l'Anglais ; ayez d'abord la main, le cœur est un accessoire...

Guillaume tressaillit, et son visage témoigna combien peu il partageait la manière de voir de son interlocuteur ; puis, avec un profond soupir :

– Mais cette main même, cette main, je ne sais pourquoi, mais j'ai le pressentiment qu'elle me la refusera...

– C'est chose entendue pourtant avec lord Cornallett, et miss Edwidge est fille trop respectueuse pour ne pas s'incliner devant la volonté paternelle.

Le Boer serrait, à les briser, ses poings formidables, grondant, à la fois colère et désespéré :

– Elle ne m'aime pas !... elle ne m'aime pas !...

John Stuck fronça les sourcils ; c'était la crise qui le reprenait, cette même crise à laquelle, depuis trois mois, il assistait avec une périodicité désespérante et dont il commençait à avoir assez, le brave Anglais, d'autant plus que les circonstances présentes l'invitaient peu au rôle de consolateur.

Dans quarante-huit heures, au lever du soleil, la partie si impatiemment attendue et de laquelle le sort de sa vie tout entière dépendait, allait se jouer ; en quelques instants, elle serait gagnée ou perdue, et, vraiment, il était bien naturel qu'il eût l'esprit à autre chose qu'aux doléances de son compagnon.

– En vérité, mon cher, fit-il d'un ton goguenard, à votre âge, avec votre taille et votre corpulence, ne vous trouvez-vous pas grotesque à toujours gémir ainsi ? Voici des semaines et des semaines que vous me rebattez les oreilles des mêmes choses et que je m'épuise vainement à vous opposer les mêmes arguments. Ce n'est point à la veille de ce qui va se passer qu'il est permis de se conduire avec un tel enfantillage ! Ma parole, si miss Edwidge vous voyait, elle se moquerait de vous... et elle aurait grandement raison...

– Croyez-vous donc qu'elle ait besoin de cela pour me tourner en ridicule ! riposta le jeune homme d'une voix sourde, allez, j'ai beau n'être qu'une brute de Boer, une espèce de sauvage qui ignore tout de votre civilisation, il y a un instinct qui ne me trompe pas.

Alors, énervé, poussé à bout, John Stuck s'écria :

– Eh bien ! soit... j'admets votre instinct, j'admets votre clairvoyance... j'admets tout !... là, êtes-vous content ?... Seulement, laissez-moi tranquille avec vos jérémiades et examinons plutôt si tout est prêt pour le « peggage ».

Mais, décidément, ce soir-là, Guillaume était en mauvaise veine, car, à ce seul mot qui évoquait avec une précision si terrible ce qui allait se passer deux jours plus tard, il se dressa soudain et avec un hochement de tête qui semblait aussi bien l'expression d'une angoisse que d'une menace :

– Le « peggage », gronda-t-il... oui, c'est vrai ! vous ne songez qu'à cela, vous !...

– *By God !* ricana grossièrement John Stuck, si vous croyez que c'est pour mon plaisir que je me suis offert votre société depuis trois mois...

– Inutile de m'éclairer sur une chose que je connais aussi bien que vous.

– Ah çà ! est-ce que, par hasard, vous vous figurez que je m'embusque dans ce désert pour rêver avec vous aux beaux yeux de miss Cornallett ?...

Un accès de rage saisit le Boer, qui dressa ses deux poings au-dessus de sa tête, crispés comme s'il allait les abattre sur quelque victime imaginaire.

– Ah ! cette femme !... grommela-t-il, cette femme, comme je la hais !...

– Allons, bon !... voilà que vous la haïssez maintenant...

Le jeune homme eut un geste d'indicible fureur et riposta :

– N'est-ce point elle qui m'a poussé à ce crime ?

– Un crime !... quel crime ? demanda John Stuck, qui comprenait parfaitement quelle signification son interlocuteur donnait à ce mot.

Puis, railleur, feignant d'en saisir seulement le sens :

– Ah ! oui... toujours la même chose ! Mais où voyez-vous un crime là-dedans ? Ferme Élisabeth vous appartient comme au vieux, plus même qu'au vieux, et vous avez le droit d'en faire ce que vous voulez... Mais je vous ai répété ça plus de cent fois, et toujours vous avez été de mon avis...

Guillaume Brey demeurait sombre, étreignant de ses deux mains d'athlète sa large poitrine, comme s'il eût voulu étouffer le remords qui le poignait.

– C'est vrai..., balbutia-t-il, vous m'avez dit cela, je l'ai dit aussi... Mais je sens là, moi, que c'est une infamie !...

La fureur s'empara de John Stuck, d'autant plus grande que ce qui se passait, il l'avait prévu, et que s'il était précisément si nerveux, si irritable, c'est parce qu'il avait toujours redouté la défection du dernier moment...

– Eh bien ! s'il en est ainsi..., clama-t-il à la face du Boer, allez-vous-en... Je n'ai pas besoin de vous et je ferai la besogne tout seul... Seulement, vous serez dépouillé tout comme le vieux, et vous n'aurez pas le bénéfice de ce que vous appelez un crime...

Et s'excitant tout seul à parler :

– Allez-vous-en !... oui... allez-vous-en !...

Mais, alors, Guillaume se redressa.

– Pardon..., répondit-il, soudainement aussi calme que l'autre était irrité ; nous sommes ici sur le territoire de Ferme Élisabeth et si quelqu'un devait quitter la place, ce serait vous...

– Oui-dà, ricana John Stuck en reculant d'un pas, pour se mettre, à tout hasard, hors de la portée du Boer, vous oubliez que je ne suis pas seul, mon bon Guillaume Brey, et que mes quarante compagnons ont chacun une carabine dont ils joueraient au besoin...

Le Boer haussa les épaules.

– Vos quarante compagnons avec leurs carabines et vous-même avec la vôtre ne pèseriez guère plus qu'une plume si oom Prétorius arrivait avec une poignée d'amis pour vous chasser d'ici...

– Ce serait à voir ! répliqua Stuck, en affectant une assurance qui n'était guère en lui.

Tandis qu'il faisait cette réponse, une sueur froide avait emperlé soudainement son front et son esprit, – durant que sa langue parlait, cherchait les arguments propres à ramener le jeune homme à de meilleurs sentiments...

Il poussa un petit ricanement, fourra les mains dans les poches de son pantalon, et finit par dire :

– Au surplus, en mettant les choses au pire, qu'est-ce que je risque, moi ? de ne pas « pegger » Ferme Élisabeth ?... Mon Dieu ! nous serons beaucoup dans ce cas-là et ce ne sera que partie remise, car, un jour ou l'autre, nous arriverons bien à fourrer la patte sur votre satané pays...

– Ça, jamais ! s'exclama Guillaume, en lequel, seul peut-être de tous les bons et généreux sentiments, avait survécu l'amour du sol et de l'indépendance.

Amicalement, Stuck lui posa la main sur le bras, déclarant :

– Ça, c'est une autre question..., à examiner plus tard... Pour l'instant, je vous disais que si je ne « peggeais » pas les terrains de Ferme Élisabeth, j'en peggerais d'autres, et voilà tout ; tandis que, pour vous, il n'y a qu'une seule Edwidge Cornallett, et si vous la perdez cette fois, elle est perdue pour toujours...

Guillaume Brey poussa une sorte de rugissement et, saisissant à le briser dans l'étau de ses doigts d'acier le poignet de son compagnon :

– Taisez-vous donc ! cria-t-il, ne voyez-vous pas que vous me rendez fou et qu'en me parlant d'elle, je suis comme le bœuf devant lequel on agite une loque rouge... je ne vois plus, je ne sais plus... non, je ne sais plus...

Il avait empoigné son front à deux mains, le comprimant comme pour retenir la cervelle prête à s'échapper...

John Stuck eut, dans l'ombre, un sourire de triomphe ; le jeune homme était au point où il avait voulu le ramener ; maintenant qu'il l'avait replacé sous l'impression d'Edwidge Cornallett, il pouvait être sûr de lui, et il poussa un imperceptible soupir de soulagement, car, à vrai dire, si Guillaume avait dû faire défection et lui jeter sur le dos le vieux Prétorius avec une troupe de ces enragés Boers, quelque sûr qu'il fût des hommes embauchés par lui, il n'eût certainement pas parié deux pence sur la réussite de « peggage ».

– Allons, allons !... fit-il en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme ne parlons plus de cela et buvons une bonne tasse de thé mélangé de whisky ; cela nous changera les idées et nous fera prendre patience pendant les quelques heures que nous avons à attendre...

Comme il rentrait sous l'espèce de tente formée d'un lambeau de toile accroché à deux roches, et qu'il mettait déjà le feu à la lampe à esprit de vin destinée à chauffer l'eau de son

thé, un coup de feu retentit tout à coup dans le lointain, roulant, à travers la campagne endormie, des échos sonores que les rochers répercutaient avec un roulement de tonnerre...

– *By God !* gronda-t-il en se précipitant, avez-vous entendu, Guillaume ?

Le Boer était immobile, appuyé à un quartier de roc, semblable à une statue, la tête penchée en avant.

– Sans doute un de nos hommes qui aura tiré sur quelque fauve, ajouta l'Anglais pour se donner confiance à lui-même.

Il achevait à peine ces mots, qu'un autre coup de feu éclata, presque aussitôt suivi d'un autre ; semblable, celui-là, à une riposte.

Guillaume Brey, alors, tressaillit et dit d'une voix sourde, dans laquelle, il y avait un tremblement.

– Ça... c'est un des nôtres...

– Qu'en savez-vous ? demanda John Stuck, furieux de le voir confirmer l'appréhension qu'il avait eue dès la première détonation...

– Les hommes de Mafeking ont des fusils anglais, répondit Guillaume avec assurance ; les Boers, eux, sont armés de la carabine Mauser à répétition, et de calibre plus petit que vos fusils... Oh ! inutile de me dire le contraire..., d'ailleurs, la détonation n'est pas la même...

La face de John Stuck exprimait une inquiétude grande.

– *By God !* grommela-t-il, une carabine boër !

Puis, soudain, éteignant la lampe à alcool sur laquelle ronronnait déjà la bouilloire :

– Le thé attendra, fit-il ; mais il faut que j'en aie le cœur net...

Et à Guillaume :

– Arrivez... nous allons nous renseigner sur ce qui vient de se passer...

Quelques minutes plus tard, ils étaient en selle et, la carabine en sautoir, filaient au trot dans la direction où les détonations s'étaient fait entendre : successivement, ils visitèrent, en l'espace de deux heures, une demi-douzaine des petits postes qui enserraient comme dans un cercle les terrains convoités ; mais aucun d'eux ne put leur donner le moindre renseignement, aucun d'eux n'ayant rien vu.

Mais ils arrivèrent tout à coup auprès d'un groupe d'hommes, un peu plus nombreux que les autres – une dizaine tout au moins – et qui paraissaient en proie à une violente émotion ; près d'un feu à demi consumé et qu'une courbe rocheuse dissimulait aux regards, un corps était étendu à terre, sans mouvements.

– Le coup de feu entendu tout à l'heure ? interrogea Stuck en hochant la tête vers le cadavre.

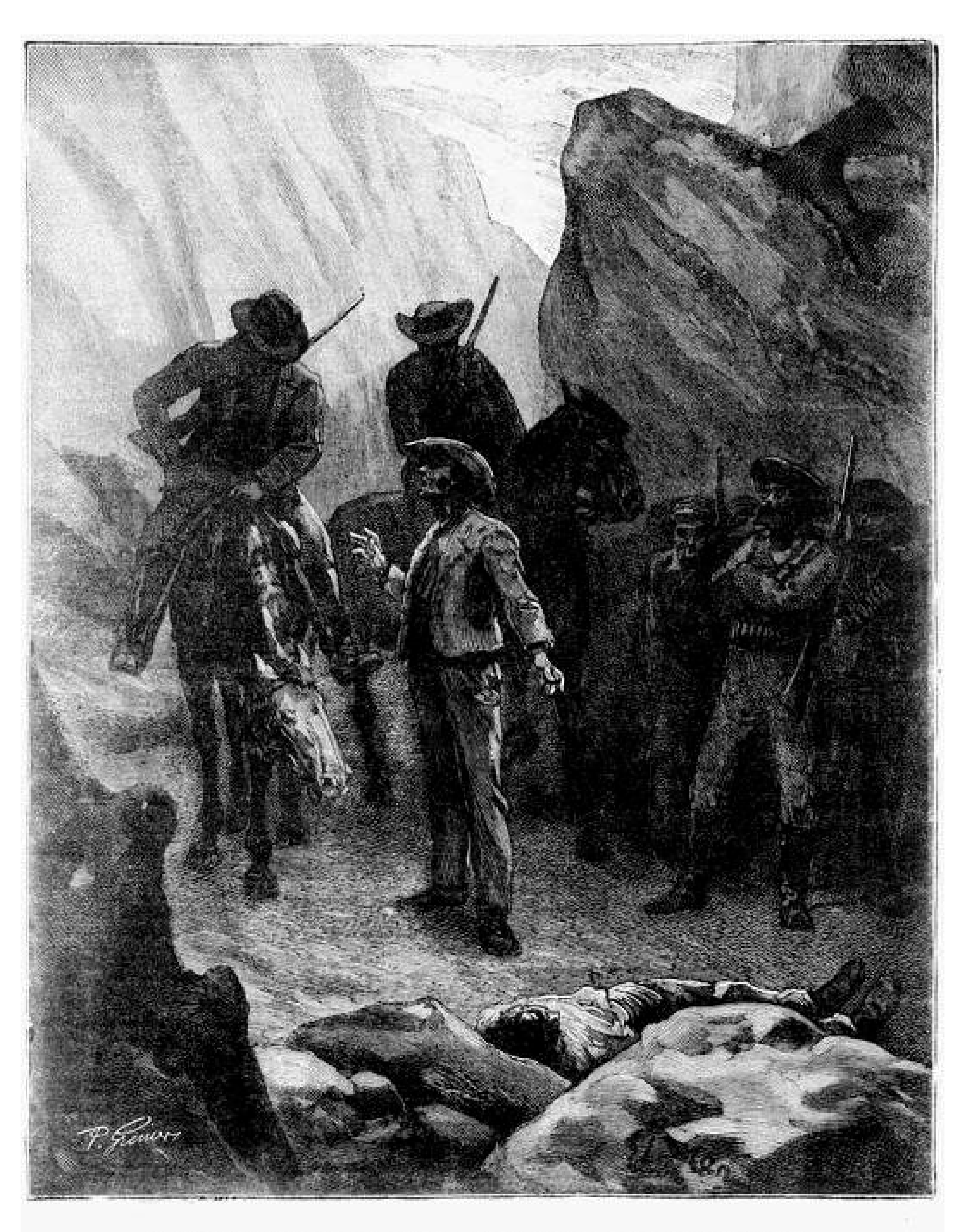
Ce fut un concert de malédictions et l'Anglais eut grand'peine à faire faire silence.

– Voyons, toi, dit-il, en désignant celui qui commandait, parle : que s'est-il passé ?

– Je ne sais trop exactement, car j'étais ici à dormir avec les autres, tandis que Jim – il désignait le corps immobile et sanglant – était de faction : tout à coup, une détonation, puis deux... Nous sautons sur nos carabines et nous courons, pour arriver juste au moment où deux cavaliers, prompts comme la foudre, accouraient.

– Deux cavaliers... quels cavaliers ? s'exclama John Stuck.

– L'un d'eux, droit sur sa selle, épaulait ;... le coup partit... et Jim tomba, tandis que ces brigands fondaient sur nous...



J'aurais bien voulu vous y voir, master, répliqua le porte-parole des aventuriers...

Stuck lâcha une kyrielle de jurons épouvantables.

– Et vous ne les avez pas descendus !... dix contre deux ! Vous êtes donc des femmes, de vraies femmes !...

– J'aurais voulu vous y voir, master, répliqua le porte-parole des aventuriers ; le vent ne souffle pas plus rapide que ces démons ; ils étaient déjà passés, que nous n'avions pas eu le temps d'armer nos carabines ; et quand nous épaulions, ils étaient déjà hors de portée...

Stuck frappa impatiemment du poing sur l'arçon de sa selle.

– Comment étaient-ils ?... vous les avez vus, au moins ?... quelle sorte de gens étaient-ce ?... des Burghers ?... des Uitlanders ?... des agents de police ?...

L'homme regarda ses camarades comme pour les consulter et s'assurer qu'à cet égard ils étaient en communion d'idées, et répondit :

– Ma foi... ça avait tout l'air d'être des gens d'ici ; grandes bottes, large chapeau, veste courte...

– Et puis, le coup de carabine, fit un autre..., tu oublies le coup de carabine !... Il n'y a qu'un de ces damnés Burghers pour nous envoyer, dans de semblables conditions, une balle au bon endroit... car, vous savez, master, ce pauvre Jim... en plein cœur... tué raide...

Guillaume, qui, jusqu'à ce moment, n'avait rien dit, demanda alors d'une voix dans laquelle il y avait un tremblement :

– L'un de ces deux hommes n'était-il pas un vieux ?...

– Je n'ai guère remarqué..., fut-il répondu ; d'ailleurs, ils allaient si vite ça a été comme un tourbillon...

– Eh quoi ! vous êtes fou, mon cher, interrompit brusquement l'Anglais : vous vous forgez des idées qui n'ont ni queue ni tête... Nul ne vous sait ici... Il vous croit, comme tout le monde, parti pour l'Europe... Que diable voulez-vous qu'il vienne faire ici ?...

Le jeune Boër poussa un soupir.

– Vous ne connaissez pas oom Prétorius, répliqua-t-il ; c'est son bien qu'on vient lui voler..., et il le défendra...

– Soit, fit l'autre en haussant les épaules ; mais il ne peut être partout à la fois... et ce serait bien de la malchance si, juste, nous le trouvions ici... alors qu'il a des milles et des milles à surveiller.

– Souhaitons-le..., murmura Guillaume...

Ils s'en retournaient botte à botte, lentement, rejoignant la gorge qui leur servait d'abri, jouissant de la fraîcheur relative de cette nuit tropicale qu'une vie mystérieuse, se trahissant par des bourdonnements imperceptibles, animait...

En silence, ils trottèrent durant un kilomètre ; puis, brusquement, John Stuck demanda :

– Et cependant, si le hasard l'amenait ici après-demain ? fit-il.

Un frisson secoua le Boër, qui ne répondit pas, l'esprit pour ainsi dire figé par ces paroles...

– Oui, insista John, inquiet de cette attitude, si au cours du « peggage » ce vieil ours surgissait tout à coup...

– Eh bien ? interrogea péniblement Guillaume, dont la respiration semblait avoir été coupée.

– Que feriez-vous ?... je ne vous demande pas « que ferions-nous » ; car, moi, je sais ce que je ferais..., mais vous ?...

Le jeune homme était en proie à une émotion considérable ; cette éventualité, certes, il y avait bien songé, nombre de fois ; mais, toujours, il s'était senti si troublé, si effaré, qu'il avait chassé bien loin de lui cette supposition, préférant ne pas la croire possible plutôt que d'avoir à s'interroger sur la conduite qu'il tiendrait...

Mais voilà que, cette fois, ce n'était plus lui-même qui s'interrogeait, mais un autre qui lui posait la question, et, à cette question, il lui fallait répondre.

En une seconde, tout se brouilla en lui ; sa conscience, sur le point de parler haut, fut étouffée par son amour ; mais la pensée d'Edwidge Cornallett se trouva à son tour combattue par le souvenir des longues années écoulées sous l'égide du vieux Prétorius...

Oui... pensée effarante... que ferait-il, si le vieillard se dressait devant lui et, de ses bras étendus, lui barrait la route des terrains à « pegger ».

Passer outre ! mais il savait bien qu'avant de faire un pas, il lui faudrait tuer le grand-père ; celui-ci avait toujours déclaré et ce depuis des années – que si jamais les Anglais tentaient de lui voler son bien, il le défendrait contre eux jusqu'à la mort.

Reculer ! mais alors, c'était l'espoir à jamais perdu du bonheur si ardemment convoité de devenir le mari d'Edwidge Cornallett !

En vérité !... n'était-ce pas à devenir fou ?...

– Et vous ? balbutia-t-il en guise de réponse, que feriez-vous donc ?...

John Stuck ricana.

– Ah ! moi, c'est d'une simplicité ! Je commencerais par lui flanquer poliment un coup de chapeau, en le priant de vouloir

bien aller promener ses bottes ailleurs ; et si le coup de chapeau ne suffisait pas, je lui flanquerais un coup de carabine.

– Vous le tueriez ! s'écria Guillaume.

– Dame !... ce n'est pas mon grand-père, à moi ; et du moment que la loi est pour nous...

Le jeune Boër eut un mouvement de révolte.

– Eh bien ! non... déclara-t-il, moi vivant..., vous ne toucherez pas un cheveu de sa tête...

– Je vous demanderai la permission, peut-être ? ricana l'Anglais ; je vous le répète, les terrains sont au premier occupant, et si je suis celui-là, tout individu qui tentera de me disputer mon bien, fût-ce le diable en personne, aura affaire à ma carabine...

Il ajouta d'un ton plus radouci, car il n'avait présentement aucun intérêt à une brouille avec le Boër :

– Au surplus, nous nous creusons là bien inutilement la tête ; si le vieux avait voulu conserver pour lui ces terrains, – dont il n'est pas sans connaître la valeur aurifère, – il ne dépendait que de lui de le déclarer... Au lieu de cela, c'est la bicoque qu'il a gardée, preuve qu'il se soucie autant qu'un poisson d'une pomme de ces terrains-là...

En lui-même, il ajouta :

– Toi, mon garçon, je t'aurai à l'œil ; et au premier mouvement suspect, je te descends...

Comme ils arrivaient au campement, une ombre se dressa soudain devant eux, et une voix demanda, tremblante, émue :

– Guillaume, est-ce toi ?

Le jeune homme se précipita à bas de son cheval, et courant à la personne qui venait de parler, la saisit par le poignet pour l'amener devant la clarté du foyer.

Il poussa un cri de surprise et d'effroi : couverte de poussière, la tête entourée de linges sanglants, c'était Wilhemine.

XVIII

WILHElMINE AGIT

Lorsque, dans la salle basse de Ferme Élisabeth, le vieux Prétorius avait eu, avec Macker, la conversation que l'on sait, ni l'un ni l'autre ne se doutaient que cette conversation avait un témoin attentif.

Ce témoin, c'était Wilhemine ; la jeune fille, quand son grand-père l'avait envoyée dans sa chambre, avait l'esprit trop bourrelé d'inquiétude pour pouvoir dormir et, l'âme serrée ainsi que dans un étau, elle avait gardé l'oreille tendue vers la salle, cherchant à deviner, d'après le martèlement sur le sol des lourdes bottes du vieux, les projets qu'il agitait.

Quand il était sorti dans la cour, pour se livrer dans le hangar à la mystérieuse et sinistre besogne que nous avons décrite, elle s'était jetée aux aguets derrière les volets clos ; cela l'avait fort intriguée d'avoir vu Prétorius revenir, portant sur l'épaule le baril qu'il devait cacher sous sa couchette ; enfin, son étonnement ne fit que s'accroître, lorsque le grand-père avait placé un autre baril dans le chariot.

Bien qu'il lui fût impossible de deviner le contenu de ces barils, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver, par tout son être, un frissonnement douloureux, car, en la circonstance présente, rien des agissements du vieux Boër ne devait lui être indifférent...

Mais combien plus mortelle avait été son angoisse, lorsqu'elle avait surpris la nouvelle apporté par Macker !

Guillaume n'était pas en sûreté, au loin, ainsi qu'elle l'avait espéré ; il était en Afrique, au Transwaal, et rôdait autour de Ferme Élisabeth, pour prendre part au « peggage » !

Pas un instant, nous devons l'avouer, dans l'âme, toute de droiture et d'honnêteté, de la jeune fille, ne vint le regret d'une semblable conduite ; en sa terreur désespérée, elle ne songeait qu'à une chose, c'est que ses pressentiments se réalisaient, c'est que, alors, celui qu'elle aimait courait au-devant de la mort.

Ah ! elle n'avait pas besoin de voir oom Prétorius pour deviner l'horrible joie qui devait illuminer ses traits, pour frémir au regard épouvantable dont il devait caresser le canon de sa carabine, cette carabine vengeresse...

Pendant le quart d'heure que dura l'entretien des deux hommes, la pauvre fille demeura les pieds nus sur la terre humide, cramponnée des ongles aux briques de la cloison, l'oreille collée au joint de la porte ; un poids énorme, pesant sur sa poitrine, l'étouffait et il semblait que des doigts d'acier lui étranglassent la gorge.

Un peu de calme cependant lui revint, lorsqu'elle entendit l'étranger répondre, à la question de Prétorius, qu'il ignorait où se trouvait Guillaume Brey, et, subitement, une idée lui vint, quand Macker exposa au vieillard le motif qui lui avait fait venir trouver le grand-père.

– Certes, songea-t-elle, cela était bien raisonné. Du moment que Guillaume était dans l'intention de « pegger » Ferme Élisabeth, c'étaient les meilleurs endroits qu'il devait avoir en perspective et les meilleurs endroits, sans savoir exactement où ils se trouvaient, elle en avait cependant le soupçon...

Dans ces conditions, son devoir lui était dicté par la plus élémentaire logique, et son amour, doublé encore par les

difficultés et les dangers, lui donnerait la force de le remplir, ce devoir.

Macker parti, elle avait attendu avec impatience que le grand-père se fût retiré dans sa chambre ; puis, lorsque, par la porte entr'ouverte sans bruit, elle avait entendu venir jusqu'à elle l'écho sonore de ses ronflements, elle était sortie, s'était glissée jusqu'à l'écurie, avait, au hasard, bridé un cheval, sur le dos duquel elle avait jeté une couverture.

Puis, l'ayant tiré par le mors, elle l'avait amené hors de la cour et, là, avec cette allure garçonnière qu'elle devait à son éducation primitive, l'avait, d'un seul bond, enfourché ; après quoi, de la voix et des talons, l'avait lancé dans un galop fou, au milieu de l'ombre.

On a vu ce qui était arrivé : son cheval avait butté, la pauvre fille, projetée rudement sur le sol, y avait été ramassée, évanouie, par Jean de Brey, qui, accompagné de Macker, l'avait ramenée à la Ferme.

Certes, durant le trajet, dans le chariot qui l'emportait, elle avait bien repris connaissance, et de ce que les hommes s'étaient dit, pas un mot n'avait été perdu pour elle ; mais elle craignait les questions que Prétorius n'aurait pas manqué de lui adresser en la voyant ; et c'est pourquoi elle avait feint de n'avoir point repris connaissance.

Mais, une fois dans la chambre, en dépit de l'horrible douleur qu'elle ressentait à la tête, elle s'était traînée hors de sa couchette jusqu'à la porte, et là, comme la veille, avait écouté...

Oh ! quel serrement de cœur ça lui avait été, quand elle avait entendu le langage si amical en apparence, mais, au fond, si farouche, du vieux Prétorius ; elle ne s'était pas un instant trompée aux sentiments qui le faisaient si conciliant envers ce parent qui lui tombait des nues : ce qu'il voulait, c'était mettre face à face Guillaume et Jean, tous les deux animés de la même

passion de l’or, et confier au second le soin de cette vengeance qu’il caressait depuis trois mois…

Alors, quand elle avait vu les deux hommes monter à cheval et quitter la ferme, elle s’était dit que, coûte que coûte, il lui fallait prévenir Guillaume, le mettre sur ses gardes et faire aussi une suprême tentative pour obtenir de lui qu’il s’éloignât.

Qu’outragé jusqu’au plus profond de lui-même par l’injurieux soupçon du grand-père, par la brutalité sans excuse avec laquelle celui-ci l’avait jeté hors la ferme, Guillaume eût cherché à se venger du vieillard, en le faisant souffrir dans ce qu’il avait de plus cher au monde, ses biens, elle l’excusait, elle le comprenait, elle l’admettait. Mais que le jeune homme profitât lui-même des avantages que lui donnait la loi, qu’il s’enrichît des trésors enfouis dans ces terrains qui, par le fait, ne lui appartenaient pas… Non, cela lui faisait horreur, lui causait une instinctive répulsion…

Cela ne pouvait, ne devait pas être ! Cela ne serait pas !

Et, avec une énergie extraordinaire, elle était sortie de sa chambre ; grâce à une force de volonté surhumaine, elle avait dompté la souffrance qui la torturait et, gagnant l’écurie, elle avait sellé, bridé un cheval, le seul qui restât et était partie, elle aussi, à la recherche de Guillaume Brey.

Ainsi que nous l’avons expliqué plus haut, elle n’était pas sans avoir entendu autrefois son cousin parler de l’importance que pouvaient avoir, au point de vue minier, telles ou telles parties du territoire de Ferme Élisabeth, et c’est pourquoi, la nuit précédente, après avoir surpris la nouvelle donnée par Macker au vieux Prétorius que Guillaume s’apprêtait à « pegger » lui aussi, s’était-elle dit que, si cette nouvelle était vraie, le jeune homme ne pouvait être que d’un côté : du côté de Buffelstroom…

Et lorsque son cheval l'avait désarçonnée la veille, non loin du campement de Jean de Brey, c'était bien la route de Buffelstroom qu'elle suivait ; ce fut sur celle-là qu'elle se lança de nouveau, ayant vu de loin Prétorius et son compagnon obliquer sur leur droite, de façon à couper au plus court, et se disant qu'elle ne courait aucun danger de les rencontrer, dans ces conditions-là...

Et, meurtrie, brisée, tout endolorie encore de sa chute, la tête lourde et les idées vagues, elle avait couru la journée entière, ne s'arrêtant que pour donner à son cheval le temps de souffler et de manger une poignée d'avoine ; après quoi, elle repartait, pleine d'énergie morale, domptant sa faiblesse physique, voulant arriver quand même...

Vers le soir, au détour d'un chemin, brusquement, elle avait été arrêtée par des hommes armés et de mine farouche, auxquels elle avait demandé s'il n'y avait pas dans les environs un campement de « peggeurs » et elle prononça le nom de John Stuck, ainsi que celui de lord Cornallett.

Ces hommes se trouvaient appartenir à la troupe de l'Anglais, et l'un d'eux se détacha pour conduire la jeune fille jusqu'au petit poste le plus voisin, d'où on l'envoya à un autre, puis, à un troisième, et c'est ainsi que, harassée, mourant de soif et de faim, elle était parvenue aux gorges rocheuses, dans lesquelles Stuck et son « ami » Guillaume étaient embusqués.

C'était précisément le moment où les deux hommes, montés précipitamment à cheval, étaient allés s'enquérir des coups de feu soudainement entendus par eux, et il fallut la descendre de selle, tellement ses pauvres membres étaient ankylosés par un si formidable raid...

Elle aussi, au milieu du silence de la nuit que seule troublait la galopade de sa monture, elle avait entendu les détonations qui avaient attiré l'Anglais et le Boër hors de leur campement ; elle aussi avait – tout comme Guillaume –

reconnu le son d'une carabine boër, et instinctivement elle avait frémi jusqu'au plus profond d'elle-même.

Si ce coup de feu avait été tiré par oom Prétorius et si par malheur…

Pendant une heure, elle avait enduré les plus épouvantables tortures morales ; assise sur un quartier de roc, les coudes sur les genoux et le menton entre ses mains, elle avait surveillé l'ombre qui enveloppait la campagne, mettant une énergique volonté à doubler l'acuité de son regard pour tenter de découvrir de plus loin ceux dont elle attendait le retour si impatiemment.

Les minutes s'écoulaient lentes comme des heures et il lui semblait que son attente durait depuis des jours et des jours.

Enfin sur le cailloutis du sol rugueux, des fers de chevaux avaient résonné, deux silhouettes avaient fini par crever l'écran brumeux et dans l'une de ces silhouettes, Wilhemine avait aussitôt, de son regard de lynx, reconnu Guillaume.

Vivant !… il était vivant !…

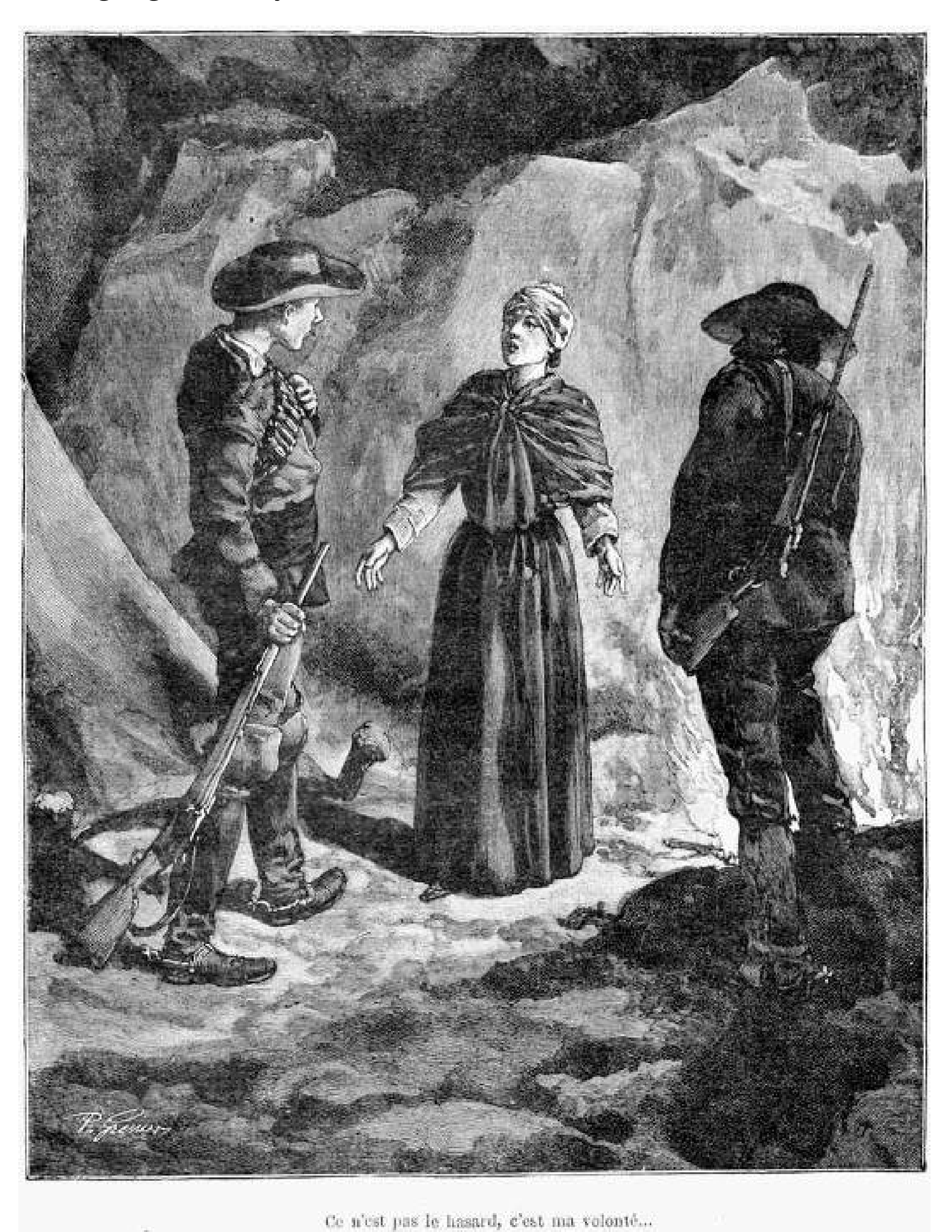
Ah ! Dieu était bon !

Et, dressée toute droite, elle s'était un moment immobilisée, les mains sur la poitrine, comprimant les battements de son cœur.

Puis, elle s'était élancée vers les nouveaux arrivants et s'était – ainsi que nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent – présentée brusquement à Guillaume Brey.

Quand le jeune homme, sautant à bas de son cheval eut traîné par le poignet sa cousine devant le foyer et que les reflets de la flamme eurent éclairé ce visage défait, tragiquement douloureux et beau cependant, il poussa un cri de stupeur ; puis, face à face avec elle, demeura quelques secondes

silencieux, immobile, comme médusé, semblant douter du témoignage de ses yeux.



Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté…

Enfin, d'une voix rauque, que l'émotion étranglait dans sa gorge :

– Toi ici !... balbutia-t-il, quel hasard ?

– Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté...

– Tu me savais ici ?

– Oui... puisque c'est pour toi que je viens...

Un frisson secoua le jeune homme, dans les regards duquel passa une lueur d'effroi.

– Tu me savais ici..., poursuivit-il, mais... lui !...

– Le grand-père !... fit-elle à voix si basse qu'on eût pu croire qu'elle avait peur d'être entendue de celui dont elle parlait ; oui, et c'est pour te sauver que j'accours.

Les sourcils du Boër se contractèrent et sa face refléta le mécontentement profond que lui causait cette expression, impropre peut-être, mais à coup sûr maladroite, en raison de la présence de John Stuck.

Celui-ci s'était approché en reconnaissant la jeune fille, moins attiré par la curiosité que tenaillé par l'inquiétude et, en lui-même, il égrena un véritable chapelet de jurons tous plus énergiques les uns que les autres ; il sentait en effet le danger qui pouvait résulter d'une si malencontreuse visite et il eût volontiers – si cela avait été possible – étranglé de ses mains la visiteuse...

Feignant de tourner en plaisanterie ce que venait de dire celle-ci, il se prit à ricaner :

– Le sauver !... *by God,* ma chère enfant, mon ami Guillaume est assez grand garçon maintenant pour savoir ce qu'il a à faire et surtout pour pouvoir se défendre, au cas où quelque péril le menacerait.

La jeune fille tournait vers l'Anglais un visage tout déconcerté et dans ses grands yeux bleus des larmes roulaient, prêtes à s'échapper ; Guillaume lui prit les mains entre les siennes, amicalement, tendrement même et, s'adressant à Stuck, lui dit d'un ton bourru :

– Taisez-vous, et laissez-la parler : si cette pauvre fille arrive de la ferme, il faut vraiment que les circonstances soient graves...

– Grand !... s'exclama Wilhemine, Grand-père veut te tuer...

Un éclair flamboya dans la prunelle du jeune homme qui s'écria en frappant le sol de la crosse de sa carabine :

– Ce jour-là, nous serons deux.

Wilhemine eut un geste d'horreur et d'effroi.

– Guillaume !... gémit-elle... Guillaume ! que dis-tu là... C'est de grand-père que tu parles !... Dieu t'entend.

– Dieu l'entendit aussi, le jour où il n'a pas craint de m'accuser de vol... Dieu l'a vu me chassant comme un misérable... L'en a-t-il puni ?...

– Mais le vieux s'est repenti, ensuite...

– Oui, quand on a retrouvé la valise... ricana John Stuck...

La jeune fille lui lança un regard de travers, regard de crainte et de mépris.

– Il regrettait ce qu'il avait fait, puisqu'il m'a envoyée à Mafeking sous prétexte de rendre la valise à son propriétaire... Mais aussi pour te chercher et te ramener...

Suppliante, elle ajouta :

– Voyons... il ne pouvait pourtant pas aller te demander pardon.

Puis, devenant plus pressante :

– Écoute-moi... je te promets que j'ai compris ta colère, que je l'ai partagée et que si j'avais été autre que je suis, j'aurais dit au grand-père qu'il avait tort, que tu es un honnête garçon... Mais que puis-je ?... et puis, il est le maître...

Guillaume eut un farouche hochement de tête et grommela :

– Pas pour longtemps.

Les mains de Wilhemine se crispèrent désespérément l'une contre l'autre.

– Mon ami... mon cher Guillaume, gémit-elle, au nom de notre affection commune, au nom des rêves de bonheur que nous avions formés, et qui sont bien près d'être détruits... ne me repousse pas... écoute-moi... car, certainement, tu ne te rends pas compte... Mais si tu savais comme il est malheureux.

– C'est lui-même qui a forgé son malheur...

– C'est vrai... mais, toi-même, n'y as-tu pas contribué ?

Le jeune homme se croisa les bras.

– Alors, clama-t-il, il aurait fallu que j'acceptasse sans mot dire ce châtiment que je n'avais pas mérité et que, chassé honteusement des terres qui m'appartiennent, j'allasse mendier mon pain par les routes ou travailler comme un mercenaire...

Wilhemine poussa un soupir douloureux :

– Si tu pouvais le voir...

– Je l'ai vu, il y a trois mois, lorsqu'il m'a envoyé cette balle qui a failli me tuer... Il a encore l'œil bon et la main sûre...

– Il ne savait pas que ce fût toi...

– Peut-être... gronda le Boër.

Un silence se fit ; en dépit de sa brutalité, Guillaume se sentait tout remué par la subite pensée de la jeune fille : c'était tout un passé de tranquillité et de bonheur qui surgissait soudainement devant lui ; c'était tout l'avenir de calme et de quiétude honnête rêvé autrefois, à présent détruit, que représentait sa fiancée.

Ce n'était pas certes l'idée de l'union projetée entre elle et lui qui le troublait à ce point ; la passion que lui avait inspirée miss Cornallett était comme une flèche barbelée dont le fer était entré profondément dans sa chair, et que tous ses efforts n'eussent pu réussir à arracher.

Mais les sentiments de devoir, de famille, d'honnêteté en lesquels il avait été élevé, menacèrent de triompher de son ressentiment, de sa haine, de son désir de vengeance, et le remords qui, plus d'une fois, l'avait ému, le lancinait cruellement.

John Stuck se rendait bien compte de ce qui se passait dans l'âme du jeune homme et il commençait à trembler pour le triomphe de sa combinaison : Guillaume lui avait bien désigné, en effet, la partie du territoire qui, à son avis, devait renfermer le plus d'or ; mais avec une prudence qui tenait à l'esprit méfiant et taciturne de sa race, il ne lui avait pas indiqué avec précision les terrains qu'il fallait « pegger » de préférence aux autres ; et comme il était impossible de s'emparer de la vaste étendue que cernaient les petits postes, vu que la loi n'accorde qu'un certain nombre de « claims », il fallait faire son choix.

Or, ce choix, Guillaume s'était réservé de le dicter, le jour même de l'opération, comme s'il eût eu le regret de ce qu'il faisait et qu'il eût espéré, jusqu'au dernier moment, qu'une

circonstance imprévue interviendrait pour l'empêcher de pousser sa trahison jusqu'au bout...

Chose dont Stuck s'était également rendu compte, mais qu'il lui avait bien fallu accepter, puisque aucune de ses instances, aucun désir, aucun raisonnement n'avaient été susceptibles de faire revenir son « ami » sur sa détermination.

Seulement là était le danger et c'est pourquoi, aussitôt qu'il avait reconnu la petite-fille du fermier, il avait éprouvé une inquiétude très réelle : Wilhemine allait devenir l'obstacle à sa combinaison.

Néanmoins, impassible et muet, il avait écouté les paroles pressantes qu'elle lui avait adressées, assistant, avec une indifférence apparente, à l'affaiblissement progressif de la résolution du jeune homme ; en réalité, il cherchait dans sa cervelle quel moyen il pourrait bien employer pour peser victorieusement sur l'esprit du Boër et le rallier définitivement à la cause anglaise.

Un sourire, qui avait commencé par plisser imperceptiblement ses lèvres, finit par illuminer tout à fait son visage ; il venait de trouver ce qu'il cherchait et c'était une phrase même de la jeune fille qui le lui avait fait trouver.

Tournant les talons, il gagna la tente qu'il habitait de moitié avec Guillaume et, à la lueur d'une lampe griffonna rapidement quelques mots sur une feuille accrochée à un block-notes ; cette feuille, il l'introduisit dans une enveloppe, sur laquelle il écrivit une adresse.

Après quoi, s'approchant du groupe d'hommes qui dormaient tout habillés, enroulés dans leurs couvertures, les pieds au feu :

– Luneric, dit-il en en éveillant un, tu vas monter à cheval et, d'une seule traite, courir à Mafeking ; là, tout le monde t'indiquera la demeure de lord Cornallett. Tu t'y rendras, lui

remettras ce mot et resteras à sa disposition pour lui servir de guide.

Lui-même examina avec une attention toute spéciale la manière dont la selle était sanglée, vérifia la bride et demeura un instant immobile, suivant des yeux la silhouette du cavalier qui se fondait dans la nuit.

Lorsque l'écho de la galopade se fut éteint au loin, il revint vers l'endroit où il avait laissé Guillaume et sa compagne.

– Je ne pense pas que Mlle Brey ait l'intention de s'en aller cette nuit même, dit-il, les chemins sont mauvais.

– Pas plus mauvais que pour venir, répliqua la jeune fille d'une voix sèche qui trahissait le ressentiment dont son âme était pleine contre le complice de son cousin.

Stuck inclina la tête affirmativement.

– Assurément, dit-il, mais en tous cas ils ne sont pas sûrs ; beaucoup de gens rôdent dans le pays en vue du prochain « peggage » et il ne serait pas prudent de courir le risque d'une rencontre.

Wilhemine roula un regard vers Guillaume et murmura :

– Si mon cousin m'accompagne, quel danger puis-je courir ?

L'Anglais jeta un regard aigu sur le jeune homme et tressaillit ; l'attitude du Boër était celle d'un homme vaincu, qui n'a plus la force de continuer la lutte.

– Ah ! parfait, dit John d'une voix qu'il s'efforçait de faire calme.

Guillaume, tout honteux, détourna la tête et baissa les yeux.

– En ce cas, ricana l'autre, s'adressant à Wilhemine, si ce cher ami vous accompagne, ce n'est plus vous qui courez le danger, mais lui !...

– Lui !... comment cela ?...

– Vous avez entendu tout à l'heure ce coup de carabine ?... le vieux Prétorius est par ici.

– Je le sais mieux que vous, puisque c'est ce que je venais annoncer à Guillaume, répondit Wilhemine, soucieuse...

– Le hasard est si grand, poursuivit l'Anglais de sa même voix railleuse, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous vous trouviez tout à coup nez à nez avez lui, au détour d'un chemin... Alors...

Instinctivement, la jeune fille se jeta devant son cousin, comme si, par miracle, eût surgi la terrifiante silhouette du farouche Boër.

Guillaume parut sortir de sa léthargie ; ses poings se crispèrent, sa prunelle flamba et, d'une voix rauque, menaçante, il gronda :

– Jour de Dieu ! qu'il vienne donc ce moment... et le plus tôt possible...

Wilhemine lui prit les mains et les pressant tendrement :

– Alors, Guillaume, ne m'as-tu pas promis à l'instant, de pardonner ?...

– D'oublier ! oui, mais non de pardonner ! il m'a jeté à la porte...

– C'est vrai... mais il est malheureux ; on le chasse lui aussi !...

– C'est justice !... que ne m'a-t-il gardé sous son toit ; aujourd'hui il m'aurait avec lui sur le seuil de la ferme, coude à

coude, carabine à la main, pour défendre son bien contre les voleurs...

– Mais ce bien est aussi le vôtre, mon ami, dit doucereusement John Stuck.

– Mais, parmi ces voleurs, tu te trouves, toi aussi, déclara Wilhemine...

Un flot de sang empourpra la face du jeune homme qui s'écria :

– Moi ! un voleur !... moi ! parce que j'ai la prétention d'entrer en possession d'un territoire qui m'appartient...

– Il est le maître ! déclara tranquillement Wilhemine ; et puis, tu m'avais promis d'oublier et même de revenir tout de suite à la ferme, du moins d'abandonner ces gens qui t'ont entraîné à une conduite indigne d'un Boër...

John Stuck salua ironiquement et dit d'un ton narquois :

– Mademoiselle... serviteur...

La jeune fille déclara sévèrement :

– Le grand-père a dit qu'avant peu les Boërs et les Anglais se trouveraient face à face sur les champs de bataille !... Trahiras-tu la République après avoir trahi oom Prétorius ?

Un frémissement douloureux agita les membres de Guillaume dont le buste se secoua dans un haut-le-corps violent.

– Jamais ! s'écria-t-il... Ai-je donc démérité du nom de Boër ?

John Stuck, dont les regards s'étaient attachés, brillant d'une flamme inquiète, sur la jeune fille, ricana :

– Tu vois les choses d’un peu loin et surtout bien en noir... En tout cas, Guillaume Brey est libre de s’en aller, si bon lui semble. Ce n’est certainement pas moi qui le contraindrai à tenir les engagements qu’il a pris vis-à-vis de moi... Il est libre, à condition, toutefois, qu’il n’abuse point de la confiance que j’ai eue en lui et ne conte pas au vieux Prétorius ce que je me propose de faire.

Guillaume étendit la main.

– Je suis un honnête homme.

Puis, comme s’il lui tardait de quitter la compagnie de cet homme qu’il rougissait maintenant d’avoir fréquenté :

– Partons-nous ? dit-il à sa cousine.

Mais celle-ci, se souvenant de ce qu’avait dit John Stuck, au sujet de Prétorius, eut peur alors du face à face dont l’autre l’avait menacée et dit :

– Non..., attendons qu’il fasse jour ; demain, à l’aube, nous partirons...

Puis, saisissant les mains du jeune homme et les serrant avec force :

– Ah ! tu me rends bien heureuse... Guillaume, murmura-t-elle ; et pour te remercier je te ferai une vie de bonheur...

La pauvre fille ne se doutait pas du cruel réveil qui l’attendait.

Par prudence, et pour éviter que – durant la nuit – son cousin ne retombât sous la pernicieuse influence de John Stuck, elle avait refusé d’accepter la tente qu’on lui avait offerte, déclarant préférer dormir à la belle étoile, les pieds au feu, comme les hommes, et Guillaume s’étendit à côté d’elle, tandis que Stuck, dépité de s’être vu dominer, se roulait dans sa couverture à l’autre extrémité du foyer, loin d’eux...

Vaincue par la fatigue, par la peine, quelques efforts qu'elle fît pour se tenir éveillée, la pauvre Wilhemine s'endormit ; d'ailleurs, elle avait moins de crainte à concevoir, puisque, depuis un instant déjà, Guillaume était parti pour le pays des songes.

Mais ses tourments veillaient pour elle et, comme à l'horizon une ligne d'un rose pâle apparaissait, avant-courière du soleil, elle ouvrit les yeux...

Aussitôt elle fut debout et, l'âme angoissée par elle ne savait trop quelle appréhension, elle secoua son cousin.

– Debout, dit-elle, c'est l'heure du départ...

Sans doute, était-il mal éveillé encore ou bien son esprit se trouvait-il sous l'influence d'un rêve, qui avait hanté son sommeil, car il répéta interrogativement :

– L'heure du départ ?...

En même temps, il la regardait, comme s'il ne la reconnaissait pas... Effrayée, elle le secoua, répétant :

– Guillaume !... voyons... Guillaume ! ne te rappelles-tu plus ?

Les sourcils du jeune homme se contractèrent, son regard se fit dur, sa bouche se plissa soudainement et il grommela :

– C'est bon... c'est bon...

Et il se leva pour aller seller les chevaux, cherchant des yeux John Stuck, avec l'appréhension de le voir assister narquoisement à son départ ; mais l'Anglais n'était point là, et il l'aperçut à quelque distance, perché sur une roche, qui semblait examiner le paysage d'alentour, une lorgnette à la main...

Lentement, Guillaume prépara les chevaux ; d'abord, il leur donna à manger ; puis il les sella méticuleusement, apportant

une attention toute spéciale à chaque boucle ; ensuite, il leur passa la bride, s'assurant que les ardillons étaient bien entrés dans les trous des cuirs, que rien n'était décousu, bref, mettant une lenteur exagérée, comme s'il eût voulu retarder, par le premier prétexte qui se serait offert à lui, le moment du départ...

C'était comme un fait exprès ; tout marchait à merveille...

Wilhemine, non loin, l'examinait, bouillant d'impatience, car elle se rendait compte de ce qui se passait en lui, et eût donné certainement beaucoup pour être bien loin.

Et voilà que, soudain, comme il venait, d'un geste bref, de lui indiquer que tout était prêt, un roulement de voiture se fit entendre, roulement terrible, effrayant, qu'accompagnait un galop effréné, véritablement fou et des tintinnabulements de grelots...

– Qu'est-ce que cela ? demanda Guillaume, comme pris d'un pressentiment.

– Que nous importe ! riposta Wilhemine, partons...

Et elle saisissait dans sa main la crinière de son cheval pour sauter en selle, quand une exclamation étouffée sortit de la gorge de Guillaume ; en même temps, abandonnant sa monture, il courut comme un fou vers un dog-cart qui s'arrêtait à quelque vingt mètres et duquel un homme venait de descendre, tendant la main à une autre personne qui se trouvait dans l'intérieur de la voiture...

– Vous !... vous !... balbutia le jeune Boër en se tenant, stupide, chapeau bas, devant miss Edwidge, pâle de fatigue.

Il était tout tremblant et pouvait à peine parler, oubliant jusqu'à Wilhemine qui l'avait suivi et, à quelques pas en arrière, le regardait de ses yeux démesurément agrandis.

Un sourire vainqueur aux lèvres, John Stuck se pencha vers lord Cornallett :

– Vous avez bien fait d'accourir, murmura-t-il, il partait !

XIX

LES FIANCÉS

La satisfaction de Guillaume Brey, en voyant si soudainement paraître miss Edwidge – était égale au bouleversement de son âme et de son esprit ; les bonnes résolutions prises quelques heures auparavant s'étaient subitement évanouies et la pauvre Wilhemine en était pour son périlleux voyage.

Le Boër ne pensait plus à partir, et cette brusque intervention de lord Cornallett était, de la part de John Stuck, un véritable coup de maître.

– Milord, fit l'Anglais avec un empressement qui confinait à la servilité, vous plairait-il de conduire miss Cornallett à ma tente ; là, il lui sera possible de se reposer de ses fatigues plus confortablement qu'à la belle étoile...

Et, tandis qu'appuyée au bras de son père, la jeune fille marchait lentement, précédée de Stuck, Guillaume, lui, venait derrière, tête basse et le visage bouleversé. Le voyant s'éloigner, Wilhemine, qui n'avait pas bougé de la place où l'arrivée de l'Anglais et de sa fille l'avait clouée, immobile de surprise, l'appela timidement :

– Guillaume !...

Il continua sa marche ; alors, elle devint toute pâle, tressaillit et, comme une folle, courut après lui.

– Que fais-tu ? demanda-t-elle en le saisissant par le bras.

Il se retourna, lui montrant une face empourprée de colère.

– Laisse-moi... et va-t'en, gronda-t-il, ta place n'est pas ici !...

Mais, elle, continuant de le tenir :

– Tu m'as promis de partir..., déclara-t-elle.

Il la repoussa si brutalement qu'il put dégager son poignet, mais que, pour un peu, elle fût tombée et, dans sa première surprise, elle poussa une exclamation qui fit se retourner miss Cornallett et son père.

– *By God !* s'écria ce dernier en la reconnaissant, mais c'est la petite-fille de ce brave M. Prétorius...

Edwidge, la reconnaissant à son tour, abandonna le bras du lord et courut vers Wilhemine, lui prit les mains, tout émue.

– Excusez-moi, lui dit-elle fort gentiment, je suis si fatiguée que je ne vous avais pas vue... Mais par quel hasard vous trouvez-vous ici ?

Wilhemine la regardait d'un air singulier, comme si elle eût cherché en son visage le bien fondé de certains soupçons qui, soudainement, venaient de naître en elle ; enfin elle répondit, avec une rudesse étrange dans la voix :

– Ma présence est moins étrange que la vôtre, miss ; car, ici, je suis chez moi, tandis que vous...

Miss Cornallett se méprit sur le sens de ces paroles ; elle crut que la jeune Boër voulait faire allusion aux projets de « peggage » qui menaçaient la propriété de son grand-père et elle répliqua, pleine de douceur :

– Que voulez-vous, c'est la loi, et puis il paraît que, même avec une propriété moins considérable, vous serez beaucoup plus riche...

Mais Wilhemine eut un haussement d'épaules furieux.

– Ce n'est point ce que je veux dire, je...

Elle s'interrompit brusquement, l'expression de sa physionomie changea, et prenant entre ses mains les mains de miss Edwidge :

– Miss, dit-elle, pardonnez-moi, mais si vous saviez...

Guillaume la regarda d'un air farouche.

– Va-t'en, te dis-je..., fit-il presque menaçant, ta place n'est pas ici...

Il lui avait pris le poignet et cherchait à l'entraîner ; mais elle résistait, attachant sur Edwidge de pauvres yeux si suppliants qu'elle eut pitié et intervint :

– Laissez-la parler, monsieur, dit-elle avec fermeté...

Et comme John Stuck revenait sur ses pas, entraînant lord Cornallett que brièvement il mettait au courant de la situation, elle ajouta :

– Qu'y a-t-il, mademoiselle ?... Soyez sans crainte, ces messieurs ne vous empêcheront pas de parler...

Elle avait le pressentiment que quelque mystère lui était caché, mystère dont la révélation pourrait peut-être lui être profitable et elle voulait savoir.

– Edwidge, dit lord Cornallett avec sévérité, il est temps de vous reposer, vous causerez avec cette fille plus tard...

Mais, avec une audace dont elle-même ne se serait pas crue capable, Wilhemine soupira :

– Plus tard, il ne sera plus temps... Mademoiselle, j'étais venue pour éviter un grand malheur..., et c'est le ciel qui vous a envoyée pour m'aider à faire partir mon cousin d'ici...

Puis à Cornallett, joignant les mains :

– Milord... vous aussi, vous m'aiderez... Souvenez-vous de l'hospitalité que vous avez reçue à Ferme Élisabeth... On a soigné mademoiselle comme si elle avait été ma sœur... Vous ne pouvez avoir oublié ça !... mon Dieu ! comment pourrai-je vous dire ?...

Soudainement, son visage s'illumina et, dans ses grands yeux bleus, brilla une lueur d'espoir ; elle croyait avoir trouvé l'argument propre à se concilier le concours de ceux qui l'écoutaient.

– Mais... ma chère miss... vous avez peut-être un fiancé... vous êtes si jolie ! donc il n'est pas possible que, de par le monde, il n'y ait pas un beau jeune homme que vous aimez, et qui vous aime...

Edwidge devint rouge et se détourna pour cacher son trouble...

– Tais-toi ! mais tais-toi donc, folle ! grommela Guillaume.

– Eh bien ! poursuivit la jeune fille, à laquelle n'avait pas échappé l'attitude de son interlocutrice..., eh bien ! imaginez-vous que celui-là on veuille vous le tuer !... ne feriez-vous pas l'impossible pour le sauver ?...

Edwidge poussa une exclamation terrible.

– On veut tuer M. Brey !...

John Stuck, voyant le danger de la situation si Edwidge intervenait, tenta de lui donner le change, prêtant aux paroles de Wilhemine un autre sens que celui qu'elles avaient véritablement.

– On veut le tuer !... on veut le tuer ! plaisanta-t-il ; lui pas plus qu'un autre ! vous savez bien comment les choses se passent quand il s'agit de « pegger », miss ?... c'est à celui qui

arrivera premier... et même, quand on arrive premier, si on n'a pas une bonne carabine sur soi, on peut craindre d'être délogé... Voilà tout... Vous voyez qu'il n'y a là rien de particulier à ce bon Guillaume.

Et John Stuck, croyant avoir arrangé les choses, se frottait les mains d'un air satisfait.

Miss Cornallett avait levé les bras, dans un geste d'épouvante.

– Mais, c'est horrible ! s'exclama-t-elle...

– Peuh ! miss, repartit l'Anglais flegmatiquement, c'est la vie...

Puis à Guillaume, tout bas, à l'oreille :

– Si vous ne trouvez pas moyen d'emmener votre cousine... ou de la faire partir, grommela-t-il, elle va tout compromettre.

Les traits du jeune homme se durcirent davantage encore et, s'adressant à Wilhemine, il gronda :

– T'en iras-tu ?

– Avec toi... oui, puisque je suis venue te chercher..., mais si tu restes... je reste...

– Tête de fer ! cria-t-il en s'oubliant jusqu'à la menacer du poing...

Miss Cornallett voulut s'interposer, mais l'écartant d'un geste brusque, presque brutal, Wilhemine s'avança vers son cousin.

– Frappe-moi donc... je ne suis pas assez malheureuse depuis que tu es parti !... Il ne manquait plus que cela...

Et, secouée par les sanglots qu'elle cherchait à étouffer :

– Va... va, poursuivit-elle, si tu espères m'abuser... tu te trompes... On a beau être ce que je suis, c'est-à-dire une pauvre fille, sans instruction et sans éducation..., une fille de ferme..., une Boër, on est femme tout de même..., et il est des choses qu'un cœur de femme devine...

Elle le regardait au plus profond des yeux en disant cela et lui, soudainement gêné, détourna ses regards.

Elle continua, désolée, mais sans cependant qu'il y eût dans sa voix l'ombre d'une amertume ou d'une menace.

– Oh ! je comprends, va, que les belles demoiselles d'Europe, avec leur peau si blanche et si rose, leurs cheveux si fins et leur taille élégante, aient plus d'attrait que nous et que tu aies perdu la tête.

Il l'empoigna rudement au poignet et la serra si fort qu'elle poussa un gémissement.

– Monsieur Brey ! s'écria Edwidge d'un ton de reproche...

Le jeune homme se recula et, sombre, furieux, s'immobilisa.

– Oui, miss, continua Wilhemine en s'adressant à la fille du financier, votre présence ici, tout à l'heure, m'a tout fait comprendre... et je ne vous en veux pas...

– Moi, je ne sais ce que vous voulez dire, balbutia Edwidge, toute troublée.

– Ah ! ne vous défendez pas, c'est un bon et brave garçon qui mérite bien qu'on l'aime ; la preuve, c'est que moi...

Elle ne put en dire davantage ; les larmes l'étouffaient et elle se tut tout à coup le visage caché dans ses mains.

– Pauvre chère demoiselle, murmura Edwidge, apitoyée...

John Stuck s'était approché du lord.

– Emmenez votre fille, lui chuchota-t-il tout bas, ou ça va se gâter...

Cornallett vint prendre Edwidge par le bras, cherchant à l'entraîner ; mais il fut repoussé par ces mots :

– Non ! laissez-moi, mon père ; je n'aurai pas la cruauté d'abandonner cette pauvre enfant dans un état pareil..., je veux lui dire qu'elle se trompe...

– Non... non ; je ne me trompe pas, interrompit Wilhemine, et c'est parce qu'il vous aime qu'il fait tout ce qu'il fait depuis trois mois...

Et, s'adressant à Guillaume, elle dit tristement :

– Oui... va, je ne suis pas dupe ! car si tu m'eusses aimée... autant que tu l'aimes, elle, tu serais revenu quand même à la ferme, oubliant, pour l'amour de moi, le tort du grand-père.

– Jamais ! s'écria le jeune homme en proie à une fureur d'autant plus terrible que, depuis le commencement de cette scène, il faisait de grands efforts pour la dominer.

Il ajouta d'une voix sourde :

– Je n'ai plus l'âge où l'on vous chasse comme un enfant ! je suis un homme...

– Mais si tu m'eusses aimée vraiment, tu aurais pardonné l'offense...

– Il m'a accusé de vol...

D'un geste lamentable, désignant sa rivale, Wilhemine ajouta :

– Pour l'amour d'elle, tu vas bien commettre une infamie...

Et comme il se révoltait, elle dit avec fermeté.

– Ne vas-tu pas trahir et dépouiller celui qui t'a élevé, nourri, protégé ?

John Stuck se mit à tousser bruyamment : la conversation prenait décidément une mauvaise tournure.

– M'est avis, déclara-t-il, que vous feriez mieux de vous disputer quand vous êtes seuls et de ne point empêcher milord Cornallett et sa fille de prendre le repos dont ils doivent avoir besoin, après un voyage aussi rapide...

Et, ce disant, il adressait au lord un regard d'intelligence pour lui recommander de tenter à nouveau d'emmener sa fille.

– Oui... oui, je comprends ! gémit Wilhemine ; vous avez raison, Monsieur, mais je voudrais, avant de vous quitter, miss, insister auprès de vous pour vous supplier d'user de votre influence. Qu'il parte..., qu'il s'en aille où il voudra..., mais qu'il ne reste pas ici...

Elle ajouta d'une voix terrifiée :

– On le tuerait !...

– Qui ça ?... on ? s'exclama Stuck, impatienté ; à propos de quoi toute cette histoire ? il n'est pas plus en danger que moi ou les autres... Et puis, croyez-vous donc que le vieux Prétorius aura le courage de tirer sur son petit-fils ?...

– N'a-t-il pas déjà tiré dessus, il y a trois mois ?

– Il ne l'avait pas reconnu, il l'a pris pour un rôdeur...

– Non !... dit fermement la jeune fille, vous vous trompez : le grand-père avait reconnu Guillaume.

Stuck se croisa les bras.

– Eh bien !... c'est un monstre !... et un vil assassin, votre Prétorius ! cria-t-il, et si je le trouve, demain, au bout de ma carabine...

Wilhemine poussa un cri de terreur, et, toute pâle :

– Ah ! Guillaume !... gémit-elle, Guillaume ! c'est devant toi que l'on parle ainsi...

Lord Cornallett commençait à mal augurer de l'opération du « peggage », et il balbutia d'une voix craintive :

– Il faudrait envoyer un exprès à Prétoria pour que le gouvernement nous donne de la police ; il est inadmissible qu'un forcené puisse se mettre en travers de la loi !

Wilhemine se jeta de nouveau sur les mains d'Edwidge :

– Miss !... miss !... gémit-elle, au nom du ciel !... puisque Guillaume vous aime, obtenez de lui qu'il parte..., qu'il ne reste pas ici ! Ce serait trop horrible !... trop épouvantable !... ce serait un sacrilège !... Mais, comprenez donc ce que je vous dis... des hommes vont venir... qui le savent ici et que le grand-père pousse à le tuer pour se venger de ce qu'il a « fait dénoncer » la ferme... Ils le tueront..., je vous dis qu'ils le tueront...

Elle était à bout de force et, si elle ne se fût appuyée au bras de la jeune fille, qui, toute tremblante, la soutenait, elle fût tombée à terre... Guillaume eut un sourire de satisfaction.

– Le grand-père ne viendra donc pas lui-même ? interrogea-t-il, la poitrine débarrassée soudain d'un poids énorme qui l'étouffait.

– Non... ou du moins c'est ce que j'ai cru comprendre ; un de nos parents, un Français, ancien officier, vient « pegger » pour le compte d'une compagnie de mines... et le vieux est parti de la ferme avec lui pour lui indiquer les bons terrains...

Edwidge poussa un cri, et, le visage tout pâle, balbutia :

– Un Français !... un officier !...

– Oui, un parent à nous... d'autrefois...

À son tour, la fille du lord faillit s'évanouir, et Cornallett se trouva là juste à point pour la soutenir...

– Mon Dieu !... mon Dieu ! murmura-t-elle, ayant à peine la force de parler..., si cela était, ce serait un crime...

Elle n'en put dire plus long et tomba inanimée aux bras de son père.

– La fatigue, les émotions..., s'empressa de dire John Stuck, qui, au fond de lui-même, ne put s'empêcher de bénir cet évanouissement.

Et à Cornallett :

– Suivez-moi jusqu'à ma tente ; là, miss Edwidge pourra prendre le repos dont elle a besoin, et il en sera fini ainsi de cette sotte discussion...

Guillaume s'apprêtait à accompagner machinalement la jeune fille ; mais, d'une voix impérieuse, Wilhemine lui dit :

– Reste !

Et, la tête perdue, sans force pour résister à une semblable injonction, il obéit...

– Écoute, fit-elle quand ils furent seuls, ne me trompe pas et réponds-moi en toute franchise...

Pressentant la question, il attachait sur elle des regards effarés ; son cœur se serrait à la pensée du mal qu'il allait lui causer, et, cependant, c'était plus fort que lui, et ne l'eût-il pas voulu, il savait par avance que ses lèvres parleraient...

Wilhemine eut un hochement de tête vers la tente dans laquelle venaient de disparaître la jeune fille et ses compagnons...

– Tu l'aimes ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

– Tu veux le savoir..., répondit-il, faisant de surhumains efforts pour dompter sa volonté..., eh bien ! oui...

Wilhemine poussa un gémissement.

– Comment cela s'est-il fait, poursuivit le jeune homme, je ne sais..., je t'en donne ma parole d'honneur, et je le jurerais sur la Bible... Tu sais bien d'ailleurs que je suis un honnête homme et que je n'ai jamais menti... Il y a trois mois, à Ferme Élisabeth, quand je te disais que je t'aimais, j'étais sincère ; d'ailleurs, depuis toujours, n'est-ce pas, ça était entre nous, et il n'y avait aucune raison pour que ça cesse...

Puis, avec un mouvement de colère, écrasant le sol du talon de sa botte :

– Pourquoi le Vieux m'a-t-il envoyé à Johannesburg ?

Le sentant sincère, la jeune fille allait l'interroger : il poursuivit, éprouvant le besoin de parler, de raconter ce qui était en lui, de soulager son âme, trop pleine, depuis des semaines et des semaines :

– Oui..., c'est en revenant de Johannesburg..., dans le coach, que je l'ai vue pour la première fois..., et tout de suite j'ai senti que j'étais à elle..., que je lui appartenais pour la vie...

Wilhemine s'écria :

– Et moi !... Et les serments que tu m'avais faits..., et nos rêves de bonheur commun ?

Il courba la tête, balbutiant :

– Je suis un malheureux..., je le sais aussi bien que toi..., ne m'accable pas. Tu as voulu que je te dise..., je te dis... D'ailleurs, va rien n'y ferait..., je l'aime, et il y a des moments où il me semble que je la déteste.

– Vrai !... bien vrai !...

– Oui..., quand je pense que c'est à cause d'elle que le grand-père m'a traité de voleur et chassé de Ferme Élisabeth...

– À cause d'elle !...

Le pauvre Guillaume devint tout rouge, honteux de l'aveu qu'il allait faire et cependant n'ayant point la force de ne pas le faire.

– La nuit, quand je suis sorti de l'écurie, tu te souviens que le Vieux m'a demandé ce que j'étais allé faire...

– Tu n'as rien répondu..., et c'est ce qui l'a porté à t'accuser, oui... eh bien !...

– Eh bien !... je songeais à elle, cette poupée d'Europe, qui m'a pris tout entier, qui a fait de moi un homme pourtant, et vigoureux et courageux et honnête..., comme un enfant et comme un criminel.

Elle voulut protester ; il lui imposa silence d'un geste rude, presque menaçant.

– Oui, poursuivit-il, la voix étranglée, un criminel... car je me rends compte, va, de mon action !... C'est infâme, ce que je fais là, je le vois, je le sens..., et, pourtant..., rien ne pourrait m'empêcher de le faire, car c'est pour elle...

Wilhemine poussa une exclamation douloureuse et gémissante.

– Oh ! Guillaume, murmura-t-elle, comme tu me fais souffrir ! j'aimerais mieux, plutôt que de t'entendre parler comme ça, que tu me frappes à coups de couteau...

– Oui, fit-il, je suis un misérable ! Mais si tu pouvais voir comme je suis malheureux, tu me plaindrais !...

Wilhemine lança son poing fermé dans la direction de la tente où reposait miss Cornallett, grommelant, menaçante :

– Et c’est cette poupée d’Europe qui est cause de tout ça...

– Tais-toi ! gronda le jeune homme.

Néanmoins elle poursuivit, farouche :

– Le diable était donc avec toi quand tu l’as empêchée de se noyer dans le Vaal avec ce gredin d’Anglais dont tu as fait ton compagnon...

– Peut-être ! balbutia Guillaume.

Il était lassé de la lutte et, ayant la conscience de son infamie, il ne voulait même pas se donner la peine de la discuter ; mais il avait conscience aussi de sa faiblesse et il jugeait d’avance inutiles les efforts que faisait Wilhemine.

Celle-ci, brisée elle aussi, s’était laissé choir sur un morceau de roc et, le buste incliné, les bras abandonnés sur les genoux, tenait ses regards fixés à terre, immobile, ne pensant plus à rien.

C’est ainsi que l’un et l’autre passèrent plusieurs heures, semblant avoir oublié leur mutuelle présence.

Tout à coup, une main, se posant sur l’épaule de Wilhemine, l’arracha à sa somnolente rêverie ; sursautant, elle se redressa et vit lord Cornallett.

– Voudriez-vous me suivre ? fit-il d’un ton bourru ; ma fille voudrait vous parler et elle est malheureusement trop souffrante pour pouvoir se tenir debout.

Les sourcils de la jeune Boër se plissèrent et toute sa physionomie exprima un air mauvais ; elle hésita durant une seconde, puis, enfin, laconique et sombre :

– C’est bien, dit-elle.

Guillaume, lui aussi, s’était levé, comme disposé à la suivre.

– Restez, dit le lord, on n’a pas besoin de vous...

Sur une couchette improvisée, Edwidge était étendue : son visage était d'une pâleur livide, et ses yeux, d'un bleu sombre, paraissaient plus grands encore, cernés qu'ils étaient par une large tache de bistre ; ses pauvres lèvres, si fines, étaient décolorées au point qu'à peine les distinguait-on du reste de la face, et ses mains, blanches comme cire, reposaient inertes, ainsi que des mains de moribonde, sur la grossière couverture brune dont elle était enveloppée.

Au bruit des pas de Wilhemine, ses paupières battirent faiblement et une flamme de contentement passa dans ses prunelles, tandis que sa tête avait un presque imperceptible mouvement approbatif...

– Approchez-vous, Mademoiselle, dit-elle d'une voix faible, si faible qu'elle formait un imperceptible murmure et que Wilhemine devina plutôt qu'elle ne comprit réellement le sens de ses paroles.

Puis, quand la fille des Boërs se trouva près de la couchette, Edwidge indiqua d'un geste une cantine de bois cerclée de cuivre, posée à son chevet pour servir de siège, et dit encore :

– Asseyez-vous et penchez-vous vers moi... car je suis si faible que ma voix ne pourrait pas monter jusqu'à vous... Là ! vous êtes bien ainsi..., et maintenant nous pouvons causer.

Mais comme elle voyait se profiler sur la couverture la silhouette de son père, debout derrière elle, elle ajouta :

– Mon père, murmura-t-elle, voulez-vous nous laisser ? votre présence me gênerait pour ce que j'ai à dire...

Bougonnant, le lord se résigna à sortir, car l'état de sa fille l'impressionnait et une appréhension lui était venue, depuis quelques heures, qu'elle ne succombât à la fatigue et aux émotions.

Enfin, quand elles furent seules toutes les deux, Edwidge dit à Wilhemine :

– Approchez-vous bien, qu'on ne puisse nous entendre ; car ce que j'ai à vous dire est secret et ne doit être connu que de vous et de moi...

Et quand Wilhemine se trouva placée ainsi qu'elle voulait :

– Tantôt, poursuivit-elle, vous avez parlé d'un parent à vous qui était allé trouver votre grand-père et que celui-ci doit diriger dans son opération de « peggage ». Comment savez-vous cela ?... oh ! répondez ! si vous saviez de quel intérêt cela est pour moi...

Et comme elle croyait deviner que Wilhemine était résolue à s'enfermer dans un mutisme, inexplicable pour elle :

– Écoutez ! poursuivit-elle, vous me disiez, il y a quelques heures, que si j'avais un fiancé, je vous comprendrais et que, tremblant pour les jours d'un homme que j'aimerais, je participerais à vos terreurs... Eh bien ! oui, je vous comprends ; oui, je partage votre effroi : car moi aussi, depuis ce que vous m'avez dit, je tremble pour celui que j'aime...

Le visage de Wilhemine prit une expression terrible.

– Guillaume ! c'est Guillaume ! gronda-t-elle en se rejetant en arrière, dans un geste plein de colère...

Dans ses petites mains blanches, Edwidge prit les mains épaisses et viriles de la fille des Boërs et, d'une voix douce :

– Tranquillisez-vous, chérie, dit-elle avec un sourire douloureux, ce n'est point M. Brey que j'aime et je ne suis point votre rivale.

– Mais, cependant, lui-même vient de m'avouer...

– Oui... je sais, mais il faut le considérer comme un malade et vous ne devez pas lui en vouloir... Des gens qui l'entourent et qui ont des motifs pour l'entretenir dans des espoirs qui ne se peuvent réaliser, contribuent à l'empêcher de voir les choses telles qu'elles sont... Mais ne craignez rien, ma chère Wilhemine, vous n'avez rien à craindre de moi...

La fille des Boërs attacha sur son interlocutrice un regard méfiant.

– Qui m'assure que vous ne me trompez pas ?... dit-elle. Miss Edwidge poussa un soupir douloureux et répondit :

– Quel intérêt aurais-je à cela ! et puis, l'éducation religieuse que j'ai reçue me défend le mensonge et je ne sais pas mentir, devrais-je, en mentant, sauver ma propre vie.

Enfin, comme Wilhemine, non encore convaincue, hochait la tête d'un air de doute, la fille de lord Cornallett ajouta :

– Je suis catholique... et trop foncièrement attachée à ma religion pour pouvoir donner ma main à un protestant...

Elle avait prononcé ces mots avec une telle fermeté que, cette fois, l'autre la crut ; elle se pencha vers la couchette, saisit les doigts fluets de l'Anglaise et les baisa, tandis que, d'une voix mouillée de larmes, elle balbutiait :

– Que vous êtes bonne, miss, et que vous me rendez heureuse...

Puis, revenant à la question que lui avait précédemment posée miss Edwidge :

– Comment je sais qu'un de nos parents doit venir demain pegger à Buffelstroom, dit-elle, c'est bien simple ; hier soir, il est venu à la ferme, et tandis que le grand-père me croyait endormie, moi, derrière la porte, j'écoutais...



Sa face reflétait un indicible effroi.

– L’avez-vous vu, au moins ? demanda Edwidge toute tremblante.

– Oui... grand, mince..., noir de cheveux..., avec une moustache brune, hérissée.

La fille de lord Cornallett s’était redressée sur sa couchette et, les yeux agrandis, la prunelle étincelante, la face reflétant un indicible effroi :

– C’est lui !... clama-t-elle, c’est bien lui !...

Elle joignit les mains, désespérée, et ajouta :

– Ils sont capables de le tuer !...

Wilhemine la regardait, stupéfaite, croyant deviner, mais incertaine.

– C’est demain, dites-vous, fit Edwidge, changeant soudainement de ton et d’attitude, que doit avoir lieu le « peggage »... Eh bien, il ne faut pas que la place soit disputée à votre parent...

Son interlocutrice la regarda, comme si elle l’eût cru frappée de folie.

– Guillaume n’abandonnera pas la place, déclara-t-elle.

– Il l’abandonnera ! il faut qu’il l’abandonne !... il m’aime... eh bien ! je vais lui demander, comme preuve de son affection, qu’il s’en aille, qu’il parte avec vous...

Wilhemine secoua la tête.

– Il n’y consentira pas, car c’est sur l’opération de demain qu’il compte pour conquérir la fortune, grâce à laquelle il espère obtenir votre main...

– Mais, si je lui démontre que cette fortune, conquise au prix d’une infamie, lui sera inutile ; que, même riche comme le

plus riche du rand, il n'a aucun espoir d'être aimé de moi... qui en aime un autre.

Wilhemine se leva, la face rayonnante.

– Oh ! oui, miss, déclara-t-elle, dites-lui cela. Il souffrira c'est certain, mais peut-être son désespoir lui ouvrira-t-il les yeux et l'empêchera-t-il de prêter les mains à ce qui se prépare contre le grand-père... Je vais vous le chercher...

Au sortir de la tente, elle croisa John Stuck qui parut un peu surpris de cette si brusque apparition et qui la regarda s'éloigner d'un air singulier.

– Va, va ma fille, gronda-t-il, si tu comptes sur ces arguments-là pour réussir... Ce n'est plus le « peggage » qui retiendra ici le beau Guillaume, c'est la haine et le désir de supprimer un rival.

XX

LA VEILLÉE DES ARMES

– Mon cher ami, on veut vous jouer comme un enfant.

Guillaume Brey devint tout rouge, puis tout pâle, et attacha sur son interlocuteur un regard pénétrant...

– Me jouer ! répéta-t-il, qui cela, d'abord, et comment cela ?

– Votre cousine Wilhemine, d'accord avec miss Cornallett.

– Je vous défends ! commença le jeune homme en serrant les poings dans un geste menaçant.

Mais John Stuck, lui posant la main sur le bras, l'empêcha de poursuivre.

– Laissez-moi d'abord m'expliquer, dit-il, vous me direz ensuite si je suis dans le vrai : vous partez... vous manquez à votre parole... vous refusez de prendre part au « peggage » et de me diriger dans l'opération, ainsi qu'il avait été convenu... c'est au mieux : que vous ayez ou non le droit d'agir ainsi, vous le prenez...

– Ferme Élisabeth n'est-il pas mon bien et n'ai-je point le droit ?...

– De laisser les autres mettre la main dessus ! assurément si, et vous saurez même aider le vieux Prétorius dans la défense qu'il prépare.

Guillaume Brey bondit sur sa selle et regarda son compagnon comme il eût regardé un insensé.

– Dame, poursuivit narquoisement John Stuck, miss Edwidge vous a tellement bien endoctriné que je ne serais pas éloigné de croire à votre réconciliation avec le grand-père...

Le jeune homme eut un geste d'énergique protestation.

– Cela jamais... déclara-t-il ; mais, miss Edwidge m'a tenu un langage plein d'honneur, me faisant entendre la voix de ma conscience, et j'ai cru comprendre que le plus grand malheur qui puisse m'arriver serait de me trouver face à face avec le Vieux.

– Eh ! eh ! il a le coup de carabine sûr, ricana l'Anglais.

– Voudriez-vous insinuer que j'ai peur...

– Loin de moi cette pensée ! s'empressa de dire Stuck et l'on aura beau répandre ce bruit dans le rand, votre courage est assez connu par tout le pays pour qu'une semblable supposition ne puisse trouver crédit.

La face du Boër s'empourpra et il gronda :

– Celui-là serait à plaindre qui oserait insinuer une chose semblable.

Il ajouta :

– Seulement s'il m'arrivait de répandre le sang du Vieux, ce serait un crime tellement épouvantable que jamais plus miss Cornallett ne me pourrait voir... C'est pourquoi j'aime mieux partir.

John Stuck haussa les épaules et se mit à rire.

– Partez donc..., fit-il, et laissez la place à l'autre.

Ce fut comme si Guillaume eût reçu par la face un coup de houssine ; il se pencha hors de sa selle, saisit le poignet de John et l'attira si violemment à lui que l'autre faillit en perdre les étriers :

– À l'autre ! répéta-t-il d'une voix qui sifflait dans la gorge subitement contractée ; quel autre ! de quel autre parlez-vous ?...

John Stuck le considéra d'un air de commisération profonde.

– Mon pauvre garçon, murmura-t-il, vous me peinez vraiment ; car votre naïveté, votre crédulité vous mettent, tel un jouet, entre les mains du premier venu.

Puis, se croisant les bras :

– Alors, vous vous imaginiez que miss Edwidge s'intéresse à vous suffisamment pour craindre de voir votre conscience se charger du meurtre du vieux Prétorius ?... Si vous saviez combien peu lui importe la peau du grand-père !... Seulement, ce que vous ne savez pas, et ce que je sais, moi, c'est qu'ici même, dans le pays, il y a un homme auquel elle songe... et qu'elle voudrait épouser...

Le masque de Guillaume devint livide, à faire croire que tout le sang s'était subitement retiré de ses veines et il chancela comme s'il allait tomber de sa selle.

– Vous mentez, balbutia-t-il, qui a pu vous dire ?... quelle preuve ?...

– Allons..., allons, ne vous émotionnez pas de la sorte, et laissez-moi causer ; c'est de la bouche même de miss Edwidge que j'ai appris ces détails...

– C'est elle qui vous les a donnés ?

– Non pas ; mais je l’ai entendue, elle, les donner à votre cousine...

Guillaume eut un grondement de colère, et, assénant un coup de poing furieux sur l’arçon de sa selle :

– Ah ! les coquines ! elles s’entendent toutes deux ?

– Laissez-moi poursuivre : donc, c’est ainsi que j’ai appris par Wilhemine que votre grand-père avait reçu la visite d’un inspecteur de compagnie, envoyé ici pour « pegger » et qui n’est autre qu’un parent de France : c’est celui-là qui accompagnait le vieux Prétorius dans sa tournée, la nuit dernière, et ce matin, j’ai entendu, de mes oreilles entendu, que ce même garçon était aimé de miss Cornallett.

Le Jeune Boër, atteint en plein cœur par ces mots, poussa un gémissement douloureux qui eût attendri toute autre âme, moins endurcie que celle de Stuck.

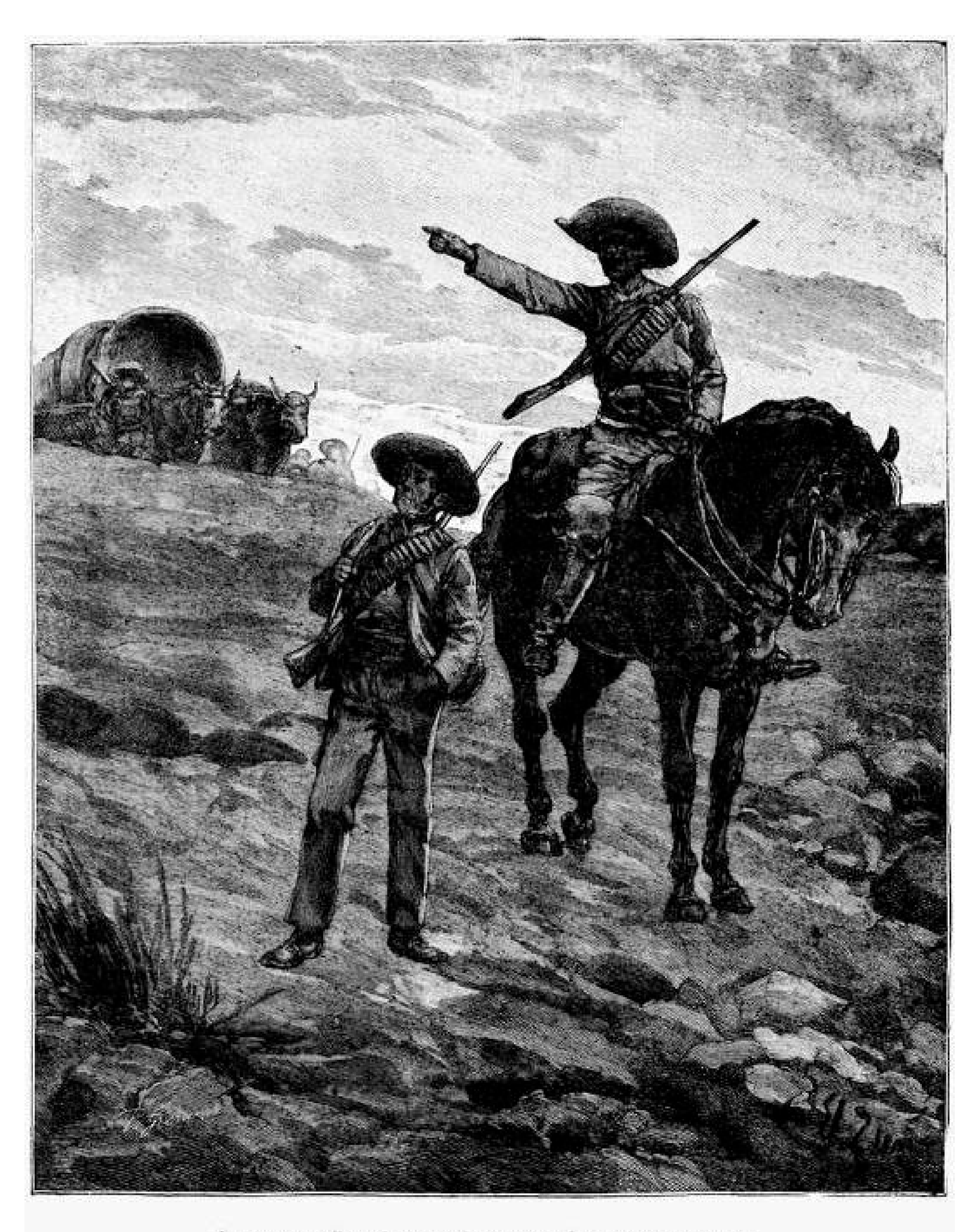
– Alors, poursuivit-il en ricanant, la chose est fort simple à comprendre ; miss Cornallett a craint pour son amoureux le résultat d’une rencontre entre lui et vous, et vous a – comme on dit, – embobiné pour vous faire céder la place.

La fureur qui grondait depuis un instant dans le cœur de Guillaume, éclata :

– Et elle se figure que cela se passera de la sorte ! fit-il.

– Calmez-vous, l’emportement ne sert jamais à rien et si vous voulez être le plus fort, il faut être le plus calme ; donc, le plan de miss Edwidge est simple : sous prétexte de vous épargner un crime épouvantable, elle sauvegarde la vie de celui qu’elle aime, et en même temps elle fait tomber dans sa main la fortune qui lui est nécessaire pour l’épouser, – car il n’a pas le sou...

Et, se penchant vers le jeune homme, il ajouta :



Je reste et malheur à ceux qui se trouveraient sur mon passage.

– Le vieux Prétorius, en même temps, se venge de vous en favorisant le « peggage » de son parent, et vous, restant pauvre, vous ne pouvez être agréé par lord Cornallett.

Guillaume secoua la tête furieusement.

– Qu'importe ! gronda-t-il, puisqu'elle ne m'aime pas et qu'elle en aime un autre.

– Alors, vous sacrifiez votre amour au sien ? ricana John Stuck qui s'évertuait vainement à souffler la haine au cœur du Boër. Mais vous ne comprenez donc pas qu'entre l'autre, même aimé d'elle, mais sans argent, et vous colossalement riche mais repoussé par elle, lord Cornallett n'hésitera pas et que c'est à vous qu'il la donnera...

Guillaume était en proie à une indécision terrible dont les phases se pouvaient lire sur sa physionomie.

– Enfin, acheva l'Anglais, vous ne comprenez donc pas que si miss Edwidge a obtenu de vous que vous partiez, c'est par crainte que vous tuiez celui qu'elle aime...

Le Boër poussa un cri de rage, blêmit effroyablement et les poings crispés dans un geste terrible de menace :

– Ah ! si vous disiez vrai ! fit-il.

Puis soudainement il déclara :

– Je reste...

– À la bonne heure, fit John Stuck en lui frappant amicalement de la main sur l'épaule.

Mais le Boër recula et lançant à son compagnon un regard terrible :

– Que la responsabilité du sang versé retombe sur vous, dit-il d'une voix grave, car, sans vous, sans toutes ces choses que vous venez de me dire, je serais loin déjà et ce serait fini...

– Mais vous auriez été la dupe de ces gens-là…

– Que vous importerait, riposta amèrement Guillaume, mais votre sort est lié au mien… et vous savez à merveille souffler sur le feu…

Il ajouta avec un accent terrible.

– Enfin, soyez satisfait, je reste ; et malheur à ceux qui se trouveraient sur mon passage…

Cela dit, il tourna bride brusquement et partit dans un galop fou, laissant John Stuck quelque peu interloqué.

Pendant que ces événements se passaient à Buffelstroom, Jean de Brey, lui, était revenu à son campement où ses hommes l'attendaient impatiemment, trouvant que c'était bien mal choisir son temps pour courir le pays que la veille d'une opération aussi importante.

Vainement, ils avaient parcouru les environs, vainement ils s'étaient mêlés aux hommes des autres troupes, pour tâcher de provoquer quelque indiscrétion, de surprendre quelque secret ; ils s'étaient heurtés à un mutisme absolu qui n'avait fait qu'accroître leur mauvaise humeur contre l'inspecteur.

Celui-ci, il est vrai, eût été présent qu'il ne les eût pas davantage avancés ; mais enfin…

Seul, Macker ne prenait point part à ces manifestations de mauvaise humeur ; en deux mots, avant de quitter Ferme Élisabeth, en compagnie du vieux Prétorius, Jean de Brey l'avait mis au courant de l'important résultat obtenu, et l'Irlandais avait rejoint le campement, en proie à une sorte de griserie qui lui laissait cependant une exacte et précise compréhension de la situation.

Grâce à ce coup de scène, c'était pour lui et ses compagnons une petite fortune assurée, c'était pour lui et Zeïto la vengeance certaine contre John Stuck et Guillaume Brey ; mais à la condition expresse que pas un mot ne fût prononcé par eux, pouvant donner à leurs concurrents le soupçon de ce qu'ils allaient faire.

Autrement, levant le camp, ils entraîneraient à leur suite tous ceux qui les environnaient et, arrivés sur les terrains indiqués par Prétorius, il faudrait livrer bataille.

En outre, Zeïto, prévenu, prendrait ses précautions pour lui glisser entre les doigts, et cela il ne le fallait à aucun prix.

Aussi, pour éviter qu'aucune indiscrétion ne fût commise par le métis, avait-il résolu de ne lui rien dire et de ne lui apprendre la chose qu'au dernier moment, lorsque Jean de Brey revenu, il aurait appris de lui, dans tous les détails, ce qui était survenu entre le vieux fermier et lui, et surtout dans quelles conditions nouvelles allait se faire l'opération.

Vers le soir, seulement, M. l'inspecteur était arrivé, seul, monté sur son cheval fourbu à moitié, ce qui prouvait que l'étape avait été rude et que les terrains à « pegger » n'étaient précisément pas dans les environs.

Aussitôt après avoir mis pied à terre, le jeune homme avait appelé Macker et, laconiquement, lui avait dit de donner aux chevaux double ration d'avoine et de réveiller tout le monde à dix heures du soir.

Mais il ne fallait prévenir personne, afin de pouvoir lever le camp à l'improviste et quitter l'endroit sans que les autres troupes, endormies, pussent se douter de leur départ.

Et ce fut tout : aucun détail, aucun renseignement, aucune indication même sur la situation des fameux terrains.

Macker se retira dépité : il avait cru pouvoir escompter par avance le succès de l'opération et se réjouir des résultats qu'on obtiendrait, rien qu'en entendant le récit que lui ferait l'inspecteur ; et celui-ci s'était enfermé dans une réserve complète, absolue...

Néanmoins, si peu qu'il en sût, l'Irlandais estima qu'il ne pouvait faire autrement que de prévenir le métis et il s'en fut – sous prétexte de se rafraîchir – rejoindre la baraque où Zeïto débitait ses marchandises frelatées.

Au premier coup d'œil, il vit à la physionomie de l'Irlandais qu'il savait du nouveau et du nouveau qui leur était favorable.

– Nous partons cette nuit, dans deux heures, lui chuchota à l'oreille le contremaître...

– Pour où ? interrogea Zeïto.

– Je ne sais ; seulement, je viens te prévenir pour que tu nous suives...

– Partir d'ici !... mais les affaires marchent à merveille...

– Possible, mais rien à faire pour le « peggage ».

Zeïto poussa une exclamation, aussitôt étouffée par un geste de l'Irlandais.

– Silence donc ! bougonna celui-ci... Tu veux donc faire la fortune de ces gens-là au détriment de la nôtre ?... nul ne connaît la véritable place... sauf l'inspecteur que j'ai réussi à aboucher avec le propriétaire de Ferme Élisabeth !... Mais c'est une histoire qui nous entraînerait trop loin...

– Et... là-bas... interrogea Zeïto d'une voix mauvaise, crois-tu que nous rencontrerons ceux que nous cherchons ?

Macker se pencha vers lui et cherchant à lire sur ses traits brouillés d'ombre :

– Toujours les mêmes idées ? demanda-t-il.

– Toujours, grogna le métis, et plus que jamais.

Depuis le commencement de la journée, sa jambe le faisait souffrir – comme il arrive au moment des changements de température, – et sa haine contre Guillaume Brey en avait acquis une intensité nouvelle.

– Tu sais ce que tu m'as juré ! dit Macker d'une voix menaçante.

– Je le sais... mais, après l'opération...

– Tout ce que tu voudras...

Il se leva et, en s'en allant :

– Tiens-toi prêt et file derrière nous... je laisserai un falot allumé à l'arrière de la charrette pour te guider...

Ce fut sur ces mots que les deux hommes se quittèrent, et l'Irlandais regagna son campement, tandis que Zeïto, après être allé porter à ses mules double ration d'avoine – en vue de la prochaine étape – s'empressait de recharger sur son véhicule ses tonneaux à moitié vides et son matériel sommaire.

Jean de Brey, lui, pendant ce conciliabule, s'était retiré sous sa tente et là, assis sur le pied de sa couchette, réfléchissait – sans y pouvoir croire encore d'une manière absolue – à tout ce qui venait de se passer pendant les dernières heures écoulées.

En vérité, plus il y songeait et plus il trouvait que les dernières paroles prononcées par son ami Kinburn avaient une couleur prophétique, et en lui-même il ne pouvait s'empêcher de remercier la Providence de sa protectrice intervention dans tout ce qui lui arrivait.

Comment eût-il supposé jamais... au grand jamais ! qu'à plusieurs milliers de lieues de son pays il allait rencontrer un

homme dans les veines duquel coulait le même sang que le sien propre, que cet homme se trouverait être son adversaire le plus acharné, puisque c'était son bien dont il venait s'emparer, et que cependant – par un revirement qu'il ne s'expliquait pas – cet homme deviendrait son auxiliaire le plus précieux et lui mettrait pour ainsi dire dans la main une fortune colossale…

Et non seulement, c'était la fortune à laquelle, pour elle-même, il tenait si peu, mais encore c'était son bonheur probable, certain même, car, ainsi que le lui avait expliqué Kinburn, il suffisait qu'il eût « peggé » des terrains extraordinairement aurifères pour que lord Cornallett l'estimât le gendre de son choix.

Aussi était-il résolu à défendre, avec toute l'énergie dont il était capable, la bonne chance qui lui survenait.

Le vieillard lui avait fait entrevoir la possibilité d'une lutte à main armée contre des concurrents, et, durant l'excursion à cheval qu'ils avaient faite de compagnie pour reconnaître les fameux terrains, Prétorius, plus explicite, lui avait même déclaré qu'une attaque était certaine.

Même pour lui démontrer le bien fondé de ses suppositions, il avait poussé son *raid* jusqu'à un endroit où il savait que se pouvaient cacher ceux qui attendaient l'instant de la curée…, et ils étaient tombés en plein dans un poste dont ils avaient essuyé le feu.

Prétorius n'avait déchargé qu'une fois sa carabine, mais le cri d'agonie dont avaient retenti les ténèbres prouvait que le coup avait porté.

Donc les fameux terrains étaient gardés ; il s'agissait pour Jean de Brey de faire appel à toutes ses connaissances dans l'art militaire pour s'emparer militairement de la position.

C'était à cela qu'il réfléchissait, revoyant, les yeux fermés, le territoire parcouru dans la matinée, retrouvant avec une

précision merveilleuse tous les détails de configuration et disposant dans sa pensée la demi-douzaine d'hommes qu'il avait sous ses ordres, pour arriver à tirer de cette petite troupe le meilleur parti possible.

Ce n'était certes pas une chose très facile, étant donné surtout qu'il estimait avoir affaire à un adversaire sérieux en nombre : mais chacun de ceux qu'il avait avec lui avait été trié sur le volet parmi les meilleurs cavaliers, les plus adroits tireurs et surtout les plus intrépides.

Et puis, ceux contre lesquels il allait avoir à lutter ne visaient que l'argent ; lui, c'était le bonheur qu'il convoitait, et ces deux sentiments sont dans un état d'infériorité réciproque trop considérable pour que ceux qu'ils animent ne soient pas eux-mêmes dans le même état.

Or, Jean estimait l'amour de miss Edwidge à une valeur triple au moins de celle à laquelle pouvaient être évalués les terrains à « pegger », dussent-ils renfermer, ainsi que le bruit en courait, des centaines et des centaines de mille kilos d'or.

Aussi, ayant arrêté dans sa tête le plan d'attaque et de défense, très simple, puisqu'il reposait surtout sur l'intrépidité de ses hommes et la sienne propre, fut-ce l'esprit très dispos et le cœur léger qu'il se mit en selle pour gagner Buffelstroom.

Afin de n'être pas obligé de surmener ses bêtes, qui, elles aussi, devaient avoir là-bas un rôle à jouer, Jean avait avancé le départ, et on se mit en route vers dix heures du soir, aussitôt d'ailleurs qu'autour de lui il avait vu tous les feux éteints et avait pu conséquemment supposer que tout le monde dormait dans les autres campements.

Les essieux du chariot avaient été abondamment pourvus d'huile, pour éviter que leurs grincements ne donnassent l'éveil à l'entour : dans le même but, on avait enveloppé de linges les sabots des bœufs et des chevaux, ce qui permit de quitter la

zone dangereuse, sans que nul se fût aperçu de ce départ, qui ressemblait à une fuite.

Ainsi qu'il en avait prévenu Zeïto, Macker avait surélevé le falot qui, perché ainsi qu'un phare au-dessus du chariot, servait à diriger l'attelage, et, en même temps, devait servir de point de repère au métis pour se conduire au milieu de l'obscurité.

Une fois que l'on put se croire hors de la portée des gens qu'on avait laissés là-bas endormis, on précipita l'allure des bœufs et des chevaux, de façon à pouvoir atteindre, avant l'aube, l'endroit où Jean de Brey avait résolu d'établir son quartier général.

De ce point, situé à peu de distance du territoire de Ferme Élisabeth, il pouvait lancer ses hommes dans différentes directions et par des chemins à peu près plans, tandis que les autres voies d'accès passaient par des terrains accidentés, montueux, tourmentés..., ce qui devait lui donner un grand avantage sur ses concurrents...

Il marchait en tête de la petite caravane, servant de guide, repassant exactement par la route que, le matin même, le vieux Prétorius lui avait fait suivre ; à une vingtaine de mètres derrière lui, venaient les employés de la mine, formant un groupe armé de respectable aspect et qui certainement eût donné fortement à réfléchir à John Stuck et à sa bande, s'ils l'eussent pu voir.

Enfin, tout à fait en arrière, le chariot avec les piquets devant servir au « peggage » et tout le matériel de campement.

Durant quatre heures, on marcha ainsi à travers les ténèbres, sous une pluie fine qui rendait la nuit plus obscure encore, voilant les étoiles, obscurcissant la clarté d'une lune pâle et trouble qui, parfois, se montrait à travers les déchirures de grosses nuées.

– Halte ! commanda tout à coup Jean en sautant à terre.

Les autres, l'ayant rejoint, l'écoutèrent et, formés en cercle autour de lui, attendirent.

Ce ne fut pas long et ce qu'il s'agissait de leur dire était clair : rien autre chose à faire, pour l'instant, que de s'étendre à terre, roulés dans leur couverture, et de tâcher de dormir double pour rattraper le temps perdu.

Il y avait encore deux heures de nuit ; il s'agissait de les utiliser pour prendre des forces en vue de la journée qui se préparait.

Le réveil aurait lieu aux premières lueurs de l'aube.

Moins de cinq minutes plus tard, les chevaux entravés, les cavaliers dormaient profondément, tandis que Jean, la carabine à l'épaule, s'en allait une fois encore reconnaître la position.

Quand il eut disparu dans l'obscurité, Macker se glissa hors du chariot et, après s'être bien assuré qu'autour de lui les autres n'étaient pas à même de le voir, s'éloigna rapidement, mais dans une direction opposée à celle prise par l'inspecteur.

Il lui avait semblé apercevoir, par là, un feu, et il supposait qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que ce feu appartînt au bivac de John Stuck.

Mais il n'était pas en route depuis un quart d'heure que, derrière lui, il entendit un bruit de pas rapides ; se retournant, la main sur la crosse de son revolver, il attendit, mais son attente ne fut pas longue, car presque aussitôt, à sa claudication, il reconnut Zeïto.

– Vous m'aviez oublié, monsieur Macker, fit le métis d'un ton narquois, en le rejoignant tout essoufflé.

– Oublié ! répéta l'Irlandais en se mordant les lèvres pour dissimuler son dépit, mais je mentirais en disant cela : seulement, je me méfie de toi, et j'ai peur qu'en voyant le Boër – s'il est là – tu ne sois pas maître de ta colère…

Le métis hocha la tête et ricana :

– Du moment que je pourrai me venger après…, ce qui est convenu est convenu, et j’aime autant vous accompagner pour traiter avec ce voleur d’Anglais.

Macker mâchonna entre ses dents quelques paroles inintelligibles et, suivi de Zeïto, poursuivit sa route vers la lumière aperçue de loin et qui, au fur et à mesure qu’il en approchait, augmentait d’intensité.

Brusquement, comme ils n’en étaient plus qu’à une vingtaine de pas, une voix les interpella en anglais, en même temps que, au milieu du silence profond de la nuit, un claquement sec se faisait entendre : c’était une carabine qu’on armait.

– Un messager pour sir John Stuck, répondit hardiment Macker.

Un homme, sortant de la brousse, parut, examina les deux compagnons avec méfiance, puis étendant la main vers le feu :

– Allez-là, camarades, dit-il ; vous demanderez à l’un des autres de vous accompagner.

Au bout de quelques pas, l’Irlandais se pencha vers son compagnon et tout bas, mais la voix toute vibrante :

– Il est là, nous le tenons.

Au bivac, sur le seul nom de John Stuck, plusieurs individus s’offrirent à leur servir de guides, et Macker, suivi de Zeïto, partit aussitôt sous la conduite de celui qui semblait être le chef.

Une demi-heure se passa ; puis, brusquement, ils arrivèrent au pied d’un éboulis de rochers gigantesques : c’était l’entrée des gorges de Buffelstroom.

Là une sentinelle les arrêta, qui, le nom de John Stuck prononcé, les laissa passer, et ils poursuivirent leur route jusqu'au campement plus important, celui-là de l'état-major des « peggeurs ».

Il se trouva précisément qu'un homme veillait assis auprès du feu, et que cet homme était celui que cherchaient nos deux compagnons.

L'ayant reconnu à la clarté du foyer, Macker s'avança et lui laissant tomber familièrement la main sur l'épaule :

– Bonjour, master John, dit-il.

L'autre sursauta et, subitement dressé sur ses pieds, le toisa, ne remettant pas tout de suite ces traits brouillés d'ombre.

– Vous ne me reconnaissez pas ! – fit l'autre... voyons... Macker..., Patrice Macker, vous savez bien, de Pédersdorp.

L'Anglais eut en arrière un brusque rejet du corps, et sa main chercha dans sa vareuse de flanelle une arme quelconque, revolver ou poignard ; mais cette main, les doigts d'acier de Zeïto l'immobilisèrent, tandis que l'Irlandais, d'une voix froide et menaçante disait :

– Pas de bêtises, master John ; ce n'est pas votre intérêt...

Ils le prirent chacun par un bras, et l'attirant un peu à l'écart :

– Comme ça, on vient « pegger » à Ferme Élisabeth, sans en parler à ses bons amis Macker et Zeïto... sans doute pour leur faire la surprise, la chose une fois terminée...

– Oui..., oui..., c'est cela... bafouilla Stuck, non encore remis de sa surprise, et que la colère étranglait.

– Heureusement, poursuivit Macker, que l'ami Zeïto et moi nous avions l'œil ouvert et que nous voilà...

– Vous voilà... et qu'est-ce que vous voulez ?

Le métis eut un rire qui sonna comme un ricanement de chacal.

– D'abord nous voulons nous entendre sur le partage de l'opération de demain.

« Ensuite... vous donner un avis qui vous intéresse aussi bien que nous, puisque nous voici associés... Vous allez avoir du fil à retordre...

– Oui, je sais..., le vieux Brey...

– Non, pas lui-même, mais un garçon jeune, énergique et décidé à tout risquer pour s'emparer des terrains...

John Stuck haussa les épaules et ricana :

– Nous sommes parés, heureusement... et puis il n'arrivera pas à temps...

– Erreur..., il est campé non loin d'ici et, au point du jour, il montera à cheval, bien armé et résolu à faire usage de sa carabine et de son sabre.

– Seul ! J'ai quarante gaillards avec moi...

– Les hommes qu'il a sont non moins résolus que lui, riposta Macker en poussant du coude Zeïto pour l'empêcher de le contredire, et s'il y a bataille je ne parierais pas pour vous...

En disant cela, il voulait tout simplement impressionner son interlocuteur et donner plus d'importance à sa démarche...

Mais, à sa grande surprise, l'Anglais ne parut nullement ému, et, souriant, répondit :

– Heureusement que j'ai pris mes précautions et que si quarante hommes ne font pas peur à ce géant de France, nous en aurons d'autres à lui opposer...

Comme il achevait ces mots, une galopade effrénée retentit ; au milieu du silence et de la nuit, surgit soudain la silhouette d'un cavalier qui accourait à toutes brides, bondissant au milieu des roches, semblable à un centaure.

Les trois hommes poussèrent une exclamation stupéfaite et terrifiée tout à la fois ; ils venaient de reconnaître Prétorius Brey.

XXI

FACE À FACE

– Oui, moi !... dit le vieillard d'une voix forte.

Et, arrêtant net sa monture, blanche d'écume et couverte de boue jusqu'au garrot, il sauta à terre, avec l'agilité d'un jeune homme.

Instinctivement, John Stuck avait saisi son revolver, tandis que Macker l'imitait et que le métis, sortant de sa poche un long couteau, l'ouvrait tout grand.

Mais Prétorius, indifférent à ces préparatifs peu pacifiques, demanda :

– Où est Guillaume ?

À cette question, les trois hommes s'entre-regardèrent, Macker et Zeïto fort surpris, l'autre assez inquiet.

Le jeune Boër avait été sur le point de céder aux supplications de Wilhemine et il avait fallu employer des arguments irrésistibles pour le décider à ne pas partir, à diriger quand même les opérations du « peggage ».

Mais si le vieux s'en mêlait...

– Où est Guillaume ? interrogea de nouveau Prétorius.

Et comme John Stuck, au lieu de répondre, armait son revolver, le vieillard fit un pas vers lui, se croisa les bras et dit tout net :

– Tue-moi donc, misérable, et que mon sang retombe sur tous les Uitlanders du rand.

Intimidé par cette attitude, les trois hommes reculèrent, indécis, ne sachant que faire.

– Oui, cria Prétorius à tue-tête emporté par une soudaine colère, ou du moins par une colère qui, depuis longtemps, couvait en lui et qui brusquement se faisait jour… on les connaît maintenant vos combinaisons louches !… vos combinaisons de voleurs…

Et comme John Stuck avait un mouvement de révolte, le vieillard poursuivit :

– Oui, de voleurs !… Oh ! vous vous imaginiez que l'on ne saurait rien et que vos soldats pourraient nous tomber dessus à l'improviste… au moment où l'on s'y attendait le moins.

Stuck était devenu blême ; en dépit des lueurs rougeoyantes que le foyer reflétait sur son masque, sa lividité était extrême et ses doigts se crispaient sur la crosse du revolver, la pétrissant au point qu'on pouvait croire qu'ils allaient la réduire en bouillie.

Le vieux continua :

– Heureusement que si votre civilisation est venue empoisonner notre pays de ses prétendus progrès, elle nous a fourni les moyens de surveiller vos agissements… Le télégraphe a apporté à Prétoria la nouvelle que des troupes se préparaient à passer la frontière…

John Stuck formula un juron effroyable, auquel, formidable écho, un éclat de rire de Prétorius répondit.

– Mais nous les recevrons de la belle manière, et, s'il plaît à Dieu, on vous renverra dans votre pays de voleurs, d'où vous n'auriez jamais dû sortir.

Puis, ayant donné libre cours à son exaltation, un peu apaisé par ce torrent de paroles qui s'écoulaient de ses lèvres, en flots pressés, inintelligibles presque, il demanda :

– Guillaume ?... où est Guillaume ?...

Alors John Stuck, avec un haussement fiévreux des épaules, répliqua :

– Allez au diable ! vieux fou... Votre sauvage est parti. Rejoignez-le...

Mais une silhouette humaine surgit soudain de l'ombre et une voix répliqua :

– Vous mentez, John Stuck, Guillaume Brey est ici...

C'était Wilhemine qui venait de parler.

En la reconnaissant, Prétorius eut un tressaillement qui le secoua des pieds à la tête, puis s'élançant vers elle, les poings fermés comme s'il allait la battre :

– Malheureuse !... coquine !... ici !... toi aussi.

Il l'avait saisie par son vêtement et la secouait si violemment, qu'on eût pu croire qu'il voulait la massacrer.

– Tu venais me trahir aussi, toi !... Tu te liguais avec lui, pour me vendre ! pour m'arracher la chair des os, et la jeter en pâture à ces bandits, à ces voleurs !...

Subitement, il la lâcha, recula avec un geste d'horreur, grondant :

– Va-t'en... que je ne te voie pas là, je serais capable de... de te tuer ! oui, je te tuerais... Ce serait monstrueux ! Ce serait horrible...

Se ressaisissant avec une force de volonté surhumaine, il dit alors, d'une voix extraordinairement calme :

– La colère est une mauvaise conseillère, et c'est pourquoi le Seigneur la défend... Mon Dieu ! pardonnez à votre serviteur...

Cependant, John Stuck, mettant à profit l'altercation du vieillard avec Wilhemine, avait filé prestement, suivi de près par Macker et Zeïto.

Prétorius ne s'aperçut même pas de leur disparition ; s'adressant à sa petite-fille, il demanda d'une voix terrible :

– Que fais-tu ici ?

– Je suis venue le rejoindre... le supplier de partir, de quitter ces gens qui l'ont entraîné loin de vous, loin de son devoir...

– Et qu'a-t-il répondu ? Wilhemine courba la tête et murmura :

– Ne le maudissez pas, grand-père... il reste avec eux !

Un flot de sang empourpra la face blanche du vieillard.

– Il reste !... ah ! le misérable ! aussi misérable, aussi coquin que ces Anglais de malheur... il reste...

Wilhemine dit d'une voix suppliante :

– Ne le maudissez pas... il aime...

Le vieillard s'immobilisa, stupéfait.

– Il aime !... et c'est son affection pour toi qui le pousse à cette infamie ?

Wilhemine courba la tête plus bas encore, comme si elle eût été elle la coupable et, suppliante davantage, balbutia :

– Grand-père... ce n'est pas moi qu'il aime...

Prétorius lui saisit le poignet d'une main, tandis que de l'autre, brutalement, il la contraignait à relever la tête pour la mieux regarder.

– Ce n'est pas toi qu'il aime ! répéta-t-il d'une voix sourde... Il ne t'aime pas, toi, Wilhemine... celle que toujours il avait promis de considérer comme sa femme... Réponds... qu'est-ce que cela signifie ?... Qu'est-ce que tu veux dire ?... Est-ce que tu ne l'aimes plus, toi ?...

Un sanglot déchira la gorge de la jeune fille qui, se dégageant de l'étreinte du vieux, se voila le visage de ses mains et fondit en larmes.

– Si je ne l'aime plus !... balbutia-t-elle... si je ne l'aime plus !... ah ! grand-père, pouvez-vous dire ?...

Il la ressaisit, ayant au cœur une appréhension terrible, plongea dans ses yeux la pointe aiguë de son regard qui la transperçait ainsi qu'une lame et, la voix étranglée, tremblante, tellement son irritation était grande :

– Est-ce que... ? commença-t-il.

Mais il s'interrompit, serra les poings, menaçant l'innocente fille comme si, en tout cela, elle n'était pas la victime, et gronda :

– Malédiction !...

Il venait de comprendre, et de ses lèvres contractées jaillirent ces mots pleins de haine :

– C'est cette poupée d'Edwidge qu'il aime, – c'est cette fille qui nous l'a pris ! qui en a fait un traître !... un voleur !...

Et ses regards furieux rôdaient autour de lui, comme s'ils eussent cherché la malheureuse Edwidge, pour la massacrer.

Mais, avec cette force de volonté qui était la caractéristique de sa nature, instantanément il se dompta et dit :

– Où est-il ?...

Terrifié, voyant arrivé le moment de ce face à face que, depuis plusieurs semaines, elle appréhendait si terriblement, elle joignit les mains, balbutiant :

– Grâce ! grand-père ! ce serait trop horrible ! rendez-vous compte ! – vous l'avez chassé... comme un malfaiteur... comme un voleur, – alors, les autres l'ont conseillé... et...

– Assez, – point de paroles inutiles. – Il est ici ; va le chercher ! Courbant la tête sous cette parole de fer qui l'avait toujours annihilée, depuis les premières années de sa vie, Wilhemine s'apprêtait à obéir, lorsque tout à coup, de l'ombre, surgit une silhouette.

– Le vieux ! dit une voix rauque...

En dépit de l'obscurité, malgré la transformation de cette voix, que la surprise, la colère, l'appréhension éteignaient dans sa gorge, Prétorius reconnut Guillaume et fit un pas en avant, les doigts étreignant la crosse de sa carabine, cherchant instinctivement la gâchette.

Le jeune homme s'arrêta, et laissant retomber lourdement son arme dont la crosse heurta le sol avec un son d'acier plein de défi :

– Vous voilà donc... dit-il.

Son intonation avait repris toute sa fermeté et, dans la crânerie même avec laquelle il attendait le coup de feu qui lui était destiné, il y avait une provocation évidente.

Mais il sembla que la vue de son petit-fils eût instantanément apaisé le ressentiment du vieillard ; car, écartant presque avec douceur Wilhemine qui, affolée, s'était

jetée entre eux, il marcha encore vers Guillaume ; il s'arrêta si près de lui que rien qu'en étendant le bras il eût pu lui laisser retomber la main sur l'épaule.

– Guillaume, dit-il d'une voix grave, êtes-vous toujours Boër, ou bien dois-je vous considérer comme passé au parti de ces maudits étrangers ?...

Surpris de ces paroles qui n'étaient point celles qu'il s'attendait à voir sortir des lèvres du vieux, le jeune homme hésita une seconde avant de répondre, et cette hésitation faillit lui être fatale.

– Meurs donc en ce cas, gronda Prétorius en armant sa carabine ; je t'eusse pardonné ton infamie à mon égard... mais plutôt que de voir citer le nom de Brey comme celui d'un traître à la République...

Cette fois, il sembla que Guillaume eût reçu à travers la figure un cinglant coup de fouet.

– Un traître !... moi ! s'exclama-t-il.

Il avait saisi le canon de l'arme le détournant de sa poitrine et si près du grand-père que leurs deux souffles se confondaient.

– M'insulter !... déclara-t-il..., c'est lâche à vous ; car enfin... vous m'avez chassé de Ferme Élisabeth comme un voleur... Vous étiez maître sous votre toit ; mais rien ne vous a donné le droit de m'accuser de trahison...

Il tremblait en parlant et l'on voyait qu'il se contenait à grand'peine.

– Ces étrangers ne sont-ils pas vos amis ?...

– J'ai trouvé près d'eux l'amitié que me refusait ma famille.

– Amitié dont vous vous étiez rendu indigne... ; en tous cas, vos nouveaux amis, vous le savez, sont des voleurs.

– Ce n’est point voler que de reprendre son bien...

Il croyait que Prétorius faisait allusion à Ferme Élisabeth ; mais le vieux, avec un éclat de voix d’une sincérité tragique :

– Eh ! que m’importent mes terres... que m’importe même ce toit sous lequel je suis né et sous lequel j’espérais mourir, du moment que ce ne sera plus le drapeau de la République qui flottera sur le palais du gouvernement à Prétoria.

Instinctivement, Guillaume lui saisit les mains, apeuré, ayant l’intuition que le vieillard perdait la tête.

– Êtes-vous fou ! clama-t-il ; qu’a à voir là-dedans le palais du gouvernement ?

– Fou ! plût à Dieu que je le fusse ! mais si vous êtes libre encore de vos amis, s’ils n’avaient intérêt à vous cacher la vérité, vous sauriez que les troupes anglaises, massées depuis quelque temps à Mabekins, s’apprêtent à franchir la frontière... si elles ne l’ont déjà franchie.

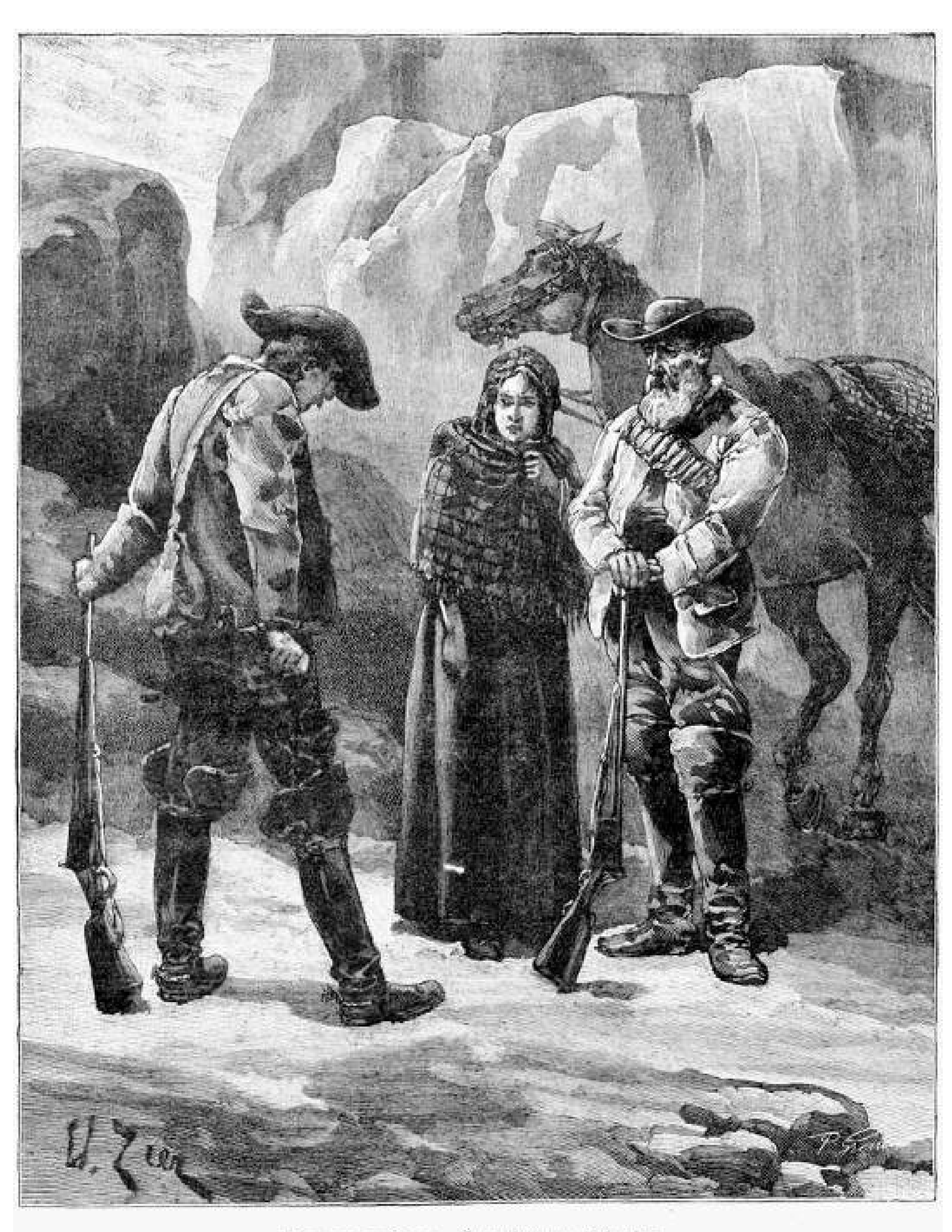
Ce disant, Prétorius regardait Guillaume dans le fond des yeux. Le jeune homme devint tout pâle, si pâle même que ses traits parurent soudainement décomposés.

– Ils ont osé ! murmura-t-il.

– Et ils oseront bien autre chose ! riposta Prétorius... car, si ce que l’on assure est vrai, ils se proposent de marcher sur Johannesburg... sur Prétoria, de chasser le gouvernement et d’élire leur Cécil Rhodes à la place de Oom Paul...

Cette fois, Guillaume empoigna sa carabine et en asséna sur le sol un coup violent.

– Qu’est-ce qui a dit cela ? qui a inventé cela ?...



Tu ne me crois pas... fit amèrement Prétorius.

Un combat se livrait en lui : sa conscience de patriote, troublée jusqu'au plus profond d'elle-même par les paroles du vieillard, luttait en ce moment contre ses intérêts, ses désirs de vengeance, l'affection qu'il avait pour miss Edwidge...

– Tu ne me crois pas... fit amèrement Prétorius... ou du moins tu ne veux pas me croire...

Le jeune homme, tel un cheval nerveux qui se cabre sous l'éperon, tressaillit violemment et s'écria :

– Ah ! si c'était vrai !...

– Croyez-vous donc que j'aie menti ?...

Contre cette interrogation indignée, un geste de Guillaume protesta avec énergie.

– Certes non... mais comment croire ?...

Alors, le vieillard, entr'ouvrant sa vareuse de peau tannée, montra, sanglée par-dessus la haute ceinture de laine qui lui entourait la taille, une cartouchière de cuir, dans laquelle deux revolvers, en outre, étaient passés.

– Regarde, fit-il.

Et comme l'aube, depuis un instant, se levait, jetant dans l'ombre de la nuit un clair-obscur qui allait augmentant d'instant en instant, il étendit le bras vers son cheval qui portait en croupe, tassées dans des filets, deux bottes de foin.

Sur le devant, étaient accrochés à l'arçon de la selle, deux sacs contenant l'un de l'avoine et de l'orge, l'autre des biscuits et de la viande salée.

– Comme en 1885..., murmura-t-il, tandis qu'un sourire cruel plissait ses lèvres...

Un éclair jaillit de la prunelle de Guillaume, un tremblement agitait ses membres, et il murmura :

– Alors ?...

– Alors, Guillaume Brey, répondit le vieillard d'une voix ferme, je suis venu vous demander si vous aviez renié vos ancêtres, votre famille, votre patrie ?...

– Pouvez-vous dire !...

– Si vous étiez toujours de la race des Burghers... ou si désormais vous appartenez à celle des Uitlanders ?...

Menaçant, le jeune homme marcha vers le grand-père.

– Assez m'insulter ! clama-t-il, car chacune de vos paroles est une insulte. Rien, entendez-vous, rien ne vous autorise à supposer de ma part...

Mais, secouant sa tête blanche, le vieillard l'interrompit par ces mots :

– Qui a trahi déjà peut trahir encore, et celui qui abandonne sa famille peut abandonner sa patrie...

– Oom Prétorius...

En grondant ces mots, Guillaume, l'œil injecté de sang, paraissait prêt à se jeter sur son interlocuteur.

Suppliante, Wilhemine qui, la gorge étreinte par une horrible angoisse, avait assisté muette à cet échange bref de demandes et de réponses, se jeta entre eux.

– Guillaume..., gémit-elle... Grand-père...

Le jeune homme la repoussant brutalement :

– Qu'est-il venu faire, alors ? interrogea-t-il, s'il doute que je sois capable de faire mon devoir...

Il sembla qu'un éclair illuminait la face du vieillard.

– Es-tu donc prêt à défendre le sol de la République ? interrogea-t-il d’une voix tremblante.

Le jeune homme eut un grand geste et aussi un haussement d’épaules.

– Il le demande ! s’écria-t-il...

Et, se frappant sur la poitrine, il ajouta :

– Suis-je de l’étoffe dont on fait des traîtres !... Que faut-il faire, Oom Prétorius, ordonnez... j’obéirai...

Il sembla que le vieillard fut sur le point d’étreindre Guillaume dans ses bras, mais, domptant son émotion, il se contenta de dire d’une voix qui tremblait un peu, quoique ferme cependant :

– Il faut monter à cheval, et sans tarder, courir chez Johans, à Kriegsdorp... lui dire de se mettre en selle, lui et ses garçons, et de rallier sans tarder les gorges de Duffelsdorp... de là, tu galoperas d’une traite chez les Dunbroon, à Philsberg... et tu leur en diras autant...

– Est-ce tout ?

– Non... Que chacun d’eux envoie un des leurs dans les fermes de leur district, pour avertir les hommes que les Anglais s’avancent, et que ordre est donné par le général de se masser, sans les arrêter, à Duffelsdorp.

Déjà, Guillaume avait bondi vers son cheval : comme un coup de fusil chasse la brume, la pensée de la bataille avait, pour l’instant, étouffé en lui les espoirs matrimoniaux et les combinaisons de fortune qui, depuis trois mois, étaient sa seule préoccupation...

Même, bien loin de lui – au moment où il mit les éperons aux flancs de son cheval – était le souvenir du « peggage » dont l’opération, aussitôt le franc lever du soleil, allait avoir lieu.

Sans doute, durant sa longue chevauchée, regretterait-il cette subite détermination qui creusait entre lui et la femme qu'il aimait un infranchissable fossé...

Mais le principal était qu'il s'arrachât à la compagnie funeste qui l'avait poussé à l'abîme... Et maintenant il était parti !

La tête penchée, écoutant la galopade qui s'éloignait, ayant, sur son visage, la visible appréhension d'entendre le jeune homme revenir sur ses pas. Prétorius demeura un long moment immobile, jusqu'à ce que fût éteint, dans le lointain, l'écho progressivement assourdi.

Enfin, lorsque tout fut retombé dans le silence, sa poitrine se souleva en un soupir bruyant et il murmura avec une satisfaction profonde :

– Parti !...

Et Wilhemine d'ajouter heureuse, plus qu'heureuse, radieuse :

– Il est sauvé, grand-père !

En ce moment, un roulement de voiture retentit, et sur la route conduisant à la frontière apparut soudainement, s'éloignant au triple galop de ses quatre chevaux, le coach qui, la veille, avait amené lord Cornallett et sa fille...

– Elle s'en va, s'exclama Wilhemine dont le regard s'illumina sous l'influence de la joie qui emplissait son cœur...

Et, en dépit de la crainte respectueuse que lui inspirait Prétorius, elle se jeta dans ses bras, balbutiant :

– Ah ! que je suis heureuse grand-père !

Le vieillard lui-même devait éprouver un contentement réel, car la rigidité en laquelle se figeaient généralement ses

traits s'effaça au contact des lèvres de sa petite-fille, et lui rendant son baiser, il déclara sentencieusement, mais avec cependant une indéniable émotion dans la voix :

– Aujourd'hui, Satan est vaincu sur toute la ligne !

Il ajouta, l'œil flamboyant et les lèvres crispées par un sourire :

– Et ces maudits Anglais...

Comme il achevait ces mots, le soleil parut soudainement au-dessus de l'horizon, enflammant le ciel d'un bleu tendre qui se teignit de pourpre.

Alors, l'expression du visage de Prétorius changea et il grommela :

– C'est le moment !

Il jeta autour de lui un regard rapide, inquisitorial, stupéfait : personne !

Durant les derniers instants d'obscurité, le campement s'était vidé, les hommes de John Stuck avaient disparu et John Stuck lui-même avait quitté la place.

Pourtant, ça ne devait pas être sans esprit de retour qu'ils étaient partis ; les foyers achevaient de se consumer tout doucement près des tentes encore dressées, et où leurs différents ustensiles étaient demeurés à la même place...

Seules, leurs armes avaient été enlevées et leurs chevaux n'étaient plus à l'endroit où, entravés, ils avaient passés la nuit...

Muette de surprise, Wilhemine tenait ses regards attachés sur le vieillard qui, caressant sa barbe distraitement, songeait.

Puis, elle l'entendit qui murmurait d'une voix sourde :

– Que faire ?... sont-ils à droite ? sont-ils à gauche ?

Et tout à coup à Wilhemine :

– Tu vas monter à cheval, commanda-t-il, et courir sur la route de Mafeking jusqu'à Blumfontain...

– Bien, dit-elle simplement...

– Tiens, ajouta-t-il en lui tendant un des revolvers passés à sa ceinture et qu'elle introduisit dans la ceinture de sa jupe de drap, prends ça et brûle le premier qui tenterait de te regarder de trop près...

– Bien, dit-elle encore, avec cette passivité à laquelle la volonté du vieillard l'avait depuis longtemps réduite.

Lui-même lui tint l'étrier pour l'aider à se mettre en selle ; mais, avant qu'elle rendît la main, il expliqua :

– Une fois à Blumfontain, tu feras halte et là, cachée dans les roches, tu surveilleras la route qui vient de la frontière ; aussitôt que tu verras poindre, dans la direction de Mafeking, des hommes à cheval tu reviendras à franc écrier me prévenir.

Elle inclina la tête, muettement, et laboura sa monture qui partit grand train faisant sonner ses fers sur les cailloux qui roulaient sous ses sabots.

– Et surtout, cria Prétorius, en se faisant un porte-voix de ses deux mains réunies en cornet autour de sa bouche, ne ménage pas la bête !... crève-la, s'il le faut, mais préviens-moi le plus tôt possible.

Il la suivit des yeux aussi longtemps que sa vue put s'étendre ; puis, quand elle eut disparu, il sauta à cheval à son tour avec une agilité surprenante pour un homme de cet âge, et se lança dans le défilé.

Comme il débouchait dans la plaine, voilà qu'en l'air des coups de feu éclatèrent, espacés d'abord, puis bientôt se

succédant sans interruption, avec l'intensité d'une véritable bataille.

– Ah ! ah ! grogna-t-il, tandis qu'une flamme s'allumait dans ses prunelles, voilà un peggage qui me paraît devoir être tourmenté.

Éperonnant son cheval, il se lança à travers la brousse.

Tout en galopant il avait pris sa carabine passée en bandoulière et, l'armant, l'avait posée en travers de sa selle, prête au coup de feu.

En moins de dix minutes il eut franchi l'espace du plateau qui s'étendait au-dessus des gorges de Buffelstroom, et quand il en eut atteint l'extrémité, il vit dans la vallée pierreuse qu'il avait indiquée à Jean de Brey, et que Guillaume Brey, de son côté, avait indiquée à John Stuck, il vit engagé un véritable combat.

Tout de suite, avec cette rapidité de vision acquise grâce à une vie tout entière de chasse, il reconnut au milieu des flocons de fumée flottant dans l'espace, il reconnut son parent de France – ainsi qu'il appelait Jean – à l'entrée de la plaine, qu'il barrait avec une demi-douzaine d'hommes placés à sa droite et à sa gauche, sur une même ligne.

Ils avaient mis pied à terre et derrière leurs chevaux, transformés en barricade, ils ajustaient les assaillants...

Ceux-ci formaient autour d'eux un cercle énorme qui occupait la circonférence entière de la plaine, encadrant de fusils les terrains à « pegger » et lentement, avec une prudence extraordinaire, s'avançant peu à peu, faisant le cercle plus étroit, de façon à faire, à un moment donné, converger leurs feux sur le plus petit groupe auquel ils avaient affaire.

Le plan de John Stuck était simple : grâce aux indications du vieux Prétorius, Jean de Brey avait « peggé » les meilleurs terrains que sa seule prise de possession trahissait.

Dans cette contrée déserte, loin de tout témoin, rien n'était plus simple que de se débarrasser de l'inspecteur de la Compagnie rivale et de la poignée d'hommes qui l'accompagnaient et de se porter « peggeurs » à leur place.

Seulement, pour cela, il ne fallait pas qu'un seul en échappât : autrement, sur la dénonciation d'un seul, John Stuck eût pu faire connaissance avec le bourreau, et ce n'eût vraiment pas été la peine d'acquérir une fortune considérable, pour l'unique plaisir de la laisser à ses héritiers.

De là, la tactique qu'il avait adoptée, tactique habile certainement et qui avait grande chance d'aboutir à un succès.

Le vieux Prétorius s'en rendit bien compte et, un moment, il demeura immobile, dressé sur ses étriers, la main au-dessus des yeux, en visière, se demandant ce qu'il convenait de faire.

Certes, ce Français, ce catholique, ne lui était pas autrement sympathique, et, du moment que la seule raison pour laquelle il l'avait recueilli ainsi qu'il l'avait fait n'existait plus, c'est-à-dire puisqu'il n'avait plus besoin de lui pour ce face à face avec Guillaume, que son besoin de vengeance avait inventé...

Et cependant, à rester là, spectateur impassible de cette lutte inégale, quelque chose le tourmentait, l'inquiétait ; et, machinalement, ses doigts pétrissaient la crosse de sa carabine, trahissant ainsi une presque irrésistible envie d'en faire usage...

Cependant, dans la plaine, au-dessous de lui, quelque chose se préparait : Jean de Brey connaissait trop son métier de soldat pour n'avoir pas d'un coup d'œil embrassé la situation et calculé le danger auquel l'exposait la tactique de l'ennemi.

Un à un, les groupes avaient apparu à l'horizon ; puis les hommes qui les composaient s'étaient écartés les uns des autres, formant comme une immense chaîne de tirailleurs circulaire, l'enveloppant...

Subitement, alors, il avait formé ses hommes en cercle, dos à dos, de façon à faire face de tous les côtés à la fois et à balayer du feu ininterrompu de leurs carabines un des secteurs.

Les autres, cependant, excités par John Stuck qui ne cessait de galoper extérieurement à la circonférence, avaient mis leurs chevaux au trot et s'avançaient rapidement, convergeant vers le centre.

Soudain, alors, Prétorius vit Jean de Brey sauter sur son cheval et, suivi de deux hommes seulement, courir, le sabre haut, droit devant lui.

XXII

PREMIERS COUPS DE FEU

Jean s'était dit avec juste raison que s'il laissait à l'adversaire le temps de rétrécir suffisamment son cercle pour arriver à portée de carabine, c'en serait fait rapidement de lui et de ses hommes.

Il ne pouvait, en toute conscience, avoir la prétention d'éteindre avec le feu de ses six carabines, celui dont les quarante individus de John Stuck pouvaient le cribler en quelques instants.

En outre, très bon cavalier, doué d'un coup d'œil très sûr et très rapide, il avait cru remarquer que l'allure des hommes qu'il avait là, autour de lui, n'avait pas cette assurance qui est le propre des hommes de cheval et il en conclut que, peut-être, ne serait-il pas très difficile de les impressionner en les chargeant.

D'ailleurs, il était certain que la lutte se transformant en corps à corps lui donnerait ainsi qu'à ses hommes un avantage considérable, le courage personnel jouant alors un rôle prépondérant.

C'est pourquoi, subitement, quand il avait vu les autres, pressant l'allure de leurs chevaux, paraître vouloir précipiter le dénouement de l'opération, avait-il fait part à ses compagnons, en quelques mots rapides, de son nouveau plan…

Heureusement encore que ses gens appartenaient à la race irlandaise ou allemande ; car, s'ils eussent été Anglais, il eût couru grand risque de se voir abandonner par eux.

– Deux d’entre vous vont monter à cheval, en même temps que moi, vous et vous, il en désignait deux, les autres vont se porter au pas gymnastique sur cette petite éminence et tireront sans discontinuer, par-dessus nos têtes, jusqu’au moment où nous aurons pris contact.

La carabine en bandoulière, il sauta en selle et, mettant sabre au clair, il piqua des deux, suivi des autres qui avaient exécuté son mouvement et filaient à la manière indienne, le nez du cheval dans la croupe de celui qui précédait, pour offrir moins de prise au feu de l’ennemi…

Celui-ci, tout d’abord interdit, avait cessé de tirer, se figurant que ceux qui s’avançaient ainsi vers eux venaient proposer une combinaison tendant à trancher à l’amiable le différend.

Et cependant les balles que leur envoyaient sans discontinuer les quatre gaillards de Jean de Brey, après avoir exécuté la manœuvre prescrite, auraient dû leur montrer combien était grande leur erreur.

Il est vrai qu’ils pouvaient croire à un dissentiment survenu entre les membres de la petite troupe et supposer que les projectiles qui leur arrivaient étaient plutôt destinés aux fuyards.

Ils ne tardèrent pas à être détrompés : ce fut lorsqu’à cinquante mètres ils virent soudain les trois hommes se mettre en ligne et, botte à botte, le sabre haut, les charger comme des fous.

Certes, ils eussent eu le temps de leur envoyer une volée de balles, et, peut-être, les cavaliers, arrêtés net dans leur élan, fussent venus tomber à leurs pieds.

Mais ils étaient à ce point impressionnés qu’ils négligèrent de faire usage de leur carabine.

Quand Stuck commanda le feu, les autres étaient sur eux et s'écartant soudainement sur un ordre bref de Jean, sabrèrent chacun un des aventuriers : morts ou plus ou moins grièvement blessés, ce furent trois hommes hors de combat.

Emportés par leur élan, l'ancien officier et ses compagnons firent une vingtaine de mètres à un galop fou ; puis, voltant rapidement, ils tombèrent le sabre haut sur les autres qui s'étaient lancés à leur poursuite.

Ils étaient, cette fois, une quinzaine au moins, entraînés par John Stuck, pressé de mettre fin à cette lutte qui, se prolongeant, risquait de tourner à sa confusion, ruinant, en quelques instants, toutes ses combinaisons.

Ainsi que nous l'avons dit, il eût suffi qu'un seul de ceux qui se trouvaient là s'échappât pour que – le guet-apens ayant eu un témoin – la corde du bourreau fît tirer la langue à Jean Stuck.

C'est pourquoi, s'imaginant que les cavaliers prenaient la fuite, il avait d'un geste énergique rallié les plus proches de ses hommes et, les entraînant à sa suite, s'était jeté sur leurs traces, décidé à les attaquer de nouveau et à les massacrer.

Malheureusement, il s'était trompé sur les intentions de Jean, et celui-ci – ainsi que nous l'avons dit plus haut – faisant volte-face, avait déjoué les calculs de l'ennemi.

D'assailli, il se transformait en assaillant, et de poursuivi, poursuivant.

Ce fut une mêlée terrible : Jean et ses deux hommes, tels deux lions, jouaient du sabre avec une maëstria incomparable : leurs lances se levaient, s'abaissaient comme des fléaux battant le blé, et chaque coup portait.

Ou bien encore, c'étaient des moulinets terribles qui abattaient des poignets, entaillaient des épaules, à moins que les

pointes, lancées à la façon des baïonnettes, ne trouassent quelque bras ou ne perforassent quelque poitrine.

Et Jean avait sur ses adversaires l'incomparable avantage que donnent le courage et l'audace ; il semblait invulnérable, parant les coups qu'on lui portait avec autant de sang-froid que s'il eût été sur un champ de manœuvre, exhortant ses compagnons à frapper dur et ferme, exaltant leur énergie et leur endurance par des promesses de récompenses généreuses...

Pendant ce temps-là, avec beaucoup d'à-propos, le reste de la petite troupe était montée, elle aussi, à cheval et grand train accourait sur le lieu du combat.

On vit alors, pendant quelques minutes, cette chose étrange, fantastique : trois hommes luttant contre quarante, leur tenant tête et menaçant de les mettre en déroute.

John Stuck, prudemment, se tenait au dernier rang, poussant les autres en avant et enrageait de voir, les uns après les autres, les siens se retirer de la lutte, éclopés plus ou moins authentiquement, mais assez pourtant pour désirer se mettre hors de la portée des terribles sabres...

Un moment, il eut un accès de désespoir : alors, quoi, c'était fini ! il avait combiné son affaire assez adroitement pour toucher du doigt le but auquel il tendait, et voilà qu'au moment de récolter le fruit de tant de combinaisons laborieuses, de tant de fatigues, disons même de dangers, il échouerait ! et par la faute de cette poignée d'entêtés...

– Une action de la Compagnie nouvelle pour chacun de vous, cria-t-il tout à coup, en proie à une rage folle... si vous m'abattez ces coquins...

Il y eut un mouvement terrible, une bousculade folle autour de Jean et de ses compagnons, chacun tenant à gagner la prime promise, en portant, pour son compte personnel, un coup aux adversaires...

Ah ! si l'on eût eu des revolvers !

L'affaire eût été rondement bâclée ! à bout portant, on eût abattu ces enragés.

Mais, en armant ses aventuriers à Mafeking, John Stuck, qui cependant avait coutume de faire largement les choses, avait hésité devant une dépense d'encore quinze cents francs.

Et cela était d'autant plus naturel qu'à ce moment-là, alors, il n'y avait aucune embûche à redouter, vu qu'il était peu vraisemblable que les terrains de Buffelstroom lui fussent disputés.

D'une part, Guillaume Brey était seul à connaître la richesse de cette partie du territoire et par conséquent il n'y avait pas de concurrents à craindre.

D'autre part, le grand-père ignorait la présence du jeune homme dans la contrée, et il n'y avait aucune raison qu'il se pût douter de ce qui se préparait.

Ça avait donc été plutôt pour apaiser les appréhensions – qualifiées par lui d'imaginaires – de lord Cornallett, qu'il avait recruté et armé cette bande.

Mais il avait fait les choses à l'économie, leur achetant le strict nécessaire, c'est-à-dire une carabine et un sabre, plutôt en vue d'une excursion des Matabelés que pour « pegger » par la force.

Cela avait eu l'avantage de lui laisser dans sa poche un boni assez respectable de livres sterling dont il avait le plus urgent besoin : buveur et joueur, ce bon John Stuck laissait sur le tapis vert des tripots ou sur le zinc des cabarets et le noyer poli des bars le plus clair contenu de ses poches...

Donc les quinze cents francs économisés lui avaient été fort agréables...

Par exemple, ce qu'il maudissait maintenant sa stupide manie de boire et de jouer !

Ah ! il eût donné gros, pour avoir en ce moment, dans la fonte de sa selle, un bon revolver qui lui eût permis de terminer la lutte sans grand péril et rapidement...

Dans les conditions où il se trouvait, comment user d'une carabine : d'abord il n'eût pas eu le temps de la charger, ensuite, au milieu d'une bousculade pareille, il eût été inutile de songer à l'épauler...

Et les sabres de Jean et ceux de ses compagnons montaient et descendaient toujours, faisant, à chaque coup un trou dans le groupe compact qui les enserrait.

Pourtant, la promesse de John Stuck sembla donner un coup d'éperon à la vaillance de ses hommes qui se ruèrent follement – si follement même que Jean comprit la nécessité de battre en retraite.

Son cheval était blessé et il le sentait trembler sous lui ; s'il ne voulait pas qu'il s'abattît, il fallait se retirer au plus tôt.

– Suivez-moi ! cria-t-il aux siens...

Et l'éperon aux flancs de sa monture, il l'enleva d'un coup de poignet vigoureux, tandis qu'il exécutait avec son sabre un moulinet vertigineux.

Effrayés, les autres ouvrirent leurs rangs et, par la trouée ainsi faite, le jeune homme fila comme une flèche, suivi de ses hommes.

– Feu ! commanda John Stuck... Feu, vous autres...

Des détonations éclatèrent : un des mineurs de Jean roula de sa selle, un cheval s'abattit.

Les aventuriers poussèrent un cri de joie : la prime promise par leur chef était en bonne voie.

Mais quand il eut mis entre ceux qui le poursuivaient et lui une distance suffisante, Jean fit brusquement volte-face, laissa souffler son cheval durant quelques secondes, et, dans un galop de charge endiablé, fou, se précipita sur John Stuck et ses hommes.

Ceux-ci s'écartèrent, peu soucieux de laisser leur peau en attaquant de face l'adversaire, trouvant tout aussi avantageux et moins dangereux de le canarder par derrière.

En un clin d'œil, Jean et les quatre hommes qui lui restaient furent rendus auprès des piquets qu'ils avaient plantés et qui marquaient leur prise de possession.

– Il s'agit de mourir ici... déclara-t-il, en sautant à terre.

Du corps de son cheval, il faisait ainsi un rempart destiné à le mettre à l'abri de la fusillade ennemie...

Les siens l'avaient imité et chargeaient leurs armes...

Une volée de balles leur arriva, mais les autres tiraient mal et le plomb passa au-dessus de leur tête en sifflant.

– Ajustez, recommanda Jean : vous avez tout le temps de viser et ne tirez que lorsque vous serez sûr de toucher.

Pendant cinq minutes, ce fut un feu de file ininterrompu, plus bruyant que meurtrier, car, dès les premières décharges, les aventuriers, impressionnés par la chute de trois ou quatre d'entre eux, s'étaient retirés en arrière, hors de portée...

– Cessez le feu ! commanda le jeune homme.

Il était inutile de gaspiller les munitions dont ils étaient menacés de manquer ; car, en dépit des conseils de Prétorius et

de ses insinuations, Jean n'avait, bien entendu, pas pu supposer qu'il lui faudrait livrer une bataille rangée...

Mais, parce qu'il en était ainsi, il était bien décidé, quant à lui, à lutter jusqu'au bout, et c'est pourquoi il estimait indispensable de ménager ses cartouches.

Pour le moment, en effet, il ne pouvait être question de repousser par la force des agresseurs dont le nombre était aussi sensiblement supérieur à celui de ses hommes.

C'était gagner du temps qu'il fallait.

S'il arrivait à demeurer, durant la journée, dans cette position défensive, nul doute qu'il ne pût profiter de la nuit pour envoyer un des siens jusqu'à la mine prévenir les directeurs de ce qui se passait et demander du renfort...

En tout cas, dût-il y laisser sa peau, il était fermement résolu à ne point céder d'un pouce le terrain qu'il avait conquis.

Car, il n'y avait pas à dire, c'était en vertu de la loi qu'il avait « peggé » et il mourrait là, laissant à la loi le soin de punir ses assassins.

D'ailleurs, s'il fallait renoncer à cette chance inespérée de conquérir d'un seul coup cette fortune qui devait lui servir et à se libérer des engagements pris et à assurer, – en obtenant la main de miss Cornallett, – le bonheur de sa vie, autant fallait-il pour lui attendre la mort...

Ainsi, il tomberait en soldat, en combattant, d'une balle ou d'un coup de sabre, avec le regret seulement de ne point tomber à l'ombre du drapeau tricolore.

Mais, il en aurait fini, au moins, avec ses transes, ses angoisses, ses désespérances qui, depuis plusieurs mois, emplissaient son âme...

Seulement, quelque résigné qu'il fût à mourir, il était absolument résolu à tout faire pour vivre...

On avait fait coucher les chevaux, afin d'offrir à l'ennemi une cible plus réduite et, allongés derrière ce rempart vivant, les hommes, immobiles sous le soleil ardent, restaient en joue, la carabine prête au coup de feu.

Ils se taisaient, mais Jean surprenait sur leur visage des traces de fatigue et surtout des traces d'ennui ; il lui paraissait que leur entrain premier eût disparu, que l'appât de la prime promise eût perdu à leurs yeux sa valeur première, et une inquiétude lui venait...

– Tiens ! fit tout à coup l'un d'eux, un parlementaire...

En effet, là-bas, en face d'eux, un homme venait de se détacher de la ligne de tirailleurs qui formait un cercle de carabines autour des « peggeurs » ; il était sans arme, et agitait au bout d'un bâton quelque chose de blanc qui devait être un mouchoir.

– Parbleu ! pensa le jeune homme, voilà qui sent la trahison...

– Si on lui envoyait une balle, proposa quelqu'un, ayant comme l'intuition de l'intime pensée de Jean.

Mais ses instincts d'homme se réveillèrent et il s'écria :

– Êtes-vous fous !...

L'autre s'avançait toujours, prudemment, élevant à bout de bras, au-dessus de sa tête pour le mieux mettre en vue, sa loque blanche.

– Faut-il aller le chercher ? demanda Macker.

Il avait reconnu John Stuck et était curieux de savoir ce que se proposait son complice...

– Non, répondit seulement Jean ; j'y vais moi-même.

Et laissant, sa carabine, il s'avança au-devant du nouveau venu, les bras ballants pour bien montrer qu'il n'y avait aucune surprise à redouter.

À sa grande surprise, arrivé à vingt pas de l'individu, il lui sembla reconnaître ce visage ; seulement, ce qui lui échappait c'était l'époque à laquelle il s'était trouvé face à face avec le personnage, et les circonstances dans lesquelles il s'était rencontré avec lui.

Il continua d'avancer, plus lentement pour se donner le temps de rassembler ses souvenirs, tandis que l'autre s'avançait, lui aussi, ayant comme Jean, sur ses traits, une surprise très visible.

Et tout à coup, comme ils allaient se rencontrer, ils s'arrêtèrent tous deux en même temps : la vision du bois de la Californie à Cannes venait de leur passer devant les yeux, avec le grand sapin sombre à la branche duquel était pendu Guillaume Brey.

Au même instant, chacun des deux reconnut l'autre : Jean se souvint de l'ami du suicidé, et John Stuck n'eut aucun doute que celui qu'il avait là devant lui ne fût l'un de ceux qui avaient sauvé le malheureux Boër...

– Je crois, Monsieur, dit-il en portant civilement la main à son chapeau, que nous avons eu déjà le plaisir de nous rencontrer.

– Je le crois aussi, Monsieur, répliqua sèchement l'ancien officier ; mais c'était dans d'autres circonstances que celles qui nous font nous rencontrer aujourd'hui.

John Stuck inclina la tête, dans un geste d'acquiescement plein de civilité et garda le silence ; il cherchait comment entamer la conversation. Jean de Brey lui évita cette peine.

– Monsieur, dit-il en lui montrant le bâton au bout duquel flottait le mouchoir blanc de l'Anglais, vous avez témoigné le désir de me parler… que voulez-vous ?

L'autre réfléchit une seconde ; puis il répondit :

– Tout simplement voir s'il n'y aurait pas moyen de nous entendre.

– Nous entendre ! sur quel sujet ?…

John Stuck parut fort surpris de cette question et, les sourcils haussés, répondit :

– Mais sur celui qui nous divise…

Jean, à son tour, manifesta un étonnement considérable.

– J'avoue que je ne comprends pas et que je ne vois pas très bien quel sujet peut nous diviser… à moins que…

– À moins que ? interrogea John, qui se prit à espérer.

Jean le regarda droit dans les yeux et dit avec un sourire ironique aux lèvres :

– À moins que la montre d'un passant qu'un voleur cherche à tirer de sa poche puisse être considérée comme un sujet qui divise le premier et le second…

John se mordit les lèvres, ses joues devinrent légèrement blêmes.

– La situation ne prête guère à la plaisanterie, répliqua-t-il d'une voix mauvaise.

– C'est aussi mon avis ; or, je ne puis considérer votre démarche – si réellement elle a pour but ce que vous venez de m'exposer – que comme une plaisanterie de votre part.

Le pli creux du front de l'Anglais s'accentua ; son bras s'étendit dans la direction où s'apercevaient sur le sol les cadavres de ceux tombés dans le corps à corps de tout à l'heure, et ses lèvres laissèrent tomber ces mots :

– Je ne pense point que ceci porte à plaisanter...

Jean se croisa les bras.

– Alors, fit-il, c'est sérieusement que vous voulez vous entendre avec moi ?

– Me serais-je dérangé sans cela !

– Parlez donc, je vous écoute : je vous préviens cependant à l'avance que – en vertu des lois du pays – je me considère comme légitime possesseur de ces terrains, ainsi qu'en font foi les piquets plantés par moi ; en conséquence, je ne saurais consentir à aucune compromission touchant le résultat du « peggage ».

Dans l'œil bleu de John Stuck, ces mots allumèrent un éclair brusquement éteint sous la paupière aussitôt abaissée et, entre ses dents serrées, sifflait cette réplique :

– Considérez votre situation.

– Elle est celle du passant dont je parlais tout à l'heure ; vous voulez me prendre ma montre, moi, je veux la garder... et je la garde...

L'Anglais eut un petit ricanement.

– ... Si vous pouvez...

– Ça, c'est autre chose. En tous cas, je vous ai prouvé que j'étais résolu à tout faire pour cela...

Il hocha la tête dans la même direction où, tout à l'heure, s'était étendu le bras de son interlocuteur et il dit froidement :

– Les malheureux qui sont là-bas en peuvent témoigner.

Au ton que prenait la conversation, John estima qu'au lieu d'avancer vers le but poursuivi par lui en demandant cet entretien, il reculait ; il contint donc sa mauvaise humeur et, d'une voix radoucie, conciliante :

– C'est précisément pour éviter une nouvelle effusion de sang que j'ai désiré vous voir...

– Et je ne vois guère qu'un moyen pour arriver à ce résultat, répondit froidement Jean de Brey, c'est de vous en aller...

John eut un léger haut-le-corps et riposta :

– Si ce moyen eût été à ma convenance, je serais déjà parti... L'autre le considéra attentivement ; puis, hochant la tête :

– Ah ! parfaitement ; le moyen que vous préféreriez serait celui qui consisterait dans mon départ à moi...

– Je n'irais pas jusqu'à cela...

– C'est fort heureux, car je vous répondrais comme vous m'avez répondu tout à l'heure : « Si je l'avais voulu, je serais déjà parti. »

John trouva que cela n'avançait pas davantage et murmura :

– Il faut pourtant que nous nous entendions.

– N'y comptez pas, car, je vous le répète, vous voulez me prendre ce qui m'appartient et, cela, je veux le garder...

– Vouloir et pouvoir sont deux... fit l'Anglais d'un ton agressif.

Puis, se radoucissant soudain :

– Voyons, insinua-t-il, ce n'est pas pour votre compte que vous « peggez », pas plus que moi, d'ailleurs ; donc, que vous mainteniez vos droits sur la totalité des terrains ou sur une partie seulement, peu vous chaut, puisque vous toucherez votre prime de deux côtés, au lieu de la toucher d'un seul...

Jean avait, tout de suite, vu où il en voulait venir, mais il avait voulu le laisser aller jusqu'au bout.

– Alors ? interrogea-t-il.

– Alors !... au lieu de nous flanquer des coups de fusil, mettons-nous d'accord et partageons à l'amiable...

– À propos de quoi irais-je partager avec vous ce qui m'appartient ?

John Stuck faillit donner libre cours à sa colère ; cependant, il réussit à se contenir encore, voulant espérer qu'il arriverait à une entente.

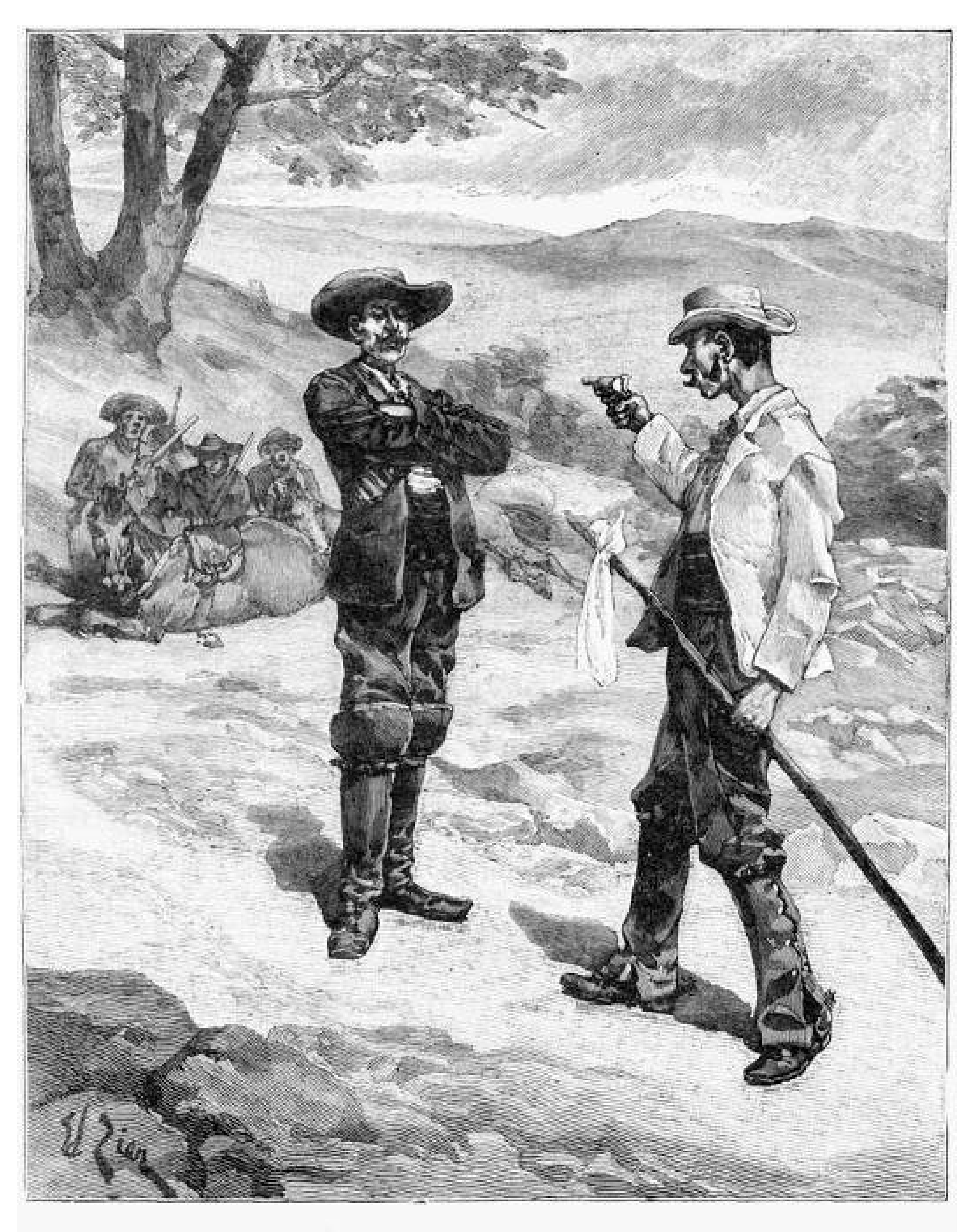
– Ce qui vous appartient, en ce moment, peut ne plus vous appartenir dans un instant ; du moment que les carabines se mettent de la partie, c'est le plus fort qui l'emporte...

– D'accord : reste à prouver quel sera celui-là...

L'Anglais crut devoir accueillir ces mots par un homérique éclat de rire. Jean de Brey dit alors en le regardant au fond des yeux :

– Il faut, en vérité, mon cher Monsieur, que vous ayez de l'armée française une bien triste opinion pour avoir eu l'audace de me proposer ce que vous venez de me proposer ; vous devez cependant vous rappeler m'avoir vu à Cannes, portant l'uniforme...

L'autre haussa les épaules.



Un assassinat, dit-il, après un guet-apens... fort bien...

– Quand on troque l'uniforme contre la veste de mineur, murmura-t-il, sait-on jamais au juste la cause de cette transformation...

Jean comprit l'insulte et un flot de sang lui monta au visage.

– Misérable ! gronda-t-il en levant la main...

John Stuck fit un pas en arrière et, tirant de sa ceinture un revolver, ajusta son interlocuteur.

Celui-ci, froidement, se croisa les bras.

– Un assassinat, dit-il, après un guet-apens... fort bien ; j'aurais dû m'attendre à cela...

Cette impassibilité en imposa au misérable ; brusquement il remit l'arme à sa ceinture, et les dents rageusement serrées :

– Alors, gronda-t-il, c'est non ?...

Pour toute réponse, Jean haussa dédaigneusement les épaules.

– Gardez-vous donc, s'exclama John, blême de rage et, si vous croyez à Dieu, recommandez-lui votre âme... car avant une heure...

Il acheva sa phrase par un geste tragique et, tournant les talons, se dirigea vers ses hommes...

Jean de Brey, lui, le suivit un moment du regard, puis, faisant volte-face à son tour, retourna trouver ses compagnons.

Aussitôt qu'il fut à portée, Macker l'interrogea.

– Ce garçon-là ne voulait-il pas que nous partagions avec lui, fit le jeune homme en reprenant sa carabine...

– Partager ! quoi ? riposta le contremaître.

– Mais les terrains qui nous appartiennent donc.

Macker hocha la tête d'un air entendu.

– C'était peut-être à examiner, murmura-t-il.

Et comme il sursauta, Jean l'examinait :

– Dame, poursuivit l'autre, mieux vaut la moitié de quelque chose que la totalité de rien… Or, m'est avis que ces gaillards-là vont, avant peu, se payer notre peau et que de nous cinq il n'en restera pas un pour aller donner des détails à Prétoria.

– Nous aurons fait notre devoir, répliqua simplement Jean de Brey.

– Nous avons été envoyés comme mineurs et non comme soldats, bougonna l'un des hommes auquel Macker venait de lancer un coup d'œil.

Le coup d'œil, Jean le surprit au passage, et il en conclut que durant son absence le contremaître, – qui lui avait toujours paru un personnage douteux – avait dû monter la tête à ses compagnons…

– Alors, votre avis ? interrogea-t-il.

– … Est que si nous pouvons tirer nos oreilles du guêpier… nous serions des imbéciles de ne pas le faire…

– Les gaillards que nous avons là devant nous, reprit un autre, ne sont pas gens à reculer devant un massacre… Ils vendraient Dieu le père pour une livre…

– J'en connais parmi eux, ajouta un troisième, qui ont travaillé dans le rand et qui ont dû quitter le pays à la suite de vilaines affaires… Ils sont capables de tout…

Macker reprit, hardiment, se voyant soutenu par les autres :

– D’ailleurs, pour ce que la Compagnie se montre généreuse, nous aurions bien tort de lui donner nos os... Ceux-là, – et il désignait John Stuck et ses compagnons qui se préparaient à attaquer de nouveau, – ceux-là sont les plus forts, et en nous entendant avec eux, nous toucherons certainement autant qu’avec celui là...

Et il hochait la tête vers Jean.

En proie à une fureur difficilement contenue, celui-ci se mordait les lèvres jusqu’au sang, comprenant que pour sa propre conservation, comme pour les intérêts de la Compagnie qu’il représentait, il lui fallait user de calme et de sang-froid.

À tout hasard cependant, il avait armé sa carabine et, tout en paraissant surveiller l’ennemi, guettait du coin de l’œil ses hommes...

– Eh bien ! monsieur l’inspecteur ? demanda insolemment Macker, qu’en pensez-vous ?...

– Je pense que vous êtes libres d’agir comme bon vous semblera, répondit le jeune homme, très froidement.

– Mais vous ?

– Moi !... mon devoir est de défendre jusqu’au bout les terrains dont nous avons pris possession au nom de la Compagnie. Je reste...

– En route, alors, fit Macker qui s’éloigna loin de ses quatre compagnons...

Au bout de sa carabine, comme avait fait John Stuck, il avait attaché une loque blanche et s’avançait vers les flibustiers, plein de confiance.

Tout à coup, une détonation éclata et le malheureux Macker, frappé en pleine poitrine, tomba sur le sol, la face en avant.

XXIII

LE PLAN DE PRÉTORIUS

Ce qui venait de se passer était fort simple.

Quand John Stuck, qui, à l'aide d'une jumelle de campagne, surveillait le petit groupe de ses adversaires, avait vu se détacher de Jean de Brey les quatre compagnons qui lui restaient, il avait deviné à merveille la situation.

Son cœur avait tressailli d'aise : la partie était gagnée.

Ainsi qu'il l'avait déclaré quelques instants auparavant à l'ancien officier, la force devait triompher du droit et les terrains « peggés » par Jean devaient fatalement devenir la proie de son ennemi.

La fable de Bertrand et de Raton sera toujours mise en action et, jusqu'à la fin du monde, il y aura des gens qui tireront les marrons du feu et d'autres qui les leur croqueront au nez.

En la circonstance, le pauvre Jean devait jouer le rôle de Raton, celui de Bertrand était dévolu à John Stuck.

Même, les choses se passaient encore mieux que ne l'avait osé supposer ce dernier.

Ce n'était même pas cinq adversaires dont il lui allait falloir se débarrasser !

Maintenant, il n'en restait plus qu'un.

Les quatre autres venaient à lui, en parlementaires, ayant compris sans doute l'insanité d'une lutte dont la disproportion devait leur faire prévoir fatalement l'issue.

Cette issue, c'était leur peau trouée de balles et leur carcasse servant de pâture aux vautours qui planaient lourdement dans l'espace.

– Allons ! avait-il dit en se frottant les mains, tout joyeux, Buffelstroom Company limited est fondée.

Durant quelques secondes, telle l'héroïne de « Perrette et le Pot au lait », il supputa mentalement les sommes colossales que devait lui rapporter cette affaire, et les châteaux en Espagne se construisirent rapidement dans son cerveau.

Mais, brusquement, son front se plissa et le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres s'évanouit.

Il avait repris sa lorgnette et machinalement l'avait dirigée vers ceux qu'en souriant il appelait des « déserteurs ».

– *By God !* gronda-t-il.

Il venait de reconnaître dans celui qui précédait ses compagnons, portant le mouchoir blanc, indice de ses intentions pacifiques, Patrice Macker…

Ce damné Irlandais, dont il s'était à si grand peine débarrassé la nuit précédente revenait à la charge, et cette fois il devenait un homme dangereux.

Son témoignage pouvait, en effet, être néfaste à John Stuck, mais néfaste jusqu'à la potence inclusivement : le jeu par lui joué actuellement était criminel et tombait sous le coup de la loi.

Il y avait donc à présumer que l'Irlandais ne se ferait pas faute d'employer cet argument pour le mettre, lui John, en demeure de tenir les engagements pris.

Déjà, on a vu, par un chapitre précédent, combien peu, alors même qu'était problématique le résultat de sa combinaison, il était disposé à partager avec son complice la fortune qui allait lui tomber dans la main.

C'est dire que maintenant, à la pensée que ce sol où il frappait du talon et qui était sur le point de devenir sien, il le faudrait diviser en deux, moins que jamais il ne pouvait s'y résigner...

– Ah ! non ! *By God !* pas cela... et plutôt...

Son cerveau avait été plus rapide que sa langue et celle-ci n'avait pas achevé de formuler sa pensée que déjà celle-ci était suivie d'une idée.

Cette idée, ses muscles, pour ainsi dire machinalement, l'avaient mise à exécution.

Épaulant sa carabine, il avait ajusté longuement et, pressant la détente, fait feu.

On a vu ce qui était advenu du malheureux Macker.

– Aux autres ! commanda Jean Stuck d'une voix brève... et ne les manquez pas...

Ce fut comme un feu de salve : un coup de tonnerre roula à travers la vallée, éveillant des sonores échos qui s'en allaient, mourant au loin.

Lorsque se fut dissipé l'essor de fumée qui masquait aux aventuriers les pauvres diables que l'Irlandais avait entraînés à sa suite, ils les virent se relever soudain – car le commandement de Stuck était arrivé jusqu'à eux et, l'entendant, ils s'étaient jetés à plat ventre – et s'enfuir à toutes jambes...

– Feu !... feu !... cria une fois encore John Stuck, furieux à la pensée qu'ils allaient lui échapper et rejoindre ce maudit Français.

Cette fois-ci encore les pauvres diables recommencèrent la même manœuvre qui leur avait si bien réussi et les hommes de Stuck envoyèrent leur poudre aux moineaux…

Jean, lui, était demeuré à sa même place, indifférent au lâche abandon de ces hommes, les excusant, car, au fond, pour eux il n'était point question de défendre un drapeau, mais seulement les intérêts d'une compagnie qui, à tout bien examiner, les payait peu.

À quel sujet auraient-ils été prendre à cœur ses intérêts et auraient-ils pu consentir à leur sacrifier leur peau ?

Lui, c'était autre chose : de race supérieure, il avait pris des engagements vis-à-vis des directeurs qui lui avaient accordé leur confiance ; il était comme une sentinelle placée à un poste de combat et, ce poste, il n'eût pu l'abandonner sans manquer à l'honneur.

Donc il ne leur en voulait pas, comprenant que, la partie perdue, – et elle l'était, semblait-il, irrévocablement, – autant valait que ses compagnons pussent se sauver : cela ne lui aurait été d'aucun profit qu'ils restassent avec lui ; il saurait bien revenir seul.

Au fond, cette pensée de la mort prochaine n'était pas pour l'impressionner ; bien au contraire, cela ne lui déplaisait pas par trop.

D'abord, soldat par tempérament et par goût, il avait toujours rêvé mourir d'une balle ou d'un coup de sabre.

C'était là ce qui l'attendait.

Ensuite, en l'espèce, il avait conçu trop d'espoir depuis quarante-huit heures, pour ne pas se sentir l'âme envahie par une désespérance profonde, maintenant qu'avait définitivement échoué la combinaison sur laquelle il avait échafaudé ses rêves de bonheur.

Il attendait donc tranquillement, en toute sérénité, le moment où ces misérables en voudraient terminer avec lui ; ne regrettant qu'une chose : de ne pas pouvoir emporter, en tombant, l'espoir que quelques-uns d'entre eux seraient pendus...

Car c'était de leur part acte de haut brigandage, et comme toute iniquité le révoltait, cela lui répugnait un peu de penser que ces gens-là allaient pouvoir jouir en paix de leur crime.

C'est au point que lorsque éclata le coup de feu qui jeta bas l'Irlandais, le premier mouvement de Jean fut l'indignation.

Quel lâche guet-apens !

Et il s'élança de derrière son cheval, à couvert duquel il s'était mis, courant instinctivement vers les quatre pauvres diables qui, – nous l'avons dit, – fuyaient dans toutes les directions.

C'est lui qui, voyant les autres épauler leur carabine, avait crié aux fuyards de se coucher.

Puis quand ils se relevèrent, il leur cria de nouveau.

– À moi !... ralliez-vous à moi...

Et affolés, ne sachant plus comment faire pour tirer leur peau de cette bagarre, les compagnons de Patrice Macker accoururent.

Maintenant, Jean ne pensait plus qu'à attendre la mort : puisque le hasard replaçait à ses côtés ceux qui tout à l'heure s'y trouvaient, il prit la soudaine et ferme résolution de lutter jusqu'au bout.

Aussi bien la mort les attendait de toute façon : les deux décharges qui venaient de les accueillir en étaient la preuve.

– Eh bien ! mes garçons, leur demanda-t-il tranquillement quand ils l'eurent rejoint, vous voici de retour.

– Ah ! monsieur l'inspecteur, répondit l'un d'eux se faisant le porte-paroles de ses compagnons tout penauds, ce sont des brigands... des assassins...

Le jeune homme eut un sourire sceptique.

– Parce qu'ils ont tenté de se défaire de vous, dit-il ; mais tant qu'il ne s'agissait que de se défaire de moi, c'étaient les plus honnêtes gens du monde...

Puis brusquement :

– Mais ce n'est pas tout ça ; nous avons autre chose à faire que de discuter... Vous allez vous écarter les uns des autres d'environ une vingtaine de pas et couchés, me commencer un feu d'enfer sur ces gaillards-là... ou plutôt sur leurs chevaux... Quand ils seront démontés nous en viendrons plus aisément à bout.

Ces paroles, prononcées avec assurance, réconfortèrent les misérables, qui se prirent à penser que peut-être il y avait à espérer vraiment de tirer leur peau de ce mauvais pas ; et l'ordre de Jean fut exécuté en un clin d'œil.

Malheureusement, les autres ne furent pas assez bêtes pour se laisser ainsi canarder à volonté et ils se mirent, d'un bond, en arrière, hors portée...

Les hommes de Jean voulurent se mettre à leur poursuite, mais notre ami les arrêta.

Il ne s'agissait pas de se laisser entraîner hors des terrains peggés dont leur présence assurait la possession à la compagnie qu'ils représentaient.

Les piquets plantés par eux étaient pour ainsi dire autant de drapeaux qu'ils devaient défendre, et il ne fallait pas s'en écarter.

Seulement, comme il eût été inutile maintenant de continuer le feu, il ordonna à ses hommes de cesser de tirer et un silence complet plana sur la vallée.

Le soleil était chaud et Jean ne considérait pas sans une certaine terreur la perspective de demeurer jusqu'à la nuit dans cette position.

Un coup de feu soudain éclata, et là-bas, juste en face d'eux, ils virent un cheval se cabrer et, désarçonnant son cavalier, s'enfuir à travers la plaine comme un fou...

Puis un second coup de feu suivit le premier et un second cheval fut atteint ; seulement, au lieu de s'enfuir, il resta sur place, tombé comme une masse...

Jean, au comble de la stupéfaction, se demandait quelle sorte de secours pouvait bien lui arriver ainsi, cherchant à quel hasard il lui fallait attribuer cet inattendu coup de main.

Coup de main d'autant plus surprenant qu'il avait beau, avec sa jumelle, fouiller la plaine et les environs, il n'apercevait personne.

Là-bas, seulement, à la lisière d'un petit bois, un léger nuage de fumée flottait à ras de terre, semblant déceler la présence d'un tireur embusqué...

Mais était-ce véritablement de la fumée ?

Et voilà que, tout à coup, une autre détonation éclata, pas au même endroit, beaucoup plus sur la droite, et la balle porta, faisant coup double, crevant la cuisse du cavalier et le flanc du cheval.

La panique commençait à se mettre dans la troupe de John Stuck ; on voyait les aventuriers s'agiter, aller, venir, courir à droite, à gauche.

– Ah ! soupira Jean de Brey, si on avait sous la main une petite troupe, ce serait le moment de tomber sur ces gaillards-là.

Malheureusement, avec ses quatre hommes, qu'eût-il pu faire ?

Rien autre chose que de mettre les autres à même de le massacrer, lui et ses compagnons...

Cependant les coups de feu continuaient, assez régulièrement espacés, toutes les dix minutes à peu près, et jamais à la même place.

Maintenant, c'était par-dessus la tête de Jean que sifflaient les balles, allant toutes – même à douze ou quinze cents mètres de distance, – atteindre leur but, et la surprise de John Stuck et de sa bande se transformait en effarement.

Très tranquillement, notre ami, lorgnette aux yeux, jugeait les coups, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer la vertigineuse adresse avec laquelle ce tireur émérite descendait, les uns après les autres, les cavaliers éparpillés maintenant à travers la plaine, de manière à offrir une cible moins facile aux projectiles qui leur tombaient dessus, dru comme grêle...

– Si cela continue, plaisanta le jeune homme, sur un ton de gaîté qui gagna ses hommes, nous n'aurons qu'à nous enrouler dans nos couvertures et à nous endormir tranquillement...

Enfin, John Stuck se décida à faire ce par quoi il aurait dû commencer. Ayant remarqué que les coups de feu partaient, suivant une ligne circulaire, et allaient toujours de droite à gauche, à la première détonation qui éclata, il fit partir, à fond de train, trois de ses hommes avec mission de piquer droit

devant eux dans une direction où devait se poster le tireur inconnu qui les massacrait ainsi à couvert.

C'était bien calculé et ils tombèrent juste sur lui : seulement, avant qu'ils eussent eu le temps d'arrêter leurs chevaux, de prendre leur carabine, de l'armer, de mettre en joue, ils recevaient une volée de balles qui blessaient deux chevaux et flanquaient à terre un des leurs.

Les deux autres, incapables de maintenir leurs montures affolées, hennissant de douleur, s'enfuyaient à toutes brides.

Sur leurs traces, une galopade effrénée.

C'était Oom Prétorius qui, les guides enroulées autour du poignet gauche, tenant sa carabine épaulée, de la main droite seulement, se ruait vertigineusement sur la troupe de John Stuck.

Que se passa-t-il dans l'esprit des aventuriers ?

L'apparition fantastique de ce grand vieillard, dont la barbe blanche flottait au vent comme un drapeau, les frappa de terreur comme si à eux eût couru quelque habitant d'outre-tombe !

Crurent-ils qu'il ne faisait que précéder un fort parti boër ? et cette supposition était fondée avec une grande vraisemblance sur l'audace incroyable de cet homme.

Toujours est-il qu'en dépit des efforts de John Stuck, ils se mirent à fuir, sourds à toutes ses objurgations, à toutes ses menaces, sans seulement vouloir retourner la tête.

D'ailleurs, Jean n'avait pas attendu cette déroute pour prendre un parti.



C'était Prétorius.

Dès qu'il avait vu les éclaireurs envoyés par John se retirer en désordre, il avait compris que le moment était propice pour tenter une diversion et il avait couru, suivi de ses quatre compagnons, vers l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux.

D'un bond ils furent en selle et, rejetant en bandoulière leur carabine, saisirent leur sabre, fonçant comme des fous sur les aventuriers.

– En avant !... hardi ! criait Jean qui les précédait de plusieurs foulées, ils sont à nous...

Il venait de reconnaître, accourant à toutes brides, le grand vieillard de Ferme-Élisabeth et il reprenait espoir.

Comme les hommes de John Stuck, il s'imaginait que, derrière le vieux, il y avait un parti important de cavaliers et que les autres allaient succomber sous le nombre.

Ce fut cette même persuasion qui avait fait fuir l'Anglais et qui donna à notre ami l'audace nécessaire pour charger, lui tout seul, cette bande d'aventuriers.

À un moment, il se trouva botte à botte avec Oom Prétorius.

– Ah ! les brigands... cria celui-ci... je vous avais bien prévenu !...

– Aussi, j'étais sur mes gardes ; mais pouvais-je me douter d'une semblable mauvaise foi...

Le vieillard eut un rire qui ressemblait à un rugissement...

– De la part de ces Uitlanders maudits... il faut s'attendre à tout.

– Et le gouvernement autorise de semblables choses... ?

– Non pas, mais encore faut-il des preuves... des témoins...

– Et vous ?...

– Moi... mon témoignage ne serait pas admis... propriétaire des terrains « peggés », je serais accusé de parti pris... de mauvaise foi...

– Mes hommes, alors ?

Oom Prétorius eut un hochement de tête et murmura :

– Eux ! peut-être... aussi pouvez-vous compter que l'autre ne vous laissera pas tranquille qu'il ne vous ait, vous et vos compagnons, couchés à terre.

Jean haussa les épaules.

– Pour le moment, ils sont loin...

En effet, dans le fond de l'horizon, s'apercevait un nuage de poussière qui allait s'éparpillant rapidement dans le ciel...

C'était ce qui restait de John Stuck et de ses compagnons...

Oom Prétorius ayant ralenti l'allure de son cheval, Jean l'imita et bientôt même tous les deux s'arrêtèrent.

Alors, seulement, le jeune homme pensa à se retourner, car, jusque-là, absorbé par son ardent désir de taillader la peau de ces voleurs, il avait négligé de s'assurer que ses compagnons le suivaient.

Appuyé d'une main sur la croupe de sa monture, ayant l'autre sur les yeux, en guise de visière, il fouillait la plaine, cherchant attentivement cette troupe en tête de laquelle, d'après lui, galopait Prétorius...

En tout et pour tout, ses quatre hommes qui, moins bien montés et surtout moins bons cavaliers que lui, n'avaient pu suivre le train et qui, d'un galop fatigué, arrivaient à mille ou quinze cents mètres, en arrière.

– Évidemment ! observa Prétorius dont le visage semblait avoir perdu un peu de sa rigidité pour se fondre dans une expression plus douce, plus sympathique, ces gens – et il désignait ceux qui s'enfuyaient – n'auraient pas été poltrons comme de vrais voleurs qu'ils sont, qu'ils nous auraient massacrés...

– Voilà qui n'est nullement prouvé... Maintenant, à vous dire vrai, je vous croyais accompagné...

– Non ; je suis seul...

– C'est ce que je vois ; si j'eusse su que personne n'était derrière vous, je n'aurais pas commis la faute – impardonnable pour un chef de détachement – de m'exposer ainsi.

Il ajouta avec un léger sourire :

– La théorie militaire défend cela de façon formelle...

Oom Prétorius le regardait et, dans sa prunelle, il y avait comme une lueur de satisfaction.

– Vous, vous êtes bien de mon sang, dit-il enfin d'une voix sérieuse. Autrefois mon père me reprochait mon impétuosité, et ce sont ces mêmes reproches que j'adresse...

Il s'arrêta net, et se reprenant :

– ... Que j'adressais à Guillaume.

Il caressa sa longue barbe avec un geste d'orgueil et ajouta :

– Les Brey ont toujours été comme ça.

– Bon sang ne peut mentir, déclara alors Jean ; nous avions des ancêtres aux Croisades, à la bataille de Poitiers... à Jarnac...

Le vieillard se pencha hors de la selle pour venir prendre sur l'arçon, où elle se reposait, la main du jeune homme ; il la serra énergiquement.

– Notre branche a cependant sur la vôtre un grand avantage qui résulte du mélange de notre sang avec du sang hollandais : c'est le flegme et la circonspection.

Ayant dit, il ajouta :

– Tournons bride et regagnons nos piquets...

Jean étendit le bras dans la direction où avaient disparu Stuck et ses compagnons.

– Et ceux-là ?...

– Quand ils auront assez couru, ils s'arrêteront, et quand ils se seront arrêtés, ils reviendront sur leurs pas... c'est pourquoi, il faut vous tenir sur vos gardes...

Il tira de sa ceinture une grosse montre d'argent, consulta le cadran, et fronçant les sourcils :

– Guillaume ne revient pas...

Comme en ce moment, ils chevauchaient tout doucement laissant leurs montures souffler, Jean demanda :

– Qui ça, Guillaume ?

– Mon petit-fils, que j'ai envoyé dans les fermes prévenir...

Et cette réponse laconique fut faite de telle sorte que le jeune homme comprit qu'il serait inutile d'insister.

Au pas, ils rejoignirent les quatre autres qui, les voyant revenir, s'étaient mis au pas, eux aussi, et silencieusement ils gagnèrent l'endroit qui, depuis le commencement de la journée, avait servi de champ de bataille...

La nuit commençait à tomber, et Jean pour rompre ce silence qui, dans les circonstances présentes, l'énervait, sans laisser même de l'inquiéter un peu :

– Nous coucherons sur nos positions...

Le vieux tressaillit et grommela :

– Cela dépend.

– Croyez-vous qu'ils nous attaqueront cette nuit ?...

– Eux peut-être non, mais les autres !...

– Quels autres ? interrogea le jeune homme ; pensez-vous donc qu'il y ait une autre bande ?...

– Oui, il y a une autre bande, et plus redoutable, celle-là.

Jean s'emporta :

– Et votre gouvernement supporte cela ?

Un sourire énigmatique courut sous la blanche moustache du vieux.

– Cela dépend, fit-il.

Puis, avec une nouvelle contraction de la face :

– Il ne revient pas.

Haussé sur ses étriers, il fouillait l'horizon, quand soudain, Jean l'entendit qui murmurait d'une voix étranglée :

– Elle ! enfin...

Mettant les éperons aux flancs de son cheval, Prétorius partit d'un galop fou criant à son compagnon :

– Attendez-moi là...

Il venait d'apercevoir, sur le fond gris du crépuscule, une silhouette se détachant en arête vive et dans cette silhouette il avait reconnu Wilhemine…

En moins de dix minutes, il eut traversé la plaine, et, se jetant sur le flanc du coteau, au sommet duquel était arrêtée la jeune fille, il l'escalada, contraignant son cheval à conserver le galop.

– Eh bien ! cria-t-il de loin, quand il fut arrivé à portée de la voix…

La jeune fille, le reconnaissant, accourait à sa rencontre :

– Ils arrivent ! répondit-elle.

Net, le vieillard arrêta son cheval, grommelant un juron.

Quand Wilhemine l'eut rejoint :

– Alors, ils arrivent, dit-il anxieux de lui entendre répéter, comme s'il eût douté avoir bien entendu.

– Oui, je les ai rencontrés à mi-chemin… je les ai laissés passer, pour voir combien ils sont… et j'ai pris un chemin de traverse pour revenir…

Elle ajouta :

– Je dois avoir une heure d'avance sur eux.

– Et… ils sont nombreux ?

– Deux cents environ… tous à cheval… mais il doit y en avoir d'autres… par derrière, avec de l'artillerie.

Durant qu'elle parlait, le vieillard mâchonnait entre ses dents :

– C'est bien ça… c'est bien ça… Oncle Paul était bien informé.

Et tout à coup éclatant, il asséna sur l'arçon de sa selle un coup de poing sous la vigueur duquel le malheureux cheval, déjà fatigué d'une course vertigineuse, ploya les jarrets.

– Ah ! les bandits !... ah ! les voleurs !

Tout droit sur sa selle, la face blanche, les doigts crispés, il semblait qu'il allait tomber à la renverse...

– Grand-père !... cria Wilhemine effrayée, en étendant les bras.

– Laisse, dit-il en la repoussant presque brutalement...

Il se croisa les bras et ajouta d'une voix étranglée :

– Et Guillaume qui ne revient pas !...

– Ah ! s'exclama Wilhemine... si on pouvait... si on était en nombre...

– Eh bien ? interrogea le vieillard...

– Comme ils sont obligés de passer par Buffelstroom... on les attendrait là... il n'en sortirait pas un...

– C'est bien à quoi je songeais... Mais Guillaume ne revient pas... et à nous deux...

Subitement, une idée lui traversant la cervelle :

– Suis-moi ! dit-il laconiquement...

Il repartit au galop, accompagné de sa petite-fille, dévala le flanc du coteau, retraversa la plaine et rejoignit Jean et ses hommes, au moment où, mettant pied à terre, ils se disposaient à établir leur campement pour la nuit...

Avec une légèreté qu'on n'eût certes pas attendue de la part d'un vieillard, Prétorius sauta à terre et, pressant Jean par le bras, le tira à l'écart.

– Mon parent, dit-il d'une voix grave, vous êtes soldat, vous êtes Français ; à ces deux titres, vous devez avoir horreur des fourbes et des voleurs...

– Vous n'en doutez pas, monsieur Brey...

– Or, il se prépare en ce moment une infamie : les Uitlanders ont résolu de s'emparer de notre pays et d'annexer le Transvaal à la colonie du Cap.

Le jeune homme écarquilla les yeux comme s'il eût entendu un conte des *Mille et une Nuits*...

– C'est de la folie !... L'Europe ne permettrait pas un tel crime !... Ils n'oseraient.

– Ils osent si bien qu'ils sont déjà en marche et que dans une heure ils vont passer près d'ici...

Le ton de Prétorius était si affirmatif que Jean ne douta plus.

– Mais c'est monstrueux ! mais c'est un guet-apens sans nom !... un vol inique ! – et les Boërs laisseront faire ?...

Le vieillard redressa sa tête blanche et dardant sur Jean des regards fulgurants :

– Les Boërs se feront tuer plutôt, et c'est sur leurs cadavres que ces voleurs devront passer pour gagner Prétoria !...

– Bien, cela, déclara Jean, aux joues duquel un flot de sang était subitement monté.

Prétorius lui prit les mains.

– Écoutez, mon parent, dit-il d'une voix qui vibrait, sur l'ordre de l'oncle Paul les contingents boërs, prévenus de ferme en ferme, se rassemblent : avant la lueur du jour, ils seront ici... Mais déjà les Anglais auront passé... Il faudrait pouvoir les arrêter durant quelques heures... Voulez-vous m'y aider ?

– Je suis tout à vous... disposez de moi comme il vous conviendra.

– Et vos hommes ?

– Pour de l'argent ils marcheront, répondit Jean d'un ton méprisant...

Moins de cinq minutes après, les hommes de Jean gagnés par la perspective d'une forte prime, la petite troupe galopait vers les gorges de Buffelstroom.

XXIV

LE GUIDE

Depuis le 15 novembre, on réunissait des troupes sur la frontière.

Par les soins d'agents de la Compagnie à Charte, on distribuait des armes ; mais, détail significatif, tandis que la police montée de la Chartered est généralement armée de carabines Martini Henry, les hommes recrutés dans les mines, les volontaires comme ils se nommaient eux-mêmes, recevaient des fusils Lee-Metford, ne portant ni la marque de l'État, ni celle de la Compagnie.

Chaque jour, c'étaient de nouvelles inspections, soit par le major White, soit par le capitaine Coventry ; puis des marches, des tirs, des exercices de petite guerre.

Si bien que lorsque Henry Kinburn était arrivé à Mafeking, amenant le contingent, en compagnie duquel Jean de Brey l'avait rencontré sur la route de Ferme Élisabeth, il avait trouvé des troupes admirablement entraînées.

Aussi, bien que le costume lui eût fait faire une légère grimace, vu qu'il ne rappelait que de très loin l'uniforme des horse-guards, il n'avait pu s'empêcher d'un vague sentiment d'orgueil, lorsque, après la manœuvre, il avait été à même de constater combien étaient vraies les paroles prononcées par son oncle à Cannes.

– Ce ne sont point des agents de police, mais de véritables soldats que vous aurez à commander, lui avait dit lord Cornallett.

Et la vérité, c'est que même sa compagnie de soldats rouges n'aurait pu faire montre d'un tel ensemble, d'une telle précision, d'une telle initiative.

Le tout était de savoir quelle contenance auraient, au feu, ces troupiers improvisés.

Et Henry Kinburn avait suffisamment de confiance pour regretter que tous ces efforts fussent faits pour donner une leçon à ces sauvages de Matabélés ou autres peuplades, demi-indépendantes, qui entourent les possessions sud-africaines de la Grande-Bretagne.

Or, comme le jeune homme faisait part de cette observation à quelques-uns de ses nouveaux collègues, il les vit qui souriaient d'un air malicieux, en haussant doucement les épaules, tandis que leurs regards s'attachaient sur lui avec une expression de douce pitié.

– En vérité ! s'exclama-t-il avec feu, n'avez-vous donc pas, comme moi, confiance dans ces troupes ?

– Suffisamment comme cela, major, lui répondit-on.

– Alors je ne vois pas trop à quel propos ce que je viens de dire a le don de vous égayer, riposta le jeune homme qui prenait facilement la mouche.

Ce fut le capitaine Coventry qui se chargea de lui mettre, comme on dit vulgairement, les points sur les *i* : ce n'étaient point Matabélés qu'il s'agissait d'aller combattre, mais bien les Boërs.

La situation des Anglais à Johannesburg était devenue intolérable, et comme ils avaient résolu d'exiger du gouvernement de Prétoria, par tous les moyens possibles, les

réformes auxquelles ils croyaient avoir légitimement droit, il se pouvait faire que quelque complication imprévue vînt à surgir.

Dans ces conditions, ils avaient écrit au D[r] Jameson, administrateur de la Compagnie à Charte, pour lui demander de bien vouloir venir à Johannesburg pour prendre sous sa protection leurs femmes et leurs enfants.

– C'est donc la guerre ! s'exclama Henry Kinburn en fronçant le sourcil.

Nature foncièrement droite, il ne voyait pas plus loin que ce qu'on voulait bien lui raconter, et tout naturellement à son esprit se présentait l'éventualité d'une collision.

– Point, répondit Coventry, il n'est pas question de menaces immédiates contre les coutumes ni les propriétés, et le docteur affirme que l'expédition s'accomplira sans effusion de sang...

– Il n'y aurait même rien d'impossible à ce qu'il n'y eût pas un coup de fusil tiré...

Kinburn hocha la tête, paraissant prendre pour de l'argent comptant l'explication qui venait de lui être fournie ; mais, au fond, il trouvait les préparatifs faits en disproportion avec le but poursuivi et il ne pouvait s'empêcher de penser que, pour une semblable besogne, la police montée de la Chartered eût suffi amplement.

Dans la journée, il alla voir lord Cornallett qui, ainsi que nous l'avons dit, avait établi son quartier général à Mafeking, pour être plus à proximité du théâtre des opérations prochaines, et qui en même temps se montrait peu désireux de demeurer à Johannesburg.

Il masquait sa poltronnerie derrière sa sollicitude paternelle qui ne se souciait pas d'exposer Edwidge aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

Pour le coup, Henry Kinburn ne put s'empêcher de rire franchement tellement cette crainte lui paraissait exagérée et disproportionnée avec les explications que ses collègues venaient de lui donner.

Alors lord Cornallett avait arrondi ses yeux en boule de loto et, joignant les mains, s'était exclamé :

– Quelle naïveté, mon cher Henry, et comment pouvez-vous croire sérieusement que l'on organise des compagnies, qu'on les arme, qu'on les exerce pour aller jouer le rôle de policemen dans les rues de Johannesburg.

Il reprit gravement :

– Savez-vous que ce sont des frais considérables.

Le visage du jeune homme exprima la stupéfaction la plus grande.

– Alors je ne comprends plus !

Le visage du lord s'empourpra et simulant une violente indignation.

– Ne seriez-vous pas un véritable Anglais, Henry ! s'écria-t-il ; n'auriez-vous pas à cœur la grandeur et la prospérité de l'Angleterre ! ne seriez-vous pas disposé à verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour l'agrandissement de notre empire colonial ?

– Mon Dieu !

– Enfin, supporteriez-vous de sang-froid une insulte faite au drapeau de la Grande-Bretagne ?

– Ah ! cela jamais... par exemple ! riposta le jeune homme dont la main se porta instinctivement sur la poignée de son sabre.

– Eh bien ! c'est le cas... déclara audacieusement lord Cornallett.

– Sa Majesté la reine a été insultée ?

– Oui, à moins que vous refusiez de considérer l'honneur de Sa Majesté comme solidaire des intérêts et de l'honneur des sujets anglais qui habitent le Transvaal ! Le gouvernement de la République refuse de nous donner droit de cité, un des droits les plus naturels et les plus sacrés qui appartiennent à des hommes libres. Est-ce vrai ?

– C'est vrai, ne put s'empêcher de répondre le jeune homme.

– Nous avons donc décidé d'adresser des réclamations très nettes et très comminatoires au président Kruger.

– Parfait, mais pensez-vous que ce soit un moyen de faire admettre nos droits que d'appuyer cette demande sur des baïonnettes et des pièces de canon ?...

Lord Cornallett, quelque peu énervé par l'insistance que mettait son neveu à éclairer sa religion, tambourinait d'un doigt nerveux sur le rebord de son bureau.

– Vous n'entendez rien à la politique, mon pauvre Henry, dit-il d'un ton de profonde pitié ; les mesures de précaution que nous prenons ne sont pas dirigées contre le président, mais contre la population : on vous a donné connaissance de la lettre qui nous a été écrite par nos compatriotes de Johannesburg : on n'est plus en sûreté là-bas... et à moins que vous ne préfériez laisser massacrer des femmes et des enfants par ces brutes de Boërs...

Henry Kinburn approuva d'un mouvement de tête.

– Dans ces conditions-là, dit-il, c'est autre chose et je marcherai...

Sur son fauteuil, le lord eut un léger tressaut.

– Savez-vous bien, Henry, dit-il d'un air pincé, que si le colonel Grey connaissait la conversation que nous avons en ce moment, il pourrait la trouver singulière ?...

– Parce que ?...

– N'êtes-vous pas officier de la reine ?...

– Oui..., et c'est précisément, parce que j'ai cet honneur que j'estime de mon devoir de ne rien faire qui puisse porter atteinte au gouvernement de Sa Majesté.

– Un soldat ne discute pas les ordres qu'on lui donne...

– Certes ; lorsque celui qui les lui donne est autorisé à les lui donner.

– Le colonel Grey est votre supérieur, et vous lui devez obéissance ; car tous êtes au service de la Compagnie.

– Je suis auparavant au service de l'Angleterre...

– C'est tout comme, déclara lord Cornallett avec une irritation qu'il ne pouvait plus dissimuler...

Mais, changeant d'allure et d'intonation :

– Allons, poursuivit-il avec indulgence, je vois bien qu'il faut vous ouvrir les yeux.

Il déboutonna sa jaquette, prit un portefeuille fermé au moyen d'une clé minuscule accrochée à sa chaîne de montre et en tira un papier qu'il tendit tout déplié à Kinburn...

Au fur et à mesure que celui-ci en lisait le contenu, son visage changeait d'expression, et quand il eut fini il rendit le papier à son oncle, disant :

– Vous avez raison... du moment que Sa Majesté commande...

Lord Cornallett se mit à sourire et se levant :

– Vous partirez probablement demain, mon cher Henry, dit-il ; conduisez-vous bien et n'oubliez pas que votre fortune est faite.

Le cœur un peu soulagé, le jeune homme avait fait ses adieux à son oncle, et avait dû aller recevoir un chargement de tonneaux de farine et de caisses de salaisons qui arrivait sur des chariots traînés par des bœufs.

Un peu surpris qu'on lui eût confié une semblable mission, il l'avait été davantage encore lorsque, les caisses ouvertes et les tonneaux décerclés, il avait vu que ce que contenaient les tonneaux étaient des munitions de guerre, cartouches, obus, et que dans les caisses se trouvaient, démontées, des pièces de campagne Maxim.

– Décidément, avait-il pensé, cela devient sérieux et prend les proportions d'une véritable expédition.

Alors, il s'était rappelé encore une fois la prédiction de son oncle, à Cannes, et il s'était frotté les mains à la pensée qu'il allait véritablement faire œuvre de soldat et non de policier.

Maintenant, tout raisonnement avait fui de sa cervelle, et les considérants qu'il avait exposés le matin à lord Cornallett s'étaient envolés ; la perspective des coups de sabre et des coups de canon faisait vibrer en lui cette fibre spéciale à tout officier, et il lui tardait de partir.

Le moment si impatiemment attendu avait sonné plus tôt qu'il ne l'espérait : dans la soirée, un peu avant minuit, un homme était arrivé à cheval, porteur, pour le colonel Grey, d'un mot de lord Cornallett et, moins d'un quart d'heure plus tard,

Henry Kinburn arrivait chez le colonel, en tenue, casqué, botté, revolver au flanc et le sabre au côté.

– Major... vous allez monter à cheval.

– Bien, colonel.

– Et vous partirez grand train avec deux cents hommes de police.

– Bien, colonel.

– Le messager qui vient d'arriver va repartir avec vous et vous servira de guide ; et vous aurez à le surveiller, et à lui casser la tête au moindre soupçon que vous inspirera son attitude ou son langage.

– Vous pouvez compter sur moi, colonel... Maintenant, quels sont les ordres ?

– Vous êtes d'avant-garde... je vous suis, avec le gros de la colonne, à deux heures de distance... Le temps d'achever d'équiper les hommes, de leur répartir les munitions et de vérifier l'attelage des pièces... On est tellement pris au dépourvu.

Le colonel Grey, tout en parlant, s'habillait...

– Donc, vous filez droit devant vous, tâchant de faire le plus de chemin possible avant le jour, de manière à ce que, lorsque l'éveil sera donné, nous ayons déjà fait assez de chemin pour pouvoir surprendre Johannesburg.

Le jeune homme tressaillit et répéta d'un ton stupéfait :

– Surprendre Johannesburg !... Est-il donc arrivé de là-bas de mauvaises nouvelles ?...

Le colonel regarda son subordonné d'un air non moins surpris.

– Comprends pas..., déclara-t-il ; de quelles mauvaises nouvelles parlez-vous ?

– On avait dit... ou du moins j'avais cru comprendre que les Boërs menaçaient les femmes et les enfants des étrangers.

Grey haussa les épaules.

– Vous êtes bien naïf, mon cher major, dit-il ; mais, pour l'instant je n'ai pas le temps de vous expliquer... Il faut partir au plus tôt ; donc vous m'avez bien saisi, c'est un raid dont il s'agit...

– C'est entendu, colonel, et vos ordres seront exécutés ponctuellement ; maintenant, reste le cas où je rencontrerais du monde sur ma route...

– Eh bien ?...

– Eh bien ! que devrais-je faire ?

– Rien autre que d'exécuter mes ordres qui sont d'aller de l'avant ; donc, si quelqu'un veut vous barrer la route, vous lui passerez sur le ventre, c'est bien simple...

– Si on m'attaque ?...

Le colonel vint se planter devant le jeune homme et d'un ton hautain :

– Ah çà ! major, êtes-vous, oui ou non, officier de Sa Majesté ?

– Vous m'excuserez si je permets de préciser ainsi que je le fais ; mais dans le rapport lu aux hommes par le Dr Jameson...

L'autre heurta le plancher du talon de sa botte et riposta :

– Les hommes, c'est autre chose, il fallait bien leur parler ainsi ; ou, autrement, peut-être n'auraient-ils pas marché...

Tandis que lorsqu'ils recevront des balles... ils riposteront tout naturellement.

Puis, d'un ton sec, qui coupait court à l'entretien :

– Allez, monsieur, et n'oubliez pas que les intérêts de la Grande-Bretagne sont liés à la manière dont vous exécuterez mes ordres...

Henry Kinburn, quelque peu étourdi, salua et, pivotant militairement sur ses talons, se dirigea vers la porte.

Comme il allait atteindre le seuil, le colonel, fort occupé à tracer, devant son miroir, la raie qui divisait sa tête, depuis le front, jusqu'à la nuque en deux parties égales, lui lança ces mots :

– Faites votre possible pour atteindre avant le jour les gorges de Buffelstroom : c'est un point dangereux et qui pourrait être difficile à franchir si l'ennemi tentait de nous y arrêter...

Le jeune homme sortit, moins enthousiaste que lorsqu'il était entré : la situation n'était plus la même que celle entrevue d'après les explications de Lord Cornallett, et, en dépit du laconisme du colonel, il n'était pas assez stupide pour ne pas comprendre le but poursuivi par le Dr Jameson.

Mais il était soldat dans l'âme et, bien qu'en lui-même il désapprouvât peut-être l'expédition dont il s'agissait, son devoir était d'obéir.

Déjà, les hommes dont il devait prendre le commandement étaient là, sur la place de Mafeking, à la tête de leurs chevaux, attendant qu'il les passât en revue, ce qu'il dut faire à la lueur de falots que portaient des sous-officiers.

À la vérité, c'étaient de superbes gaillards, d'une tenue magnifique, et que l'on avait certainement dû choisir, car tous

étaient d'une taille au-dessus de la moyenne, et leur visage martial trahissait de vieux soldats.

Henry Kinburn se sentit le cœur un peu plus à l'aise à la vue de cette troupe ; avec des compagnons tels que ceux-là, le raid dont il avait le commandement ne lui laissait plus aucune incertitude.

Il se faisait fort, à leur tête, de passer sur le ventre de quiconque serait tenté de s'opposer à son passage.

Comme il avait fini son inspection, un homme lui fut amené par un sous-officier qui lui dit :

– Voici le guide !

À la lueur d'un falot, l'officier l'examina et tressaillit.

– Où donc ai-je vu cette tête-là ? murmura-t-il en anglais.

L'autre, impassible, supportait l'examen auquel Henry Kinburn se livrait sur son visage et sur sa personne...

Seulement, si l'officier eût été plus physionomiste, il eût constaté certainement une imperceptible rougeur qui colorait les pommettes du guide, en même temps qu'un rictus nerveux crispait ses lèvres.

– C'est toi qui dois nous conduire ? demanda brusquement Henry Kinburn, curieux d'entendre le son de sa voix, comme s'il en devait retirer quelque enseignement.

– Oui, monsieur l'officier, répondit l'autre.

Il s'exprimait dans un anglais assez correct, quoique avec un accent hollandais fort prononcé...

– Boër ? interrogea Kinburn en fronçant le sourcil.

– Non, Flamand, dit l'autre laconiquement.

L’officier l’examina encore des pieds à la tête ; puis tournant, brusquement les talons, dit à son sous-officier :

– À cheval !

Lui-même se mit en selle et l’on partit au petit trot pour traverser la ville. Une fois les dernières maisons dépassées :

– Guide ! fit-il.

– Monsieur l’officier ? demanda l’autre qui chevauchait botte à botte.

– Il faut que je sois aux gorges de Buffelstroom avant l’aube.

– Ce sera difficile.

– Est-ce impossible ?

– Cela dépend.

– De quoi ?...

– De vos chevaux ; l’étape est longue et le chemin n’est pas bon...

– C’est l’ordre : donc avise à régler ton allure de manière à ce que cela soit.

– Si vous pouvez me suivre, nous serons à Buffelstroom avant que le jour soit levé...

– Sois tranquille, on te suivra.

L’homme mit l’éperon aux flancs de sa monture dont le trot s’allongea et l’on fit une dizaine de milles ainsi, en silence.

Alors on fit halte pour donner aux chevaux le temps de souffler et aux hommes celui de se dégourdir les jambes.

– Que pensez-vous du guide, Harry ? demanda Kinburn à un sous-officier qui venait de lui donner du feu pour allumer son cigare.

– Un homme superbe, répondit l'autre.

– Oui, mais autrement, il a une physionomie qui ne me revient guère...

Le sous-officier haussa les épaules.

– Ces faces-là, on dirait des portes fermées : il est bien difficile de voir ce qu'il y a derrière.

– C'est ce que je pensais et j'ai idée qu'il pourrait bien y avoir une trahison embusquée derrière cette impassibilité !

– C'est cependant un homme de confiance envoyé par M. Stuck.

Kinburn réfléchit un moment, puis, brusquement :

– N'importe, quand nous nous remettrons en marche, vous trotterez derrière et vous le surveillerez ; au moindre geste suspect, une balle dans la tête.

– Entendu ; seulement, ce n'est pas à souhaiter... parce qu'alors qui est-ce qui nous conduirait ?

L'officier hocha la tête d'un air insouciant.

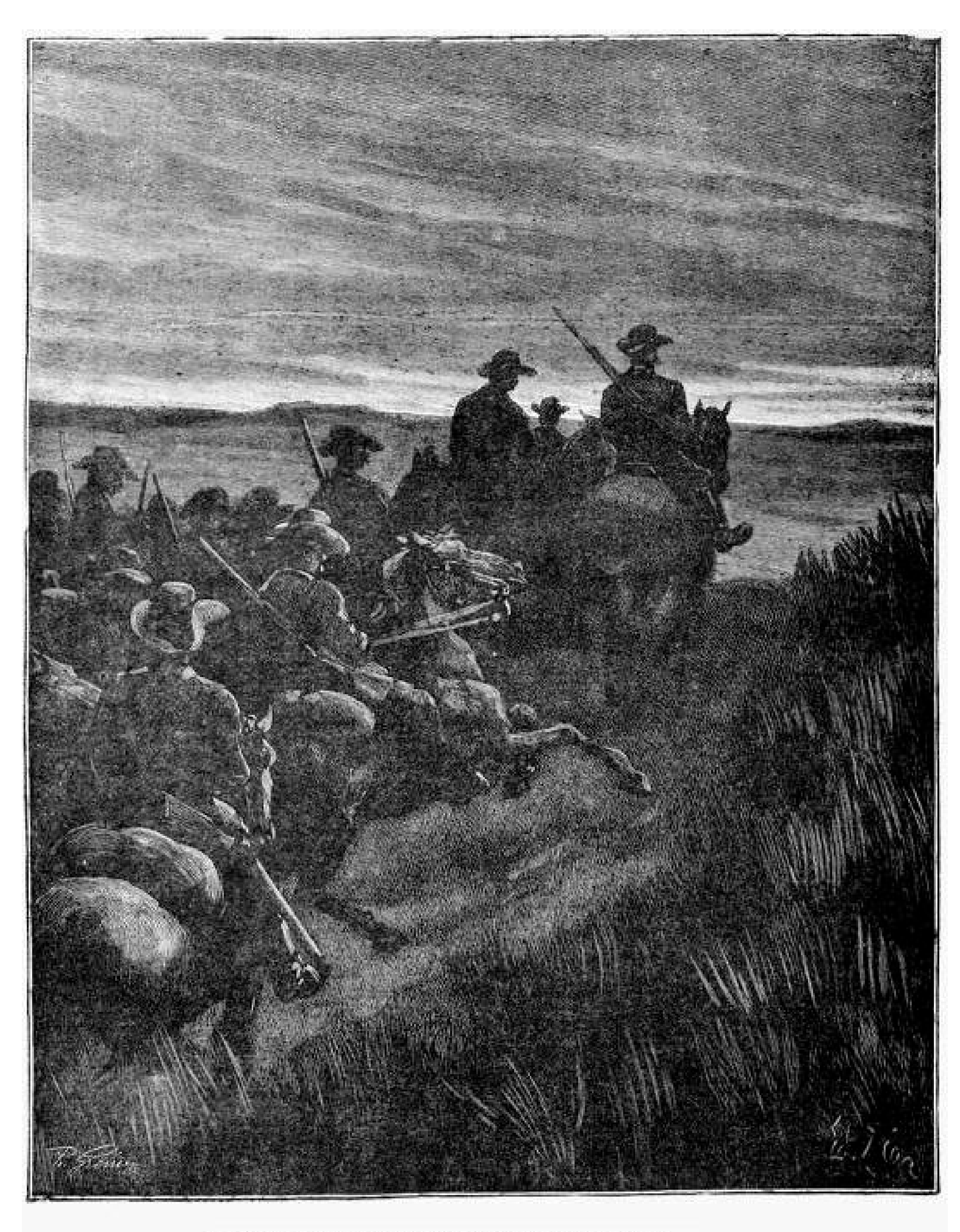
– N'est-ce pas la route de Johannesburg que nous suivons ?

– Oui, je l'ai déjà faite...

– En ce cas, nous n'aurions qu'à pousser droit devant nous...

On remonta en selle et on partit.

– Tu sais, fit-il à brûle-pourpoint en s'adressant au guide, que j'ai ordre de te faire sauter la cervelle si tu bronches.



Une ligne apparaissait, annonçant l'approche de l'aurore...

L’homme ne répondit rien et l’on continua d’avancer.

Pendant deux heures on courut ainsi, à franc étrier, faisant halte de temps à autre pour reprendre haleine ; les milles succédaient aux milles, et Henry Kinburn, à mesure que s’approchait le moment où le jour se lèverait, sentait s’évanouir son appréhension.

La nuit, dans une contrée inconnue, on a beau être soldat, on est toujours quelque peu impressionné ; les embuscades sont faciles, et l’on peut être surpris avant même d’avoir eu le temps de se mettre sur la défensive...

Déjà même, l’ombre devenait moins épaisse, et tout là-bas, au fin fond de l’horizon, une ligne imperceptible apparaissait, plus claire, annonçant l’approche de l’aurore...

– Eh bien ! demanda-t-il, comme, pour la quatrième fois depuis le départ de Mafeking on se remettait en selle, et ces gorges ?

– Nous n’en sommes plus loin maintenant ; encore deux haltes et nous les apercevrons...

Soudain, sur la droite, ils entendirent des cris.

– Qu’est-ce que cela ? interrogea l’officier en faisant mine d’arrêter son cheval.

– Quelque chacal qui ronge une carcasse, fit le guide.

Son visage n’avait pas bougé et cependant il semblait que sa voix avait tremblé un peu...

Un silence avait suivi que bientôt troublèrent de nouveaux cris.

Mais, cette fois, il n’y avait pas à s’y méprendre : c’étaient des cris humains, comme des appels.

– Halte ! commanda Kinburn.

Derrière lui, la troupe s'immobilisa.

Seul, le guide faisait mine de poursuivre la route ; mais sur un signe de l'officier, Harry avait lancé sa monture et saisi la bride de l'homme.

– Pas tant de presse, mon camarade, ricana-t-il ; tu n'as pas besoin d'arriver avant nous...

Henry Kinburn dit alors :

– Quatre hommes pour garder le guide ; vous, sergent Harry, vous allez me prendre quinze cavaliers et me fouiller rapidement cette brousse, car je veux que le diable me rôtisse vivant si ce n'est point une créature humaine que nous venons d'entendre...

Et il étendait le bras vers sa droite.

Le sous-officier partit après avoir désigné les hommes, qui, en éclaireurs, se lancèrent dans la plaine au grand trot...

Kinburn, lui, s'était approché du guide.

– Ton chacal a une voix d'homme, mon garçon, déclara-t-il.

– C'est bien possible, mon officier, répondit l'autre, impassible, mais si vous étiez depuis longtemps dans nos pays vous sauriez que rien ne ressemble plus à une voix humaine que le cri du chacal.

Dressé sur ses étriers, Henry Kinburn regardait ses hommes éparpillés dans la brousse et en même temps guettait les bruits qui venaient d'eux.

– En ce cas, il faudrait croire que, dans ton pays, le chacal parle ! ricana-t-il.

Au loin, en effet, s'entendaient ces mots :

– À moi, par ici !...

Kinburn attacha ses regards sur l'homme : la physionomie de celui-ci s'était transformée ; ses lèvres s'étaient pincées dans un rictus haineux et, dans ses prunelles demi voilées par les paupières lourdes une colère, à grand'peine contenue, se reflétait.

D'un ton indifférent, il demanda à l'un des cavaliers qui, – sur l'ordre de Kinburn, étaient venus se placer à côté de lui.

– Y aurait-il, moyen d'avoir une pincée de tabac ?

Ce disant, il fouillait dans ses poches et, en tirant une pipe d'écume de mer, il ajouta :

– J'ai perdu le mien, cette nuit, à l'avant-dernière halte...

Obligeamment, celui auquel il s'adressait chercha dans sa vareuse.

Alors, de son bras droit brusquement détendu le guide frappait Kinburn en pleine poitrine, et si violemment que le jeune homme, renversé sur la croupe, vida la selle et coula à terre, où il demeura étourdi.

En même temps, de la main gauche, l'autre enlevait son cheval qui, les éperons aux flancs, fit un bond formidable, heurta la monture de l'Anglais qui fouillait dans ses poches, à la recherche du tabac demandé.

La bête, dans un écart affolé, jeta bas l'homme et partit au galop...

Dans le premier moment de stupéfaction, les soldats se portèrent au secours de l'officier, le croyant tué, et ce ne fut qu'au bout de quelques secondes, qu'ils songèrent au guide.

– Tirez ! cria un sous-officier, – feu sur lui !...

Plusieurs coups de carabines retentirent : mais le fugitif, en ces quelques secondes, était loin déjà dans la brousse et

invisible, ne trahissant la direction de sa course que par l'ondulation des hautes herbes.

Les balles sifflèrent à ses oreilles ; mais pas une ne l'atteignit – du moins ce fut à supposer, car bientôt, au loin, s'entendit le bruit des sabots battant le cailloutis d'un terrain plus dur.

Cependant Henry Kinburn, qui n'avait été que suffoqué par le coup de poing formidablement décoché, était revenu à lui ; dans la chute, il s'était fait quelques écorchures sans importance et maintenant, tandis qu'un de ses hommes lui brossait ses vêtements poussiéreux, il cherchait à dompter sa colère.

Il s'était laissé jouer comme un enfant ; du moment qu'il avait le pressentiment que cet homme était un traître, il aurait dû donner des ordres en conséquence... Maintenant, il était loin !... qu'allait-il faire sans guide ? Et avec ce traître, qui peut-être n'avait accepté la mission de le conduire que pour le mieux égarer, lui et sa troupe ?

Rien ne lui prouvait qu'il fût bien sur le chemin de Buffelstroom.

Ce fut pendant qu'il se livrait à ces peu agréables réflexions que les hommes envoyés en reconnaissance sous les ordres d'Harry revinrent...

Le sous-officier ramenait en croupe un individu que deux cavaliers soutenaient de chaque côté, pour l'empêcher de rouler à terre.

Il était dans un pitoyable état : ses vêtements maculés d'une boue gluante, le visage horriblement abîmé et tellement ensanglanté qu'il paraissait avoir un masque rouge.

Il devait, en outre, avoir reçu une blessure en pleine poitrine, blessure faite par une arme blanche ou par un coup de feu, car une tache écarlate s'étalait près de l'épaule.

Pour le restant, il avait perdu connaissance, et quand on le descendit de cheval il fallut l'étendre au pied d'un arbre et lui desserrer les dents avec une lame de couteau pour lui ingurgiter quelques gouttes d'alcool…

XXV

EN AVANT !

L’homme, revenu à lui, promena durant quelques secondes, à l’entour, ses regards ahuris, examinant ceux qui se tenaient près de lui ; puis il parut recouvrer la compréhension des êtres, retrouver le souvenir des événements et balbutia :

– C’est moi qui ai appelé...

– C’est pourquoi j’ai envoyé à votre recherche, dit Henry Kinburn.

Le blessé avait parlé anglais, avec un accent auquel il n’y avait pas à se tromper : c’était bien un enfant de la Grande-Bretagne, et tout de suite l’officier sentit la confiance renaître en lui.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– Je fais partie d’une troupe levée par M. John Stuck, qui a quitté Mafeking, il y a huit jours, pour aller « pegger » à Ferme-Élisabeth...

Il parlait avec peine et, sur le point de défaillir, tendit la main vers une gourde d’eau-de-vie, qu’il vida presque à moitié d’un seul trait.

L’alcool, qui lui brûlait l’estomac, donna comme un coup de fouet à sa faiblesse et il poursuivit, hochant la tête vers un point de l’horizon :

– On se bat... là-bas ; j'ai entendu des coups de fusil toute la soirée... Voilà quinze heures que je suis dans la brousse..., blessé, pouvant à peine me traîner... C'est la Providence qui vous a fait passer par ici.

Essoufflé, il s'arrêta, reprit haleine et poursuivit :

– M. John Stuck m'avait envoyé prévenir à Mafeking que les choses se corsaient et qu'il fallait commencer le mouvement..., il m'avait donné un billet pour le colonel Grey... Hier, vers le soir, j'ai été attaqué par un grand diable qui croisait ma route et m'a envoyé deux coups de feu, avant que j'aie eu seulement le temps de me mettre en défense...

Il ajouta :

– Seulement, une fois par terre, il m'a fouillé et m'a enlevé le billet...

Henry Kinburn grommela un juron : maintenant il comprenait.

– Parbleu ! dit-il, c'est notre guide qui a fait le coup...

– Un grand gaillard bien bâti..., tout jeune..., une vingtaine d'années..., tout la tête de ces damnés Burghers...

Il ajouta, furieux :

– Heureusement que je l'ai reconnu et que si je le repince...

– Son affaire est claire, grogna Kinburn.

– C'est précisément parce que je le connaissais que je ne me suis pas méfié ; c'était un ami de M. Stuck..., quelques-uns même prétendaient que c'était le propre petit-fils du vieux Prétorius Brey, le propriétaire des terrains que nous allons « pegger »...

L'officier promena sur la plaine un regard inquiet et murmura :

– Le bandit nous aura égarés…, qui sait, même, s'il ne nous a pas amenés ici pour nous tendre un piège…

Après un silence, il demanda :

– C'est bien la route des gorges de Buffelstroom.

– Eh ! non… pas tout à fait…

Henry Kinburn devint tout pâle et sa main se crispa instinctivement sur la poignée de son sabre.

– C'est bien cela ; il nous a égarés.

– Non… seulement, il ne vous a pas fait prendre le plus court.

Brusquement, l'officier questionna :

– Pouvez-vous supporter le cheval pour me conduire là-bas le plus rapidement possible ?

L'autre réprima un geste de souffrance et, d'une voix étranglée :

– On peut toujours essayer… quitte à laisser ma peau en route… car, ce que je lui en veux, à ce coquin-là…

Il poussa un profond soupir, dans lequel il semblait que son âme s'exhalait.

– Seulement, poursuivit-il, il faudra m'attacher… car, du diable !… si je serais capable de me tenir moi-même…

Sans tarder, l'officier donna l'ordre au détachement, qui, durant cet incident, avait mis pied à terre, de remonter à cheval.

Quant au blessé, ce fut sur la selle d'Harry qu'on le hissa et, derrière lui, en croupe, l'empoignant à bras-le-corps solidement, tandis que, de la main demeurée libre, il tenait les guides, grimpait le sous-officier.

Par surcroît de précaution, deux cavaliers flanquèrent la monture, pour éviter que l'homme glissât de la selle, et l'on partit.

Le nouveau guide fit obliquer la troupe sur la gauche, la ramenant un peu vers le chemin qu'elle venait de parcourir, mais gagnant en même temps, au sud, suivant une sente à peine tracée au milieu des herbages.

– C'est bien cela, disait Kinburn, ce misérable voulait nous égarer...

– Non, riposta le blessé : vous retarder seulement, car, par la route qu'il vous avait fait prendre, vous seriez quand même arrivé aux gorges... seulement trois ou quatre heures plus tard...

Et il ajouta :

– Je donnerais ma tête au bourreau que les damnés Burghers ont préparé là-bas un petit tour de leur façon...

L'officier haussa les épaules d'un air sceptique :

– À quel propos ?... Nos préparatifs ont été tenus tellement secrets que nul ne peut se douter de quelque chose...

– J'ai cependant entendu des coups de feu.

– Peut-être des « peggeurs » se mettant d'accord pour la possession d'un terrain, ricana le sous-officier Harry...

– C'est encore possible ; mais alors pourquoi ce Guillaume Brey m'a-t-il attaqué ? c'était donc qu'il se méfiait... En tout cas, le contenu du billet a dû l'édifier complètement sur vos intentions... et, à l'heure actuelle, – si ce n'est déjà fait, – il doit courir de ferme en ferme...

– Raison de plus pour tâcher d'arriver les premiers à Buffelstroom.

Et Henry Kinburn, d'un coup d'éperon, activa l'allure de son cheval. Derrière lui, tout le détachement prit le galop, et c'était vraiment un pitoyable spectacle que celui de ce blessé, cramponnant ses deux mains à l'arçon de sa selle, et dont la tête ballottait de droite et de gauche, tandis que de sourds gémissements s'échappaient de ses lèvres convulsivement serrées.

Depuis un long instant déjà, l'aurore avait paru, et le soleil, en quelques minutes élevé au-dessus de l'horizon, commençait à darder de chauds rayons.

– Mon officier, dit le blessé tout à coup, voici les gorges...

Là-bas, le paysage s'était soudainement barré de collines assez hautes qui semblaient une forteresse naturelle destinée à protéger le pays contre les incursions des envahisseurs.

Une dizaine de kilomètres – pas davantage – séparaient la troupe de ce point et Kinburn résolut de faire reposer là bêtes et gens, tandis que lui-même, à la tête des cavaliers les mieux montés, pousserait jusque-là en reconnaissance.

Non pas qu'il crût possible que les gorges pussent être gardées, car, malgré tout, il tenait pour inadmissible que les projets des Anglais fussent connus ; mais, officier scrupuleux, il n'était point homme à se dérober aux prescriptions de la théorie.

Or, en pays ennemi, un chef de troupe doit faire battre la contrée en avant de lui, avant de s'engager par trop.

Après donc avoir interrogé le blessé pour savoir s'il y avait quelque point par lequel on pût, de préférence à tout autre, aborder ces fameuses gorges, il partit.

L'air, ce matin-là, était très léger et très pur ; le soleil transformait en diamants les gouttelettes de rosée qui se balançaient à la pointe des herbes, et, dans la brousse, les mille

bestioles que la chaleur torride du jour allait, dans quelques instants, réduire au silence manifestaient leur existence par un invisible orchestre, fait de mille bourdonnements, de mille pioupioutements...

Le jeune homme, dégagé maintenant des hésitations qui l'avaient assailli quelques heures auparavant, se sentait l'âme joyeuse ; il avait cependant une petite, oh ! une toute petite inquiétude.

Si ces Burghers, en gros paysans qu'ils étaient, n'avaient même pas eu l'idée de garder ces gorges, si faciles à défendre, quel mérite aurait-il, lui, à s'en emparer ?

On est officier et l'on rêve les honneurs – cela est tout naturel, mais encore faut-il, que diable !... quelque chose qui les légitime.

Et si on ne devait pas avoir l'occasion de mettre le sabre hors du fourreau, à quoi donc servirait cette promenade ?

Assurément, le drapeau de la reine flotterait sur le palais du gouvernement, à Prétoria !

Mais cela vaudrait mieux si, auparavant, il y avait dans l'air un peu d'odeur de poudre et d'éclat de fusillade...

Il trottinait, tout en pensant à ces choses, restant au contre d'une ligne de tirailleurs, formée par ses hommes, lorsqu'on était arrivé à portée de carabine des collines.

L'arme, en travers de la selle pour être prête à toute éventualité, les soldats regardaient devant eux, sifflotant tranquillement, comme à la manœuvre.

Les roches avaient l'air si pacifique, et le soleil qui les dorait leur donnait un aspect pour ainsi dire si souriant, qu'en vérité il leur eût fallu avoir l'âme bien pusillanime pour supposer que là, derrière, se cachait une embuscade.

Dans l’air, il n’y avait pas d’autre bruit que le bourdonnement des insectes et aussi le bruissement de soie que faisaient les herbes hautes et sèches en se courbant sous le souffle de la brise.

On atteignit ainsi le pied des petits contreforts, et Kinburn qui, la lorgnette aux yeux, fouillait les anfractuosités rocheuses, allait envoyer un de ses hommes en arrière prévenir le détachement qu’il pouvait venir le rejoindre, lorsque soudain une détonation éclata..., puis deux, puis trois...

Successivement, trois chevaux s’abattirent.

Les hommes, non blessés, rallièrent l’officier.

– Pied à terre, tout le monde ! commanda celui-ci.

Avant que l’ordre eût été exécuté, deux autres coups de feu avaient atteint deux autres chevaux qui, dans une défense folle, désarçonnèrent leurs cavaliers et s’enfuirent dans la brousse.

– En retraite ! au galop !... commanda Kinburn ; les hommes démontés, pas gymnastique...

En quelques foulées, on fut hors de portée.

Alors l’officier fit prendre en croupe les soldats qui avaient perdu leurs chevaux, et, grand trot, la petite troupe rejoignit le détachement.

Déjà celui-ci, au bruit des détonations, avait sauté en selle et attendait...

– Les gorges sont gardées ! déclara Kinburn après avoir réuni, en une sorte de conseil de guerre, l’officier qui commandait sous ses ordres et même les sous-officiers.

Il ajouta :

– Je crois de notre honneur de forcer le passage avant l’arrivée de la colonne.

– C’est aussi mon avis, dit l’autre officier.

Interrogés du regard, les sous-officiers inclinèrent la tête affirmativement.

– Dans ces conditions, continua Kinburn, voilà ce que nous allons faire : le détachement va se porter à cheval jusqu’à distance de carabine ; là, une partie seulement mettra pied à terre et, sous mon commandement, s’engagera dans les gorges ; l’autre demeurera en selle, prête à charger, pour nous dégager en cas d’une poursuite trop chaude...

Et il fut fait ainsi qu’il avait dit.

À cinq cents mètres de l’éboulement rocheux, quatre-vingts hommes mirent pied à terre et, précédés d’une petite ligne de tirailleurs, flanqués de deux ailes chargées d’escalader, à droite et à gauche, les hauteurs pour tenter de déborder l’ennemi, on s’avança en rampant.

De temps à autre, on faisait halte et, à plat ventre dans les hautes herbes, on laissait prendre un peu d’avance aux flanqueurs, de manière à attirer l’attention de l’ennemi et à le forcer à se diviser pour faire face de tous côtés à la fois.

Puis on repartait, gagnant par bonds de vingt à trente mètres les abris signalés auparavant par Henry Kinburn : arbres renversés, roches éboulées, ravin formant tranchée naturelle.

Et, bien embusqués derrière ces abris, les hommes attendaient.

Mais rien ne s’entendait, personne ne se montrait.

C’était à croire que les défenseurs de la gorge avaient abandonné la position.

Même si les cadavres des chevaux n’eussent été là comme irréfragable preuve, on eût pu supposer avoir été l’objet de quelque hallucination.

– Par Dieu ! ricana tout à coup le sous-officier Harry, les moineaux se sont envolés.

– Hum ! riposta Kinburn ; croyez-vous que cela les ait satisfaits de nous avoir abattu quelques chevaux...

– Ces Burghers ont la tête plus dure que ça..., grommela un autre...

– Et la vérité, ajouta l'officier, c'est que ce silence et cette solitude ne me disent rien qui vaille.

– On ne va pourtant pas faire demi-tour...

Ces mots produisirent sur Kinburn un effet pareil à celui qu'eût produit un coup de cravache ; il rougit et regarda l'homme qui venait de parler...

Puis il se leva, sortit de derrière le roc qui l'abritait contre l'éventualité des balles qui pouvaient le frapper et mit son sabre sous son bras, comme s'il n'eût été qu'un simple bâton.

Ensuite, tranquillement, il tira de sa poche un étui en cuir, dans lequel il prit un cigare, le roula entre le pouce et l'index près de son oreille, pour s'assurer de son degré de sécheresse, et, cela fait, le porta à ses lèvres.

Après quoi, avec la même lenteur, il l'alluma...

Alors, son sabre toujours sous le bras, la main dans la poche de son vêtement, il commanda :

– En avant...

On repartit, et, cette fois, sans s'arrêter de nouveau, sans profiter des abris que, sur la route, pouvaient offrir les roches ou les arbres.

Et les hommes regardaient, furieux, celui d'entre eux qui avait si maladroitement parlé de tourner les talons, car ils comprenaient bien que cette imprudente parole avait piqué

l'officier à l'épiderme et que c'était là la raison de cette marche téméraire.

Au fur et à mesure que l'on avançait, chacun avait, en effet, la conviction qu'il entrait dans une souricière de laquelle nul de ceux qui se trouvaient là ne pourrait sortir vivant.

Les murailles, de chaque côté de cette brèche, allaient s'élevant progressivement, presque à pic, rendant impossible toute escalade, pendant que se rétrécissait le fond de la gorge, au point que, par instants, il eût été impossible à dix hommes de passer de front.

Quelques bonnes carabines, placées sur les sommets, eussent suffi à anéantir un corps d'armée.

Henry Kinburn, lui, continuait d'avancer, insouciant aux réflexions qui se faisaient derrière lui, grommelant entre ses dents cette phrase qui avait suffi à le mettre en rage :

– On ne va pourtant pas faire demi-tour !...

Non, on ne ferait pas demi-tour et, pour bien prouver à l'imbécile que telle n'était point son intention, il était résolu à marcher droit devant lui, sans hésitation, sans prudence même, ce qui eût pu être interprété comme une faiblesse.

Mais en dedans, il n'était pas assez naïf pour ne point avoir conscience de la position critique où il mettait son détachement.

Ou – chose invraisemblable – les gorges étaient abandonnées et alors on passait sans encombre, laissant derrière soi le nombre d'hommes nécessaire pour assurer la possession du défilé jusqu'à l'arrière de la colonne.

Ou bien – ce qui était bien plus dans la logique des choses – une embuscade leur était tendue ; en ce cas, jusqu'au dernier, ils laisseraient leurs os dans ces damnés rochers !...

Après tout, cela n’était pas plus désagréable qu’autre chose ; en sa philosophie pleine de placidité, Henry Kinburn estimait qu’un soldat n’avait guère d’autre raison d’être que de risquer sa vie en toutes occasions...

Bien qu’il fût partisan de s’offrir, dans la mesure du possible, toutes les jouissances de l’existence, il aimait mieux faire campagne que parader en brillant uniforme dans les allées d’Hyde-Park, et il se disait qu’au surplus un soldat est fait pour mourir sur un champ de bataille et non dans son lit comme un rentier ou un marchand bonnetier.

Et puis, pour rien au monde, ayant eu l’ordre d’aller en avant et de préparer le passage de la colonne, il ne se fût résigné à garder une position d’attente.

Sa consigne était de marcher, il marchait...

Déjà, on avait parcouru la moitié de l’étroit défilé et on débouchait dans une sorte de cirque d’environ deux kilomètres de diamètre, entouré de toutes parts de sommets élevés, lorsque soudain des détonations éclatèrent, roulant de roche en roche, ainsi que des coups de tonnerre.

Plusieurs hommes tombèrent, les uns mortellement frappés, les autres plus légèrement blessés, mais suffisamment cependant pour les mettre hors de combat...

– La voilà, la souricière ! grommela le sous-officier Harry...

En un clin d’œil, les hommes se trouvèrent allongés sur le sol, perdus au milieu des cailloux et des herbes, n’offrant aux balles de l’ennemi invisible qui les guettait qu’une presque imperceptible cible.

Cependant, une nouvelle décharge eut lieu, un peu au hasard celle-là, qui ne blessa personne, mais eut, par contre, l’avantage d’indiquer à Henry Kinburn la position à peu près exacte de l’adversaire...

– Je veux que le diable me rôtisse vivant, dit-il à Harry, si ces bandits-là sont plus d'une dizaine...

– Peut-être bien davantage, à mon avis ! riposta le sous-officier.

– Non ; car le nombre des coups tirés à la seconde décharge est sensiblement le même qu'à la première. En outre, les coups ne partent que du même côté et, s'ils étaient en nombre suffisant, la logique leur prescrirait de garnir les crêtes pour nous cerner ; tandis que, de la sorte, rien ne nous empêche de nous emparer des hauteurs en face...

Il ajouta d'un ton bref :

– C'est même ce que nous allons faire.

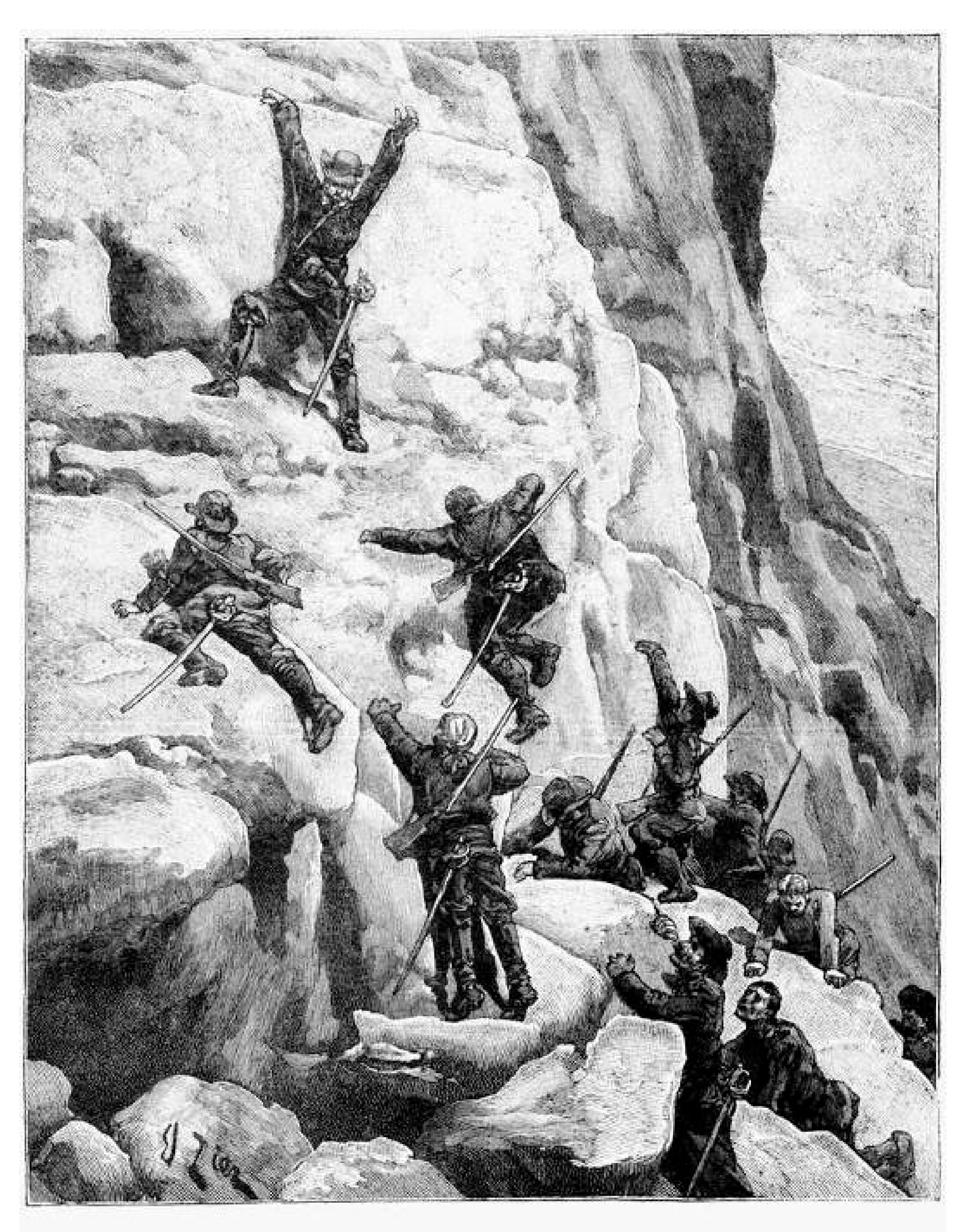
– Hum ! bougonna Harry, qui sait si ça ne cache pas un piège de ces damnées têtes rondes !... Moi, je serais à votre place, monsieur le major, je pousserais droit sur le feu... Tant pis pour qui resterait en route. Mais, au moins, on serait sûr de ne pas être canardé dans le dos... pendant qu'on grimperait.

Henry Kinburn, debout maintenant, fouillait avec sa lorgnette les anfractuosités de rocher, cherchant à deviner ce que pouvaient bien cacher les crêtes qui l'entouraient...

Mais rien ne se montrait, pas le moindre indice de la présence de l'ennemi.

Enfin, comme cela ne pouvait se prolonger, il se décida à monter à l'assaut, prenant pour objectif le côté d'où étaient partis les coups de feu.

À voix basse, il transmit ses ordres : les hommes, en rampant, gagnèrent des intervalles suffisants pour éparpiller le tir de l'ennemi, puis, à un signal, se dressèrent et, au pas gymnastique, se lancèrent parmi les roches...



Hardi! compagnons. Hardi! nous arrivons.

Ils se mirent à grimper, la carabine en bandoulière, car ils avaient besoin de leurs mains pour s'accrocher aux broussailles, aux pointes rocheuses, aux troncs d'arbres.

En arrière, au pied même de l'escarpement, une vingtaine de soldats étaient restés allongés dans les herbes, prêts à protéger d'un feu roulant leurs camarades, en tirant sur le premier adversaire qui se montrerait.

Mais rien ; on montait au milieu d'un silence absolu que, seuls, troublaient le bourdonnement des insectes, l'éboulement des cailloux et des mottes de terre sous les pieds des soldats, et le bruit rauque de leur haleine sifflant dans leur gorge oppressée.

– Hardi ! compagnons ! ne cessait de répéter Henry Kinburn, qui escaladait les roches en avant de ses hommes. Hardi ! nous arrivons.

Et, de fait, à cinq mètres à peine au-dessus d'eux, l'escarpement prenait fin ; seulement, il était à redouter que les autres – s'ils n'avaient pris la fuite – n'attendissent les Anglais à bonne distance, pour les foudroyer par une décharge à bout portant.

Et soudain, en effet, un coup de tonnerre éclata : six hommes roulèrent le long de la pente abrupte en poussant des hurlements.

Puis un nouveau coup de tonnerre et, de nouveau, six hommes frappés tombèrent.

– Halte !... commanda Kinburn... couchez-vous.

Et, à plat ventre lui-même, la lorgnette aux yeux, il attendit... Mais, comme au fond il trouvait sa position ridicule, au bout d'un instant, remettant sa jumelle dans son étui, et prenant son revolver, il se leva criant :

– Debout !... et en avant !...

Et il s'élança, courant presque, en dépit de la montée ardue, sans s'occuper si ces hommes le suivaient.

Mais, presque au même moment, des cris éclatèrent au-dessus de sa tête, cris de triomphe, auxquels se mêlèrent des hurrah frénétiques.

Au milieu des roches, des hommes apparurent, parmi lesquels le jeune homme reconnut l'officier qui commandait les flanqueurs de gauche.

– Nous le tenons, monsieur le major…, cria cet officier…, la position est à nous !…

Quelques instants après, Kinburn le rejoignait et apprenait que, par un mouvement tournant très rapide, ils étaient tombés sur le dos des Boërs, dont l'attention était concentrée sur la gorge, et que, les mettant en joue, ils les avaient pris entre deux feux.

– De rudes hommes, déclara l'officier en terminant ; ils ne sont que sept, dont une femme et si, sur les sept, quatre ne s'étaient rendus immédiatement, se jetant par surprise sur leurs compagnons, nous n'en serions peut-être pas venus à bout…

Tout en parlant, ils avaient gagné l'endroit où la petite troupe gardait à vue les prisonniers désarmés et entourés d'un cercle de carabines…

– *By God !* s'exclama Kinburn.

Et, d'un bond, il fut auprès de Jean de Brey qui, très tranquillement, roulait une cigarette.

– Vous !… c'est vous ! s'écria-t-il, lui serrant les mains, doutant presque de la réalité, se croyant le jouet d'un cauchemar.

Mais Jean, répondant amicalement à son étreinte, dit en souriant :

– Oui, c'est moi ; mais j'avoue que ma surprise de vous voir ici est au moins égale à celle que vous paraissez ressentir vous-même...

Kinburn n'en revenait pas.

– Voyons..., ce n'est pas possible ! balbutia-t-il ; il y a erreur. Ce n'est pas vous qui nous avez envoyé des coups de feu...

– Parfaitement si ; et maintenant que je vous vois, je regrette de n'avoir pas connu votre présence parmi ces gens... Nous aurions peut-être pu nous entendre ?...

– Mais que faites-vous ici ?...

– Je défends les gorges de Buffelstroom...

– Pourquoi ?...

– Je vous répondrai en vous demandant pourquoi vous les attaquez ?...

– J'ai des ordres...

– Et moi, ma conscience.

Ces derniers mots avaient été, de part et d'autre, prononcés d'une voix autoritaire qui faisait pressentir qu'aucune entente ne serait possible entre les deux amis.

Jean de Brey demanda :

– Qu'allez-vous faire de nous ?

– À mon grand regret, je vais être obligé de vous garder jusqu'à ce que les autorités aient décidé à votre sujet...

Jean se mit à rire et répliqua :

– Avouez, cher ami, que voilà quelque chose qui n'est pas banal ; et si, il y a trois mois, quelqu'un nous eût prédit à l'un et

à l'autre qu'un jour viendrait où nous nous trouverions en présence, les armes à la main, nous ne l'aurions pas cru...

– Non, certes...

– Qui sait même si vous n'aurez pas le commandement du peloton qui me fusillera ?...

Kinburn devint tout pâle, puis, tremblant, balbutia :

– Ils n'oseraient...

– Ils osent bien autre chose...

– En ce cas... parole d'honneur, j'obéirais, car je suis soldat ; mais je trouverais bien le moyen de me faire tuer dans une prochaine bataille...

Puis, tout de suite :

– Je vais vous faire accompagner par un de mes hommes ; non loin d'ici, j'ai laissé, avec le reste du détachement, mon cheval ; vous le prendrez et partirez grand train...

Jean serra les mains de son ami.

– Merci, mon cher Henry, dit-il d'une voix émue : mais j'ai décidé de partager le sort de ce brave homme, mon parent, du reste...

Et il montrait Prétorius, qui, sombre, les bras croisés sur la poitrine, et la tête baissée, demeurait immobile, adossé à une roche, tandis que Wilhemine, près de lui, tentait vainement de le consoler.

– Votre parent ! s'exclama Kinburn surpris.

– Oui... Je me suis découvert un oncle, non pas à la mode de Bretagne, mais à la mode de Hollande, un descendant du frère de mon arrière-grand-père... un de Brey, comme moi..., et,

voyez comme c'est curieux, le propriétaire des terrains de Ferme Élisabeth que j'avais mission de « pegger ».

L'officier anglais tressaillit.

– Prétorius Brey ! s'exclama-t-il.

– Que me veut-on ? demanda le vieillard, en relevant la tête et en attachant sur le jeune homme un regard farouche.

Kinburn s'avança vers lui : l'expression de sa physionomie s'était faite soudainement dure, menaçante, et d'une voix sèche :

– Dites-moi, bonhomme, fit-il, vous avez un fils..., un nommé Guillaume Brey qui, après avoir assassiné un de nos hommes pour lui voler le courrier dont il était porteur, s'est présenté à Mafeking comme guide, a égaré mon détachement, m'a blessé un soldat et est cause des morts qui gisent en ce moment dans le fond de la gorge.

Un éclair avait jailli de la prunelle du vieillard qui s'écria tout vibrant :

– Guillaume a fait cela !... ah ! je reconnais là un vrai Burgher.

Henry Kinburn se mordit les lèvres de colère, mais, se contenant, il ajouta :

– Vous devez savoir où il s'est réfugié ; donc, faites-lui savoir que si avant le coucher du soleil il ne s'est pas remis entre nos mains vous serez fusillé à sa place.

Cela dit, le jeune homme tourna les talons.

XXVI

LE FILS DU BOER

Une heure avant le coucher du soleil, on vint chercher Prétorius.

Toute la journée, le vieillard était demeuré dans une anfractuosité de roches, gardé à vue par deux hommes, carabine armée, et prêts à tirer sur lui au moindre geste suspect trahissant des velléités de fuite.

Mais, impassible, il n'avait cessé de fumer pipe sur pipe, attendant la mort avec une sérénité magnifique, avec une indifférence dont ses ennemis eux-mêmes étaient stupéfaits.

Pas un mot n'était sorti de ses lèvres et, d'un geste seulement, il avait refusé la nourriture qu'on était venu lui proposer.

Du point où il était, il dominait le pays, et, les yeux à l'horizon, il guettait.

Henry Kinburn l'avait autorisé à envoyer quelqu'un prévenir Guillaume de la situation critique en laquelle il se trouvait et le vieillard avait chargé Wilhemine de remplir cette mission.

Seulement, au lieu de répéter à sa petite-fille ce que lui avait dit l'officier, Prétorius lui avait au contraire interdit de mettre Guillaume au courant : elle devait se borner à informer le jeune homme de la position de l'ennemi, de son importance

numérique pour le cas où, ayant rassemblé les Boërs en quantité suffisante, il serait en mesure de les attaquer.

Et elle était partie à cheval.

Or, le délai fixé par Kinburn allait expirer et la jeune fille n'était pas rentrée.

Froidement, Prétorius, la pipe aux dents, le visage calme et grave, suivit ceux qui venaient le chercher et, la démarche aussi assurée que s'il eût ignoré où on le menait, il s'avança vers une sorte de plateau où Kinburn l'attendait entouré de ses sous-officiers.

– Prétorius Brey, déclara le jeune homme, la sentence prononcée contre vous va être exécutée. Avez-vous quelque chose à dire ?

– Rien que ceci, répliqua fièrement le vieillard ; au mépris de toute honnêteté et du droit des gens, vous avez franchi la frontière d'un pays ami ; les Burghers sauront défendre leur patrie. Souvenez-vous de 1885...

Puis, se frappant la poitrine, il ajouta avec orgueil :

– Dans la dernière campagne, je n'ai reçu que six balles anglaises. Il y a encore de la place là...

Ce fut tout.

Henry Kinburn, que ses scrupules avait ressaisi, était mal à l'aise : il tourmentait ses favoris d'un doigt nerveux et se mordait les lèvres de peur de prononcer quelque parole imprudente qui trahît son état d'âme.

Seulement, aux yeux de celui qui l'eût examiné attentivement, il eût paru le coupable, tandis que le vieillard semblait être l'accusateur.

Alors, il fit signe à Harry et tourna les talons.

– Vous n'allez pas faire exécuter cet homme, murmura Jean de Brey, que l'officier était allé rejoindre.

– Hélas ! mon cher ami, il le faut. J'ai des ordres précis et si, dès le début de cette campagne, nous ne montrons pas de fermeté, nous serons débordés.

Jean ne put se contenir.

– Savez-vous, Henry, dit-il, que c'est l'honneur de l'Angleterre qui est en jeu...

– J'ai des ordres... et vous êtes trop soldat pour admettre qu'on puisse discuter une consigne...

– Mais pour votre honneur à vous-même, Kinburn, s'écria Jean qui cherchait un suprême argument pour sauver la vie du vieillard, vous ne pouvez tuer cet homme.

– Pour mon honneur, à moi ! répéta l'officier, en fronçant les sourcils et en regardant son ami interrogativement.

– N'est-ce pas le propriétaire de Ferme Élisabeth, et ne sait-on pas que votre oncle, lord Cornallett, ambitionne ses terrains...

La face de l'Anglais se crispa ; il lui semblait que les paroles de son ami le souffletaient ; néanmoins se contenant :

– Si lord Cornallett ambitionne ces terrains, c'est évidemment en s'appuyant sur les lois du pays, répondit-il d'un ton rogue.

– En êtes-vous bien sûr ?...

Kinburn fut un moment sur le point de se ruer sur Jean qui, impassible, les bras croisés, le regardait, et ce fut la froideur de ce regard qui contint l'officier.

– Voilà des paroles qui exigent une explication.

– Volontiers : lord Cornallett s'appuie si peu sur la légalité, déclara Jean de Brey, qu'il a comme complice un agent de la Chartered, un nommé John Stuck ; et que ce nommé Stuck a tenté, la nuit dernière, à la tête d'une quarantaine de chenapans, de m'arracher par la force ces terrains que moi j'avais « peggés » légalement.

Kinburn, comme frappé de la foudre, regardait Jean ; sa face était devenue blême et ses doigts se crispaient nerveusement.

– Ah ! si j'étais sûr, murmura-t-il.

– Monsieur Kinburn, dit Jean avec hauteur, je n'admets pas que vous mettiez ma parole en doute.

Un combat violent se livrait dans l'âme de l'Anglais ; enfin, il dit :

– Je suis officier avant tout ; les affaires de famille viendront ensuite...

Et, comme Harry s'approchait, venant sans doute l'avertir que tout était prêt, il dit d'une voix étranglée :

– C'est bien !... j'y vais...

Machinalement, Jean le suivit, et alors il vit debout, les bras croisés sur la poitrine, ayant jeté à terre son grand chapeau, et ses cheveux blancs empourprés des derniers rayons du soleil couchant, le vieux Prétorius.

Le visage calme, il tenait fièrement ses regards attachés sur un peloton de douze hommes qui, à une vingtaine de pas, la carabine en joue, attendaient.

– C'est un crime ! déclara Jean de Brey.

– Silence ! fit Henry Kinburn rudement.

À cet instant, une bousculade se produisit parmi les soldats qui formaient cercle à quelque distance, férocement curieux d'assister à la mise à mort de ce vieux sanglier...

Des cris, des jurons, puis le cercle, rompu, livra passage à Wilhemine qui les cheveux épars sur ses vêtements poussiéreux, se précipita vers Prétorius, devant lequel elle se campa, les bras étendus...

– Vous ne le tuerez pas ! cria-t-elle d'une voix vibrante.

– Enlevez cette femme ! commanda Kinburn.

– Et Guillaume ? interrogea Prétorius...

Alors, montrant les Anglais assemblés autour d'eux, la jeune fille s'écria avec une joie cruelle dans les yeux :

– Ils sont pris !...

Kinburn tressaillit, son visage s'assombrit, et le cœur étreint d'un triste pressentiment :

– Allons... qu'on en finisse ! fit-il...

Et comme les soldats s'approchaient pour l'empoigner, Wilhemine déclara :

– La mort de mon grand-père sera le signal de votre massacre...

Il y avait tant d'assurance dans ces paroles, que les hommes s'immobilisèrent, hésitants, regardant leur officier...

Ce fut Jean de Brey qui, d'autorité, intervint et à Wilhemine :

– Expliquez-vous... voyons... que se passe-t-il ?...

– Voilà... J'ai rencontré Guillaume... il est près d'ici avec trois cents Boërs... le détachement que l'officier a laissé à

l’entrée des gorges doit être pris... et dans quelques instants, ce sera le tour de ceux-là...

Kinburn eut un mouvement de rage.

– Qu’importe ! s’écria-t-il ; cet homme aura, auparavant, payé pour le traître...

Mais une fois encore, Jean prit la parole.

– Écoutez, Henry, dit-il nettement, vous n’avez aucun intérêt à vous faire massacrer inutilement, vous et vos hommes ; voici donc ce que je propose : contre la vie de ce vieillard, vous et les vôtres serez libres de partir...

Cette fois Prétorius sortit de son mutisme.

– Non, déclara-t-il, la peau d’un vieux comme moi ne vaut pas celle de ces damnés étrangers ; qu’ils me fusillent, cela donnera le droit à Guillaume de les tuer aussi...

– Soit donc, gronda Kinburn...

Et il allait donner le signal de l’exécution ; mais, à sa grande stupéfaction, il vit que ses hommes avaient remis l’arme au pied, semblant indiquer ainsi qu’ils ne se souciaient guère d’obéir.

Alors, le revolver au poing, l’officier se rua vers Prétorius ; mais Jean de Brey l’arrêta au passage...

– Non... non, Henry, déclara-t-il ; moi vivant, je ne vous laisserai pas commettre une semblable folie.

– Mais si elle ment... cria Kinburn, hors de lui, en montrant Wilhemine.

La jeune fille leva la main et, avec un accent solennel :

– Par la croyance que j’ai en Dieu le père, déclara-t-elle, j’affirme que ce que j’ai dit est la pure vérité...

Mais comme Jean voyait bien que l'incrédulité persistait quand même dans l'esprit de Kinburn, il dit ceci :

– Tenez… Henry, envoyez un homme jusqu'à l'endroit où vous avez laissé votre détachement, et si, vraiment, vos hommes sont pris, acceptez la combinaison que je vous offre et que certainement les Boërs accepteront eux aussi… N'est-ce pas, monsieur Brey ?

Prétorius secoua la tête et, d'un ton rogue :

– Guillaume fera à sa fantaisie… c'est lui le maître, désormais…

Kinburn jeta un regard vers ses hommes : leur face traduisait si nettement leur impression qu'il ne put s'y méprendre.

Pour un peu, s'ils l'eussent pu, ils eussent tourné les talons et l'eussent laissé tout seul.

Dominant ses sentiments de mépris, comprenant que leur cracher à la face son dégoût pour tant de lâcheté serait compromettre inutilement sa peau, il appela auprès de lui un sous-officier.

– Harry, lui dit-il, vous allez descendre dans le fond de la gorge et suivre le défilé jusqu'à l'endroit où nous avons laissé le reste du détachement ; ne vous aventurez que juste ce qu'il faudra pour vous rendre compte et revenez de suite.

Cet ordre donné, il tourna les talons et s'en fut se mettre à l'écart où, assis sur un quartier de roc, il alluma un cigare et ne cessa de fumer silencieusement, aussi longtemps que dura l'absence de son émissaire.

Dans un coin, Prétorius et Wilhemine causaient tout bas : la jeune fille parlait avec animation, tandis que le vieillard paraissait exulter, avec ses pommettes soudainement empourprées et ses yeux brillants ; il écoutait le récit que lui

faisait sa petite-fille de l'odyssée de Guillaume : elle le montrait, allant de ferme en ferme, portant la nouvelle de l'invasion et en même temps l'ordre de mobilisation, galopant sans discontinuer, changeant de cheval à chaque ferme, et, pareil à un centaure soudé à sa monture, galopant, galopant toujours.

À l'écouter, Prétorius sentait se fondre peu à peu sa rancune : il oubliait que, par Guillaume, il avait été dépouillé, volé, ruiné, pour ne se souvenir que d'une chose, lui patriote, c'est que grâce à l'énergie de son petit-fils, le coup de main des Anglais allait avorter.

Quant à Jean de Brey, il se promenait de long en large, fumant cigarette sur cigarette, assez mélancolique au fond, se demandant comment tout cela allait se terminer, et le cœur empli d'une certaine tristesse en songeant que cette fortune sur laquelle il croyait bien avoir mis la main pouvait lui échapper...

En ce cas, adieu ses beaux et doux rêves ! adieu ses projets d'union avec miss Edwidge...

Il restait gueux comme devant, et alors...

Aussi n'était-ce pas sans une certaine impatience anxieuse qu'il attendait le retour du sous-officier envoyé par Henry Kinburn.

Sa stupéfaction fut grande, lorsqu'il vit arriver non celui-là, mais Guillaume Brey lui-même.

À la vue du jeune homme, Kinburn bondit du quartier de roc qui lui servait de siège.

– Ah ! voilà donc ce traître ! s'exclama-t-il, blême de colère.

– Silence, étranger, dit Guillaume d'une voix autoritaire.

Puis, courant à Prétorius :

– Ah ! grand-père, fit-il au vieux, qu'ai-je appris ? ces lâches voulaient vous mettre à mort !... et pourquoi ? pour me punir, moi, d'avoir fait mon devoir de Boër, de patriote...

Puis, éclatant de rire :

– Mais ils sont pris... bien pris... et le reste de la colonne peut venir... nous l'attendons...

Et faisant signe à une troupe qui avait gravi lentement derrière lui les pentes abruptes de la colline :

– Holà ! camarades, commanda-t-il... désarmez-moi ces gens-là !...

– Trahison ! déclara Kinburn.

Et, amèrement, à Jean de Brey qui était demeuré à l'écart :

– Voilà où m'ont mené vos conseils, dit-il...

Alors, Jean s'avança et, très calme, dit à Guillaume :

– Pardon, monsieur, je ne crois pas que vous ayez l'intention de ne pas tenir l'engagement pris par votre grand-père et qui est celui-ci : votre grand-père allait être fusillé...

Un flot de sang empourpra la face du jeune homme qui, dressant le poing vers Kinburn et ses soldats, gronda :

– Les misérables !... tout leur sang répandu n'aurait pas suffi à me payer d'une seule goutte du sien...

Jean reprit, le calmant d'un geste :

– Lorsque cette jeune fille vint annoncer votre approche, j'eus l'idée – pour sauver la vie de ce vieillard – d'un marché : il aurait la vie sauve, à condition que cet officier et ses hommes seraient libres de se retirer avec leurs armes et leurs chevaux...

Guillaume se retourna vivement vers Prétorius et demanda, blême de colère en pensant que sa proie allait lui échapper :

– Est-ce vrai ?...

Le vieillard inclina affirmativement la tête.

– Il est bien entendu, poursuivit Jean en s'adressant surtout à Kinburn, qu'il leur serait interdit de porter les armes contre les Boërs, pendant la durée de la campagne – si campagne il doit y avoir...

Mais alors Guillaume s'écria :

– Non... non... qu'ils soient libres tout à fait ! au contraire !... qu'ils aillent rejoindre la colonne d'étrangers que commande Jameson !...

Il ajouta avec un rictus féroce :

– Plus ils seront... plus nous en tuerons !

Kinburn avait repris toute son assurance ; il inclina la tête avec un sourire plein d'ironie et dit :

– Nous tâcherons de vous procurer ce plaisir...

Puis, avec une audace pleine de crânerie, il ajouta :

– Si votre intention est réellement de nous renvoyer, je vous prierai de faire vite... car la colonne ne doit plus être loin, maintenant, et je serais désolé, si l'on se bat, de n'en pas être...

Et s'adressant à Jean de Brey :

– Parbleu !... Je vous disais, mon cher ami, fit-il, que je croyais bien avoir vu quelque part ce traître de guide... J'y suis maintenant, je le connais et vous aussi...

Jean regardait curieusement le Boër qui, impatient, se mordait les lèvres.

– À Cannes !... ce garçon que nous avons dépendu... près de la propriété de lord Cornallett... l'amoureux de miss Edwidge...

Le souvenir se fit, à ces mots, très net dans l'esprit de Jean qui devint tout pâle, tandis que Guillaume, au contraire, devint tout rouge, cherchant vainement que dire.

– Ma parole, poursuivit Kinburn toujours gouailleur, j'eusse mieux fait de vous laisser au bout de votre corde... Vous faisiez, il est vrai, une assez laide grimace... mais moins laide cependant que celle que vous faites en ce moment.

Guillaume, fou de rage, serrait les poings.

– Partez !... commanda-t-il... partez vite... Sinon je ne réponds pas de moi ; vous m'avez sauvé la vie... je vous la sauve à mon tour, nous sommes quittes et je ne souhaite plus qu'une chose : c'est de me trouver face à face avec vous, autre part qu'ici...

Gouailleusement, Kinburn s'inclina et répondit :

– C'est la chose que je souhaite également et soyez certain que je ferai mon possible pour vous rencontrer...

Puis à Jean, lui serrant la main :

– Souhaitez-la aussi, mon cher, dit-il d'un ton singulier, car, si cela ne dépend que de moi, vos affaires en seront singulièrement avancées.

Ce fut sur ces mots que Kinburn et ses hommes, au nombre d'environ quatre-vingts, quittèrent le plateau où s'était passée cette scène : un Burgher, désigné par Guillaume Brey, leur servait de guide pour les faire passer par un autre chemin que celui conduisant aux gorges...

Aussitôt après le départ des Anglais, Prétorius s'occupa de la défense des hauteurs de Buffelstroom : deux cents Boërs, à peu près, avaient répondu à l'appel de Guillaume...

La pipe aux dents, la carabine en bandoulière, ils arrivaient à cheval par petits groupes, portant pour tout bagage et pour toutes provisions un sac d'orge pour leur monture, un paquet de biscuits et un peu de viande salée pour eux-mêmes.

Les cartouches par exemple étaient en abondance.

Mieux vaut manquer de provisions que de munitions...

Nul doute qu'à l'ordre porté de Prétoria et envoyé dans toutes les directions, les fermiers n'accourussent avec le même entrain que ceux du district de Ferme Élisabeth ; mais quelques-uns d'entre eux avaient une ou même deux journées de voyage et il fallait leur donner le temps d'arriver.

Ce temps, avec les hardis compagnons que lui avait amenés Guillaume, le vieux Prétorius avait la volonté de le gagner, et, avec une intuition merveilleuse de science militaire, il songea à tirer parti des gorges de Buffelstroom pour tenir tête à la colonne anglaise.

Rapidement, il divisa ses hommes en un petit nombre de détachements dont chacun eut la facilité de se choisir lui-même un chef.

Cette élection se fit promptement, car ce peuple de silencieux ne perd pas son temps en discours et en discussions ; d'ailleurs, pour aucun des détachements il n'y eut de contestations et, dans chacun, le choix fut unanime.

Cette opération terminée, Prétorius rassembla autour de lui les chefs élus et leur fit part, en quelques paroles concises et claires, de son plan fort simple, car il consistait, non pas à attendre les Anglais, mais à aller au-devant d'eux, comme si on avait l'intention de leur barrer le passage en pleine campagne.

– Assurément, dit-il, nous perdrons quelques hommes, mais quels sont ceux d'entre vous qui n'ont pas fait, par avance, le sacrifice de leur vie ? Demeurer embusqués ici ne servirait à rien ; mis en éveil par les récits de ceux que nous venons de relâcher, les Anglais chercheront un autre passage.

Un murmure approuva cette façon de comprendre les choses ; le vieillard poursuivit :

– Je connais les Anglais, pour m'être battu contre eux, lors de la dernière guerre ; s'ils sont persuadés que, forts de notre bon droit, et tellement enorgueillis de notre succès de 1885, nous nous proposons de leur livrer une bataille rangée, ils marcheront hardiment à nous... Alors, par petites fractions, nous fuirons, mais lentement de manière à ne jamais perdre leur contact et à les engager à nous poursuivre...

Il ajouta, embrassant, d'un geste circulaire du bras les hauteurs dominant la gorge de Buffelstroom :

– C'est ici que nous fuirons, et lorsque – bien à l'abri derrière ces roches – nous les tiendrons au bout de nos carabines...

– Il n'en sortira pas un d'ici, interrompit un tout jeune garçon – seize ans à peine – qui avait accompagné son père et son grand-père, accourus tous deux à l'appel de Prétorius.

Le vieillard toisa celui qui venait de parler et d'une voix sincère :

– La vie des hommes doit nous être sacrée..., déclara-t-il... Ce sont des chrétiens comme nous..., des créatures de Dieu... Et nous n'avons pas le droit de détruire ce que le Seigneur a créé.

Et promenant autour de lui un regard autoritaire qui soulignait sa volonté.

– Donc..., à moins d'ordres contraires, visez les chevaux ; démontés, les Uitlanders seront à nous...

– Et si…, démontés, ils marchent à l'assaut de la position.

Prétorius hocha la tête et murmura :

– Alors il sera temps d'aviser… Répétez ces instructions à vos hommes, placez des sentinelles sur les points les plus élevés…, et qu'on se hâte de prendre un peu de repos avant le départ…

Vers une heure du matin, les Boërs se coulaient silencieusement parmi les roches, trouvaient leurs chevaux au bas de l'escarpement, se mettaient en selle et partaient, grand train, au-devant de la colonne anglaise.

Au lever du soleil, ils l'aperçurent à deux ou trois milles d'eux qui marchait rapidement, précédée de ses éclaireurs.

Les armes reluisaient aux rayons du soleil, et les pièces d'artillerie mettaient par place, au milieu de la brousse, un étincellement.

Prétorius galopait à cinquante mètres en avant de ses hommes ; il se sentait vingt ans de moins, et un sang plus jeune, plus ardent, circulait dans ses veines, et ses narines se dilataient, comme si déjà l'odeur de la poudre eût empoisonné l'atmosphère…

Presque tout de suite, des coups de feu s'échangèrent entre l'avant-garde anglaise déployée en tirailleurs et une partie des Boërs qui avaient imité cette manœuvre.

Puis, conformément aux instructions données, les Boërs, après avoir tenu quelque temps, se mirent à circuler, entraînant à leur suite les Anglais ; plusieurs fois, ils firent halte, semblant vouloir tenter de résister quand même, mais pour lâcher pied presque aussitôt et précipiter leur allure, au fur et à mesure que s'accentuait la poursuite…

Enfin, comme ils étaient à un demi-mille seulement des gorges de Buffelstroom, ils se débandèrent, s'enfuyant à toutes

brides dans différentes directions, ayant à leur croupe les Anglais véritablement emballés par ce rapide succès...

Aucun homme de la colonne de Mafeking n’avait été atteint ; seuls deux Burghers avaient été blessés et encore un seul, démonté, était tombé aux mains de l’ennemi ; l’autre, cramponné à sa selle, avait pu fuir avec ses compagnons...

– Vous voyez, disait le colonel Grey à Henry Kinburn qui marchait à côté de lui ; vous voyez – une volée de moineaux...

– Hum ! murmura le jeune homme, des moineaux qui se sont envolés bien rapidement... je me méfierais.

– Et de quoi !... supposez-vous donc ces brutes susceptibles de la moindre combinaison stratégique !... Ils sont loin, maintenant... allez...

Henry Kinburn insista :

– Je vous demanderai, cependant, mon colonel, dit-il, la permission d’éclairer la colonne... avant qu’elle n’entre dans la gorge...

Le colonel Grey haussa les épaules.

– Soit donc... si cela peut vous faire plaisir... mais je vous préviens que je ne ralentis pas ma marche...

Kinburn choisit une vingtaine de cavaliers, de ceux qui avaient été pris la veille en même temps que lui et, au galop, partit dans la direction des roches, au milieu desquelles bientôt il s’engagea.

Sans encombre, il traversa le défilé, dans toute sa longueur ; mais, comme il allait en sortir, voilà que soudain fondit sur lui un parti de Boërs, conduits par Guillaume Brey.

En dépit des ordres donnés par Prétorius, le jeune homme s’était mis en embuscade, furieux d’avoir été contraint de laisser

échapper sa proie, et résolu à tout faire pour se débarrasser de ce damné Anglais qui avait surpris son secret.

L'officier et ses hommes se ruèrent sur l'ennemi, en nombre à peu près égal, et, pendant une ou deux minutes, ce fut une mêlée, un corps à corps où, avec leurs crosses de carabines, les Boërs cherchèrent à parer les coups de sabre des cavaliers anglais...

Enfin, ceux-ci eurent le dessus et, leur passant sur le ventre, poursuivirent leur chemin ; la moitié d'entre eux, morts ou blessés, restaient sur le terrain ; mais presque toute la troupe de Guillaume avait été anéantie ; lui-même, la poitrine traversée d'un coup de sabre, gisait inanimé.

Il est vrai que Henry Kinburn, au moment où il frappait le petit-fils de Prétorius, avait reçu de lui un coup de crosse si formidable qu'il en eut la mâchoire presque entièrement fracassée.

La conséquence de cette escarmouche fut que le colonel Grey – mis en éveil par les coups de feu entendus – ne pénétra pas dans les gorges de Buffelstroom, et, les contournant, marcha par un autre chemin sur Johannesburg.

Malheureusement pour lui, en avant de Johannesburg, il devait rencontrer le général Joubert, commandant en chef les forces de la république transvaalienne qui, en un certain point nommé Krugersdorfs, le faisait prisonnier, lui et sa colonne tout entière, par un mouvement stratégique digne d'un général européen.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de donner sur cet événement, et sur les faits politiques qui en furent la conséquence, des détails dont les journaux du monde entier ont été pleins, d'ailleurs, pendant plusieurs mois.

Plus que la situation des Anglais au Transvaal, il est à croire que les différents personnages de cette histoire intéressent le lecteur.

Et c'est pourquoi nous croyons devoir lui faire part du prochain mariage de miss Edwidge Cornallett avec Jean de Brey.

Le pauvre lord a éprouvé de la défaite des Anglais à Krugersdorf et surtout de l'échec de John Stuck à Ferme-Élisabeth un désappointement général et, déjà fort sanguin par tempérament, il a succombé, en moins de quelques heures, à une attaque d'apoplexie.

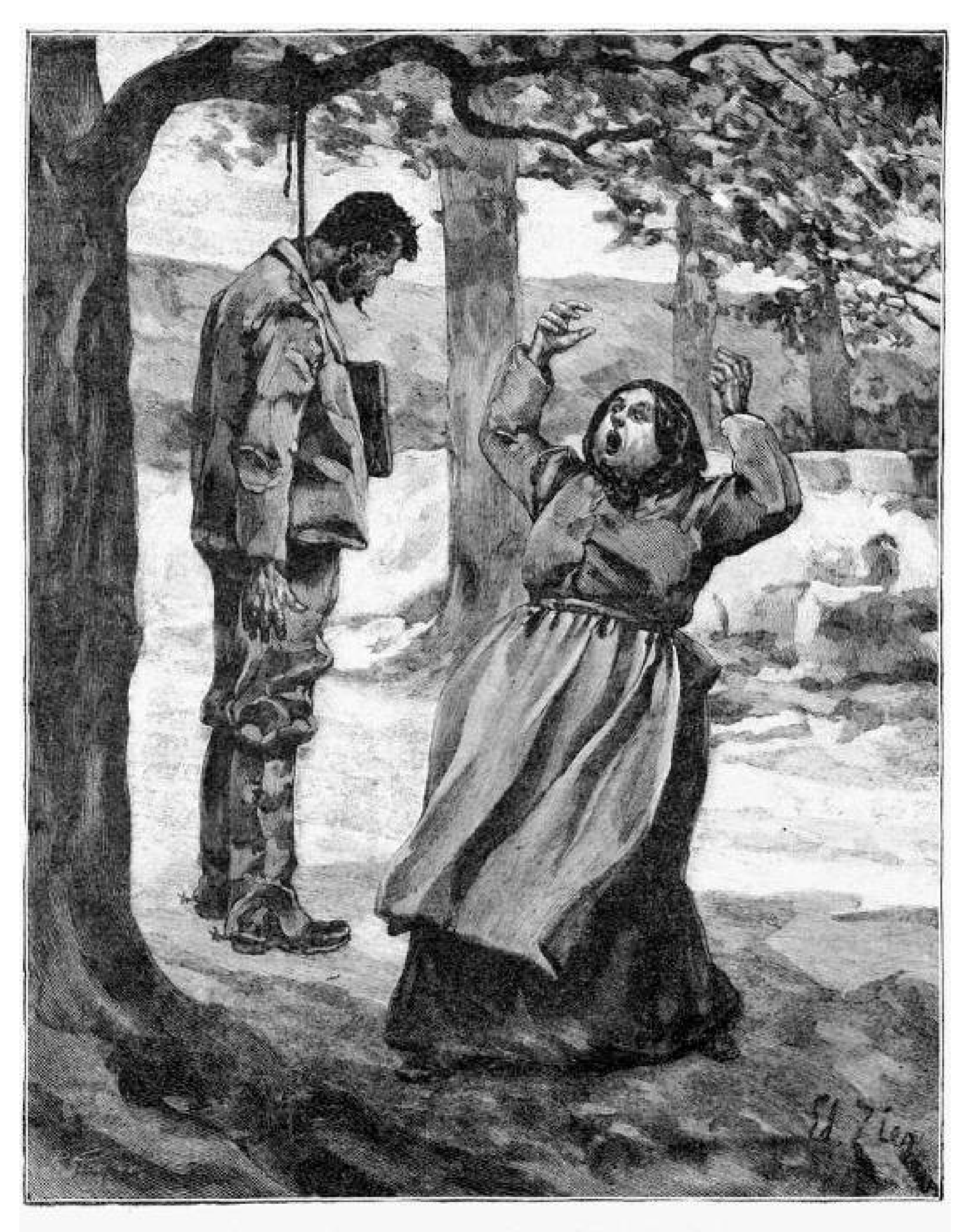
Par son testament, il désignait comme tuteur de sa fille son propre neveu, Henry Kinburn, dont le premier soin a été – comme bien on pense – de proposer à sa pupille de remettre le soin de son bonheur aux mains d'un homme qui l'aimait profondément.

Il s'est trouvé que tous les deux ont été d'accord pour déclarer que cet homme-là se nommait Jean de Brey.

Précisément, par suite du « peggage » des terrains aurifères de Ferme Élisabeth, celui-ci était en passe d'avoir une situation prépondérante dans le Rand ; en outre, le vieux Prétorius manifestait l'intention de lui abandonner le reste de sa propriété, pour se retirer plus avant dans l'intérieur des terres.

Il put donc déposer sur le front de celle qu'il aimait depuis si longtemps le baiser des fiançailles, et ce, en présence de Henry Kinburn, fort amusé du rôle de parent grave à lui dévolu par le testament de son oncle.

Le mariage se fera en France, à Cannes probablement, aussitôt que sera terminé le deuil d'Edwidge et lorsque le procès actuellement pendant à Prétoria permettra à Kinburn, compris dans les poursuites dirigées contre les complices de Jameson, de quitter le Transvaal.



Elle a reconnu avec horreur les traits tuméfiés de John Stuck…

Un fait que nous avons oublié d'enregistrer et qui a bien son importance : un matin, en ouvrant la porte de son établissement, la bonne Mme Vandereboum aperçut, se balançant à une branche d'arbre de l'autre côté de la route, le corps d'un homme.

S'approchant, elle a reconnu avec horreur les traits tuméfiés de John Stuck ; sur la poitrine, une planche attachée par des cordes, portait ces mots tracés d'une main inhabile :

« Voleur d'or »

Dans le cœur, un couteau qu'elle crut reconnaître pour avoir appartenu à Zeïto.

Le métis avait toujours dit qu'il se vengerait de ceux qui s'étaient si cruellement moqués de lui en lui donnant des espérances qui pouvaient lui permettre un jour de devenir le propriétaire directeur de l'hôtel d'Europe et l'heureux époux de la digne Mme Vandereboum.

Guillaume Brey ayant été tué dans le défilé de Buffelstroom, le métis s'était acharné après John Stuck, l'avait surpris et, après l'avoir assassiné, était venu, par dépit, le pendre devant l'établissement convoité par lui.

La pauvre Mme Vandereboum en est encore au lit de saisissement.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2011

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Jean-Yves, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.